

**septembre 2011**

**Atelier d’Innovation en urbanisme**

**Actes du séminaire de capitalisation PIRVE**

5 novembre 2010

**Compte-rendu, synthèse, analyses et prolongements**

Table des matières

[Avant-propos 4](#_Toc304811257)

[Liste des participants au séminaire du 5 novembre 6](#_Toc304811258)

[**Première partie : Compte-Rendu du séminaire 8**](#_Toc304811259)

[Objectifs et organisation du séminaire 8](#_Toc304811260)

[Temps 1 : Présentation de la démarche conduite en 2009 et 2010 et premiers échanges (résumé). 10](#_Toc304811261)

[Temps 2 : Groupes de travail - Compte rendu exhaustif 16](#_Toc304811262)

[Temps 3 : Mise en commun des réflexions des différents groupes - Relevé des présentations. 106](#_Toc304811263)

[Temps 4 : Suites à donner à l’Atelier d’innovation en urbanisme (Résumé des échanges). 108](#_Toc304811264)

[Reprise des suites à donner en treize points 114](#_Toc304811265)

[**Deuxième partie : Synthèse thématique 118**](#_Toc304811266)

[A. Naissance de l'atelier 119](#_Toc304811267)

[B. Réflexions sur les conditions de l'expérience 120](#_Toc304811268)

[C. L’approche sensible 122](#_Toc304811269)

[D. L’approche par la créativité collective 124](#_Toc304811270)

[E. Résultats et traductions de l'expérience 126](#_Toc304811271)

[F. Légitimité à construire 129](#_Toc304811272)

[**Troisième partie : Approfondissements 132**](#_Toc304811273)

[« L’approche sensible de l’Atelier d’Innovation en Urbanisme. Une compréhension phénoménologique du territoire » par *Pascal Ferren* 132](#_Toc304811274)

[« La ville des autres » par *Konstantin* *Gruev* 144](#_Toc304811275)

[**Quatrième partie : L’Atelier d’innovation en urbanisme 2011 (impacts du séminaire PIRVE) 158**](#_Toc304811276)

[Bibliographie 166](#_Toc304811277)

Avant-propos

Le séminaire du 5 novembre 2010 fut l’occasion d’une réflexion à propos de l’Atelier d’Innovation en Urbanisme. Il était question de mieux comprendre cette expérience de recherche pratique, d’en explorer les grands questionnements, de produire des pistes de réflexion possible, et de lui permettre de se développer en pratique à partir d’un cadre scientifique. Les présents actes du séminaire se structurent en trois temps.

Tout d’abord, les débats de la journée de capitalisation sont reproduits *in extenso*. Accords, consensus, désaccords : on y trouve la matière brute. Puis, dans un second temps, l’Agence propose une synthèse de ces échanges, structurée thématiquement, elle identifie, non exhaustivement, les pistes de questionnements émergentes. Ensuite, le dossier montre l’intérêt pratique et intellectuel de cette cogitation :

* D’une part, deux participants de l’Agence d’urbanisme au projet de l’Atelier d’innovation proposent de prolonger la réflexion dans des articles exploratoires.
* D’autre part, l’Agence se propose de montrer de quelle manière le PIRVE a permis d’améliorer la démarche exploratrice en évoquant la préparation, la réalisation et la capitalisation de l’Atelier 2011 qui eut lieu sur la commune d’Oullins.

Liste des participants au séminaire du 5 novembre

|  |  |
| --- | --- |
| ARAB Nadia | Maître de Conférences. Université Paris-est Marne-La-Vallée. IFU. Lab'Urba. |
| ARNOUD Paul | Professeur. ENS LSH. UMR 5600. |
| BESSON Edith | LATTS. Sciences politiques. |
| BOUSQUET Luc | ENSAL. Directeur de la recherche et des partenariats. |
| BREGNAC François | Architecte Urbaniste. Agence d'Urbanisme, Directeur général adjoint. |
| CHAUDOIR Philippe | Professeur. IUL. Sociologie, anthropologie. |
| DIB François | Agence d'urbanisme. Stagiaire Kagnes / Sciences Po. |
| DOLS Marie | Urbaniste. Agence d'Urbanisme, chargée d'étude. |
| DUTEIL OGATA Fabienne | Docteur en Ethnologie. CNRS-EHESS, Laboratoire d'Anthropologie Urbaine. |
| FILLOD Natalia | Urbaniste. Agence d'urbanisme, chargée d'étude. |
| FREROT Olivier | Architecte Urbaniste. Agence d'Urbanisme, Directeur général. |
| GWIAZDZINSKI Luc | Géographe. Enseignant chercheur. Institut de Géographie alpine. Grenoble. |
| HATZFELD Hélène | Chargée de mission au ministère de la culture. Sciences Politiques, LAVUE, Paris Val de Seine |
| LAMIZET Bernard | Professeur Sciences de l'information et de la communication IEP. |
| LEVASSEUR Elodie | Doctorante. Institut de Psychologie. Lyon 2. GRePS. |
| MALLEIN Philippe | Conseiller Scientifique "Innovation Usages CAUTIC". Minatec Ideas Laboratory CEA-LETI. |
| MARCHAND Léa | Chargée de mission. Robins des Villes. |
| MERALLI-BALLOU Maël | Cifre CAUE Rhône - IUL. UMR 5600. |
| PICCARDI Michel | Senseo Conseil. Marketing stratégique. |
| REVOL Claire | Philosophe Géographe. Doctorante à la Faculté de philosophie, Lyon 3. |
| SERRA Lise | Architecte. Cifre Agence. H.Hatzfeld. LAVUE. "ville et chantiers". |
| SIMARD Pascale | Architecte Ingénieur. Agence d'urbanisme, Directrice stratégie et méthodes. |
| SOUBEYRAND Olivier | Professeur IGA, PACTE. |
| VESCHAMBRE Vincent | Professeur de Géographie. ENSAL. |
| VEDRINE Corinne | Chercheure associée. Sociologue. MODYS. Pole Témis. Université Jean-Monnet Saint-Etienne. |
| VIDAL Chloë | Philosophe. Doctorante ENS et Faculté de philosophie. Cifre à la Région Rhône-Alpes. |
| VIEILLARD-BARON Hervé | Professeur de Géographie et d'Aménagement. Université Paris Ouest-Nanterre-La Défense. |
| VOISIN Bruno | Sociologue Urbaniste. Agence d'urbanisme, Directeur d'études. |

Première partie : Compte-Rendu du séminaire

Objectifs et organisation du séminaire

Face aux enjeux sociaux et environnementaux, les documents officiels émis par les administrations européennes et nationales préconisent l’élaboration de politiques intégrées, cohérentes, coordonnées… Sans pour autant que ces notions soient explicites. Nombre de documents techniques[[1]](#footnote-1) et scientifiques évoquent quant à eux la nécessité de changer de paradigme, de renouveler les regards, de dépasser les approches traditionnelles. Si ces préconisations expriment sans doute un objectif à atteindre, l’explicitation des conditions et des modalités de ce changement sont peu détaillées.

Depuis 2009, l’Atelier d’Innovation en Urbanisme crée un espace de rencontre et d’échange interdisciplinaire entre praticiens et universitaires. Il permet aux uns et aux autres d’expérimenter ensemble des approches, des méthodes nouvelles en les confrontant aux problématiques concrètes rencontrées par les praticiens de l’urbanisme.

Le séminaire du 5 novembre 2010 a voulu faire l’examen commun de la pertinence, des limites et des potentiels des approches expérimentées en 2009 sur le Confluent et en 2010 sur le territoire Bellecombe-Dedieu- Charmette. Il s’agit :

* De mettre en perspective les protocoles utilisés, les hypothèses de fond mobilisées, leurs apports et leurs limites ;
* De proposer des cadres d’expérience visant à approfondir ou vérifier des hypothèses ;
* D’engager la problématisation d’axes de recherche ;
* D’interroger l’intérêt et les conditions d’une approche collaborative interdisciplinaire et inter cognitive  de l’objet méthodologique ;
* De réfléchir aux sphères et aux outils de déploiement des travaux du séminaire (conclusions, hypothèses et questionnements).

La journée du 5 novembre s’est déroulée en quatre temps :

1. 9h-10h30 : Présentation synthétique de la démarche conduite en 2009 et 2010.
2. 10h30 – 15h : Séance de travail en quatre groupes de travail interdisciplinaires, associant des chercheurs et des praticiens, anciens et nouveaux arrivants.
3. 15h – 16h : Mise en commun du résultat des réflexions des différents groupes.
4. 16h – 17h30 : Echange autour des points suivants :

* L’Atelier d’Innovation en Urbanisme, c’est quoi ? Hier, aujourd’hui, demain ?
* Quelles sont ou quelles seraient les conditions de son action, de sa pérennité ?
* Quel cadre et quel objet d’expérimentation pour 2011 ?
* Quelles sphères et quelles modalités de transmission des acquis, des réflexions, des interrogations ? Quelles démultiplications éventuelles ?

Dans le deuxièmes temps, les participants étaient invités à réfléchir à partir de questionnements préalablement déterminés par une série d’entretiens conduits par un stagiaire de l’Agence auprès de huit participants aux expériences 2009 ou 2010 (chercheurs et personnel de l’agence) :

**Groupe 1 : L’approche sensible du territoire**

* Les éléments du protocole expérimenté, hypothèses, résultats, interrogations ;
* Les objectifs et les apports de la démarche : Un complément au diagnostic ? Un décadrage des regards ? La formation des acteurs ? Lesquels ? Une interpellation des aprioris, des valeurs individuelles ? Un apprentissage ?
* Le rôle des participants, des disciplines, des représentations : Avantages ? Blocages ? Mots commun ? Gestion des conflits ? Valeurs communes ?
* Les conditions de mise en œuvre, du lâché prise, du décalage ;
* L’intégration, la légitimité de la démarche dans le processus d’élaboration du projet.

**Groupe 2 : De l’approche sensible à la créativité collective, les moteurs de l’innovation**

* Les articulations entre approche sensible et créativité collective : synergies, ouvertures, souffrances communes, déviances ?
* Les méthodes de créativité collective : objectifs, intérêts, résultats, conditions de mise en œuvre ?
* Le rôle de la créativité collective : mise en débat, approche de la complexité, recherche de consensus ?
* Le rôle et les méthodes d’innovation ;
* La mise en tension des participants, le rôle des artistes, des chercheurs, les indispensables.

**Groupe 3 : L’impact des méthodes utilisées sur les résultats obtenus**

* Les particularités des productions collectives élaborées sur Confluent et Bellecombe ;
* Où sont les mythes, les nouveautés, les contradictions? Quelles visions de la ville de demain ?
* Les entrées souvent contradictoires du développement durable (environnement, social, économie) trouvent-elles une nouvelle articulation ? Autour de quels principes, de quelles valeurs ?
* L’impact des protocoles mis en œuvre sur l’approche de la complexité, l’innovation, l’ouverture ou au contraire la limitation du regard sur le territoire;
* La qualité des participants et la légitimité des productions, des propositions, des accords et désaccords ; la posture de l’urbaniste.

**Groupe 4 : La prise en compte de ces modes de faire dans l’action publique**

* Avantages et limites des approches collaboratives : inter professionnelles, élargies, jusqu’où ?
* L’action publique peut-elle prendre en compte des propositions issues du croisement de subjectivités individuelles multiples ? Change-t-elle de sens ? Vers quels critères de performance ?
* Les risques et les limites d’une action publique orientée « usages », « besoins », « attentes » ?
* Que faut-il pour informer la décision, engager des stratégies d’action ?
* Des méthodes à intégrer ou des méthodes pour intégrer ?

Temps 1 : Présentation de la démarche conduite en 2009 et 2010 et premiers échanges (résumé).

Le séminaire de capitalisation s’est ouvert sur une présentation succincte de tous les participants. Par la suite, son animatrice, Pascale Simard, a apporté quelques précisions sur l’organisation de la journée d’échanges. Puis elle a précisé que tous les présents prenant part aux activités prévues dans l’ordre du jour n’avaient pas participé aux Ateliers. Certains chercheurs n’ont éprouvé qu’un seul des deux ateliers (l’expérience de Lyon Confluence ou Bellecombe-Dedieu-Charmettes), d’autres aucun et n’ont pris connaissance du sujet que par la lecture des documents produits sur le sujet par l’Agence.

Présentation (Pascale Simard)

Madame Simard présente un bref historique des Ateliers d’innovation. L’initiative remonte à janvier 2009 quand Olivier Frérot, Directeur général de l’Agence d’urbanisme, a exprimé sa volonté d’inviter des universitaires les plus différents possibles pour expérimenter des supports d’accompagnement et d’aide à l’Agence en matière de prospective et d’innovation. Progressivement, au cours des discussions et des consultations, l’idée d’un comité scientifique organisé par l’Agence a abouti à la mise en place d’un atelier d’expérimentation. Son principe de base s’est articulé autour de l’expérimentation de méthodes innovantes. Ces dernières sont basées sur des hypothèses, proposées par des universitaires, ayant trait aux objets de travail relevant de commandes réelles pour l’Agence. Dans le cadre initial d’une expérience menée sur la pointe du Confluent – un territoire en mutation concerné par un projet déjà en cours - plusieurs acteurs se sont mobilisés. Cet atelier n’avait aucunement pour prétention de concurrencer les travaux en cours, ni d’interférer avec l’action de la maîtrise d’ouvrage. Pour appuyer et cadrer ses activités, l’Agence a eu recours à une démarche proposée par Luc Gwiazdzinski. Elle consistait à mettre en œuvre un protocole d’expérimentation sur le terrain basé sur une exploration sensible du territoire. Cette dernière a été complétée par une séance de créativité collective. L’approche sensible du territoire a mobilisé trente-cinq personnes de différents horizons (universitaires, artistes, créatifs, personnels et stagiaires de l’Agence, personnels du Grand Lyon travaillant sur la mission de Lyon-Confluence) pour une durée de deux jours. Les participants, préalablement initiés à l’approche sensible, ont été insérés dans des groupes hétérogènes avec l’objectif « d’éprouver » le territoire par la marche. L’expression de leur vécu a fait l’objet d’un carnet de route, la principale consigne étant de ne pas se censurer, de faire se rencontrer leurs imaginaires et de croiser leurs regards. Les promenades que les différents groupes ont effectuées ont été accompagnées par la réalisation d’interviews d’habitants et d’espaces, de prise de photos et de la récupération d’un objet symbolique des parcours. Un texte racontant le ressenti sur la journée devait accompagner ces « productions » de terrain. A la suite de cette expérience, le second jour de l’Atelier, des séances de créativité furent réalisées. Il s’agissait de travailler sur les mots exprimés en vue des territoires, des personnes, des figures rencontrées et perçues. Ainsi, deux groupes de dix personnes ont été conduits à collaborer à partir de méta-plans centrés sur l’idée des « tensions du territoire ». Ensuite, les participants devaient faire des propositions de projets en *focus* *groups* (cinq à six membres). Ces activités de production, qui se veulent conviviales, ont fait l’objet d’une capitalisation. Ces données, présentées dans les documents de synthèse, ont appuyé la production d’un carnet de tendances exprimant les futurs possibles du territoire du Confluent.

Le succès de cette première initiative d’innovation urbaine a suscité la mise en place d’un autre Atelier sur un territoire totalement différent : le quartier de Bellecombe-Dedieu-Charmettes à cheval sur Lyon et Villeurbanne. C’est un tissu faubourien constitué, très dynamique et en pleine mutation. Une procédure identique à celle de la première expérience – de captage et de mobilisation des acteurs - fut mise en place. Les retours méthodologiques de l’atelier 2009 ont permis d’améliorer la démarche. Une seconde journée a notamment entièrement été consacrée à la créativité tenant compte de la frustration exprimée en 2009 vis-à-vis des contraintes temporelles. Durant cet Atelier 2010, la méthode en innovation proposée par Philippe Mallein vint enrichir le protocole. Issue de la sociologie des usages et destinée à l’aide de l’innovation, la méthode CAUTIC[[2]](#footnote-2) appliquée à l’urbanisme vise à capitaliser des expériences et des enseignements instructifs et transférables dans l’univers pratique de l’expertise urbaine. Ce second Atelier d’innovation, surtout dans sa phase terminale de capitalisation, a été organisé dans le cadre du projet PIRVE[[3]](#footnote-3) contenant un volet de financement d’opérations exploratoires. C’est dans son cadre que s’inscrit l’idée de la mise en place d’un séminaire orienté vers le croisement des disciplines et des acteurs du monde de la recherche et du terrain en urbanisme. Cette participation au programme valorisant la démarche a permis une forte mobilisation au niveau des acteurs – plus de cinquante-cinq personnes ont pris part aux journées de l’Atelier. Plusieurs universitaires, doctorants et membres du personnel de l’Agence d’urbanisme ont rejoint l’expérience malgré les réserves que le premier Atelier avait provoquées. Ces dernières portaient surtout sur des interrogations de fiabilité méthodologique. L’exercice d’Agence *extra muros* (présence sur le site) et les modes de faire n’ont pas été perçus comme sérieux en comparaison avec les pratiques habituelles. En même temps, les organisateurs ont affronté la difficulté d’expliquer que le but de l’opération n’était en aucun cas d’élaborer un projet, mais avant tout de tester une méthode et de nouvelles approches de la ville. L’intuition première de l’Atelier d’innovation à partir de l’approche sensible est d’expérimenter, par le croisement des disciplines et des regards, de nouvelles méthodes urbanistiques. Des avis explicites en Agence ont été exprimés portant sur le désintérêt d’une large partie de ses membres à cause de l’absence de clarté sur les objectifs de ce type d’activité.

Dans le cadre de cette seconde expérience réalisée en 2010, les étapes de la démarche étaient largement reconduites, avec quelques divergences significatives. En premier lieu, les groupes de travail n’ont pas intégrés d’artistes. Deuxièmement, cette expérience a donné lieu à la production d’un retour organisé par le protocole de créativité et d’innovation mis en place par Philippe Mallein. Il s’est chargé notamment de former des animateurs capables de diriger et d’encadrer les groupes de travail sur le territoire même pendant la phase d’exploration. Les dossiers produits, étant transférés et diffusés en interne à l’Agence, ont facilité le croisement du diagnostic traditionnel et les résultats de l’Atelier d’innovation. Concrètement, cela s’est réalisé lors d’une réunion intra-Pôle « PLU et projet urbain », ce qui a permis aux quatre participants à l’Atelier Bellecombe-Dedieu-Charmette, de contribuer à la réappropriation de l’expérience à l’intérieur des études urbaines. En ce sens, s’est posée une problématique plus large concernant l’orientation du travail de l’Agence. D’un côté, le questionnement a porté sur la continuité vis-à-vis de la parole technique de l’expert, et de l’autre sur l’adoption d’un discours proposant différentes options argumentées aidant l’élu à prendre position et à décider. Finalement, une troisième voie, qui cherche à articuler ces deux dimensions tout en investissant des modes de faire pour tenir ces objectifs, a été envisagée. Face à la maîtrise d’ouvrage, seul le transfert de méthodes explorées – dont l’intérêt et l’efficacité ont été scientifiquement stabilisés – permettrait de valoriser et de défendre des manières innovantes de faire (« ces éléments transférés permettant notamment de savoir où on va, ce qu’on fait et ce que cela va donner »).

Au sein de l’Atelier d’innovation, la primauté a été accordée au travail sur les méthodes et la mise en perspective des expériences dans un cadre de transdisciplinarité ? Et ceci sans viser un apport de conclusions établies. Ces activités pourraient ouvrir notamment de nouveaux axes de recherche à explorer et/ou à approfondir, initier à de nouvelles méthodes, réaliser les conditions de futures collaborations scientifiques et pratiques et ainsi donner un cadre pour des projets d’Atelier d’innovation ultérieurs. Ces échanges réaliseraient notamment la diffusion des réflexions et enrichiraient les regards croisés en vue de la maitrise des approximations.

Premiers échanges

Après une rapide présentation des documents produits par l’Agence, les participants, dans un échange d’idées, ont insisté sur la capacité des méthodes innovantes à dépasser les blocus sur les projets, en posant la question du lien entre innovation et représentation au sein des pratiques d’aménagement des territoires urbains. La problématique de départ était ciblée sur l’idée de comprendre comment les questionnements provenant de différents univers intellectuels et professionnels peuvent être intégrés dans le cadre d’un protocole peu contraignant, d’une approche ouverte. Cette conception est à la base de « l’ambition » de l’Agence hors les murs fabriquant les conditions pour éprouver le territoire urbain dans le cadre d’un parcours, d’une traversée. Dans cet état d’esprit, Luc Gwiazdzinski a souligné à plusieurs reprises le courage de la démarche par l’Agence à cause de la lourdeur du questionnement sur le sens et l’efficacité même de cette approche sensible. Pour lui, « la part d’âme néo-situationniste[[4]](#footnote-4) et sensible » rencontre des critiques compréhensibles surtout par rapport au temps consacré à la démarche. Durant une journée et demie il est très difficile, voire impossible de rompre en partie avec les habitudes et les ancrages que porte la culture professionnelle des acteurs dans le milieu des études urbaines. Mais tout de même, ce croisement des artistes, des politiques et des universitaires qu’envisage la méthode, notamment par l’intermédiaire de l’expérimentation à portée géographique (marche) et ethnographique (carnet de bord), « permet de lâcher prise » et de « faire groupe », tout en étant dans le « scan » des territoires. Des méthodes innovantes réalisant l’identification du territoire, des temps et des acteurs en jeu, peuvent émerger à partir d’une capitalisation poussées des expériences réalisées. Cette ambition recouvre une double dimension :

Il fut ensuite question de l’importance de l’explicitation du cadre méthodologique fourni à l’urbaniste afin qu’il explore en amont le territoire en question : « on va sur le terrain après avoir déterminé pourquoi on y va et comment on y va ». Cette explicitation est nécessaire, parce que la méthode de travail proposée reste très intense, donc couteuse en préparation et en efforts. On évoque une difficulté de mise en pratique comme facteur explicatif de l’absence de volonté par rapport à la démarche réalisée. Plus nettement, plusieurs participants mettent l’accent sur la tendance récente d’un glissement du projet au processus (urbain), qui implique différentes pédagogies au niveau qualitatif. Ce passage est celui des objectifs insérés dans la culture des résultats (dimension performative du travail d’études urbaines) à la capacité de mettre en lien, au sein d’une même obligation à moyen terme, l’obtention de différents résultats envisageables. Ce type de réflexion amène aujourd’hui des équipes universitaires à repenser totalement la formation des professionnels des projets. Cette réorientation implique sans doute la nécessité de changer de méthodologie intégrant surtout les dimensions de la durabilité[[5]](#footnote-5).

L’initiative autour des Ateliers d’innovation en urbanisme s’inscrit dans la logique du discours du changement propre au monde universitaire. La nécessité d’une méthodologie opérationnelle a motivé un recours précoce aux savoirs des chercheurs déjà accumulés sur ces aspects-là. Cette anticipation permettait notamment l’enrichissement direct et concret du travail quotidien de l’urbaniste par le changement de l’approche. Autour de cette problématique se pose l’interrogation de la rupture et de la continuité. Les méthodes doivent-elles se substituer totalement ou s’enrichir progressivement dans l’esprit de la complémentarité ? Mais en même temps, l’objectif et les finalités de l’Atelier d’innovation ne sont pas de rechercher une méthode parfaite. La visée principale fut la mise en avant des idées, des désirs, des hypothèses, des envies autour de la représentation d’un quartier à forts enjeux de développement durable par l’intégration de la problématique de la mobilité. En conséquence, le potentiel de ce questionnement pourrait être enrichi par une collaboration étroite avec la recherche sur le développement durable. L’un des obstacles majeurs à cette ambition est le fait que les spécialistes de ce domaine ne travaillent pas sur la ville[[6]](#footnote-6).

En revenant sur l’intérêt des résultats issus de la séance de créativité, un questionnement important apparaît sur les politiques intégrées combinant différentes dimensions : la forme, les activités, le déplacement, l’animation, l’approche financière, la culture etc. Les problématiques globales auraient pour voie de résolution l’interconnexion de différents aspects au sein du projet urbain dont la cohérence reste à établir. Mais comme le monde universitaire répond à des demandes de moins en moins créatives, cela a des impacts sur la recherche innovante. Pour essayer de dépasser cette dimension d’enfermement mutuel des univers intellectuels et pratiques, les protocoles géographique ou par les usages, accompagnés d’une méthode à visée à la fois éthique et esthétique, sont retenus comme opérationnels. Ces méthodes, chacune à sa manière, permettent de réincarner l’espace en des lieux concrètement pratiqués par les acteurs du travail urbanistique en même temps que par les habitants. La démarche innovante devient très porteuse au niveau des imaginaires, de leur hybridation et de leur dynamique dans l’espace et dans le temps. Les efforts *in situ* et de créativité permettent d’essayer de mettre à égalité « question urbaine et question environnementale » en formulant la problématique de « l’interférence, de l’interdisciplinarité et de l’intercognitivité[[7]](#footnote-7) » par le croisement des acteurs, de leurs regards et de leurs apports réflexifs respectifs. De même, cette méthodologie envisagée dans son modèle le plus général, n’est pas destinée à appuyer une recherche classique – étant donné aussi le fait que la dimension environnementale ne se prête pas à une intégration facile dans cette forme d’approche. Dans le domaine industriel, par exemple, cette pratique du terrain obtient des résultats motivants notamment dans la conception de nouveaux objets de consommation. Etant en train de « rentrer dans les mœurs », selon les chercheurs en marketing, il ne suffit pas que le conceptualisateur soit uniquement à l’écoute des demandes des acteurs ordinaires (consommateurs, habitants), il faut encore repérer les « signaux faibles[[8]](#footnote-8) » pour devenir un anticipateur efficace.

Cette attention au concret, portée par l’écoute et le regard sur le vivre quotidien, permet de ne pas se figer dans des postures d’expertise technique, mais d’être de plus en plus sensible aux valeurs et aux systèmes de représentation sous-tendant les rapports sociaux territorialisés. Cela invite notamment à un changement d’échelle de production des connaissances disciplinaires et du regard professionnel. Parallèlement, ce regard novateur cherche à établir les conditions de possibilité de la prise en compte de la diversité et de la complexité des expériences urbaines en fonction des territoires, de leurs acteurs et des décideurs référents. Cette ambition pour cerner la complexité urbaine passe par l’identification des disciplines et des méthodes, leur dialogue constructif articulant :

**A la suite de ces questions et remarques introductives, quatre sujets, donnant corps à quatre groupes respectifs de travail, ont été mis en dialogue.**

Temps 2 : Groupes de travail - Compte rendu exhaustif

Groupe 1 : L’approche sensible du territoire

**Participants** : Lise Serra, Fabienne Duteil Ogata, Claire Revol, Léa Marchand, Luc Gwiazdzinski, Vincent Deschambres.

Matinée

*Lise Serra* : Alors toi, Fabienne, tu n’as participé à aucun atelier c’est ça ?

*Fabienne Duteil Ogata* : Oui.

*Lise Serra* : Et toi Claire ?

*Claire Revol* : A zéro aussi.

*Lise Serra* : Moi, j’ai fait Bellecombe, Luc Gwiazdzinski a fait la Confluence, Léa Marchand a fait Bellecombe et François Bregnac je crois bien qu’il était aux deux. Paul Arnoud, je ne sais pas, et Vincent Deschambres, je ne sais pas. Et il faut qu’on soit à midi et demi donc on a une heure et quart.

*Claire Revol* : Je vais peut-être commencer par dire qu’est-ce que ça évoque pour nous le sensible, qu’est-ce qu’on entend par sensible, enfin, qu’est-ce que ça nous évoque directement puisqu’on est sensé parler sur ça. Du coup si je dis ça je suis obligé de donner ma définition du sensible et c’est pas facile évidemment. Pour moi, le sensible c’est pas seulement ce qu’on peut recevoir par les sens, c'est-à-dire que c’est pas seulement ce qu’on voit, ce qu’on sent, ce qu’on entend, c’est la modalité avec laquelle on va le percevoir, car on est pas seulement des récepteurs, on crée le sensible. Et il y a notre structure mentale, tout ce qu’on a vécu, qui va moduler ce sensible, et du coup ça peut expliquer pourquoi on va être attentif à différentes choses suivant d’où l’on vient, et c’est pour ça que moi la première chose que j’ai vu c’est le rôle des participants, des disciplines, des représentations. On peut comprendre comme ça que le sensible n’est pas seulement quelque chose qu’on reçoit c’est quelque chose qui va engager l’imaginaire, qui va engager quel type de rapport aux objets on a, si on a un rapport opératoire ou contemplatif, et par exemple les artistes pourquoi ils vont être décalés c’est qu’ils ont pas un rapport opératoire, ils vont pas directement vouloir faire quelque chose avec ce sensible mais ils vont vouloir rendre sensible justement certaines choses, les rendre visibles, les rendre audibles. Donc c’est la seule chose que je peux dire pour l’instant de ce que j’ai compris qu’on devait discuter.

*Léa Marchand* : Moi je n’ai rien à dire pour le moment comme ça…

*Lise Serra* : Moi il y a un truc qui m’interpelle dans…, je suis pas bien sûr de savoir ce que ça veut dire, « intercognitif ». Mais en tout cas le fait que plusieurs personnes aient une culture différente, y compris quand on vient dans la même ville et dans le même milieu parce qu’on a vécu quelque chose de différent, quand on discute ensemble et qu’on passe du temps ensemble sur un même espace et qu’on y réfléchit ensemble, et bien ces cultures là on les formule ou on les dit pas pareil, et du coup le fait d’être ensemble apporte quelque chose de différent d’une analyse qu’on ferait seule du territoire. D’où l’avantage de travailler ensemble, par contre moi la question que me pose cet atelier c’est comment faire sans autant de monde, avec moins d’argent, pour que cette approche sensible reste forte, multiculturelle, multi sensible… mais pas avec quarante personnes, qu’est-ce que ça engagerait de faire ? Donc vu qu’on est parti sur ce que veut dire le sensible…

*Léa marchand* : Moi je dirai comme ça, partir d’une expertise sensible c’est vraiment une méthode de travail et c’est aussi comment ça permet de sortir des expertises professionnelles de chacun, étant donné que je suis quand même convaincu que aborder la ville par rapport à ces notions… même si ça demande un apprentissage, chacun a ses outils là. Et du coup proposer un espace commun à des gens qui ont des expertises professionnelles complètement différentes ça permet justement de sortir des expertises et de proposer de partir, même si ce n’est pas tout à fait vrai, sur un pied d’égalité entre tous. A ce titre là, je trouve ça intéressant sur comment ce n’est pas des professionnels de l’urbanisme qui vont parler de l’urbain mais une méthodologie qui va créer un discours et des idées où toute l’idée est justement qu’on ne sait pas encore tout à fait à quoi ça va aboutir. Sur ça, je trouve ça intéressant. Et pour moi quand on dit approche sensible ce n’est pas parce qu’on a invité quatre artistes à venir sur les deux jours à réfléchir avec les professionnels.

*Claire Revol* : Avec ce que tu me dis, il y a déjà le problème que certes le sensible c’est quelque chose que tout le monde trouve légitime pour expérimenter, mais après l’enjeu… tout le monde ressent le territoire d’une certaine manière, tout le monde a les outils pour l’expérimenter, mais après le problème c’est plutôt de l’exprimer parce qu’en fait pour les artistes il y a toujours ce problème d’exprimer quelque chose. Donc ils vont avoir l’habitude de retranscrire une émotion, de retranscrire comment ils se sentent par rapport à un territoire. Alors que je sais pas par exemple si on intégrait des personnes, juste des passant dans la rue, comment on arriverait à leur faire dire ce qu’ils ressentent en fait. Et est-ce que c’est par le dire ? Est-ce qu’on doit prendre en compte uniquement le discours sur le sensible ? Qu’est-ce qu’on pourrait prendre en compte d’autre ? D’autres choses en dehors du discours ?

Léamarchand : C’est pour ça qu’à chaque fois il y a des protocoles avec « interviewer des sites », « interviewer des personnes », et qui justement permettent, pour moi, de ne pas se dire « on va produire des choses intelligentes, extrêmement sensibles, très ressenties », alors que justement je pense que c’est pas évident de ressentir quelque chose. Sinon ça devient une obligation à l’intelligence et à la pertinence qui devient très angoissante, et la notion de protocole elle est très importante dans ce genre de dispositifs, sinon effectivement on est dans quelque chose de très angoissant, de très excluant aussi je pense, après ça dépend des gens. Il y a des gens qui vont être extrêmement à l’aise tout de suite, et d’autres pour qui laisser tomber en deux jours les cadres professionnels avec lesquels ils réfléchissent sur le territoire était l’entreprise des deux jours.

Lise Serra : Juste une petite parenthèse. La compagnie « Lieu d’être » qui est avec la danseuse je sais plus son nom, qui a fait un spectacle entre les deux bars de (inaudible) à Lyon, et ils ont invité les habitants et des gens de l’Agence, en tant que habitants de la journée du quartier puisqu’ils travaillent ici. Et en fait les cours de danse ont commencé en mars, et la mise en place du spectacle a eu lieu en septembre, et le spectacle a eu lieu quatre fois pendant la Biennale de la danse.

*Claire Revol* : je l’ai vu.

*Lise Serra* : Et en fait les filles d’ici avec qui je discute et qui étaient dans le spectacle, il y en a une avec qui je discute qui est pas du tout danseuse et elle disait exactement ça. C'est-à-dire de mars à septembre, apprendre à bouger dans le sens de danser, ça lui a juste permis de pouvoir bouger la tête sans se faire mal, et dans un sens c’est un peu ce que j’entends quand tu dis « sortir de sa compétence professionnelle », c'est-à-dire qu’on est tellement dans un axe que aller dans un autre ça fait mal presque, et se décaler pour sortir sans se faire mal, sans avoir mal, et c’est un vrai travail physique finalement.

*Luc Gwiazdzinski* : Bon moi sur cette thématique-là du sensible, je vais mettre des mots comme on a commencé à le faire tout à l’heure. Tout d’abord la première question c’est celle du terrain, donc voilà même si ici on est sur le terrain, c’est quoi le terrain ? On est sur le terrain, mais cette question-là du terrain elle est importante pour moi. Elle renvoie à celle de l’éprouver, c’est ce que dit toujours Olivier Frerot, notre maître à tous, sur la question du réel voilà où on se cogne, donc je pense que il y a cette idée-là du réel. Il y a la question du traverser, que ce soit un temps ou un espace, ça c’est un élément important. Dans le sensible, pour qu’il y ait dans nos disciplines respectives un lâcher-prise, il faut du temps et il faut pour moi de la marche. Je crois que la marche permet une relecture de l’espace dans lequel on se retrouve, et le marcher ensemble, moi les marches que je fais… j’aime pas du tout ce mot de balade, je voudrais vraiment qu’on l’exclue, parce qu’il s’agit pas de ça, dire  « ah ouais ils ont organisé des balades urbaines on en a fait une l’autre soir c’était très bien », non mais ça n’a rien à voir, si c’est vraiment un protocole, si c’est une nuit, si c’est un tour de ville, si c’est dix jours c’est dix jours… Donc il faut du temps, il faut donc rassurer et missionner, moi je dirais ça. Rassurer c’est le protocole géographique, avec tout ce qu’a dit Vieillard-Baron. Je suis d’accord avec lui, mais ça permet de dire « je pars », « j’ai une mission », et pas « faire une balade » et à une heure du matin au milieu du matin… Il y a mission et il y a du *reporting,* un retour sur expérience nécessaire qui est partagé. Bon il y a ça. Il y a la nécessité du hors-les-murs, le hors-les-murs, c’est le hors de soi, le hors-là, hors-les-lieux, hors de soi, hors sol, il y a quelque chose de « hors », et c’est pas pareil le hors-les-murs quand on est à l’Agence ou quand on est à l’université ou quand on est… Donc ça ça me semble quelque chose d’important. Il y a décalage, ça c’est une notion importante aussi. Il y a « l’inclure dans le partage », c’est pas dire « oui oui on est tous ensemble on fait une démarche transversale », non non c’est… J’ai regardé, ça fait un paquet d’années que je suis là-dessus, tout d’abord la difficulté qu’on a d’aller vers l’autre quand il est dans une autre discipline, même c’est un entre-deux fécond, et puis il y a une ergonomie de tout ça. Je regardais les premières expériences, les protocoles, c’était la panique : « ohlala il va falloir faire ce truc, Luc nous propose un truc pourquoi il fait ça ? Je comprends pas trop ». C’était par exemple comment on va discuter avec les prostituées le long du quai, et ça c’est toujours la caricature, ou le SDF, voilà. Le bar éventuellement on pose des questions mais on ne rentre pas (*ton ironique).* Sortir de soi et dire « je lâche prise ». Et je vais braconner. Voilà il y a deux choses à voir dans le sensible. Il y a pour moi ce que j’ai toujours fait dans les diagnostics territoriaux, dans les machins, c'est-à-dire il y a, à un moment donné, du braconnage sauvage, c'est-à-dire, on part une journée, on croise. On va boire un coup dans un PMU, déjà faire ça au départ, je suis en plein là-dessus avec les étudiants en ce moment, c’est le truc sauvage. Puis après on met en place une étude. Mais déjà ce côté, je vais aller me frotter à ce qui est rugueux, ça c’est important. Le territoire c’est rugueux, le territoire ce n’est pas isotrope, ce n’est pas homogène, c’est rugueux. Et donc le sensible, je suis d’accord, c’est pas le bricolage qui consiste à mettre partout un artiste en plus, bon ça n’a aucun sens s’il n’est pas associé correctement, s’il n’est pas à égalité, si on n’accepte pas qu’il soit brouillon dans la création, pas tout de suite producteur et d’ailleurs qui a pas envie qu’on lui pique ces trucs pour je ne sais trop quoi ailleurs, voilà donc il y a le respect des compétences des uns et des autres, et puis il faut trouver l’espèce de plateforme, entre-deux. Moi j’aime bien cette idée, un temps-entre, un espace-entre. Ça me semble important. Et du multicritère aussi, c'est-à-dire, ça c’est par rapport à votre remarque, multicritère et multi-objet. Multi-objet parce que par exemple fallait pas les alourdir les protocoles puis, quand on parle de moyens, l’Agence a mis aucun moyen, moi je suis venu comme ça. Enfin, il n’y avait aucun moyen. Après on peut en faire une super usine mais moi je ne crois pas, il faut rester dans quelque chose de relativement léger.

*Claire* *Revol* : Du bricolage ?

*Luc* *Gwiazdzinski* : Non pas du bricolage, je disais du braconnage tout à l’heure, c'est-à-dire pour utiliser un autre terme, c’est à dire le braconnage c’est un peu on va piquer des trucs comme ça, mais après on peut passer à autre chose, on peut « commencer à … ». Et donc comment on peut réussir à le faire, en tout cas pour des expériences comme celles-ci et puis d’autres ? C’est, il faut avoir un filet très large, on va dire que avec un seul filet, un seul protocole, ça marche pas. Parce que quelqu’un peut se dissimuler derrière un protocole et être dans l’exposé lui-même, il est dans sa propre discipline, pas perturbé, pas décalé, donc ça ne marche pas. Quand on propose un protocole dans lequel il y a à la fois de la traversée, un pique-nique, le ramassage d’objets, le frottement au questionnaire qui est pas un questionnaire avec du… on est dans la perturbation. Ça il faut l’accepter, d’être dans la perturbation, pour construire ensemble voilà. Donc il faut des moments, il faut que ce qui n’attrape pas les personnes dans le questionnaire leur soit demandé autrement, par exemple « ben alors vous nous avez ramené un objet ? » et du coup « vous nous en parlez de cet objet, pourquoi cet objet ? » et hop on y va. Et puis si ça marche pas il y a un pique-nique avec des questions au lieu du menu de base. C’est comment on arrive à attraper par toutes sortes de lunettes, mais ça c’est banal de dire « changer le regard », par exemple c’est de ramener un son, moi j’ai déjà eu des poésies à l’issue de démarches comme ça, toutes sortes de choses, des listes de mot. Donc il faut être multicritère dans le sensoriel sachant qu’on éprouve déjà par les pieds. Et c’est intéressant quand ça dure des heures et des heures, douze heures, vingt-quatre heures, il y a l’épuisement et là on lâche, et on est ensemble, l’urbaniste et machin, on est deux êtres humains qui parcourent ensemble et qui produisent un autre type de chose. Après évidemment quand on a bien dormi et qu’on s’est reposé on revient tous dans nos, comment dire, dans nos disciplines, et on essaye de formaliser ça. Mais le sensible il vient vraiment du partage, du multicritère et de la confiance. Donc je crois qu’au départ il y a, il faut mettre en place une confiance. Parce que pour être dans le sensible, il y a la confiance, et ça, le pacte de confiance, moi je le propose par mes protocoles, vous pouvez le proposer par l’intervention d’un acteur extérieur légitime. C’était un peu le cas dans un partenariat avec « tiens voilà le géographe », mais ça peut être un artiste, ça peut être un grand élu qui accepte. Dans notre tour de table, on ne parle pas beaucoup des élus mais moi dans les propositions faites au démarrage c’était qu’il y ait un élu aussi, un élu, un urbaniste, un artiste… mais on l’a plus du tout entendu, c’était de nouveau l’Agence d’urbanisme et les chercheurs. Et même à Bellecombe ça posait un certain nombre de problèmes au sens où les élus étaient là mais sans dire qu’ils étaient élus, sinon ce n’était pas… « vous comprenez ça va être mal pris, parce qu’il faut pas qu’on dise que ce qu’on fait c’est quelque chose de réel, enfin quelque chose… il faut pas qu’ils comptent sur nous pour changer le quartier mais quand même on aimerait qu’ils soient là ». Il y avait plein de problématiques qui ont pas été débloquées, et qui pourtant sont super intéressantes. Est-ce que l’élu est là en tant qu’élu ? Ou en tant que sa profession ? Ou est-ce qu’il est là en tant que habitant du quartier ? Qu’est-ce qu’il porte et donc du coup comment il se déshabille après ? Est-ce que d’élu il passe à habitant ou est-ce que de habitant il redevient élu ? Et dans le temps du partage, il y a des choses… Mais vraiment pour qu’on soit dans le sensible, il faut qu’il y ait ce temps et cette fatigue. A un moment donné on lâche prise, à un moment donné, il y a des masques qui tombent, et c’est là que ça devient intéressant, dans l’éprouver et dans la restitution. Donc il ne faut pas non plus oublier la convivialité, pas oublier le temps du repas, du pique-nique, ça a l’air de rien « Alors finalement ils ont fait quoi, ils sont allés pique-niquer sur la pointe du Confluent, enfin bon on a autre chose à faire, on a des stats à rentrer » (*ton ironique*). Donc accepter que ça débouche pas tout de suite sur quelque chose, moi je pense qu’il faut accepter le t+ quelque chose, c’est pas tout de suite opérationnel.

*Claire Revol*: En fait pas rapport à une sorte d’action qui n’aurait pas, qui ne serait pas formalisée et dont l’intérêt n’aurait pas été explicité, ça ressemble plus à du jeu en fait. Un jeu pas dans le sens « ludique », enfin pas dans le sens où on le fait « pour rire », mais dans le sens où on est dans le lâcher-prise dont on parle et le fait qu’on va être sensible à l’autre et au territoire, ça ressemble plus à une sorte de jeu.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Faut faire attention, moi c’est une dimension que je n’ai pas listé, vous avez raison, qui est celle du ludique et du plaisir. Dans le sensible, il y a du ludique et du plaisir, et vous pouvez aussi rajouter la souffrance. Mais on va dire qu’il est sadique ou sadomaso, j’en sais rien, « l’éprouver » voilà. Mais le risque du jeu, autant on peut l’affirmer quand on est comme ça dans des processus d’apprentissage avec des ados, des enfants, sur la ville, et là on se retrouve avec des « Robins des villes » et tout ça, moi je trouve que c’est ça aujourd’hui, la question de la citoyenneté, c’est de se remettre dans cet espace là et d’en faire une leçon de choses. Mais en fait si vous voulez autour de vous les artistes, les élus, les techniciens, les chercheurs, il faut que chacun trouve son intérêt et soit rassuré. Donc si, notamment dans la sphère de la recherche, vous commencez à dire « ouais du jeu machin »…

*Claire Revol* : Oui mais c’est parce qu’on ne prend pas le jeu au sérieux, peut-être qu’il ne faudrait pas dire le mot de jeu, mais il faudrait dans la conception de la chose… Il ne faudrait pas utiliser ce mot de jeu, parce que c’est un mot qui fâche, un peu comme le mot de bricolage d’ailleurs, mais moi je l’entends vraiment comme l’inverse de la pensée rationnelle planifiée formalisée. Pour moi le bricolage c’est Levi-Strauss en fait, et justement, c’est marrant que c’est des termes un peu épidermiques, quand je dis « jeu », ça y est on sait que ça va bloquer, quand on dit « bricolage » on sait que ça va bloquer, pourquoi ? Parce qu’on est sensé être là pour faire un projet sérieux et avoir des résultats.

*Léa Marchand* : Après c’est quand même des mots ambigus parce que « jeu », il y a quand même des règles du jeu, une finalité du jeu, alors que j’ai l’impression que c’est ce qu’on essaye de déconstruire avec ce type de protocoles. « Bricolage » ça revient quand même au fait qu’il y a un côté un peu merdique, enfin dans la vision commune, peut-être que je me trompe, et qu’en fait justement pour moi l’enjeu de ce type de protocoles c’est de dire « on s’autorise de travailler sans savoir où ça va parce que justement c’est comme ça qu’on fait de l’innovation..etc ». Et du coup je pense qu’il y a d’autres mots à trouver qui veulent dire la même chose, peut-être que dans « bricolage » c’est plus les idées je sais pas, de nomadisme, de « non-institutionnalisé », de toujours sur un fil, alors que dans le côté « jeu », c’est le mot de ludique, de plaisir, de désir aussi. Et en fait non je pense que les questions des mots sont hyper importantes parce que c’est des stratégies d’essayer de lancer, de faire partager à beaucoup de gens dont ce n’est pas l’idée première ce genre d’expériences, il faut être rusé en fait.

*Luc* *Gwiazdzinski*  : Tout dépend ce qu’on veut faire. La question du sensible est dans l’observation, dans la sensibilisation, elle est dans les représentations, elle est dans la projection à la fabrication du projet, elle n’est pas que dans la balade urbaine, donc juste on n’est pas que là. Elle est dans tout ça, dans tout ce qui est la question du penser, éthique et esthétique. Donc je pense que c’est un peu autour de ça, avec la question qui est posée du bien-vivre ensemble, enfin c’est quand même ça qui est là. Et par rapport à tout ça la difficulté c’est d’être sérieux, rassurer, jouer et récolter, c’est un peu ça vous voyez. Et pour l’instant, si les protocoles du sensible sont uniquement dans le jeu, ils nous renvoient à un supplément d’âme, et moi je pense que c’est plus profond que ça. Quand je disais, cette démarche passe par une caravane, l’Agence d’urba hors-les-murs, se poser dans des espaces à des moments donnés, qui produit qui met les gens en résidence et tout ça, c’est vraiment le « hors quelque chose ». Et puis la symbolique, quelle image cette caravane qui va interroger aussi, simplement sa présence de caravane, je sais pas rouge « Agence hors-les-murs » quelque part, va provoquer du débat sur l’urbanisme, va faire événement aussi, c’est l’idée de notre ami Luc de l’école d’archi, « processus » plus que « projet ». C’est ça. On lance « ça », il faut tout de suite aboutir : non ! On est dans une démarche qui va nourrir et c’est quelque chose de très systémique.

*Claire Revol* : C’est le temps de l’expérimentation, c’est pas le temps d’après, c’est pas le temps final, sinon on risque de faire une sorte de grille qu’on doit remplir, enfin il faut pas prendre le carnet d’étonnement comme quelque chose « bon voilà on va marcher et l’objectif c’est d’avoir rempli et de le donner, de rendre quelque chose ». C’est aussi le parcours et le temps lui-même de l’expérience, c’est l’expérience en elle-même qui fait le sens du truc.

*Lise Serra* : Enfin je pense qu’il y a quand même la ligne d’arrivée qui valorise la course. C'est-à-dire que je vois le gars qui court dans un stade, si on sait qu’il y a la ligne d’arrivée au bout, on lui dit « allez vas-y vas-y ». Par contre, si tu enlèves la ligne, ça va pas, tout le monde rentre chez soi et va boire de la bière, on peut pas s’arrêter juste avant la ligne, donc il faut qu’il y ait une couse qui soit sensationnelle et il faut que la ligne d’arrivée soit valorisée, faut que le gars il sache pourquoi il court. Donc il y a vraiment, je pense là où l’Agence ou toi ou tous les gens qui sont producteurs de ce type d’expériences ont leur enjeu à eux, c’est d’imaginer comment l’ensemble va pouvoir tenir, créer de la tension, du débat, de l’envie pour que les gens viennent passer le jour, gratuitement pour la plupart. À Bellecombe il y avait une paysagiste indépendante, elle est venue gratuitement, bon les salariés, il y a un investissement non négligeable de la part de tout le monde. Pour que tout ça fonctionne il faut s’imaginer comment va se dérouler la course, qui va être sur la ligne de départ, quelles chaussures ils vont mettre, et d’ailleurs bêtement il me semble que là-dedans il y avait marqué « prenez un manteau, des bonnes chaussures ».

*Claire Revol* : Donc ça serait plus le sport que le jeu.

*Lise Serra* : Je ne sais pas parce que moi si tu me dis compétition je ne viens pas. Il y a vraiment cette globalité de l’expérience avec tout quoi, jusqu’à, parce qu’il me semble que Pascale depuis le tout début en tout cas depuis Bellecombe, nous a parlé d’aujourd’hui, ce désir de restitution. Elle, elle avait réfléchi avec l’équipe à la totalité de l’expérience, et toi je pense qu’en tant que prof, en tant que chercheur, avant de te lancer, tu réfléchis sur un ensemble.

*Luc Gwiazdzinski* : Oui à l’ensemble, et avec d’autres que Pascale aussi, j’ai pensé à des protocoles pour relancer des dynamiques. Quand on a lancé ici les traversées de ville de nuit avec « l’espace des temps », c’était pour relancer la question des temps qui était complètement décrochée des politiques publiques, c’était ce truc éthéré qu’on ne voyait pas trop. On est rentré là dedans avec des protocoles et des élus de Lyon qui traversent, et du coup on restitue et du coup « créativité », on bosse ensemble et on acquiert une légitimité en bossant sur un parcours et du coup on avance d’une certaine façon. On a pu le faire ailleurs.

*Claire* *Revol* : C’était quoi exactement sur les temps ?

*Luc* *Gwiazdzinski* : Bien, c’était une traversée nocturne de Lyon.

*Claire* *Revol* : Avec les étudiants de l’école d’archi ?

*Luc* *Gwiazdzinski* : Non non pas du tout. Moi j’étais avec je sais plus qui, pour accompagner le « bureau des temps de Lyon », ça a fait l’objet d’un rendu, d’un cahier, d’une séance de créativité, et les élus étaient là quoi, c'est-à-dire que quand on a fait ça, à Bruxelles derrière ça a donné un observatoire de la nuit, à Paris les Etats généraux de la nuit c’est l’ensemble d’années de trucs comme ça, on a semé un peu ces questions là de partout. Faut pas qu’on reste que dans le champ de la recherche, de l’urbanisme, c’est pour ça que les politiques doivent venir, entre des grosses études sur les temps des villes et des parcours de ce genre là ou des explorations du dimanche comme étant un territoire avec ses tribus, ses mythes, on arrive à autre chose. Donc on arrive à faire le déclic, donc ça peut soit s’autodétruire, soit ça germe. Donc on n’est pas obligé d’être dans des processus qui ont trois/quatre ans de marche, mais ça peut être des petites bulles qui vont semer…

*Léa Marchand* : Oui et puis il y a une différence entre une connaissance encyclopédique d’un pays qui peut être extrêmement détaillée et un moment où on est même juste trois jours sur place, mais du coup ça se complète.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Mais on va, il y a des objectifs et il y a une mise en tension. Quand on fait des parcours de deux jours, quand on fait une nuit, c’est encore pire, quand on fait des parcours de deux jours, de quatre jours, on est fatigué, on finit avec des ampoules. Quand il faut produire des rapports en direct, il y a de l’émotion dedans, si ça vous intéresse j’ai fait un bouquin avec Gilles Rabin qui était ici, qui s’appelle « Périphéries », c’était cette idée de marcher autour de Paris. On l’a fait après les émeutes parce qu’il fallait aussi laisser tomber l’énervement. Donc on est parti marcher autour de Paris, et tous les soirs, on a fait ça à Nanterre avec les autorités locales, on partait marcher, et un soir sur deux on faisait des débats, et tous les soirs quand on arrivait soit chez des habitants soit dans un « Formule 1 » on se mettait à travailler, on devait produire deux pages de texte, pour un citadin, et dix photos. Mais on en avait pour trois heures d’écrire un texte à deux, un texte serré avec des thématiques, parfois il y avait des lieux, des lignes de fuite enfin il y avait des choses qui apparaissaient, donc vous êtes à deux, il est une heure du matin et vous avez marché toute la journée et vous savez que vous repartez le lendemain à six heures, et ben ça faisait court. Après on avait un éditeur un peu intéressé et on s’est mis à travailler, mais ce qu’on sortait c’était plus un habillage, c’était autre chose, donc il y a un temps d’immersion, un temps de sédimentation, et après il y a un temps de restitution et de partage, mais je crois beaucoup à l’énergie de l’émotion, de la fatigue, à la montée des tensions, on a besoin de ça pour produire des choses assez pointues parce que quand la fatigue est là il y a des choses pointues qui sortent parce qu’il faut aller vite, c’est comme le journaliste il peut avoir une semaine, il va faire son papier serré, il y a de ça, ça fait partie du lâcher-prise que de devoir produire dans un temps serré.

*Léa Marchand* : Après la question que j’ai moi des fois, c’est quand on est dans une méthodologie, c’est souvent une ou deux personnes qui ont des idées et qui vont inventer la méthodologie et la faire partager à d’autres. Et qu’en fait, leur méthodologie va être très liée à eux comment ils deviennent sensibles à quelque chose et dans quelle temporalité ils savent produire et dans quel mode de collectif ils savent communiquer. Et c’est toujours ça le danger de méthodologies sur lesquelles on met trop de mots, c'est-à-dire que ça va être la méthodologie « Luc Gwiazdzinski ou la méthode d’un tel, et du coup c’est aussi comment on n’est pas à réfléchir sur la méthodologie d’innovation en urbanisme. Mais avoir cette conscience là que je pense qu’on prendrait quelqu’un d’autre pour sortir une méthodologie, bien peut-être qu’il serait sur des temps de restitution beaucoup plus longs, et pas dans l’énergie et la fatigue par exemple, et qui serait à mon avis tout aussi intéressant.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Et qui vaut tout autant que le temps long, mais le temps long on sait, on sait le temps long, l’université ils ont eu le temps long, avec des limites aujourd’hui, tout ça je suis dans la plateforme, moi mes expériences je les ai mis là en disant « plateforme » parce qu’on doit inventer une autre chose. Je pense que c’est ça qui est difficile.

*Fabienne Duteil Ogata* : Je pense aussi qu’une méthodologie elle s’adapte au terrain, on la perfectionne, enfin c’est peut-être pas le bon terme, mais elle s’adapte à un terrain, et le terrain aussi, enfin moi tout ce que vous me dites, je vais paraitre très ethnologue, j’ai l’impression que c’est la posture de l’ethnologue, c’est ce qui ressort : marcher dans un quartier, c’est pour moi la première chose que je fais avant de savoir si je vais choisir ce quartier là ou pas, passer dans les petites ruelles et ne pas rester dans de grands boulevards, enfin ça parait évident. Et puis, oui, le rapport à la méthodologie, je pense que moi personnellement j’ai utilisé la photographie et la photo-interview, et dans l’interaction j’ai pas participé à vos deux séances, je pense que la photographie apporte quelque chose de plus que ce qu’on a par la simple marche, je pense que c’est un deuxième temps. Enfin moi je le perçois comme un deuxième temps, il peut être fait de manière concomitante, mais je pense que le regard lui-même avec prise de notes, c’est le carnet de terrain hein, voilà. Et après la photo et le regard sur ces photos, c'est-à-dire on prend ces clichés et c’est deux choses voilà, deux temps différents, il y a un regard d’introspection sans parler de psychologie, qu’est-ce qu’on peut faire avec ces photos là ? Personnellement, après ça vient tout de suite sur mon vécu, enfin moi je les ai utilisé dans des interactions, c'est-à-dire aux habitants de quartier que j’étudiais, je leur ai posé des questions sur les photos que j’avais prises, ou on peut demander aussi aux personnes de prendre des photos, bon après ça dépend aussi des grilles, de ce qu’on cherche, mais c’est un moyen de rentrer en contact avec la population. Enfin, c’est plus un témoignage que je vous apporte, en tout cas pour moi c’était très opérationnel. Mais l’immersion pour moi c’est complètement la posture de l’ethnologue, on ne peut pas travailler sans être dans le terrain, l’éprouver par tous les sens, olfactif aussi. Je n’ai pas trop entendu d’olfactif mais c’est important pour moi, le son bien évidemment, on peut aussi enregistrer des sons et puis retravailler sur ces sons là, il y en a d’autres qui ont déjà fait ça. Mais les protocoles je pense qu’ils peuvent aussi s’adapter par rapport au terrain. Mais je comprends aussi la difficulté à se saisir le problème de la finalité et le problème de l’expérience. Puisqu’on est dans l’innovation il faut *a priori* laisser la plus grande liberté possible, mais d’un autre côté on est pris par une finalité, qui peut être une finalité de restitution, qui peut être une finalité multiple, et du coup les protocoles, on est obligé de les définir car on peut pas aller n’importe ou n’importe comment et je pense que c’est essayer de trouver un juste milieu, avec la difficulté qui va avec, sans trop mettre de protocoles trop contraignants, qui laissent la liberté à chacun d’exprimer son ressenti, mais d’un autre côté, si on n’a pas de finalité on va vers où, enfin bon ça a déjà été dit mais...

*Lise Serra* : moi j’ai un gros problème avec le mot innovation, car je souhaite de tout mon cœur que ceci ne soit pas de l’innovation, que ça soit naturel et parfaitement intégré, et le problème que ça s’appelle « atelier d’innovation » c’est comme si c’était demain, alors qu’il faut que ça soit d’aujourd’hui. Et le fait de dire que c’est de l’innovation, ça permet de laisser la place à ceux qui prennent ça comme étant de l’innovation et pas comme quelque chose qu’ils doivent prendre en compte directement dans leur travail, c’est-à dire qu’on est pas là pour inventer quelque chose, on est là pour travailler mieux ensemble pour faire mieux ensemble la ville de demain. Du coup, quand François Dib m’avait demandé ce que je pensais de l’atelier, on avait eu un gros gros… on s’était pas compris sur « innovation » ou « recherche de méthodes de travail différentes », « complémentaires »… Et pour moi ça ce n’est pas des méthodes innovantes, c’est des méthodes qui existent sur lesquelles il faut réfléchir si on veut les mettre avec le terrain, mais qu’il faut utiliser. Alors ces méthodes sont peut-être innovantes pour les gens qui ne les connaissent pas, mais il faut les utiliser maintenant, et il ne faut pas qu’ils aient le droit de dire non en quelque sorte.

*Léa Marchand* : Mais je pense que… regarde, tu prends les gens dans l’industrie ils vont te dire que l’innovation d’aujourd’hui c’est le profit de demain, et ça va être parfaitement intégré aux circuits de production même si ce n’est pas que pour des produits super chouettes. Du coup je pense tu mets ça dans le milieu de la recherche ou d’une agence d’urbanisme que je ne connais pas trop, ça va être interprété au sens de plus exotique, expérimental.

*Claire Revol* : Moi je pense que ça c’est pour bloquer les gens.

*Léa Marchand* : Pour moi l’innovation c’est plus du neuf, même si la méthodologie est existante et pas forcément si innovante que ça, c’est comment on crée les conditions pour qu’on n’ait pas d’idées *a priori* et qui permettent potentiellement de laisser des choses apparaître, et aussi, potentiellement, c’est la notion qu’aimaient bien les situationnistes de bien-fait/mal-fait/pas-fait, s’autoriser un résultat non défini.

*Fabienne Duteil Ogata* : Il y a quelque chose, enfin je n’ai pas lu les comptes-rendus, j’aimerai en savoir plus sur les interactions avec les habitants, sur les envies de restitution ou pourquoi il n’y a pas eu cette envie.

*Léa Marchand* : Et puis il n’y a pas vraiment d’habitants qui ont participé.

*Fabienne Duteil Ogata* : ca fait partie de la réflexivité, du travail que l’anthropologue… Je m’attache à mon domaine parce que je peux pas parler d’autre chose, je pense que c’est important d’avoir un regard réflexif. Enfin, la méthode de la photo-interview est basée là-dessus, c’est essayer d’avoir le regard de l’autre sur son travail, enfin je ne sais pas par quelle modalité ça peut passer, est-ce que c’est nécessaire ou pas, moi j’ai tendance à penser que oui, mais bon après ça dépend aussi des finalités.

*Luc* *Gwiazdzinski* : C’était un élément essentiel, le premier protocole qu’on avait mis en place c’était celui qui a été trop chronophage et, deuxième chose, on est dans une demande d’anonymat, dans une demande d’informel de la part des personnes. Et il y a la difficulté pour les personnes de poser les questions, de poser des questions, c’est chaque fois des étapes. Mais dire que tout ça ça existe déjà, ça existe de façon très éclatée, mais ça n’existe pas dans le rapport à un technicien, à un élu, à un artiste donc voilà c’est ça qui est pas mal. Et puis les changements de posture, de rôle, on a un artiste qui commence à parler comme un techno-urbaniste, c’est marrant on lui demande une restitution et lui il nous parle comme un techno-urbaniste parce qu’il a pas envie d’être que dans sa position d’artiste et puis l’urbaniste lui il va nous dire qu’il est aussi dessinateur et il va nous montrer un truc à côté, c’est ça qui est assez drôle, on n’a pas les gens sur les thématiques sur lesquelles on les attend, ils aiment bien montrer qu’ils sont multiples, qu’ils ont plusieurs costumes.

*Claire Revol* : C’est pour ça que c’est interdisciplinaire, ce n’est pas seulement une confrontation des disciplines, c’est amener à changer sa place aussi. Et je pense que ça vaudrait le coup, pour entre guillemets le proposer, en faire une synthèse, en tirer des expériences et un petit savoir qui peut être re-bricolé par d’autres, avec cette idée aussi que d’autres peuvent se l’approprier, on n’est pas dans le dernier bouquin de l’agence d’urba je sais pas quoi sur la nouvelle frontière de l’urbanisme « ouaahhh » (*ton ironique*), c’est pas ça l’enjeu. Donc il faut réussir à dessiner le truc. Donc moi dans le petit truc comme ça il y a deux réflexions, après c’est pas à moi de le dire en combien de temps tout ça ça se passe, en terme de temps cette échelle là, mais en gros on a un processus qui peut être sur deux ans et qui s’installe, donc ça on est bien obligé de mettre des cases, de dire là on va étudier je sais pas quoi, le dimanche, là on va étudier les gitans, une population, là on va étudier Confluence d’accord. On a un processus qui va être multi-critères, qui va rentrer dans le temps puis par le truc là on va suivre les populations sur un parcours… et puis ça peut générer un processus un peu effervescent, qui peut générer des choses supplémentaires, des projets, d’autres rencontres.

*Léa Marchand* : Ça serait marrant d’étudier toutes les collaborations qui du coup se font entre participants, parce qu’il y en a.

*Fabienne Duteil Ogata : C’est* un travail d’ethnologue tout ça.

*Luc* *Gwiazdzinski* : On était dans l’instabilité des protocoles et la non-volonté... Moi je veux apporter aussi de la non-appropriation par les uns et par les autres des protocoles, que ce soit géographique, que ce soit avec Philippe Mallein, donc on est dans le truc. Donc quand on passe sur le territoire, sur les habitants, quand on voit des imaginaires en particulier, il aurait fallu un autre qui observe un peu la construction avec tous les mécanismes d’échange, de construction, de mise en réseau des acteurs. Ah oui oui, réflexivité exponentielle. Et après est-ce que l’ethnologue lui-même il est dans l’éprouver ou dans le regard sur l’éprouver d’un groupe en constitution. C’est fractal ce truc, mais faut accepter aussi, c’est des virus qu’on met, moi je pense qu’il y a une guérilla à faire sur ça, jusqu’à présent avant qu’on réussisse à l’université, un peu à l’agence aujourd’hui, à tenter une formalisation comme on essaye de le faire aujourd’hui, moi j’ai fait de la guérilla pour en arriver là, j’ai créé une maison du temps c’était de la guérilla. Donc est-ce qu’on doit rester dans la guérilla ? Quand on écrit des bouquins sur des thématiques un peu décalées c’est de la guérilla, du coup est-ce qu’on accepte d’être dans la guérilla, dans le virus, accepter d’être le virus de tout le système ou est-ce qu’on veut construire quelque chose ? Moi je trouve que dans l’atelier, quand on pose la question de l’innovation dans les sciences sociales, on a l’impression qu’on va expliquer comment se fait le *process* d’innovation. « Enfin vous avez la recette… ». Ce n’est pas ça, c’est élaborer des *process*, des protocoles, donc il a quand même la question de la posture, donc accepter d’être dans le décalage, d’être dans l’à côté.

*Lise Serra* : Moi il y a quelque chose que j’aime bien dans ce que tu viens de dire c’est de dessiner, designer, la fin. Et ça je le sens extrêmement nécessaire à la communication aux cent personnes de l’Agence, d’avoir un truc sexy, c'est-à-dire un truc qu’ils aient envie de lire, qu’ils aient envie de regarder, pas forcément au bureau mais peut-être quand ils prennent le métro pour rentrer chez eux, donc en dehors des heures de travail. Réfléchir à ça pour nous-mêmes nous donner les moyens de faire avancer ces idées là, de le diffuser pour que nous on soit plus à la tête de quelque chose mais peut-être à l’arrière, et peut-être laisser les autres prendre la tête du truc et ce serait génial, toute l’agence porte ça parce qu’ils ont envie qu’on transmette le désir mais par contre là ça demande du temps et des compétences que les universitaires ont peut-être pas.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Quand moi je parle du design, je parle du processus. Quand je parle de la caravane sur Confluence, je parle de ce design là, quand cet atelier il est designé de cette façon aujourd’hui, mais il aurait pu être designé totalement différemment, que le moment de production soit le moment où on est à table peut changer totalement le truc. Donc voilà, c’est des lieux, c’est des types de personnes, c’est des croisements et c’est tout ça qui est designé, ce n’est pas que l’objet final ou le support pour refaire ça ailleurs. D’ailleurs il devrait être malléable ce protocole et cet objet, et ça c’est rendre désirable. « Érotisation », je pense qu’il y a un processus d’érotisation de notre job, car quand vous demandez un avis extérieur à votre boulot, vous essayez d’expliquer aux autres ce que vous faites comme métier, des fois je le demande à mes étudiants, dans les diners ou les soirées que vous faites quand les gens disent « tiens je suis en études d’urbanisme » ils ont du mal à dire qu’est-ce qu’ils font et qui ils sont. Donc comment on peut. Non mais de l’extérieur on a l’impression que c’est des gens qui passent la journée au bureau derrière leur ordi à remplir des tableaux. Mais c’est pas ça qu’ils demandent quand tu dis « ouais je travaille dans le milieu artistique », tu vois les activités.

*Claire Revol* : Peut-être plus communiquer avec des films…

*Luc* *Gwiazdzinski* : L’atelier ça sera peut-être sa capacité à dans les prochains mois et années, c’est d’aller voir dans les programmes de recherche et pas que dans la recherche, dans les PLU, c’est la capacité à ce que des gens s’accrochent : le potentiel qu’ils ont à coaguler, c’est même dans le vocabulaire. C’est les mots. Tout à l’heure j’ai utilisé un type de sémantique, j’ai dit braconner parce qu’évidemment c’est pas le milieu universitaire qui parle du braconnage, mais ça peut être ça. Mais alors faut prendre la métaphore, la filer, effectivement là-dessus, et ça c’est intéressant, il y a un ouvrage que vous devriez regarder fait par deux anthropologues, Stéphane Juguet et un deuxième Stéphane dont je ne suis pas sur du nom, qui s’appelle « Parler demander ». Et c’est la RATP qui leur a demandé le job, et ils avaient fait un travail sur les usagers du transport, et à la fin ils avaient produit un document, d’abord ils avaient fait appel à un artiste pour le faire bosser sur les représentations donc lui il avait fait des peintures sur différents types de personnages, sur comment s’organisait l’arrêt de bus, comment s’organisait la banquette, il avait vendu des tableaux aussi, mais ils avaient vendu un document aussi, et ils avaient travaillé aussi sur des figures. Et autant on peut lire des bouquins et on aura du mal à retenir des choses, ils avaient accepté en tant que chercheurs de bon niveau que leur bouquin, que leur travail se résume à quelques figures, ils avaient utilisé des figures animales dans les usages et les comportements des personnes et ils avaient dit, ce que je trouve assez remarquable : « ben c’est très simple, les pratiques des usagers face aux transports en commun, il y a différentes typologies : il y a par exemple la taupe, c’est la personne qui tous les jours prend le même trajet, si vous changez un horaire vous la perdez tout de suite » donc on voit tout de suite : la taupe. Pour votre doctorat ça sera plus dur à caser cette image mais bon, quoi que... Après il y a l’araignée qui tisse sa toile, c'est-à-dire elle réussit à s’en sortir l’araignée parce que dans sa toile il y a éventuellement un truc comme ça qui permet de… Après il y avait le dauphin, le dauphin c’est le jeune qui surfe, le bus s’arrête hop pas de problème il va à pied il saute sur un vélo. Et donc il y avait ces différentes figures et ce n’était pas une caricature, c’était une tentative de cristallisation sur un objet. Et ça on n’ose pas le faire, j’imagine à l’Agence d’urbanisme Olivier Frérot qui vient présenter aux élus de l‘agglo le final du show de votre étude de trois ans avec toutes sortes de critères mais qui sont derrière, on les a derrière, mais personne ne le lira, je le sais j’ai été conseiller territorial, personne ne lira. On me demande ça, on rend ça.

*Lise Serra* : La preuve, qui a lu les documents que Pascale a envoyés ?

*Léa Marchand* : Ben moi j’ai lu le quatre pages. C’était un format où je pouvais parcourir avec des gros titres.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Et puis il y a « est-ce que je vais lire ? » « Est-ce que j’imprime ? » et ça c’est du courage.

*Léa Marchand* : Ben c’est aussi la question de la médiation, et soit la médiation est intégrée au processus artistique, et c’est beaucoup mieux, soit on appelle une jeune fille étudiante en arts du spectacle qui anime le cartel.

*Fabienne Duteil Ogata* : Je pensais tout à l’heure au blog quand vous parliez de coaguler et d’essayer que les expériences des uns et des autres, pas seulement s’accumulent, mais s’interconnectent. Je me demandais si le blog ça pouvait être, sur du long terme, peut-être sur un format de restitution, enfin je sais pas, je pense que le boulot de la restitution ça peut être du multimédia enfin j’en sais rien, puisque vous avez utilisé pas mal d’images ça peut être aussi si vous aviez du son, maintenant ce n’est pas si difficile que ça à formaliser, c’est plus sexy, c’est un peu plus facile d’accès enfin vous savez comment ça marche.

*Lise Serra* : Je me demande s’il n’y avait pas de preneur de sons à Bellecombe.

*Léa Marchand* : Oui il y avait quelqu’un « d’Acou-cité ».

*Fabienne Duteil Ogata* : Il y a peut-être un travail de restitution qui peut se faire là-dedans, enfin j’en sais rien.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Pour qu’on aille plus loin, parce que là on essaye d’ajouter des outils à des trucs, je pense qu’on doit aussi dans la forme de notre restitution…non mais par exemple prenons une question très concrète qui se pose aujourd’hui en urbanisme, c’est l’espace public. Donc qui peut se poser dans nos sciences respectives, qui peut se poser dans des structures comme les vôtres. Bon, l’espace public aujourd’hui première façon de faire on va aller voir Habermas, on va aller voir Thierry Paquot, ce qu’on déblayait là-dessus on fait du multi-critères c’est bien. Après on va s’immerger on va faire un travail sur un point donné, ça marche, ça marche pas, est-ce que ça marche ? Comment ça marche dans ces temps dans ces espaces ? Et puis il y a quand même une autre façon de faire, c’est : on prend deux fauteuils rouges ou oranges et les mettre, d’aller les mettre quelque part et d’aller voir si on peut faire espace public. C’est aussi ça ma proposition sur l’innovation, elle est là-dessus, c’est de dire que c’est pas parce qu’on est géographe qu’on n’a pas le droit de mettre en scène un questionnement. D’accord, et la mise en scène du questionnement ça peut être la capacité qu’on a à une station d’autoroute, dans un supermarché, à un péage, de fabriquer quelque chose comme ça et de le tester parce que dire « oui aujourd’hui l’espace public c’est la capacité qu’on a dans un chronotope », mais on l’a éprouvé comment ce truc là ? Mais est-ce que vous êtes capables de faire l’espace public dans des endroits bruyants ? Alors on pose : l’espace public c’est se croiser, échanger, c’est aussi ça, c’est pas que de l’espace, dire qu’on est capable de le faire. Est-ce qu’on est capable d’expérimenter ça ? Donc c’est pas du tout un protocole où on doit marcher dans l’espace public, c’est aussi ça, on y va, mais autant on va financer, je sais pas, une compagnie qui va nous faire ça là-dedans et nous dire « ah oui on a un artiste qui a interrogé l’espace public autour d’une intervention éphémère », ah bon super mais non. C'est-à-dire on n’a pas le droit, ils font de l’arpentage de territoire en prenant des protocoles des machins, mais eux ils sont dans un protocole artistique et toi on t’invite pour dire il y a aussi des scientifiques qui font quelque chose, c’est exactement la même chose, mais eux c’est un axe financé par la culture et toi c’est un axe financé par personne ou par l’université. Donc là il y a de l’hybridation. Je pense qu’il y a là un changement de posture : c’est pas à l’artiste de nous faire son numéro d’artiste, je pense que c’est à nous aussi.

*Léa Marchand* : On embête moins l’artiste quand il s’inspire ou qu’il réutilise des processus et des méthodes de l’industrie, de la recherche, l’inverse j’ai l’impression qu’il y a plus de réticences à se mettre dans des postures dites artistiques.

*Lise Serra* : L’artiste c’est son droit suprême que de regarder la société avec son œil, et donc il peut tout regarder, alors que nous effectivement on est architecte donc point. Architectes de l’intérieur ou de l’extérieur ? Et tous les métiers c’est comme ça.

*Claire Revol* : C’est surtout qu’aussi le rapport avec les commanditaires est aussi en partie lié au politique, si tu travailles à l’agence d’urbanisme, j’imagine qu’il y a des choses qu’on attend de toi et des choses sur lesquelles tu ne peux pas aller.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Et surtout des choses qu’on croit qu’on attend de nous, donc on continue à accumuler des milliers des données qu’on n’utilise pas, posez la question : qu’est-ce qu’on utilise des observatoires ? On a des données classiques, des dossiers classiques, mais qu’est-ce qu’on peut rendre à la fin qui provoque le débat chez les élus, qu’ils peuvent s’approprier ? C’est l’araignée et le truc, si un élu attrape ça, il va dire « ça m’intéresse, parce que effectivement dans ma commune ». Et hop c’est gagné et on accroche, sinon … c’est toujours lourd, mais bon heureusement ils nous font des belles cartes sinon c’est lourd (*ton ironique*). Je le dis comme ça, c’est l’Agence ou c’est autre chose.

*Lise Serra* : Et la confiance aussi, toi t’apportes la confiance du protocole, autant l’Agence apporte la confiance des chiffres et on dit « Ah l’Agence ils ont des vrais chiffres, des vrais statistiques, on peut avoir confiance », et rien que ça…

*Luc* *Gwiazdzinski* : Qu’est-ce qu’on sait des personnes âgées une fois qu’on a les chiffres sur les personnes âgées à Lyon ? On ne sait rien. Ni en pratique, ni en machin, ni en bidule… On ne sait ni la détresse ni le parcours de vie ni tous les problèmes de maintien chez soi, et qui travaille sur les personnes âgées de façon comme ça fine dans une agence d’urba ? On le fait pas. Et on va refaire sortir les cartes, les personnes âgées sur leur quartier…

*Claire Revol* : Après si on a envie de travailler sur les personnes âgées par exemple, peut-être qu’il faut pas forcément que ça soit pas que… même si on convoque plusieurs disciplines et tout ça… il faut peut-être être attentif à qui travaille au quotidien avec eux, et les engager, enfin que ce soit aussi une partie de leur travail à eux, par exemple moi je pense que le travail sur les personnes âgées on peut pas le faire sans les aides soignantes.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Ah oui mais là on est d’accord, je pourrais vous parler de choses que j’ai faites là-dessus avec des protocoles, des aides soignantes, des aidants familiaux. Mais comment on trouve les moyens pour faire ça ? Soit vous êtes consultant et vous répondez à un appel d’offres et on veut un truc classique, avec un technicien qui rédige un appel d’offres classique donc on va aboutir à un truc classique, si vous vous arrivez avec des suivis de parcours, du GPS, du récit de vie quoique ça maintenant c’est classique aussi, toutes sortes de choses qui vont vous permettre d’appréhender une certaine complexité de la question, ça marche pas quoi. Si vous voulez vendre… Par exemple moi sur les personnes âgées dans les travaux que j’ai pu faire, il y avait beaucoup de phases de restitutions, on revenait dans les maisons de retraite, on revenait à domicile, on restituait, on re-machin, ça vraiment pas la peine, ça fait pas partie du truc (*ton ironique*). Donc comment on infiltre les repas de personnes âgées, et puis il y a des périodes qui doivent être respectées, et là les repas de personnes âgées c’est en fin d’année, zut c’est pas bon (*ton ironique*).

*Claire Revol* : C’est les mêmes problèmes que les ethnologues finalement, les premières sociologies d’immersion, ben du coup si je veux étudier la mafia ben je dois me faire mafieux, et essayer de comprendre la règle.

*Fabienne Duteil Ogata* : Accepter l’immersion tout en ayant un regard distant et c’est ce va-et-vient entre les deux qui est difficile à obtenir. Etre à la fois proche d’une vue, de l’espace, de personnes avec qui on est, et puis avoir un regard sûr aussi, avoir les deux quoi. Mais je pense que le journal de terrain permet par exemple ça, parce que c’est une restitution écrite d’après coup, même si c’est dans l’heure après ou dans la soirée, ça permet d’avoir un regard, il y a la distance spatiale. Je sais que j’ai travaillé sur un quartier au Japon, j’habitais pas dans le quartier même si j’y étais très très longtemps, ça me permettait de prendre de la distance physique, d’y revenir à certaines périodes aussi, c’est sur que les horaires, c’est quelque chose de … enfin la temporalité quoi. Passer la nuit, le début de matinée, enfin bon je veux dire on ne voit pas les mêmes choses parce que le rythme de vie n’est pas le même.

*Claire Revol* : Du coup on est plutôt invisible parce qu’on s’immerge.

*Fabienne Duteil Ogata* : Ben après c’est une question de participation c’est ce que je disais par rapport à l’interaction, après ça déborde sur la participation aux réunions, à tout ce qui se passe, et puis on est dans l’interaction, nous aussi on joue un rôle, du coup on modifie aussi et ça faut en être conscient enfin ça c’est le propre de la posture de l’ethnologue. Je ne sais pas si c’est sorti, le fait que je sais pas comment, si vous êtes arrivé en groupe, comment ça était perçu, est-ce que vous avez pensé à comment ça pouvait « influer sur… » ?… bon ben c’est évident.

*Lise Serra* : Il y a eu des remarques là-dessus de Hervé, ou des gens, des universitaires comme ça qui ont l’habitude de ça, qui en ont parlé, qui ont dit « bon ben voilà on veut bien interviewer le gars mais en fait il aura été interviewé dix fois dans la journée », parce que les parcours ont fini par se croiser. Et donc à un moment donné, et même si on veut rester anonyme… le gars il a la puce à l’oreille, il se doute bien de quelque chose, il a bien vu qu’il se passait quelque chose, cette question là se posait et elle a été posée même en introduction de l’atelier en disant voilà : « On est agence d’urbanisme, en tant qu’agence d’urbanisme on est un acteur historique et légitime de la ville. Là on fait quelque chose d’un peu particulier ». Comment on se présente ? Comment expliquer qu’on est agence d’urbanisme mais qu’on est pas là pour faire du projet, on est là pour établir des méthodes, pour réfléchir à comment faire l’urbanisme. Alors qu’on est nous-mêmes incapable de le dire en interne ! Il y a eu plein de questions là-dessus au démarrage des ateliers, quasiment tout le monde qui y participait disait « mais qu’est-ce qu’on dit ? On veut bien participer et jouer avec vous, passer la journée, passer deux joueurs… Mais qui on est quand on est là ? » Et ça effectivement je pense que dans les ateliers à chaque fois j’imagine que la question s’est posée et qu’elle doit se poser à chaque fois, la question doit être forte, on doit savoir que cette question est fondamentale, en tout cas importante.

*Luc* *Gwiazdzinski* : En même temps il faut décontracter tout ça (*approbation générale*). Quelqu’un qui est dans la rue je l’arrête. Moi ce que j’avais dit au début, c’est une personne, une interview. C’est pas un groupe qui saute dessus le bonhomme avec son chien, donc on questionne le quartier pour mieux mettre en place des protocoles d’innovation urbaine : Non ! On est dans le quartier, on est une agence d’urba, on essaye de comprendre comment fonctionne le quartier, point barre. On a deux trois questions, si vous avez deux minutes. Et on y va, qu’est-ce que vous faites et qu’est-ce que vous nous recommandez, à partir de là ? Parce qu’effectivement, c’est pas la grille à quatre-cent-douze critères, on l’aura pas, alors après la remarque qui revient tout de suite aux gens qui seront restés là-dessus c’est « oui mais quelle grille d’enquête tu as utilisé ? ». Oui mais bon, qu’est-ce que tu as tiré de tes quatre-cent-vingt questionnaires que t’as trié, organisé pendant un an, t’en tires quoi au final ? Ben moi je te donne quelque chose, fabriquer de la ville c’est aussi prendre position, c’est aussi accepter l’aléatoire, c’est aussi…

*Fabienne Duteil Ogata* : Je pense qu’il y a aussi une adéquation entre la méthodologie et l’objectif de l’approche du sensible. C’est difficile d’utiliser une méthodologie statistique pour essayer de rendre compte d’un… je pense que la méthodologie elle s’adapte, enfin je l’ai déjà dit, mais par rapport à son objet, par rapport au territoire dans lequel on est. Donc moi ça me semble évident d’utiliser ce type de protocole où justement on fait appel à la sensibilité de chacun, plutôt qu’une restitution statistique, chiffrée ou typologique.

*Léa Marchand* : Moi j’ai une question aussi, ça change un peu de sujet, mais sur la fonction des ateliers d’innovation urbaine et sur comment on en parle, on transmet, on valorise, qui était finalement ça rassemble les gens qui ont une pratique du parcours, du carnet, du site. Sur les gens invités, les échanges que j’ai eus, si c’est pas dans les pratiques il y a une ouverture et une sensibilité à ça, et peut-être que ce travail de découverte j’avais l’impression que les gens de l’agence d’urba, pour eux c’étaient des pratiques qui vraiment les interpelaient plus, et ce que je me demandais du coup c’est : tous ces échanges sur « alors toi comment tu vois le territoire, c’est quoi ta pratique », c’est des échanges super qui ont eu lieu au moins pendant les deux jours et qui apportent vachement sur ses propres pratiques professionnelles. Mais qui restent de l’ordre de l’informel, qui sont pas valorisées, et qui en même temps pour moi sont une partie très importante de ces deux jours. Je pense aussi dans le rôle de l’agence c’est aussi je sais pas comment c’est comme si plein de gens tout d’un coup mettaient un brassard vert ou orange et comme ça dans la ville on se rend compte que « ah non mais il y a pas que Pascale Simard de l’agence, il y a toute une série de professionnels qui utilisent ce type d’approche là, même si c’est pas des méthodologies utilisées pour le territoire en question, et que valoriser cette espèce de réseau là, et que ça soit aussi l’agence qui le valorise, je pense que c’est pas anecdotique en fait.

*Lise* *Serra* : Est-ce que ça va un peu dans le rôle de « Imaginons qu’une ville est faite par les gens qui travaillent dans cette ville » ?

*Léa* *Marchand* : Plus ou moins.

*Lise Serra*: Et qu’à un moment donné on met ces gens là en même temps, et on va discuter. Donc en échangeant il va y avoir un supplément de compétence, enfin il va y avoir des trucs qui vont se passer qui vont être du mieux que du pire *a priori.* Donc dans ce sens là, ces gens là vont repartir et vont continuer à faire la ville, plutôt un peu mieux que plutôt pire, si c’est ça, l’agence elle a tout gagné puisque l’agence d’urbanisme, son métier c’est de faire la ville, et donc si par le biais des ateliers, elle forme ou elle offre du temps, comme on veut, sans forcément dire qu’elle forme parce qu’alors elle est formateur avec tout ce que ça veut dire, mais si c’est ça c’est tout gagné.

*Léa Marchand* : Après c’est l’agence qui crée la condition, après je pense que c’est autant les gens de l’agence qui se forment que les gens de l’extérieur qui…

*Lise Serra* : Il est midi, donc on peut aller manger. Et ce que je vous propose si vous êtes d’accord, c’est que quand on revient, il nous restera une heure, et dans cette heure est-ce qu’on pourra reprendre les cinq points (NDLR : les cinq questions proposées par l’ordre du jour pour le groupe n°1), parce que je crois qu’on les a tous abordé, essayer de les reprendre et puis voir… Ca vous va ?

Après-midi

*Luc* *Gwiazdzinski* : Non mais là il suffit de mettre en forme et on a déjà répondu aux questions. Je suis content de voir autant de jeunes qui bossent sur les mêmes thématiques. Bon alors ça donne quoi les Robins des villes là ?

*Léa* *Marchand* : Robin des villes ? Ce que ça donne ? A quel niveau ?

*Luc* *Gwiazdzinski* : A tous les niveaux, il y a les mallettes là qui se trimbalent mais qu’est-ce que vous faites d’autre un peu en ce moment, de truc un peu intéressant ?

*Léa* *Marchand* : On fait un projet qui s’appelle « Des villes et des rêves », ça rejoint plein de questions qu’on se pose là, c’est un appel à idées. En fait il y a trois cycles, là il y a un premier cycle en cours sur le port Edouard Herriot. Nous globalement on a crée le cadre pour faire en sorte d’accéder au port, tout un travail de recherche, d’entretiens avec des professionnels, de marche sur site, de comprendre que ça fonctionne, qui aboutit à un document ressource sur le port. Et là on entame une phase de, organiser des temps de découverte du port, c’est pas évident parce que c’est une zone assez inaccessible, zone CEVESO, plus Vigipirate, donc des visites en bateau, des visites en vélo, des parcours avec des étudiants dans le port, et ensuite tout ça est compilé, retravaillé, synthétisé et tout ça est transmis à école d’archi, institut d’urbanisme, beaux-arts et travaux publics. Mais il y a un deuxième cycle.

(INDLR : intervention de Pascale Simard pour présenter Vincent Deschambres)

*Léa* *Marchand* : J’étais en train de parler à Luc du projet « Des villes et des rêves ».

*Vincent Deschambres* : Oui je connais un peu.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Ben tenez nous au courant ça peut nous intéresser, on a un petit master innovation qui se lance pour des étudiants qui sont sur ces pistes là. C’est à Strasbourg, le grand master c’est sciences des territoires, qui est un « master chef », il s’appelle VTD, c’est Olivier Soubeyran et moi qui s’en occupent, et il devient « innovation » en disant un peu tous ces trucs dont on parle depuis ce matin.

*Lise Serra* : Mais c’est vrai que dans l’ensemble des écoles que t’as cité, école des beaux-arts, école d’archi… ils sont bien en réseaux, mais l’université est complètement mise à part de ce réseau là.

*Luc* *Gwiazdzinski* : En même temps, il faut pas obliger au partenariat.

*Lise Serra* : Non mais quand ça devient historique ça devient embêtant. Là on est dans l’histoire des ruptures et de la non-communication entre certains groupes et là devient moins drôle, quand on parle de métropole et qu’on en discute avec l’école d’archi de Lyon et de l’école de Saint-Etienne, il y a un peu de mieux mais…

*Vincent Deschambres* : Mais les responsables ont conscience des chemins parcourus et ont des envies… Il faut faire des parcours, des protocoles…

*Lise Serra* : Il y a la nuit Lyon-Sainté, Sainté-Lyon pardon (*rires*). C’est une course à pied. Donc on a cette fois une heure pour se mettre d’accord sur ce qu’on a envie de dire, comment on a envie de le dire et ce qu’on veut faire passer. Et si on veut, on a la structure composée.

*Léa* *Marchand* : Peut-être qu’on pourrait faire un menu, je ne sais pas un menu de mots, de doutes et de questions non résolues, et un menu de propositions si on a des propositions.

*Lise Serra* : J’avais bien aimé, t’avais dit tout à l’heure « un pique-nique, un menu de discussion », et t’as déjà fait ça ?

*Luc* *Gwiazdzinski* : Ouais ça marche, c’est un menu, au lieu d’avoir un repas comme on a eu là avec trois entrées à choisir, un plat de résistance, un dessert, un café, t’as des questions. Moi je le mets en place dans les protocoles où tu parles de la question de la rencontre, de l’échange, de la vie ensemble, et ça fait partie du processus lui-même. Et donc on pose des questions du type… on invite les gens à un pique-nique et ils ramènent quelque chose, et là on place les gens qui se connaissent pas les uns en face des autres, et on leur demande de jouer le jeu. Ce n’est pas une balade, c’est un protocole, pas de recherche en ville, là c’est un protocole de conversation, et comme souvent on se dit des banalités dans un repas, ça prend du temps, et là tu acceptes de poser une question : quelle a été la rencontre la plus importante dans ta vie ? Et moi j’accepte de répondre. Et puis moi : si c’était à refaire, qu’est-ce que tu referais ? Et ça monte, c’est très bien fait. Et à la fin soit tu deviens très ami avec la personne puisque t’as une espèce d’instrument politique, tu sais tu peux te faire des amis en politique très, très rapidement. Ou soit c’est tu sais que tu la reverras plus et c’est pas grave. C’est vraiment pas mal, c’est un moment très fort, c’est un moment d’échange, tu parles de la rencontre, tu parles de la ville, et là tu fais cet acte là, par exemple dans un colloque tu invites les habitants de la ville au colloque, c’est un protocole qu’a imaginé l’historien anglais Théodore Zeldin. Et on a fait ça récemment à Paris entre des gens de la périphérie et des gens du centre, on l’a fait à Besançon pour un colloque, et ça marche. C’est comme tout à l’heure on travaille sur l’espace public, mais à un moment donné on est capable de mettre des fauteuils dans l’espace public et se dire « *est-ce qu’à l’entrée d’un IKEA je suis dans l’espace public ? Est-ce que sur un rond-point je suis dans l’espace public ? »* Et je vais le jouer, donc c’est ce jeu, cette immersion et c’est pareil et ça marche. Donc vous, vous pouvez tous aller sur un site qui s’appelle « Oxford Muse ». Zeldin il a écrit « L’Histoire des passions françaises »*,* c’est cinq tomes, Braudel en parle, c’est magnifique, il était dans la commission Attali et comme il n’était pas d’accord avec Attali il s’est payé des pages à ses frais à la fin du bouquin. Il était dans la commission du Londres 2000 truc, on dit que c’est l’anglais qui décrit le mieux la France. Il écrit maintenant beaucoup de choses plus légères, il a écrit quelque chose sur la conversation, c’est un homme qui fait son papier peint chez lui, il dessine son papier peint, c’est incroyable, il s’arrête pendant deux heures l’après-midi, il ne fait rien, il est allongé dans l’herbe, il ne fait rien, il a plus de soixante-dix ans, il est vraiment dans ces trucs là. Et depuis longtemps on communique sur des GPS, sur des trucs comme ça, et il vient, c’est vraiment quelqu’un qui, au niveau de la réflexion pourrait nous apporter et nous faire décoller, donc de toute façon faut lire, quand tu fais l’Histoire de France à partir des anxiétés et des passions c’est quand même… on parle de l’identité de la France, on dit…

*Léa* *Marchand* : Et en entrée tu conseillerais quoi ?

*Luc* *Gwiazdzinski* : De la conversation. Quand on avait fait une démarche de prospective il y a une dizaine d’années il était venu, et on avait fait une prospective ouverte, participative et tout ça, on est allé sur la question du social et je l’avais fait venir et il m’avait dit : « je viens Luc mais on vire tous les directeurs, tous les machins et on va ». Donc on est allé dans les maisons de retraite, dans les hôpitaux, et partout il faisait des réunions pour laisser les gens parler de leur métier et il avait un don pour tirer. Il a cet accent anglais, il parle un français fantastique, et donc il crée cette distance et cette proximité, enfin c’est le meilleur des ethnologues. Et du coup maison de retraite il y a eu un projet des résidents, il y a eu le truc d’infirmiers où ils ont repris une association, et on a semé comme ça des virus et des trucs. Non vraiment du tonnerre ! Donc j’utilise avec lui ce truc et des fois seul, non mais c’est un exemple de là où on ne va pas attendre un géographe. Pourquoi l’agence d’urbanisme organiserait un pique-nique ? C’est quand même pas son truc un pique-nique de conversation, c’est ça qu’il faut faire, faut pas attendre qu’il y ait une compagnie artistique qui organise un pique-nique ou autre chose, une intervention dans l’espace public.

*Lise Serra* : Je vais juste relire les trucs, comme ça on les a en tête, comme ça on sait ce sur quoi on a envie d’avancer. Donc le groupe dans lequel on est c’est « l’approche sensible du territoire ». On nous demande de réfléchir à « les éléments du protocole expérimentées, les hypothèses, les constats et les interrogations » ; « les objectifs et les apports de la méthode, complément au diagnostic ? Décadrage du regard ? Formation des acteurs, lesquels ? Interpellation des *aprioris*, des valeurs individuelles ? Apprentissage ? » ; « quel est le rôle des participants, des disciplines et des représentations ? Avantages, blocages, mots communs, gestion des conflits, valeurs communes. Conditions du lâcher prise et du décalage ? Quelle intégration, quelle légitimité de cette démarche dans le processus d’élaboration du projet ? ». Voilà. (*Silences*). J’ai plombé l’ambiance là, on peut repartir sur le premier mot de Léa de dire « et si on faisait un menu ». Qu’est-ce que vous avez envie de dire je ne sais pas par rapport à ce qu’on a dit ce matin.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Qu’est-ce qu’on s’était dit ce matin ?

*Claire Revol* : Je trouvais que ce qui était intéressant ce matin, c’était l’idée : quels protocoles ? Est-ce que le protocole c’est nous donner une grille de lecture ou est-ce que c’est plus de mettre les gens dans une situation en fait, dans une situation qui va les amener à parler, ou à ressentir ? Et du coup comment on fait un protocole ?

*Lise Serra* : Moi il y a un truc qui me tarabiscote depuis juin, c’est les deux dernières questions, enfin bref un peu tout, c’est : comment faire que d’autres coagulent ? Que ces questions que nous on porte, qu’on aime, auxquelles on adhère complètement, et où on est capable de se poser la question des protocoles, comment on va mettre ça en place, suffisamment clair, intéressant, pour que quelqu’un d’autre puisse se poser cette question là et notamment un chargé de projet de l’agence ou même un élu, peut-être qu’un jour ça viendra ? Comment faire pour que cette approche sensible là devienne une approche aussi banale que ouvrir Wikipedia, ou que lire les normes du PLU avant de commencer un projet ? Enfin moi c’est ça sur quoi j’ai envie de réfléchir même si je n’ai pas les solutions. Mais est-ce qu’il y a des choses dans ce qu’on a dit ce matin qui… Moi, Luc tu as parlé de temps, en disant que le temps long était obligatoire.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Oui, on avait listé toute une série. Vous avez pris des notes. Non mais je pense qu’on pourrait faire une logique un peu, enfin l’innovation territoriale ces choses là c’est une posture et on pourrait retenir des mots, on pourrait dire c’est une posture, c’est une culture, et quelque part c’est une façon de rentrer en dialogue à partir d’un éprouver et ça ça pourrait être le truc et après dire ça passe, ça nécessite, ce que j’avais listé ce matin, du temps, de l’éprouver de terrain. Et puis le menu… j’essaye de voir comment on pourrait avancer sur le menu. A partir du moment où c’est une culture, où c’est un logiciel, ça veut dire qu’on peut le jouer à la carte, et que moi j’aime bien prendre cette idée que quand on prend une étoile en face on la voit pas, il faut regarder à côté pour voir l’étoile. Vous connaissez ça, quand vous avez une idée et qu’elle vous échappe faut surtout pas essayer d’aller la rechercher vous la retrouvez pas, mais il faut un décalage. C'est-à-dire que si on reformule ce que vous avez dit, on reformule en regardant un peu cette idée du menu, c’est : qu’est-ce qu’il faut comme ingrédients ? C’est quoi les ingrédients ? Ben d’abord on pourrait dire je ne sais pas, une dose de… parce que même notre truc il doit être un peu forain tu vois, c’est pour ça que j’aime bien l’exercice sur un menu. Vous seriez tous d’accord de travailler sur ça, sur du menu comme… ça doit être sacrément hermétique ce qu’on raconte là comme ça, non ?

*Vincent Deschambres* : Juste une clarification et après je vous suis. Le menu ça me parle, mais qui est invité au repas ?

*Luc* *Gwiazdzinski* : Bon ben d’accord, alors on fait ça le menu. Donc qui prend des notes, parce que ce matin tout le monde en a pris des tonnes mais là on est dans un exercice de synthèse, ce moment là on va le vivre aujourd’hui et plus jamais.

*Lise Serra* : On peut se servir de cet ordi là qui marche.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Moi je trouve que si on prend cette forme du menu, je trouve que c’est bien, on part là-dessus et puis on dit qu’est-ce qui nous faut pour un menu ? Donc c’est un lieu, c’est des invités…

*Léa* *Marchand* : C’est un temps…

*Luc* *Gwiazdzinski* : Enfin moi quand je parle de lieu, c’est un espace-temps. Des invités, des ingrédients.

*Lise Serra* : Enfin ça dépend parce qu’on peut être aussi en cuisine, on peut être soit déjà dans le restaurant, soit en cuisine, un peu comme le dîner de Babette, le roman là où elle gagne au loto et elle invite les gens pour fêter le fait qu’elle a gagné au loto, et tout le roman c’est elle prépare son repas et à la fin les gens ils lui disent « tu vas faire quoi avec ton argent ? », et elle dit « Mais quel argent ? ». En fait, elle a dépensé tout son argent pour faire le repas. C’est un petit roman et je crois que ça était un film après, et il y a aussi toute cette préparation amoureuse en cuisine, de sortir un repas avec ses tripes, on a envie de donner, d’offrir, de servir, de composer, de faire découvrir, de faire sentir.

*Vincent Deschambres* : Ben là on a une hôtesse qui invite la communauté, ça peut être aussi chacun apporte ses composantes.

*Claire Revol* : Dans ce cas-là, on est dans l’improvisation. On donne juste la catégorie de ce qu’on peut apporter : la boisson, l’entrée… mais on ne sait pas à l’avance ce qu’il y aura en entrée.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Donc on donne un lieu c’est vrai, on invite, on convie, et après il y a des ingrédients. Chacun apporte des ingrédients et on compose le menu ensemble. Et on va cuisiner aussi, je ne suis pas le meilleur cuistot du monde mais…

*Lise Serra* : En plus il y avait cette notion de partage qui arrivait dans la matinée, mais qui à chaque fois fallait la remettre sur la table en disant attention, c’est pas évident le fait de partager et de réussir à partager. Ca pose la question de retransmettre, ça veut dire qu’à la fin on donne les recettes aussi, peut-être.

*Fabienne Duteil Ogata* : Alors est-ce que c’est une recette ou un menu ? Je pense qu’on est plus dans le menu que dans la recette me semble-t-il, dans le sens où la recette ce serait donner des choses déjà prêtes, préétablies pour faire, alors que le menu ça me semble… enfin je ne sais pas. On fait un menu ouvert, si on fait un menu à la carte ?

*Lise Serra* : Enfin les recettes c’est assez libre aussi, ça peut être il faut la complémentation, pour faire la complémentation, il faut des céréales et des légumes, sinon il n’y a pas de protéines qui se créent.

*Claire Revol* : Généralement quand tu manges un truc bon tu vas demander la recette.

*Léa* *Marchand* : Mais l’échange qu’on a eu, est-ce qu’on le retranscrit sous une forme de menu, en disant on met ça en entrée parce que c’est plus digeste etc., ou est-ce qu’on analyse l’ensemble de ce qui s’est passé pendant l’atelier d’innovation urbaine, en faisant une métaphore filée sur le thème du menu, de la cuisine et des convives ?

*Luc Gwiazdzinski* : Au-delà de ça moi je mettais la question de l’innovation… on met la posture qui est la nôtre dans la métaphore du repas, du menu ou du repas, et après faut qu’on note les bons termes, alors est-ce que ça veut dire recette est-ce que ça veut dire menu ? Sûrement les deux, mais c’est utiliser ces mots là.

*Claire Revol* : Il faut rester dans la thématique du groupe.

*Luc* *Gwiazdzinski* : C’est là aussi où même dans notre réponse à nous on est dans l’atelier d’innovation.

*Lise Serra* : Mon titre c’est : « Atelier d’innovation urbaine : Qu’est-ce qu’on mange ? ». Et après ça laisse encore libre…

*Luc* *Gwiazdzinski* : On aurait dû faire ça ce matin parce que là on a trop mangé pour… Non mais d’abord c’est vrai - avoir faim, ou l’appétence, ou l’appétit comme vous voulez, plein de choses comme ça.

*Lise Serra* : Donc il y a un amuse-bouche pour mettre en appétit si on n’a pas encore faim, puisqu’il faut donner envie.

*Vincent Deschambres* : Donc ça, ça peut se faire très en amont du repas.

*Léa Marchand* : Ben d’ailleurs c’est ce qu’on voit dans une invitation à un repas.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Mais qu’est-ce que c’est la ville là-dedans ? Parce qu’on aurait pu dire : « *si la ville est une nourriture, alors nous vous proposons une carte* ». Du coup là on a monté le logiciel mais pour quoi faire ? Comment on remet le territoire là dedans ?

*Vincent Deschambres* : Ça peut être la couverture, ou la nappe.

*Léa* *Marchand* : Mais c’est pas la nappe qui crée le repas.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Ou alors on dit le postulat, on dit qu’on est parti de l’idée que une ville dont on sent qu’elle se développe, c’est une ville où on se sent bien et où on se rencontre. Si c’est ça, on constate que les spécialistes de la ville ne se rencontrent pas, ou ne se rencontrent pas toujours, ou mal sur les projets. Donc nous on vous propose un menu ou une carte, je ne sais pas comment on va l’appeler, ou une recette – le problème de la recette c’est que…

*Léa* *Marchand* : Mais moi j’aime bien le pique-nique. L’idée du pique-nique c’est que c’est le temps de la rencontre.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Mais ça pourrait être une forme du repas, on vous propose de retrouver le goût de la ville, de retrouver le goût de la ville et des autres, je ne sais pas, ça fait un peu pipo tout ça, ça fait Agnès Jaoui et compagnie, mais…

*Vincent Deschambres* : Ce que j’aime bien dans le pique-nique, c’est qu’il faut choisir un lieu, et ça c’est loin d’être neutre. J’ai en tête une petite expérience pédagogique qu’on a faite avec des étudiants de troisième année de licence de l’école d’archi, leur premier contact avec le site du projet urbain c’était de leur dire vous prenez un temps, deux heures, trois heures, et on se retrouve en fin d’après-midi sur les lieux de pique-nique que vous avez choisi. Ca c’est vrai que ça induit forcément un rapport senti à l’espace, et une rencontre, des rencontres.

*Claire Revol* : Du coup dans tout cas, le sensible ça va être le goût ?

*Luc* *Gwiazdzinski* : Le pari qu’on fait c’est que, comment dire, les approches sectorielles, permettent pas de… Et donc nous on a envie de redonner du goût de… redonner du goût à la ville, et donc ça passe par ce pique-nique, c’est un pique-nique gustatif qui va refaire du lien, de la conversation, donc ce n’est pas une recette. Y a un peu l’idée de la ville à la carte, utilisée par Léa, c’est un menu à la carte.

*Claire Revol* : J’ai l’impression que les éléments du territoire, ce seraient un peu les ingrédients du départ qu’on utilise, sauf qu’on ne pique-nique pas les ingrédients du départ, on pique-nique des choses qui sont cuisinées par certaines personnes et qu’on va goûter.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Et d’abord, on va être chasseur, cueilleur, et pêcheur. A mon avis c’est ça. On revient au néolithique. On se met dans une position comme ça. C’est pour ça que je parlais de braconnage, de trucs comme ça, donc on va faire notre cueillette. Donc on invite, on invite des compétences variées à une cueillette urbaine. Je ne sais pas, faudrait reformuler mais cette idée de la cueillette… c’est juste pour poursuivre. Donc il y a l’idée de la cueillette, après qu’est-ce qu’il pourrait y avoir ? Donc on fait une cueillette, cueillette/récolte.

*Vincent Deschambres* : « Cueillette » étant plus positif que « chasse ».

*Luc* *Gwiazdzinski* : « Récolte » c’est pas mal aussi.

*Claire Revol* : La « récolte » ça induit qu’on a planté quelque chose. J’ai l’impression que la « cueillette » c’est le moment des déambulations et de tout ça. Et que le moment où on va rapporter tout et qu’on va cuisiner, c’est la deuxième partie, la journée de création.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Donc deux étapes : la cueillette et la période qui va être…cuisiner.

*Lise Serra* : Et quand on cuisine on se pose la question du menu puisque que quand on va être ensemble on aura notre cueillette et on va se dire : « *qu’est-ce qu’on mange ? Dans quel ordre ? Quelle alliance ? ».*  Selon ce qu’on aura cueilli, selon les conditions, selon le contexte, selon le terrain etc. on n’arrivera pas à la même tambouille.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Oui mais la question alors c’est le produit derrière. Là, on va mélanger le produit qui va être l’atelier d’innovation et le produit qui va être la ville. Donc il faut deux étapes, il faut qu’on mette une étape *« l’atelier d’innovation c’est ce processus »,* ça pourrait s’appeler *« un dimanche à la campagne »* ou *« un dimanche en ville ».* On peut proposer ça en intro juste en haut comme une espèce de mot perdu qui pourrait se récupérer. Ca serait cette idée là, au lieu de répondre bêtement aux questions, ça c’est enregistré on a fait ce boulot ce matin, on éditorialise. Là, on est en train d’éditorialiser. J’espère qu’ils comprendront que c’est aussi un processus…

*Fabienne Duteil Ogata* : …Qu’on est pas juste en train d’expliquer ce qu’on a fait avec d’autres mots.

*Claire Revol*: J’ai l’impression que ce n’est pas la question de « faire la ville » peut-être. Parce qu’on ne va pas faire directement un projet à l’issu de la cueillette et que le projet ce serait plutôt une fois qu’on a fait le repas et qu’on le digère. C’est la digestion. On assimile les éléments nutritifs…

*Luc* *Gwiazdzinski* : On va se nourrir. Moi je pense qu’il y a un moment où il faut mettre dans les étapes : « on va se nourrir ». Se nourrir et puis effectivement on va digérer tout ça.

*Lise Serra* : Et là on retombe sur ce que disait Philippe Mallein à midi, sur la sieste, sur le temps de la sieste. Et là on est en plein dans la confiance réciproque parce que si on dort dans la même pièce à plusieurs c’est qu’on se fait ultra-confiance. Dans l’idée de partage, il y a cette confiance qu’on doit trouver.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Il m’est arrivé d’être interne dans ma vie…je ne suis pas sûr que je faisais confiance à tout mes camarades de chambrée. Mais enfin…c’est cette idée de sédimentation. On sédimente pendant la sieste, on digère. Je pense qu’il y a un temps sur cette idée que voilà : les bonnes choses prennent du temps.

*Léa Marchand* : Temps de maturation…

*Claire Revol* : Et après ça nous donne de la force, normalement, une fois qu’on a assimilé.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Ca nous donne de la force. Donc voilà, il y a un temps de la digestion et ensuite il y a le temps de l’assimilation et après il y a la restitution. Mais on ne va pas le redire comme ça. Il y a la digestion, il y a j’assimile et après y a la transmission. Une fois qu’on a bien mangé quelque part, donc on va mettre le bouche à oreille. Nous on va traduire le bouche à oreille, c'est-à-dire comment cet endroit, ou ce menu, ou ce piquenique, on va pouvoir le diffuser, en parler : la diffusion.

*Lise Serra*: Ce matin, régulièrement, cette idée de « *il ne faut pas que ça s’arrête cet atelier* ». C’est vraiment ce que tout le monde veut. Et donc le bouche à oreille : diffuser, persuader, faire des virus…

*Luc* *Gwiazdzinski* : Oui, qu’on continue un peu la métaphore un peu moins… moi c’est mon truc les virus mais…plus alléchant, pour mettre en appétit. On va leur dire : on va essayer de vous mettre en appétit malgré cet horaire mal adapté.

*Claire Revol*: Et là on parle de tout le processus pour l’instant et du coup, on peut continuer et tout ça, mais qu’est-ce que ça va être l’approche sensible du territoire dans tout ça, ça va être le moment de la cueillette.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Et la dégustation ! Il y a le temps de la préparation des mets, donc là déjà l’échange c’est du sensible, il y en a qui goûtent. On va goûter déjà, quand on prépare, on goûte. Il y a deux écoles dans la cuisine. Il y a ceux qui goûtent jamais et…

*Léa Marchand* : Sachez qu’on ne sait pas ce qu’on va récolter, du coup on ne sait pas ce qu’on va cuisiner. La cuisine se fait en fonction de si on va trouver des myrtilles ou des champignons, ou des fraises.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Des assemblages malins ! Et opportunistes aussi ! Vaut qu’on le qualifie notre processus. Il est gourmand, il est opportuniste. Il organise le hasard. C’est une tentative d’organisation du hasard.

*Vincent Deschambres* : C’est presque une mise en ordre quand même, dans certains ordres…

*Claire Revol* : Qu’est-ce qui va jouer le rôle du truc qui fait cuire ?

*Léa Marchand* : L’agence d’urbanisme comme gros four. (*rires*) Un brasier, un barbecue…

*Fabienne Duteil Ogata* : Plutôt technique camping, il y a un réchaud dans le sac à dos et hop…

*Lise Serra* : Cela dit la braise de la réflexion, la réflexion comme étant le ciment, la braise, ce qui fait prendre.

*Claire Revol*: La cuisson c’est aussi le moment où les éléments se mélangent, se fondent les uns dans les autres.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Il y a une alchimie là !

*Lise Serra* : Pour l’instant j’ai « un dimanche en ville : processus gourmand de tentative d’organisation du hasard».

*Luc* *Gwiazdzinski* : Dans la ville contemporaine.

*Fabienne Duteil Ogata* : Comme ça on est asphyxié a la fin du titre…

*Luc* *Gwiazdzinski* : Oui, parce que il faut lire : vous nous aviez demandé « approche sensible du territoire », « les éléments du protocole » et nous vous proposons… Tu dois jouer ça à mon avis, tu dois jouer le : vous nous aviez demandé et on avait bien noté, « l’approche sensible », nous vous avons compris et nous vous proposons : « un menu gourmand », ou je sais plus quoi, le titre que t’as donné. Comme ça ils sont déjà assommés et « schlack » derrière. Le parti communiste faisait toujours ça. Il commençait en attaquant sur un point qui n’avait pas grand chose à voir, les gens étaient désarçonnés (« *mais qu’est-ce qui raconte ?* ») puis après « poutoutoutou », on était assommé par le déroulé du truc, à la fin tout le monde applaudissaient et puis…

*Lise Serra* : Du coup après ça donne. Une ville où on se sent bien est une ville où on se rencontre. Nous proposons aux spécialistes de la ville, aux habitants et aux élus de se rencontrer le temps d’un piquenique.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Aux techniciens, aux chercheurs, aux habitants et aux élus. Et peut-être quelque chose « à vous de jouer », « à eux et à vous de jouer » puisque c’est les gens…

*Lise Serra*: Au début ou à la fin ça ?

*Claire Revol* : Mais alors, c’est du jeu ?

*Luc* *Gwiazdzinski* : Non, y a deux choses. Il y a ce qu’on va raconter dans nos structures respectives pour pouvoir associer des partenaires à ce jeu. Mais si vous ne faites que jeu...actuellement ! Dans trois ans quand il y aura eu des bouquins, parutions, trucs de recherche, ça sera acté mais là pour l’instant… Ou alors il faut faire un concept. C’est trop tôt pour faire…

*Lise Serra* : Ensuite ! « Invitation », « les convives invités ».

*Luc* *Gwiazdzinski* : L’invitation c’est quoi ?

*Lise Serra* : Pour l’instant ce que j’ai noté c’est « des compétences variées pour une cueillette urbaine » puis « une journée de cuisine ». Ensuite « préparation en cuisine avec des assemblages malins » ensuite  « menu : la ville à la carte ». « Amuse-bouche, mettre en appétit, plat principal nourrissant, dégustation, sieste, assimilation, bouche à oreille, donner  une force… » J’en suis là.

*Claire Revol*: On pourrait développer l’invitation avec les compétences. Est-ce qu’on pourrait refaire comme le truc de l’araignée, la taupe, etc. ? Pour voir des différents types de compétences. Enfin, qui ? Par exemple, les habitants ils chassent quoi ?

*Lise Serra* : Faudra expliquer mais je peux juste dire : la taupe, l’araignée et le dauphin sont invités pour une cueillette urbaine et une journée de cuisine.

*Luc* *Gwiazdzinski* : C’est un truc surréaliste ! Et après ils vont me regarder et ils vont croire que c’est moi…

*Claire Revol*: Les taupes c’est des habitants ? C’est les gens qu’on pas envie de venir d’habitude.

*Fabienne Duteil Ogata* : Peut-être le kangourou, le héron et…

*Claire Revol* : Il faut leur tendre un traquenard en fait.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Je ne sais pas s’il faut qu’on utilise ce truc animalier parce que là on est déjà… On a quand même l’idée, il y a des habitants, enfin, il y a les complices, c’est nous, et y a aussi les habitants conviés. Tu vois y a des cercles comme ça. Tu prends toujours tes quatre/cinq amis proches, puis tu invites d’autres gens, ils en invitent d’autres et voilà. Sont conviés les proches…

*Lise Serra* : Les complices, les compères et les voisins. Un peu les collègues, les gens avec qui on travaille.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Les complices très bien… les compères. « Complice » et « compère » c’est assez proche quand même.

Lise Serra : Compères ça fait enfin si on le remet…ça fait « collègue ».

*Luc* *Gwiazdzinski* : Donc c’est les compères, ça veut dire ils font une…je ne sais pas c’est les archis ou les universitaires, les complices c’est l’universitaire avec l’urbaniste ou le politique ou le machin, ceux qu’on l’habitude de…

*Lise Serra* : Dans les compères j’aurais mis chercheurs et universitaires.

*Claire Revol* : Et les complices c’est l’agence d’urba et les élus et les commanditaires.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Je ne sais pas moi. Les « compères », ca veut juste dire que c’est une école, un collège et ils deviennent complices.

*Vincent Deschambres* : Parce qu’ils ont à peu prés le même langage.

*Lise Serra* : Par contre là on est embêté parce qu’à l’agence, il y a les architectes, les architectes-urbanistes, et les urbanistes.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Oui mais les collègues de ce matin, on n’avait pas d’élus, on avait un représentant du monde économique si j’ai compris, et sinon on avait des chercheurs et des urbanistes, enfin des urbanistes au sens « des gens d’une agence d’urba » donc ça serait quoi ? Les compères ?

*Fabienne Duteil Ogata* : Chercheurs et urbanistes.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Oui, chercheurs et urbanistes dont on aimerait faire des complices. Parce que c’est ça. « Dont on voudrait faire des complices, en lien avec les voisins »… quelque chose comme ça, comme ça on a les trois catégories, « en intégrant les voisins ».

*Lise Serra* : « Inviter les voisins » parce qu’en fait c’est nous qui organisons enfin, en général, même à chaque atelier… ou qui s’invite chez les voisins.

*Luc* *Gwiazdzinski :* C’est pas mal, faut qu’on reprenne cette idée, c'est-à-dire « on vous invite chez vous ».

*Léa Marchand* : Ce n’est pas le titre d’une émission ?

*Vincent Deschambres* : C’est Giscard qui faisait ça avec « au coin du feu ». On va réhabiliter Giscard (*rires*).

*Léa Marchand* : « Bienvenue chez vous » ou quelque chose comme ça, ce n’est pas ça ?

*Lise Serra* : Ok, ensuite, « préparation en cuisine ». Donc on a dit « les compères, chercheurs, urbanistes, élus, dont on voudrait faire des complices s’invitent chez les voisins… »

*Luc* *Gwiazdzinski* : Habitants, habitantes et usagers de la ville.

*Vincent Deschambres* : Où est-ce que vous situez les cuisines du coup ?

*Claire Revol* : C’est la journée d’atelier derrière… On fait la cueillette c’est le moment où on déambule et tout, où on fait les carnets d’innovation et après, la demi-journée ou journée de création collective, c’est la cuisine.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Donc il y a un guide pour la cueillette, ça peut-être un ethnologue, un géographe, un machin, un artiste, un tout ça. Et puis, il y a un cuisinier, c’est celui qui va faire les assemblages.

*Vincent Deschambres* : Est-ce qui faut guider ?

*Luc* *Gwiazdzinski* : Non, sur le terrain, ça revient à mon histoire de protocole. Moi j’essaie de mettre des personnages. En gros c’est Mallein, que Mallein soit le chef-cuistot.

*Léa Marchand* : Ca peut être celui qui emmène les rames… dans les cartoons…

*Fabienne Duteil Ogata* : Y a pas vraiment quelqu’un qui guide, la cueillette c’est chacun qui cherche à débusquer un ingrédient, ca peut être…

*Vincent Deschambres* : Il faut qu’elle soit le plus libre et le plus ouverte possible

*Lise Serra* : Oui mais y a tous les protocoles, y a le petit carnet d’étonnement. Il y a quand même un cadrage nécessaire à la cueillette parce que sinon on ne sait même pas ce qui est comestible.

*Fabienne Duteil Ogata* : Un guide de cueillette alors plutôt.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Pour moi c’était comme un guide touristique. Tu vois un gars avec le parapluie. Moi, j’ai fais ça pour le premier protocole sans les amener à la boutique machin ou…mais on faisait ça quand même, on accompagne. C’est un accompagnateur pour la mise en tourisme.

*Claire Revol* : Sauf que c’est pas une personne, c’est le guide.

*Luc* *Gwiazdzinski* : C’est soit le protocole quand quelqu’un le récupère ou bien c’est quelqu’un qui propose un protocole. Demain si on refait un exercice avec une clé d’entrée plutôt ethno, ça peut être Robin des villes, ça peut être un géographe, je ne sais pas, ça peut être qui vous voulez. Mais je pense que c’est quand même un personnage. On peut pas leur dire « bon ben tout le monde arrive et chacun part », ce n’est pas vrai, ça ne s’est pas passé comme ça. Qui fixe les règles du jeu. Un accompagnateur de mise en tourisme qui fixe les règles du jeu.

*Léa Marchand* : Comme un accompagnateur de moyenne montagne. L’idée de la montagne on ne l’évoque pas.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Oui, j’aurais eu les classes de ville aussi, tous ces trucs là.

*Claire Revol* : Donc ça c’est le moment où il y a les déambulations.

*Lise Serra*: La cueillette. Cette cueillette est-ce qu’elle se fait « seul », est-ce qu’elle se fait « accompagné ».

*Léa Marchand* : Ben, il faut être malin en fait, on ne peut pas partir en grand groupe si on veut aller chasser le caribou. Faut y aller à deux et puis se cacher un petit peu et…

*Luc* *Gwiazdzinski* : L’accompagnateur fixe le cap mais chacun garde ses secrets et puis ensuite, ça va aux champignons. Ca s’est terminé sur une table avec des petits gris, des sanguins et des rosés des prés. Il y a une mise à plat, un partage du butin.

*Claire Revol* : Ce n’est pas le moment où il y avait l’apéritif ?

*Lise Serra*: Le soir y a avait un premier dîner, oui. Même à Confluence aussi je crois. Chaque soir y avait quelque chose qui se passait…

*Claire Revol* : Où tout le monde se rencontre, tout le monde se rejoint à un point.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Oui, mais disons que la métaphore du piquenique ou du repas est suffisamment forte pour qu’on comprenne. Parce que là on va alourdir.

*Lise Serra*: Métaphore, parce que là on transpose un peu les trucs qu’on a vécu avec une métaphore du repas. Est-ce qu’on essaie du coup de souligner comme quoi certains éléments de cette métaphore permettent de dire des choses qu’on a dites : « ça c’était bien », « faudrait que ce soit plus ci » par rapport à l’espèce d’évaluation qu’on a faite ce matin.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Il faut qu’on garde « digeste » / « indigeste ». Faut qu’on soit capable de dire « digeste » ou « indigeste » à un moment. Il y a une note. Comme un peu dans les jeux à la télé, il y a une note, quand quelqu’un chante, quand quelqu’un fait à manger, maintenant on est dans du *ranking*, donc il y a une note, donc on évalue.

*Lise Serra* : Mais y a pas d’évaluation justement là-dedans, c’est ça qui est bien.

*Léa Marchand* : C’est ce qu’on est en train de faire.

*Luc* *Gwiazdzinski* : On évalue. Faut une évaluation, c’est la ville qui va nous dire. C’est les prestataires extérieurs qui vont nous dire, c’est quand ce processus là va se frotter à la commande publique.

*Léa Marchand* : On va le faire goûter au Grand Lyon.

*Luc* *Gwiazdzinski* : La faire goûter oui, on organise des dégustations. On met sous vide et on organise des dégustations. Ca c’est le dernier processus, c’est l’essaimage.

*Lise Serra* : Justement, on a le bouche à oreille. Le bouche à oreille, il offre quoi ? A retourner sur le terrain ou à retourner au restaurant qui n’existe pas parce qu’on n’a pas ouvert de restaurant. Ou il donne envie. Ce plat là nous a donné la force après de refaire des tentatives et de les faire goûter à d’autres. Est-ce que c’est là qu’il y a l’évaluation ou c’est déjà avant, pendant la première partie ?

*Luc* *Gwiazdzinski* : C’est autre chose l’évaluation. C'est-à-dire on a quelque chose, on en parle, on donne envie à d’autres de le faire. Mais en même temps… alors ça c’est une première chose. Deuxième façon de diffuser c’est la stratégie Tupperware, voilà le truc. Ça à mon avis c’est un truc. Et puis le troisième, qu’est-ce qu’on peut dire comme évaluation ?…oui, après multiplication des piqueniques, à partir de X piqueniques, on évalue.

*Fabienne Duteil Ogata* : Entre les participants au piquenique. Eux, qu’est-ce que ça leur apporte ? Et la diffusion des recettes et des mets qui sont inventés à ce moment là.

*Lise Serra* : Par contre là moi il me manque des trucs. J’ai pas l’impression qu’on est tout remis encore ce qu’on avait dit ce matin, notamment le « décalage » là il n’y est pas encore clairement. L’importance du décalage. Une fois qu’on est dans notre métaphore, on n’est pas décalé de l’intérieur de cette métaphore là.

*Claire Revol* : Oui, parce que finalement, le moment de la cueillette, pour l’instant, on l’a pris que du point de vue « il faut ramener des trucs » et on a... Mais ce n’est même pas le « pas de résultats » c’est le parcours qu’on a fait dans ce cas là, il n’est pas pris en compte, c’est juste « il faut qu’on ramène quelque chose » et peu importe comment.

*Lise Serra* : Du coup là on refait une globalité qui est cohérente alors que nous justement ce qu’on recherche c’est à rendre incohérent, à un moment donné, la pratique de l’urbaniste traditionnel et de dire *« non, celle-là il faut la décaler »*. Et du coup là on a plus cette…

*Fabienne Duteil Ogata* : En disant quand même que chacun est libre de garder ses secrets. Donc ça permettait de montrer qu’il y avait une diversité des approches. Ce n’est peut-être pas assez accentué.

*Léa Marchand* : En fait, il faut un grain de sel.

*Lise Serra* : Donc dans les doses ? Dans les ingrédients du coup. Chacun apporte son grain de sel. Donc on a partagé le butin, on est en cuisine…

*Vincent Deschambres* : Moi, je n’aime pas l’image du butin, ça fait « prédation » alors qu’on est dans une cueillette qui n’est pas prédatrice.

*Léa Marchand* : Il ne faut pas qu’on se dise que si on n’a rien on ne va pas manger.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Il y a un petit coté quand même voleur d’images. Enfin franchement nous dans notre job c’est ça. Il y a quand même un moment de (*inaudible*) qui après, il faut vider le cendrier parce que c’est un truc qu’on va ramener le soir.

*Vincent Deschambres* : Si on vide le cendrier, c’est plus délicat de revenir…

*Luc* *Gwiazdzinski* : On est des voleurs d’images, on est des sangsues à sensations.

*Lise Serra* : On peut transformer ça en « partage du butinage ».

*Léa Marchand* : Nous sommes des abeilles en fait !

*Lise Serra* : On le met une fois, ce n’est pas bien grave.

*Luc* *Gwiazdzinski* : C’est très allusif.

*Claire Revol* : Et le côté « rassurer les participants » ?

*Vincent Deschambres* : Parce qu’il y a une démarche qualité sur les produits butinés (*rires*).

*Lise Serra* : Non, par contre pour la posture, je pensais au tablier. On a parlé beaucoup de la posture, c’est la posture de l’ethnologue qu’on met, c’est la posture de machin, sur la cuisine c’est que…

*Fabienne Duteil Ogata* : Chacun échange son tablier.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Chacun échange pendant le processus et à la fin on remet son costume d’origine pour re…

*Vincent Deschambres* : Ce qui est pas mal avec l’idée des tabliers c’est que du coup tout le monde est à égalité. Même si on peut les échanger, ils peuvent être de couleurs différentes.

*Fabienne Duteil Ogata* : Ça montre le processus du jeu de rôle pendant le processus.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Et après on va contaminer le système…on dépose comme ça dans la ville des bombes gourmandes…

*Vincent Deschambres :* Je connaissais les bombes jardinières mais les bombes gourmandes…

*Luc* *Gwiazdzinski* : La gourmandise c’est ça, il y a les sens là-dedans.

*Vincent Deschambres :* Puis on est à Lyon quand même. C’est vrai que ça me plaît bien que vous soyez partis sur cette métaphore gustative, parce que quand on a le sensible on pense d’abord aux sens qu’on déploie le plus facilement, la vue en particulier, à la limite on va être sur l’ouïe.

*Luc* *Gwiazdzinski :* Donc… il y a quand même le côté « on mange debout ou on mange assis ». On choisit de manger… Il y a rien de l’éprouver – souffrance.

*Lise Serra* : On se brûle la langue…

*Luc* *Gwiazdzinski :* Oui, faut mettre ça. « Attention, on peut, et on doit aussi, se brûler la langue, se couper… »

*Léa Marchand* : On peut se piquer quand on fait la cueillette aussi, les mures ça pique.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Oui, se piquer, « attention on peut aussi se piquer, s’engueuler, se salir, c’est salissant…, se salir tant par la cueillette que après, se blesser, se tacher, se salir ». Après, il y a l’histoire du chef de cuisine. Il y a le coup de feu. C'est-à-dire il y a aussi à la fois la sieste digestive mais le coup de feu aussi. Mais sinon je n’y crois pas au truc, sinon c’est de la balade.

*Claire Revol* : C’est un peu, ce que tu disais, maintenant on a deux heures, et il faut que… après le repas…

*Luc* *Gwiazdzinski* : C’est un régime fasciste une cuisine, faut le garder ça ! Les ethnologues ils se mettent là, ils regardent ça, c’est un truc : on n’accepte pas dans la vie quotidienne un truc pareil, d’être traité par un chef comme ça après on se salue on est copains mais…

*Vincent Deschambres :* Il y a des émissions de téléréalité qui mettent ça en scène, ce n’est pas étonnant.

*Claire Revol*: Mais le coup de feu c’est le moment de l’atelier de créativité ?

*Luc Gwiazdzinski :* Oui, moi je pense que c’est le moment de créativité.

*Léa Marchand* : Et tout le travail après l’atelier de créativité, les six mois où y en a ceux qui ont retranscrit, travaillé, repris, synthétisé…

*Luc Gwiazdzinski :* Et bien on fait un livre de cuisine, un livre de recettes.

*Claire Revol* : Non ne faut pas faire les recettes.

*Lise Serra*: Un « livre de cuisine », parce que « recettes » c’est…

*Vincent Deschambres :* Les recettes c’est ce qui ce vend le mieux. C’est fou.

*Luc Gwiazdzinski :* Oui, c’est comme la sieste, plus on en parle moins on en fait. Plus on mange de *kebab*, de *snacki* plus on prend (*inaudible*) c’est incroyable, et moins y a de gens qui savent cuisiner.

(Quelques échanges hors sujet)

*Luc Gwiazdzinski*: Bon qu’est-ce qu’on a ? Le livre de cuisine.

*Lise Serra* : Donc à la fin j’ai un livre de cuisine, on a du bouche à oreille, on a le menu…

*Luc Gwiazdzinski*: Sous vide, on commercialise notre truc, oui pourquoi pas ?

*Claire Revol* : Et la digestion ? On le mettait dans le sel uniquement ?

*Lise Serra* : On peut le mettre à la fin comme avertissement.

*Léa Marchand* : Dans la commercialisation sous-vide, une mauvaise étude bactériologique et hop, on est juste (*inaudible*)…

*Luc Gwiazdzinski*: A la fin, « attention aux indigestions » comme ça, ça traverse tout mais les histoires de « qu’est-ce qui va mal dans le piquenique »…et il y a les insectes aussi ! Et quand on s’assoit on n’a pas dit, la nappe et les trucs comme ça.

*Lise Serra* : Mais là on n’a pas mangé encore, j’ai fait le menu…et après, le repas…

*Luc Gwiazdzinski*: Les couverts… c’est paperboard, meta-plan…

*Claire Revol*: On mange, en fait, à la fin quand on finit le document de restitution, non ?

*Léa Marchand* : Non, on mange peut-être pas, on récolte, on cuisine, on diffuse, on…

*Luc Gwiazdzinski*: Mais manger c’est l’échange qu’on fait pendant la séance de créativité. C’est une métaphore.

*Vincent Deschambres :* On reste dans la métaphore, mais à l’intérieur ça n’empêche pas de manger.

*Léa Marchand* : Par contre, il y a toujours, si on invite les voisins, ils ont toujours des enfants… qui râlent, qui sont pressés, qui veulent manger déjà. On enferme les enfants ?

*Vincent Deschambres :* On fait une petite table pour les enfants. Ils ont un autre menu, il faut qu’ils mangent aussi.

*Fabienne Duteil Ogata* : Ca ce n’est pas drôle excusez-moi, si en ville on met tous les emmerdeurs à l’extérieur.

*Luc Gwiazdzinski*: Oui, si on assimile l’enfant à un emmerdeur…

*Fabienne Duteil Ogata* : Non mais même, si on met une table séparée pour tout les gens différents.

*Vincent Deschambres :* Non, ce n’est pas tous les gens différents mais c’est vrai que faire travailler les enfants c’est intéressant mais ça demande d’autres…

*Luc Gwiazdzinski*: « Déjeuner sur l’herbe » c’était une toile célèbre. Et bien si on terminait la dessus pour qu’ils comprennent quelque chose. Qu’est-ce qu’on pourrait convoquer si on devait dire ce qu’on a expliqué là ? C’est une peinture ? C’est un animal ? Pour revenir à la fin pour dire : vous avez rien compris, nous non plus, en gros l’approche sensible du territoire et ce qu’on essaie de vous décrire c’est à la fois…si c’était une peinture moi je verrais Manet, la ville à nue. Si c’était un film c’est un dimanche à la campagne. Si c’était un animal notre méthode sensible ce serait quoi ?

*Léa Marchant* : Une loutre ?

*Luc Gwiazdzinski*: Un furet moi j’aurais dit. Non ? Ce qui va débusquer les…

*Lise Serra* : Un croisement entre un furet et une loutre. C’est forcément un croisement notre histoire, ce n’est pas un animal…

*Léa Marchand* : Si c’est un livre ?

*Vincent Deschambres :* Un livre de cuisine on l’a dit.

*Luc Gwiazdzinski*: Un livre de cuisine ou une « cuisine du monde ».

*Vincent Deschambres*: Une cuisine cosmopolite.

*Lise Serra* : Une musique ?

*Luc Gwiazdzinski*: Eric Satie non ? Je pense à ça moi.

*Lise Serra* : Oui, une musique c’est bien parce qu’on a parlé de son, de prise de son etc.

*Vincent Deschambres*: Ou alors Messian qui va collecter les chants d’oiseau.

*Léa Marchand* : Ou Bartók.

*Vincent Deschambres :* Bartók oui si on va toucher dans le répertoire populaire.

*Luc Gwiazdzinski*: Bartók ça fait bien.

*Léa Marchand* : Si c’était…un bâtiment ?

*Luc Gwiazdzinski*: Non mais Bartók ou un autre. Parce qu’on veut être près des gens. Bartók d’accord, ou ?

*Léa Marchand* : Ou Didier Super !

*Vincent Deschambres :* Là c’est moi qui ne suis plus…

*Luc Gwiazdzinski*: Un truc rigolo, Philippe Katherine…

*Vincent Deschambres*: Si c’était un poète c’est Robert Desnos.

Groupe 2 : De l’approche sensible à la créativité collective, les moteurs de l’innovation

**Participants** : Michel Piccardi, Pascale Simard, Philippe Mallein, Nadia Arab, Hervé Veillard-Baron, Bernard Lamizet, Olivier Soubeyran, Maël Meralli-Ballou, Elodie Vasseur.

Matinée

*Michel Piccardi :* Tu me redonnes juste le thème du groupe ?

*Hervé Vieillard-Baron :* « L’approche sensible et la créativité collective – les moteurs de l’innovation »

*Michel Piccardi :* Donc on est là pour parler de la méthode, c’est ça ? Moi je voulais réagir. J’ai participé à ces deux journées, sur ce que… mon vécu sur le plan méthodologique des deux journées. Pour moi la première journée était tout à fait intéressante, je la décrirai de la manière suivante : c’est un groupe d’experts avec des cultures différentes, philosophes, sociologues, créatifs, marketeurs, qui on voudra, qui s’emparent d’un territoire non d’une façon, on va dire rationnelle, des plans et des statistiques, mais en vivant à l’intérieur, en marchant dedans. Et donc ça pour moi c’est innovant, c’est vraiment intéressant. Par contre, moi il me manque plusieurs clés de lecture qui sont ce que disent les usagers du territoire, est-ce que notre méthode de balade sur le territoire nous permet d’avoir une compréhension du vécu des usagers, toute forme d’usagers, les seigneurs, les juniors, les mamans, les professionnels, qui on voudra. Ça c’est ma première question en disant où est l’expression des usagers du territoire. Et puis j’avais deux autres questionnements. C’était qui prend en compte finalement les grandes orientations que les décideurs politiques vont vouloir donner ? Parce qu’on ne peut pas en faire abstraction. On voit finalement que l’on n’est qu’une force de proposition pour ceux qui arbitrent et décident. Et là je n’avais pas cette clé d’entrer dans l’analyse qu’on a fait sur Bellecombe, sur les politiques, s’ils voulaient quelque chose, s’ils avaient des idées reçues qu’il fallait faire bouger dans leur tête. Et troisième réflexion, où est la dimension prospective ? C’est-à-dire comment je me projette dans 15 ans en disant, ok le territoire du jour d’aujourd’hui, et les gens qui ont des sensibilités de philosophes, de sociologues et d’ethnologues qui peuvent le faire en tant qu’experts, mais il n’y a pas eu un temps où on s’est dit : « et dans 15 ou 20 ans ? Et comment est-ce que l’on intègre l’évolution des valeurs, l’environnement, la ville lente, tout ce qu’on voudra imaginer sur ce qui s’est préparé, ce qui se prépare pour la ville de demain. Voilà. C’est un regard très positif en visant cette approche sensible qui est très intéressante justement parce qu’elle n’est pas rationnelle et elle est pluridisciplinaire. Mais il me manque les visions des acteurs, la vision du politique et la vision prospective. Alors, je ne sais pas si on peut faire en une journée, ça c’est hors de question, et je ne sais pas comment on peut le réintégrer dans le dispositif parce que ce n’est pas simple. Parce que si on sort du format en deux journées, on voit déjà 50 personnes en 2 journées, c’est hyper-difficile à manipuler… Je ne veux pas faire trois-quatre journées. Maintenant, il existe des techniques dans l’industrie qui s’appellent des *war room* ou des *war game*, on a fait ça à une époque, on réunit 50 personnes pendant une journée sur un mode créatif et au lieu de faire l’approche sensible, mais je trouve dommage de ne pas la faire, on leur donne des *inputs* – c’est-à-dire l’analyse des acteurs, analyse des concurrences, analyse stratégique, qu’ils lisent pendant une, deux ou trois heures. Et après ils partent en créa. Sur le plan technique des *war room*, c’est tout concentrer dans une journée avec des *inputs* très, très forts mais qui sont prémâchés. Donc, il n’y a plus l’approche sensible. Voilà simplement la réflexion que je voulais faire sur la première journée. Ce qui me paraissait très positif, et puis les manques…qu’on peut avoir, mais qu’on peut aussi compenser par autre chose.

*Pascale Simard* : Effectivement si on imagine qu’on cherche une méthode pour faire du projet urbain, on en est loin, on en est même très, très loin. Dans cette idée, chacun peut sortir 15000 trucs qui manquent. Il y a plein de choses qui manquent en effet. En tout cas, même à l’Agence ce n’est pas comme ça qu’on l’a pris. Ce n’est pas ça.

*Michel Piccardi* : D’accord, mais alors c’est quoi la finalité de l’exercice ?

*Pascale Simard* : Tu vois que ce n’est pas simple. Tu vois que c’est une bonne question. C’est-à-dire que la finalité de l’exercice de l’atelier c’était bien de tester une méthode d’approche. Et aujourd’hui la finalité de l’exercice, c’est de regarder à quoi peuvent servir ces méthodes particulières par rapport à un objectif qui peut être de faire des projets urbains. Mais pas seulement.

*Michel Piccardi* : Qui pourrait faire évoluer la conscience des décideurs politiques en leur montrant d’autres possibles ?

*Pascale Simard* : Par exemple. Qui peut être aussi de former des gens. Qui peut être par exemple… Nous en interne nous on a eu trois question par rapport à cette approche sensible dans la série : «  à quoi ça peut servir ? ». Donc, on a identifié trois réponses, mais à mon avis on n’a pas que trois, mais ça peut être un complément au diagnostic d’un territoire. Déjà.

*Michel Piccardi* : Et un autre angle d’entrée.

*Pascale Simard* : Ça peut être une formation à la réflexivité. Un démarrage, un début pour amener les gens à remettre en cause leurs aprioris. Ça peut être un début pour, pas lâcher prise, mais pour décloisonner les pensées *(M. P : pensée latérale).* Avec les membres de la maîtrise d’ouvrage par exemple, ou les membres d’une équipe. Ça c’est la deuxième possibilité. Et troisième possibilité, ça peut être un mode de gestion des conflits : on l’a testé, ça marche. Parce que dans le cadre de la réalisation d’un projet, ou d’une étude, quand on est avec différents types de partenaires comme aujourd’hui, souvent il y a des conflits. Et il y a eu des chargés d’études qui ont déjà testé. C’est-à-dire qu’ils étaient effectivement face à cette situation-là, et lors d’une réunion où il fallait mettre tout le monde d’accord, au lieu de concevoir des réunions de façon très traditionnelle - c’est-à-dire où on produit un certain nombre de cartes, d’éléments etc. pour que les gens se mettent d’accord et on essaie de les mettre d’accord - là ils n’ont rien produit en disant « voilà, on va marcher, on va s’expliquer ». Et résultat, ça a fonctionné parce que des gens qui étaient complètement en conflit, une fois sur le site, ont pu échanger autrement, d’une autre manière en disant « tu vois là, mais je n’avais pas compris que c’était ce que tu voulais dire, oui on peut le voir comme ça, etc.». Ça a mieux fonctionné, je ne dis pas que c’est du 100% bien évidemment. Voilà, trois types d’intérêt de cette méthode d’approche sensible qu’on a identifiés à l’Agence.

*Michel Piccardi* : Peut-être ce que j’entends, c’est la volonté d’avoir une approche latérale beaucoup moins rationnelle, plus riche, plus inventive, plus créative : c’est ça le point commun à tout ce que tu décris, c’est d’amener une autre manière de voir. Qui n’est pas forcément en mode projet par rapport à la résolution d’un projet urbain etc. Simplement, faire rentrer des manières différentes de voir, c’est ça ?

*Pascale Simard* : Ça c’était le but de l’atelier. Le but c’était, comment on essaie d’imaginer et de développer des approches différentes. Voilà, à partir de là il y a Luc Gwiazdzinski qui a proposé le protocole de « l’approche sensible », que moi je mets entre guillemets, parce qu’il y a des gens qui utilisent le mot sensible dans d’autres sens. Cette approche proposée par Luc, qui est une approche « marchée » plus exactement, on l’a testée pour voir à quoi ça pourrai servir, qu’est-ce que ça donnait. Enfin, moi je le vois plutôt comme ça.

*Michel Piccardi* : Moi, j’étais surpris des résultats, parce que les résultats que vous avez présenté sur Lyon Confluence, ça recoupait plein, plein de choses auxquelles nous on était arrivé par des études de benchmark, par de la prospective urbaine, par l’interview des acteurs locaux etc. Ça se recoupait, ce qui rend vraiment intéressant votre démarche parce qu’à un moment donné on va tomber sur les mêmes choses. Un jour et demi d’un côté, trois ans de travail de l’autre ! (rire) Tiens, c’est intéressant !

*Pascale Simard :* Oui c’est vrai que l’équipe Herzog et Demeurron avait fait la même remarque.

*Michel Piccardi* : Tout à fait.

*Pascale Simard* : Mais ça c’était à la présentation. Donc à l’issue de la première journée et de la deuxième. Il ne faut pas l’oublier la deuxième. Il y avait la première et l’issue de la marche, plus la séance de créativité collective. Et ce que j’avais présenté aux équipes de Lyon Confluence, à toi, à tous, c’était le carnet de tendance sur lequel on avait travaillé ensuite. Ce n’était pas juste le résultat d’un jour.

*Michel Piccardi:* Mais après peut se poser la question de, qui pour moi n’en n’est pas une, mais se pose la question de la légitimité. Genre, comment en un jour et demi, ils ont pu émettre tout ça alors qu’ils n’ont pas écouté des acteurs du territoire ou regardé des tendances et tout ? Donc c’est comment tu rassures par rapport aux démarches – c’est sa ma première question parce que pour moi c’est évident que ça marche, qu’il y a beaucoup de créativité, je suis sûr que ce sont des techniques qui marchent. Peut-être il y a un problème sur l’exhaustivité, on peut rater des trucs, bon. Mais la question après, ce n’est pas d’être scientifique car tout à l’heure on posait la question de l’approche rationaliste par rapport à l’approche sensible. On est évidement dans le sensible quand on travaille sur les villes, on est dans le matériau humain, on n’est pas dans les sciences dures. On est dans les sciences molles, comme en marketing quand on fait des études sur les consommateurs : on est dans les sciences molles. Le consommateur n’est pas rationnel, il se contredit en permanence et alors il faut vivre avec. Donc le fait de vouloir mettre des sciences dures au milieu de tout ça, c’est absurde. On ne travaille pas sur du matériau inerte, on travaille sur de l’humain. Là c’est la question de comment j’arrive à donner une légitimité forte de cette approche vis-à-vis d’un politique. Car on va souvent lever des lièvres, souvent interpeler très fort. Parce qu’il y a des choses riches qui apparaissent, et on va lui faire peur.

*Olivier Soubeyran :* Si on poursuit, c’est peut-être un problème de légitimité, et puis peut-être un autre problème qui est de savoir comment on sait qu’on ne se trompe pas ? C’est-à-dire, la légitimité c’est une chose, mais qui te dit que pour une seconde expérience, t’es pas totalement à l’ouest ? Et si on n’a pas la méthode qui est pendant deux-trois ans essayée de etc… voilà. C’est les traces de l’erreur. Comment tu sais… Quels sont les lieux où tu vérifies qu’il pourrait y avoir de petites anomalies. Tu vois ? Vers une démarche rationnelle, ce serait plutôt vers ça, vers créer les conditions pour vérifier…

*Michel Piccardi :* On arrive à ces conditions en multipliant les entrées, les angles de vue, ce qui faisait qu’à un certain moment que celui qui passait les commandes… Bon il avait une telle masse de données qui arrivaient, rationnelles, irrationnelles, des inputs, des outputs… au bout d’un moment si ça convergeait il était rassuré. Là on va lui dire non, il y a 50 experts. Ça peut tenir la route aussi, 50 experts avec 50 sensibilités différentes, 50 métiers différents, 50 regards différents.

*Hervé Veillard-Baron* : Ce qui a été important c’est la pluralité des équipes.

*Michel Piccardi:* Oui, pluridisciplinaire, c’est fondamental…

*Hervé Veillard-Baron* : Il faut plusieurs équipes qui parcourent le territoire. Chacune apporte un regard. C’est la confrontation des points de vue qui fait qu’on arrive à quelque chose de plus rassurant. Mais c’est vrai que moi comme scientifique, professeur, je me disais toujours, mais il faudrait connaître les données sociodémographiques du quartier, il faudrait faire une recherche sur la nature de l’emploi et les types d’entreprise, pour qu’on ait une base, pour ensuite qualifier un peu plus nos enquêtes. Mais en même temps je me dis, c’est justement, c’est cette approche-là qu’on a voulu éviter. Ne pas passer par un rationnel diagnostic initial, mais saisir le sensible vécu par une partie des habitants, parce qu’on a vu qu’une petite partie des habitants, mais néanmoins une partie significative, qui dit des choses. Et je vois dans l’équipe où j’étais, on a interrogé par exemple, des gens qui travaillaient sur les hospices civiles, à laver le linge des hôpitaux de Lyon, où il y a un peu plus de 200 emplois. Et c’est un peu une enclave dans le quartier qui vit un peu comme complètement indépendante, mais en même temps il y a une grande peur par rapport à son déplacement, comment et où ça va se délocaliser ? Qu’est-ce qu’on on va faire après du terrain, etc. Donc il y a là dans la discussion une masse d’inquiétude qui émerge et qui est quelque part significative du quartier.

*Michel Piccardi* : Et qui peut créer un rapport de force politique, donc influer sur les décisions concernant le quartier. Donc on ne peut pas l’ignorer. Mais là on est dans une approche un peu projet où on va baliser tous les trucs. Alors est-ce qu’il ne faut pas  s’assurer que cette approche est faite par ailleurs quoi ? En disant juste, nous on apporte cet input, et d’ailleurs il y a une démarche classique.

*Pascale Simard* : Mais c’est ça le principe et le but. On ne fait pas un projet en marchant, même à 40 !

*Michel Piccardi :* Donc c’est le côté think tank, boîte à idée…

*Pascale Simard :* Non, il n’y a pas une réponse à ça. Il y a des gens qui ont eu une sensation différente. Par exemple, lors du premier atelier sur le Confluent, on était nettement moins nombreux. Il y avait dans le circuit des gens de l’agence, dont un, qui travaillait sur le Confluent depuis 35 ans. Inutile de dire qu’il connaissait le sujet. Mais il est venu quand même et alors il s’est passé quelque chose d’absolument d’extraordinaire. Il est parti marcher dans un groupe de 4. Il y avait dans ce groupe un plasticien un peu fou, et vraiment provoc. Et je ne sais pas trop je n’y étais pas, mais il s’est passé quelque chose dans ce groupe, sûrement. Car l’urbaniste qui connaissait le Confluent depuis 35 ans, il a redécouvert les lieux, il a découvert des habitants, il a parlé avec eux, en même temps qu’avec les trois autres du groupe dont le plasticien. Parce que, on disait tout à l’heure qu’il y a des gens qui ne vont pas souvent sur le terrain. Ici, ce n’est pas vrai. Tout le monde va sur le terrain. Analyser, prendre des photos, etc. Par contre parler avec les gens qui passent dans la rue, ça… c’est beaucoup plus rare. Et en une journée cet urbaniste qui travaillait sur le terrain depuis 35 ans, grâce à la rencontre d’un artiste franchement provoc’, il y a eu un déclic. Il a redécouvert quelque chose et il s’est passionné pour la démarche. Il est revenu après et maintenant c’est un fervent défenseur de la démarche… Autre type de résultat. Et là il s’agissait de quelqu’un de l’Agence, mais si on pouvait faire ça avec des élus ?

*Michel Piccardi :* Alors moi, j’étais en train de me dire que dans cette journée d’approche sensible, est-ce qu’on ne pourrait pas imaginer, au lieu d’avoir 50 professionnels ce qui est beaucoup, plus que trente, et qu’il y ait 10 usagers des territoires. Des gens qui habitent là et qui font l’approche sensible. Et puis 4 ou 5 élus qui font l’approche sensible aussi, et qui derrière vont participer à la créativité. C’est-à-dire au lieu d’avoir seulement une entrée de professionnels de l’urbanisme, avoir dans cette même journée une entré usagers, acteurs politiques ou économiques, ou élus, plus difficiles à mobiliser ceux-là, ou alors les inviter comme l’on l’a fait pendant le second jour à Bellecombe quand on avait l’élue qui était présente à l’atelier de créativité. Donc, avoir deux ou trois entrées différentes.

*Olivier Soubeyran :* Moi, tout en étant un fervent partisan de ce genre d’expérience, j’ai juste pointé un risque sur notre propre ambition je pense, de prétendre connaitre quelque chose qui nous échappe depuis toujours, et en 24 h ça y est, non pas qu’on ait tout compris, mais enfin on a eu des révélations etc. Cela me rappelle la posture des journalistes que j’ai vécue quand j’étais à Pau car j’avais travaillé sur le tunnel du Somport et de l’Ours. Il y avait un type qui a débarqué, un copain en plus, et il voulait tout comprendre en deux jours ! Il trouvait tout à fait intéressant tout ce que je racontais mais il n’a rien compris ! Tout simplement parce qu’en deux jours on ne comprend pas. Et il a ramené des trucs qui l’avaient suffisamment déstabilisé pour penser qu’il avait connu une expérience, mais suffisamment rassuré pour le réintégrer, avec au final, pas grand-chose qui avait bougé etc. C’est- dire que je pense qu’on est extrêmement prétentieux, ou alors il faut savoir ce qu’on fait. Mais dire ça y est, j’ai accès au dire vrai des gens, ce qu’ils vont nous dire c’est très, très significatif… Moi si on m’interroge sur mon quartier, je vais dire que des banalités si je suis mal luné, ou peut-être des trucs qui… et puis c’est pas du tout ce que je pense. Je crois qu’il faut être drôlement modeste sur notre capacité à penser qu’on pénètre, et que par définition ce que dit l’autre est beaucoup plus valable que ce que l’on raconte. Voilà pourquoi moi je serais tout à fait d’accord pour qu’on introduise aussi des usagers, parce qu’ils ne racontent peut-être que des conneries…

*Nadia Arab* : Enfin, moi je découvre, puis que je n’ai pas assisté ni à l’un, ni à l’autre de ces ateliers, malheureusement, et d’abord moi je pense que, que ce soit en deux jours ou en 20 ans, on ne connaîtra pas, et qu’on ne sait pas de façon irréductible ni ce qu’on sait, ni ce qu’on ne sait pas. Donc si on commence… la question de l’innovation je crois que ça à voir avec laisser tomber avec des méthodes plus tournées vers la rationalisation et le rationnel. Ce qui est différent de la rationalité, parce que le sensible, c’est une forme de rationalité, cela ne veut pas dire que c’est irrationnel, et peut-être qu’il faut commencer à rompre avec justement cette question de dire, qu’est-ce qu’on sait, qu’est-ce qu’on peut prétendre savoir en deux jours, en deux ans, en vingt ans. Si on commence par admettre qu’on ne saura pas grand-chose, c’est hyper-inconfortable, pour les élus n’en parlons pas, c’est l’enfer. Mais si on commence à mette en avant ces types de positon, à les défendre, de façon rationnelle, parce que ça on peut le défendre de façon rationnelle, peut-être qu’on peut commencer à introduire, à défendre des positions qui peuvent être…que vraiment j’ai l’impression que les gens qui sont ici ont envie de défendre. Et ça c’est vrai que là-dessus il y a un gros boulot. Et justement un point sur la gestion des conflits, alors ça c’est un mot je remarque dans tous les documents que vous m’avez envoyés dont je vous remercie d’avoir fait cette formalisation, mais j’ai été étonnée de voir, en débarquant complètement sur cette expérimentation, j’ai été étonnée de… voilà je trouvais que c’était une dimension un peu absente alors qu’il me semble que c’est peut-être potentiellement un des enjeux de la méthode de travail. C’est peut-être la mise au jour des conflits, et cela c’est une façon différente de raisonner que la recherche du consensus, des objectifs partagés, auxquels personnellement je ne crois pas, et c’est une façon d’organiser des coopérations. Et le travail collaboratif, c’est de dire ok il y a des trucs sur lesquels on n’est pas d’accord, on les met sur la table et on travaille à partir de là. En plus je crois qu’à Lyon, par rapport à un travail que j’ai fait par ailleurs pour les services de la Communauté urbaine pour des projets interterritoriaux, je fais l’hypothèse qu’à Lyon il y a une aptitude à raisonner de cette façon-là. J’étais un peu surprise de voir que ces conflits, ces controverses, ces blocages font qu’à un moment donné les choses n’avancent pas, parce que voilà…

*Hervé Vieillard-Baron :* Je lisais les comptes rendus, et je me disais ou là derrière cette proposition il y a des conflits sous-jacents, par rapport au rapport à la rupture par exemple. Il y a certains qui disent, il faut supprimer la voiture, il faut faire des parkings Silo, éviter le stationnement dans les grandes rues etc. pour créer de l’espace, mais il y a des gens qui ont besoin de leur voiture, qui sont très attachés à leur voiture, à la voir par la fenêtre etc. donc qui ne lâcheront jamais là-dessus. Les cours intérieures aussi, publiciser en quelque sorte les cours intérieures, faire des espaces ouverts, c’est très bien mais il faut des contextes particuliers pour que ce soit accepté, parce que beaucoup de personnes âgées ne seraient pas d’accord parce qu’ils vont ça fait du bruit, il y a des gens qui stagnent... Alors, il y a d’autres exemples, en Europe il y a des cours intérieures aménagées, je pense à Berlin, où il y a souvent en arrière des immeubles des cours et ils font des escaliers en fer qui descendent sur la cour pour des questions de sécurité des appartements et il y a une vraie appropriation de l’espace des immeubles des cours intérieurs. Donc, il y a des choses à voir, mais ici je ne suis pas sûr que la cour ouverte soit admise par tous, donc possibilité des conflits. La mixité aussi. La mixité sociale est assez importante dans le quartier, mais peut-être pas dans l’immeuble. C’est-à-dire qu’il y a quand même une sélection par le prix des appartements qui font qu’il y a une segmentation sociale assez forte quand même, et donc mélanger plus, c’est une source de conflit de toute façon. Même la lumière, on dit qu’il y a des éclairages à développer, tout le monde ne souhaite pas qui y ait trop d’éclairage, et en même temps l’éclairage c’est un enchantement quelque part quand c’est bien fait. Donc, voilà, des lieux de conflits possibles qui n’ont pas forcément émergé.

*Michel Piccardi :* Mais peut-être parce qu’on n’est pas allé au bout. On a juste suggéré cela.

*Elodie Levasseur :* Moi, le mot conflit je le trouve un peu fort, je pense. J’ai l’impression que ce qui est intéressant, ce sont les tensions… C’est les tensions qui font bouger les choses.

Moi je me dis, pour revenir à ce qui a été dit au début, il y a peut-être 50 experts, mais ce sont 50 experts et individus. On porte chacun ça en nous, on a notre regard d’expert et notre regard d’individu. On peut faire chacun l’expérience quand on rentre chez soi, pendant un trajet tous les jours, un jour on peut se dire je vais regarder d’une façon différente, et d’une certaine façon on ne va pas regarder les mêmes choses. Ça c’est vrai on recueille des données à l’instant T, elles ne sont pas les mêmes à l’instant T1, T2 et T3. Je ne pense pas que cela remette en cause la légitimité des données que l’on a recueillie, c’est juste que ce qui garantit tout ça, c’est la méthode employée. Et quand même il y a tout le monde qui a eu la même méthode au départ sur le terrain avec un certain protocole, une démarche qui a été demandée. Alors après on a notre propre subjectivité. Mais ce qui a garanti tout ça, c’est notre méthode justement qu’on est en train de réfléchir, c’est assez intéressant et ce n’est pas parce qu’on n’a pas le regard de tous les acteurs du terrain, dans un échantillon totalement représentatif en faisant des quotas, qu’on n’a pas une vision qui nous dira quelque chose. Voilà, moi je ne vois pas de vrais défauts, juste une image, on recueille une image, une photo.

*Hervé Veillard-Baron :* Tout à fait d’accord. A un instant T, c’est l’instant T, à l’instant suivant c’est une autre vérité. Les hommes bougent, ils changent, ils vieillissent, etc. Mais il y a quand même des structures qui restent – c'est-à-dire la rue, l’immeuble…

*Maël Meralli-Ballou :* Moi par rapport à tout ce que j’ai entendu dire, je me pose une question parce qu’on quand même eu un diagnostic qui a été préparé dans l’agence juste avant l’atelier et qui nous a été fourni au début. Et moi j’ai été incapable de m’empêcher de le regarder, je suis urbaniste et j’aime bien, et je me demande déjà son effet structurant sur notre vision, parce que je pense à toutes les activités artisanales qui étaient recensées, est-ce que cela n’a pas déjà un peu structuré, bridé notre créativité, si je puis dire. Voilà, je me pose des questions par rapport à ce diagnostic et est-ce qu’il est vraiment nécessaire ou pas ? Ensuite par rapport aux conflits, je demanderais par rapport aux personnes qui ont été invitées à l’atelier, les usagers oui, mais on était tous des acteurs un peu, si je puis dire bien-pensants, en tout cas on voulait tous aller dans le même sens, on n’a pas vu des gens dont l’intérêt économique primait, je pense aux promoteurs par exemple qui pouvaient entrer en conflit avec tout ce qu’on disait. Cela ça me semblait un peu manquer et ça me semble pouvoir ajouter quelque chose à la démarche. Et enfin pour tout ce qui est prospective et validité de la démarche, on n’a pas utilisé la dernière partie de la méthode CAUTIC® par manque de temps, par rapport au « tester… », je ne me rappelle plus exactement, mais on teste l’innovation suivant les…

*Philippe Mallein* : Sur les concepts d’innovation qui sont sortis, on n’a pas fait un travail qui vient après et effectivement on est resté à un stade de créativité, d’imagination, de faire sortir les idées etc. et d’essayer de faire en sorte que l’idée soit présentée de manière structurée que ce soit un vrai concept d’innovation. Après il y a un travail à faire qui consiste à se poser la question si ce concept d’innovation a vraiment du sens pour des gens qui vont l’utiliser. Je pense que ça c’est un travail qui intervient après. Là on en est resté à cette partie-là, pour moi l’exercice c’était ça, et de toute façon comme vous le dites, ce n’était pas jouable d’aller plus loin, mais pour moi l’exercice c’était ça et je trouve qu’il venait bien avec l’approche sensible, parce que pour moi c’était… Moi je ne l’ai pas lu le papier de l’agence, je suis parti à l’aventure dans cet endroit et j’ai l’impression que j’étais…Que je me posais des questions identitaires par rapport à ça « c’est quoi ce quartier pour moi » ? « Qu’est-ce que ça représente, dans mon rapport aux autres c’est quoi mon identité, est-ce que je vais me sentir bien dans cet endroit-là ? » Puis voilà, c’est un … je l’ai vraiment fait de manière très personnelle centrée sur moi, avec l’idée que puisque c’est sensible, je mets ma sensibilité à moi et puis c’est tout. *(au sein du groupe : « ça c’est hyper important », « oui oui »…)*. Je sais bien que ce truc là en ce sens, je ne cherche pas à construire une objectivité, au contraire je cherche à être, à tester ma subjectivité par rapport à cet endroit et par rapport à celle des autres. Et de voir si dans ma subjectivité, en mettant en œuvre ma subjective je me dis qu’est-ce qui fait sens pour moi dans ce quartier. Et tout de suite, de même qu’il y a avait un bouquin qui avait été écrit, j’oublie toujours l’auteur qui avait écrit « L’homme sans qualité » (Musil), pour moi ce quartier, c’est un quartier sans qualité et ce qui fait sa qualité, c’est qu’il est sans qualité, qu’il n’a pas une qualité particulière, il y a rien qui émerge et sort et moi du coup j’étais bien là-dedans parce que je pouvais y mettre ce que je voulais moi-même, et je me sentais à l’aise dans cet endroit. Pour moi c’est du subjectif, du subjectif et du subjectif.

*Olivier Soubeyran* : Oui, je voulais juste faire la remarque qu’on est resté dans … c’était peut-être le but de l’exercice, mais dans un regard très localo-centré *(groupe : « oui absolument »)*. Et donc alors il faut bien raisonner sur la portée de notre regard qui est localo-centré. Dans le fond, c’est la réaction au point de vue justement dominant de l’urbanisme, le point de vue de Sirius etc. Mais du coup on se limite, et ce n’est pas une raison pour ne pas réintroduire cette dimension dans la façon dont on interroge la sensibilité au quartier. Parce que si non, on va se retrouver devant deux réalités. Alors un, c’est le sensible, la quotidienneté, bon jusqu’à quel point on peut pénétrer cela… De l’autre deux, on reste avec notre point de vue de Sirius et puis le croisement ? Comment il se fait ? Du coup on ne reconnaît pas des possibilités d’intervention sur l’espace qui sont des solutions à des problèmes qui se posent ailleurs, on ne reconnait pas la possibilité de solutions spatiales qui sont en fait des lieux de validation à des problèmes et des solutions qui sont ailleurs, et donc on simplifie énormément le boulot de l’urbaniste. On le simplifie énormément. Ce qui serait très intéressant c’est de travailler sur cette faisabilité d’opération, c’est-à-dire comment se pose pour les gens d’un lieu, le fait d’être le réceptacle de validation, là on va voir si ça marche ou pas, pour des problèmes qui ne les concernent pas, et ça peut être vachement intéressant. Mais si non on simplifie, d’un côté t’as le gars qui reste toujours avec ses trucs qui dit comme notre collègue architecte  « la Suisse est une grande ville avec son jardin ce sont les Alpes », puis d’autres « Ah, on va regarder la sensibilité ! ». Mais croisement…

*Michel Piccardi :* Moi la discussion me fait me fait penser à un problème qu’on a dans le marketing. Quand on fait l’image d’un groupe, on fait du marketing en essayant d’objectiver au maximum. On fait du marketing en s’appuyant sur des acteurs, statistiques, des consommateurs… c’est le marketing de la demande, c’est-à-dire qu’on écoute ce que les gens veulent et on conçoit un objet. Puis l’autre jour c’était une présentation de designers qui ont été extraordinaires qui montraient cinq aspirateurs, cinq fers à repasser, cinq voitures, cinq parfums, tous les mêmes, tous de marque différente mais tous les mêmes. Donc le marketing de la demande il est réducteur, il amène à une espèce d’uniformisation, parce que la démarche est la même pour tous, ils ont tous ont les mêmes moyens d’étude, les grands groupes. Puis on voit émerger une deuxième méthode qui s’appelle le marketing de l’offre, là on retourne vers l’inspiration et on va chercher des créateurs inspirés, que ça soit des designers, des sociologues, des conteurs, des gens qui ont une vision de comment ça sera demain et qui l’expriment au travers d’un objet, ça c’est le marketing de l’offre. J’ai l’impression qu’on pourrait être dans la même approche, c’est-à-dire qu’il pourrait y avoir en urbanisme, un urbanisme de la demande, on examine, on passe une radioscopie rationnelle de ce territoire. Le nombre d’habitants, les acteurs politiques, économiques et tout, bon Ok, c’est mis d’un côté. Et il peut avoir un urbanisme de l’offre où les créateurs inspirés, comment ils vont, quelle vision ils ont de ce territoire. Ces deux approches s’enrichiraient très bien, parce que ça pourrait se compléter.

*Pascale Simard :* Ça se fait. Oui, ça se pratique très souvent, même sur le Confluent ou autre, même sur des territoires plus petits…

*Nadia Arab :* C’est même la façon traditionnelle de faire, on pourrait dire.

*Olivier Soubeyran :* Mais l’intérêt alors, ce serait de le revendiquer !

*Pascale Simard :* C’est revendiqué d’une certaine manière. C'est-à-dire que les élus et la maîtrise d’ouvrage ils font souvent ça, A la fois ils commandent une étude traditionnelle, plus objective, à l’agence ou à un autre et puis, à côté, ils font un appel à idées auprès d’architectes, d’équipes.

*Michel Piccardi :* Oui, mais l’appel à idées en général, le problème qu’il a, parce que je l’ai vécu, c’est-à-dire c’est qu’on est tout de suite dans le dessin. L’appel à idées c’est faire des dessins, moi je parle d’une vision en termes de « desseins », c’est-à-dire quel projet, quelle vision, comme on vit dans ce territoire dans 10 ou 15 ans, et pas quelle est la forme urbaine qu’on va donner demain matin parce que de ça on s’en fiche pour le moment. Je ne dis pas qu’on s’en fiche en finalité, parce que c’est là qu’on doit arriver, mais pas à ce stade-là.

*Pascale Simard :* Il y a peut-être des urbanistes qui se censurent. Alors on va juste faire un petit break car on va accueillir Bernard LAMIZET qui vient de Science Po Lyon. Ça va être un petit peu compliqué pour toi parce qu’on a commencé…

*Bernard Lamizet* : J’avais prévenu Pascale que j’avais deux réunions ce matin et voilà.

*Pascale Simard :* Je te propose qu’on continue. De toute façon on a indiqué qu’à midi on allait manger et on fera un point à ce moment -là.

*Nadia Arad* : Je vais revenir un petit peu en arrière par rapport à ce que vous venez de dire et moi je ne crois pas que ce soit en dehors du débat ce qu’il vient de soulever. Parce que, bon, je vais poursuivre là-dessus, si on garde l’image du marketing de la demande et de l’offre, dont je ne suis pas sûre qu’elle puisse s’appliquer absolument à ce que vous évoquez par rapport au champ urbain, mais si on garde cette image, car elle est pratique, on pourrais presque dire que dans le processus de fabrication de la ville, on a plutôt été dans le cheminement inverse. C’est-à-dire qu’on a été d’abord dans le marketing de l’offre avec le créateur, le geste, l’architecte etc. Et on en vient plutôt au marketing de la demande avec l’usage et avec toutes les dérives possibles.

*Michel Piccardi :* Oui sauf que moi je suis déjà au coup d’après.

*Nadia Arab :* Absolument. Et, c’est intéressant de procéder de cette façon-là comme avec le marketing de la demande, mais j’ai beaucoup apprécié d’entendre dire que c’est très réducteur, avec tous les risques qu’on a par rapport à l’usage dans le champ de l’aménagement, et dans l’urbanisme c’est également est très réducteur. Parce que dans la façon dont c’est traité de façon habituelle, parce que ce n’est pas traité sérieusement. Et là bon, je pensais voir un peu plus dans la méthode de travail, compte tenu du vocabulaire qui était annoncé sur la méthode, je pensais voir plus comment la question de l’usage était intégrée ou pas. La question de l’usage et de l’usager, je crois qu’on ne pourra pas y échapper, en situation de renouvellement urbain. Mais c’est vrai que je raisonne projet. Et en dernier, et vais revenir un petit peu en arrière, par rapport aux questions de subjectivité. L’objectif, la finalité, ce n’est pas l’innovation. Ça je pense qu’il faut quand même jamais le perdre de vue, c’est l’innovation pour quelle raison ? Ce sont des questions qu’on est obligé de se poser même si on raisonne en termes de méthodes, on ne cherche pas à innover pour innover, comme on ne cherche pas à coopérer pour coopérer, ça n’a pas de sens. Donc quel est le sens et quelles sont les finalités ? Et une des conditions de l’innovation, c’est la rupture avec des habitudes de penser, avec des critères dominants, avec des façons de faire, avec des façons de voir. Et peut-être que du point de vue de la méthodologie de travail, une façon de regarder à posteriori d’être un peu réflexif sur les méthodes qui ont été expérimentées jusqu’ici, c’est peut-être de voir en quoi ça facilite la rupture. Et moi j’ai été très frappée de voir notamment dans le travail qu’a fait François Dib à quel point les membres de l’agence qui ont participé aux expérimentations ont beaucoup, beaucoup insisté sur le fait que ça provoquait chez eux une rupture dans des façons de travailler, dans des façons de voir, de penser et ça me paraît extrêmement important du point de vue de la méthode. Parce que c’est aussi comment on fabrique des contextes créatifs. Car raisonner sur l’innovation c’est aussi comment est-ce qu’on provoque des contextes créatifs ? Et là clairement il y a un élément de réponse qui est plutôt positif, parce qu’une condition de la créativité et de l’innovation, c’est la rupture. Et peut-être qu’on peut pour l’atelier suivant pousser ces choses-là. Et sur la question de l’usage je crois vraiment qu’on ne peut pas l’évacuer. Mais comment on fait ? Alors je serais cureuse de savoir comment cela s’est-il manifesté dans les expériences précédentes…

*Philipe Mallein :* Je veux répondre un petit peu à ça parce que la question de, si tu veux, sur la question d’usage, là on est sur les méthodes de créativité généralement utilisées, je les ai appelées des méthodes de créativité orientées vers l’usage pourquoi ? Parce que dans la méthode elle-même il y a un moment où on fait passer les idées qu’on a sorti à la moulinette des paradoxes. Et cette moulinette des paradoxes elle vient directement de la question des usages. Je me suis aperçu dans mes nombreuses études sur l’innovation depuis pas mal d’années que les utilisateurs sont extraordinairement paradoxaux, ce qu’ils veulent c’est une chose et son contraire en même temps. Et au lieu de se dire qu’il faut réduire ce paradoxe et que ce n’est pas normal, ça ne va pas, au contraire. Je considère qu’il faut l’intégrer dans la démarche et de se dire comment faire pour faire une innovation qui permette à l’utilisateur à la fois de gagner du temps et à perdre du temps, de vivre séparé et ensemble avec les autres etc. etc. On a utilisé cette démarche-là, pour l’enrichir les idées qui étaient sorties, parce que la méthode de créativité que j’ai mise au point, c’est un machin qui mélange. Il y a de la créativité très classique, traditionnelle en brainstorming, et puis il y a cette idée d’enrichissement par les paradoxes qui vient fonctionner après. Et qui n’a pas mal marché je trouve, il me semble. Moi c’est ça, voilà c’est la question de l’usage. Pour moi elle n’est pas réglée car après effectivement sur toutes les idées qu’on a sorties, il faut se pose la question de « est-ce que ça va faire sens pour les habitants ce qu’on a sorti là, par exemple le Bondissement Avatar : un quartier qui bouge, qui s’élève grâce à une circulation qui s’effectue à haut niveau, cité planante que l’on surplombe etc. Après il faut aller voir si du point de vue de l’habitant, quel sens ça va avoir pour lui, est-ce qu’il accroche ou il n’accroche pas.

*Michel Piccardi :* C’est toute la difficulté, c’est que l’habitant il a du mal à imaginer comment il va vivre dans 10 ou 15 ans, il ne le sait pas encore. Or, on bâtit des projets qui sont pour 10 ou 15 ans, on ne fait pas de l’innovation pour innover, pourquoi on cherche à faire de l’innovation, parce que la société bouge et la ville n’est plus adaptée à la société. Donc, soit il faut qu’elle s’adapte à la société, soit il faut qu’elle construise une société mieux adaptée, l’un renvoie sur l’autre, c’est pour ça qu’on cherche à innover, à bouger.

*Pascale Simard :* Je ne suis pas sûre, mais depuis que je suis à l’Agence, je ne suis pas du tout sûre de ça. Je sens plus le lien de ce que vient de dire Nadia. C’est-à-dire qu’on est confronté à la perte de la confiance dans le savoir, le savoir dit « objectif ». Déjà en interne à l’Agence certains doutent, mais les commanditaires et surtout les élus y croient de moins en moins, pendant que les habitants eux, ils n’y croient franchement plus du tout. Donc comment légitimer ce qu’on dit, ce qu’on propose ? Le problème majeur il est là, tout le monde ne l’exprime de cette façon, mais je pense que ça c’est un vrai problème pour l’urbaniste. C’est une question qui se pose dans d’autres domaines aussi.

*Hervé Vieillard-Baron :* A partir du quartier… quand on intervient dans un quartier comme ça sans trop connaître… le quartier d’après moi n’est pas une page blanche, comment dire… il y a l’illusion de la page blanche. Le quartier est support de projections, de regards, de ce qu’on est, ce qu’on a, de son identité, ses projections identitaires etc. ce que je veux dire aussi…

*Philippe Mallein :* Excuse-moi, mais pour moi c’est positifs ça, c’est le côté positif de cette démarche-là !

*Hervé Vieillard-Baron*: Oui, mais en même temps il y a…Je pense à Montréal où je vais très souvent et dans différents quartiers, c’est la dérive urbaine, on circule, on regarde, c’est une fausse dérive, mais néanmoins ce qui m’a frappé à Montréal et ce qui peut jouer sur le quartier de Lyon, c’est qu’il y a des designers qui peignent des affiches murales, des gens de théâtre, de cirque, qui font de l’animation dans la rue et c’est très important, et ça change complètement le regard qu’ont les habitants sur leur quartier parce que beaucoup de rues à Montréal sont très banales, très peu plaisantes à priori. Mais à partir du moment où il y a eu un évènement artistique dans leur rue, là c’est tout à fait différent pour les gens qui y vivent. Et ils voient tout à fait les choses autrement, pour eux le quartier devient un support d’activités artistiques possible, et ils s’approprient un quartier tout à fait banal et ordinaire parce qu’il y a eu une possibilité d’évènement. Il y a quelque chose d’extérieur à porter et qui correspond pas forcément au cas d’ici. Donc il faudra choquer au départ et si je prends le terme « choquer », je reprends l’exemple de Beaubourg à Paris, au début personne n’en voulait, ça choquait énormément de monde, et maintenant tout le monde s’approprie Beaubourg …. C’est pour dire que c’est compliqué, que les choses évoluent très vite et…

*Bernard Lamizet :* C’est vrai que j’ai pris le train un peu en marche, mais j’ai lu les trucs qu’on avait reçus et puis j’ai entendu depuis que je suis arrivé. Il y a des choses qui ont résonné un peu dans ma tête et j’aurais peut-être à vous proposer quelques éléments pour les réfléchir et les mettre en discussion après. Simplement pour compléter ce qu’a dit Pascale tout à l’heure. Le regard que j’ai sur la ville, c’est à la fois un regard de quelqu’un qui s’intéresse à la politique, qui considère la ville comme un espace politique, mais c’est aussi, et ce n’est pas contradictoire, c’est aussi le regard de quelqu’un qui s’intéresse à la question de la signification. Mon truc de départ, mon problème de départ c’est la question du sens. Il y a plusieurs choses que j’ai entendu ici qui ont résonné. Je vais d’abord m’arrêter sur l’idée de rupture, ce qui était dit à l’instant sur le centre Pompidou, parce que je me rappelle que j’habitais Paris à l’époque quand on a construit Pompidou et je me rappelle surtout que le plateau Beaubourg avant qu’il y a ait Pompidou, c’était un trou, un parking. C’était dégueulasse, ça ressemblait un peu aux parkings qu’ils sont installés juste derrière la fac après avoir rasé la maison de l’Orient. Et il y a comme ça des trous dans l’espace urbain qui font apparaître des espèces de manques, et du coup quand est arrivé le centre Pompidou, je pense que l’effet de rupture dont il était question tout à l’heure était moins sensible que ça parce qu’elle avait déjà eu lieu avant la rupture. Il y avait déjà eu un trou, une espèce de déchirure dans l’espace du tissu urbain. Donc on était un peu habitué à ce qu’il y ait un trou, et d’une certaine façon le centre Pompidou est venu habiter ce trou. Et il me semble ce que ce qui a permis au centre Pompidou d’être complètement intégré dans le quartier, c’est le fait qu’il a eu du sens, et il a eu du sens précisément parce qu’il venait habiter cette rupture. On aurait fait, je ne sais pas, un immeuble Haussmannien à cet endroit- là, personne n’aurait rien vu, parce que des immeubles Haussmanniens il y en avait d’autres. Donc, oui il y avait un trou, on a mis un immeuble, on en a l’habitude, on fait toujours ce qu’on sait faire, bon... Non, là le centre Pompidou, par la rupture esthétique mais aussi la rupture qu’il représentait parce que c’était un musée et qu’on ne savait pas ce que c’était un musée dans ce quartier- là, le centre Pompidou il est venu donner du sens à la rupture. Et ça m’amène à une autre réflexion sur ce qui était dit tout à l’heure, il me semble que l’un des problèmes de l’urbanisme et de l’aménagement des villes, c’est qu’on a été tous obsédés, depuis la guerre, on a tous été obsédé par la question de la fonctionnalité. Il fallait qu’un quartier puisse servir à quelque chose, qu’il puisse être utilisé à quelque chose, d’où le fait qu’on a par exemple systématiquement interrogé les gens sur leurs usages, sur leurs pratiques du quartier. Alors il n’y a pas de problème, la Part Dieu c’est tout ce qu’il y a de plus fonctionnel ! Enfin je n’en sais rien parce que je n’ai pas de voiture, je n’ai même pas de permis donc je ne sais pas si c’est vraiment fonctionnel ou pas du point de vue du conducteur, mais je peux dire que du point de vue du piéton c’est nul, sur la fonctionnalité. Mais en attendant, je veux bien imaginer que ce soit un quartier fonctionnel de point de vue de la voiture, mais ce que j’observe c’est que ce n’est pas parce qu’un quartier est fonctionnel qu’il s’inscrit dans l’espace urbain. Parce qu’en revanche à la Part-Dieu, le centre commercial a fait un trou, une déchirure dans l’espace, dans le tissu urbain. Sauf que cette déchirure, comme elle n’était pas celle d’un musé comme Pompidou, comme on n’est pas allé jusque bout avec des manches à air de toutes les couleurs, avec du bleu, du rouge… Enfin le projet Rogers il était bien parce qu’il allait jusqu’au bout de la rupture. Vous voulez de la rupture ? Ben, on va vous en filer de la rupture ! Tandis que la Part Dieu d’une certaine façon n’est pas allé assez loin dans la rupture, et sans doute parce qu’elle ne s’est intéressée qu’à la question de la fonctionnalité. Et la dernière chose que je voulais dire là-dessus, c’est qu’il me semble que ce qui est intéressant dans les ruptures qui apparaissent dans le discours, ou dans les pratiques, c’est de construire, de se fonder sur ces ruptures. De ne pas chercher les recoudre, de ne pas chercher à les ignorer, mais au contraire, de se rappeler que finalement la signification, elle apparaît toujours à partir de rupture. Et d’une certaine façon  Pompidou a donné une signification au quartier, au bout du Marrais dans lequel il était situé. Et peut-être que justement ce qu’il faudrait chercher quand on parle d’innovation en urbanisme, c’est de faire en sorte que les ruptures puissent être significatives à la fois pour les habitants et pour ceux qui se baladent. Et donc, ce qui peut être intéressant, c’est de jouer sur les ruptures, de chercher à travailler les ruptures pour leur faire donner du sens. Et en ce sens dans les carnets d’étonnement qu’on nous a envoyé, les propos des gens qui sont là, dans la ville, sont vraiment intéressants à condition qu’on les prenne vraiment pour ce qu’ils sont, pour des paroles. Et qu’on aille vraiment chercher les mots. Et qu’on regarde justement comment les mots s’articulent aux aménagements de l’espace, réel ou imaginaire.

*Hervé Vieillard-Baron* : Ça me fait un peu bondir l’histoire de la rupture, parce qu’en fait il y deux contextes différents. Dans un quartier en gentrification, la rupture peut être très utile effectivement, mais dans un quartier populaire en grande difficulté, on travaille aujourd’hui en la politique de la ville sur les sutures et les coutures urbaines, tout ce qui relie les quartiers enclavés, l’intérêt c’est la suture plutôt que la rupture.

*Bernard Lamizet :* Quand je parlais de rupture c’était dans le temps, c’était rupture dans le temps. Et je pense qu’effectivement ce qui est important c’est la suture, mais à condition que la suture n’ignore pas la rupture mais qu’elle lui donne du sens.

*Pascale Simard :* Je voulais aussi qu’Elodie nous dise quelques mots de ce gros travail que vous avez fait sur les habitants villeurbannais justement. Qu’est-ce qui sort quand on va vraiment chercher sur ce qu’ils disent ?

*Elodie Levasseur :* Je suis en doctorat en psychologie sociale. Je voulais aussi revenir sur les ruptures. J’ai entendu que les ruptures doivent être, et sont significatives effectivement. Mais moi ce que j’ai écouté c’est qu’elles doivent être préparées. Et ça fait quand-même un paradoxe quelque part, d’avoir à préparer des ruptures. Et effectivement, préparer aussi dans une certaine continuité quand-même. Cela me fait penser à l’étude sur Villeurbanne qu’on fait actuellement. On interroge des villeurbannais. Nous ce qui nous intéresse ce sont les imaginaires, les représentations socio-spatiales des villeurbannais, puisqu’en psychologie sociale on part du principe que le villeurbannais va construire son identité par rapport à son espace, par rapport à ses pratiques, mais aussi par rapport à l’histoire de la ville et à la mémoire que les villeurbannais ont de cette ville. Donc c’est vraiment allier mémoire individuelle et collective. Et cela me fait penser à la rupture, parce que ce qui revient à plusieurs reprises dans le discours des villeurbannais par exemple, qui peut être une sorte de rupture, c’est toutes ces maisons d’ouvriers qu’on est en train de détruire et de démolir en faisant pousser des immeubles à la place. Là pour le coup il y a une vraie rupture, mais ces villeurbannais prennent compte aussi de l’histoire ouvrière villeurbannaise par ces destructions. Parce qu’ils s’en souviennent, par leurs discours, dont il y a quelque chose de significatif. C’est le sens qui est annoncé par les villeurbannais. Pour eux les traces qui disparaissent signifient une disparition d’un certain sens aussi. Et là il y a une continuité aussi quelque part, et vraiment notre travail c’est ça, c’est d’interviewer des villeurbannais sous forme d’entretien, on crée des grilles d’entretiens, on a d’autres outils méthodologiques, ce qu’on appelle les cartes mentales. On présente une carte de la ville de Villeurbanne et on demande aux personnes de nous indiquer par exemple les lieux qu’elles préfèrent, les lieux qu’elles n’aiment pas du tout, les lieux qui correspondent à l’urbanisme de rue et ainsi de suite. Cela nous permet d’avoir une certaine image de la ville de Villeurbanne. On leur demande même d’entourer, de marquer les contours de Villeurbanne. Nous ce qui nous intéresse ce n’est pas que les personnes «réussissent » un exercice, qu’elles aient raison ou tort… Ce qui nous intéresse c’est leur discours, c’est vraiment de voir les images de Villeurbanne que les personnes ont, selon aussi certaines catégories sociodémographiques, l’âge, le quartier d’habitation qui est très important, etc. Donc nous on part toujours, je crois que c’est assez commun à beaucoup d’études en psychologie sociale, on part du discours du sujet.

*Pascale Simard :* Et il y a combien de personnes interviewées ?

*Elodie Levasseur* : 50

*Bernard Lamizet :* Est-ce que vous faites un travail sur le vocabulaire ?

*Elodie Levasseur :* Non, on fait une analyse de contenu, du discours, mais c’est plutôt au sens catégorie, voire lexico-métrique. On n’est pas vraiment dans une analyse sémiotique du discours.

*Bernard Lamizet :* Mais la lexicométrie c’est du vocabulaire, ça vous en faites alors.

*Elodie Levasseur :* Oui, mais ce n’est pas une étude sur les métaphores par exemple. On pourrait faire plein d’autres choses, mais nous on s’arrête là.

*Pascale Simard :* Oui ça me semblait intéressant votre étude par rapport à qu’on disait tout à l’heure. Parce que je me suis posé beaucoup de questions sur ce que c’était cette approche sensible. Et ma conclusion c’est que, tel que ça a été fait, ça peut un aucun cas être un apport au diagnostic, ça n’est pas un apport d’une connaissance sur le quartier. Mais par contre c’est quelque chose de très intéressant, alors qu’est –ce c’est ? J’émets l’hypothèse que, tel que ça a été fait encore une fois, ça a été plutôt un mode d’interpellation des personnes, des participants de l’atelier, comme le disait Philipe. Et donc ça pour moi, ça a du sens compte tenu de la journée du lendemain. C’est-à-dire on se serait arrêté la première journée, pour moi, ça n’apportait que très peu de chose. Parce que quand on regarde les capitalisations des premiers jours du Confluent et de Bellecombe, c’est joli, c’est plein d’émotion, c’est tout ce qu’on veut, mais les propositions… Il n’y a pas grand-chose… (*Bernard Lamizet* : Mais ce n’est pas là pour ça !). Voilà, l’intérêt pour moi de ces journées-là, c’était plutôt effectivement de déstabiliser les points de vue et d’amener un peu de réflexivité, de désorientation, entre guillemets. J’ai entendu des gens dire « ah oui mais on a interviewé des passants, mais c’est déstabilisant parce qu’ils ne disent pas ce qu’on voudrait entendre ». Bon, c’était ironique, mais très spontané… Ça sert au moins à ça, à descendre du point de vue de Sirius. Alors, ça a semblé plus efficace la première fois sur Confluent. Du fait sans doute de l’apport de Luc qui a beaucoup insisté sur l’approche imaginaire et sensible, et du fait de la présence des artistes, ça a mieux fonctionné à mon avis qu’à Bellecombe. A Bellecombe, d’abord on a été très nombreux, il n’y avait pas d’artistes et alors surtout il y avait une chose, alors excusez-moi, c’est qu’il y avait des anciens, de ceux qui avaient œuvré aux origines de la politique de la ville, en immersion au sein des quartiers et des habitants. Ils avaient donc déjà, disons, un historique quant à ce type d’approche et ils ont beaucoup apprécié d’expliquer aux jeunes, parce qu’il y avait aussi des jeunes étudiants, comment aller interviewer les gens dans la rue. Ce qui n’était pas un mal en soi, les jeunes ont beaucoup apprécié et les anciens aussi, et il n’y a pas eu de problème. Mais du coup, ça n’a pas donné les mêmes effets, ça n’a pas eu la même dimension. A Bellecombe, le phénomène d’interpellation personnelle était présent quand-même, mais moins fort. Donc, ça permet de descendre de son nuage, ce qui permet de travailler ensuite plus facilement ensemble. Ça pour moi c’est une hypothèse. Car quand on veut faire travailler ensemble des spécialistes de la ville et des spécialistes de l’environnement, ça pose beaucoup de problèmes parce que ce n’est pas du tout la même temporalité et pas du tout le même rapport à la maîtrise du futur. Et donc l’intérêt de descendre de son nuage, de prendre la posture de piéton dans l’espace, pas de l’usager ou de ceux qui y habitent, mais au moins celle du piéton, pour moi c’est ça. Quand après on parle du futur de ce projet-là, on est descendu de la posture de l’expert. Je pense que cette expérience, sur le plan individuel, amène d’abord à sortir de ses aprioris, à les réinterroger. Elle permet ensuite de se rendre compte que l’on ne sait pas, même si ça fait 35 ans qu’on est sur le sujet. Là, je pense que c’est une des conclusions : c’est l’impact fort de l’expérience sensible sur ce qui se passe en termes de créativité et de travail collectif le deuxième jour de l’atelier. Pour plusieurs raisons. D’abord parce que quand on arrive, on est chacun dans son machin, son métier, sa discipline. Et marcher une journée entière comme ça dans un quartier, même si on n’est pas vraiment tous ensemble, ça crée une expérience commune et émotionnelle. J’ai étudié ça dans d’autres systèmes de créativité collective où on n’utilise pas la marche, mais on utilise une expérience artistique. Un concert, une pièce de théâtre, etc. Préalablement à la créativité collective, il y a une entrée en matière qui met les gens dans une émotion collective. Et après, on travaille tous ensemble et ça a un impact évident. Voilà, je ne sais pas exactement dire comment ça marche, il y a des gens qui savent mieux que moi, en psychologie, en philosophie, mais en tout cas, c’est sûr que cela a un impact sur la séance de créativité derrière. Donc d’une part l’émotion, et d’autre part faire redescendre les participants au niveau du piéton, parce que pour parler ville et environnement, c’est le seul endroit, vraiment le seul où on peut faire de l’interdisciplinaire facilement. C’est le seul, enfin, pour faire de l’interdisciplinaire rapidement, en une journée et demi à deux jours, avec des gens qui ne sont pas du tout, du tout dans les mêmes temporalités. Parce que pour moi la cristallisation du problème de l’interdisciplinarité, c’est ce qu’on a vu, c’est la temporalité. Il y a les urbanistes et ingénieurs par exemple qui sont dans la maîtrise des objets urbains, et les spécialistes de l’environnement qui prennent en compte les aléas naturels que l’on ne peut pas maîtriser. Chacun utilise des méthodes d’approche qui ne sont pas dans les mêmes temporalités et pas du tout dans les mêmes objectifs. Donc partir de la posture du piéton, pour moi c’est une manière rapide de créer un espace commun. Mais cela pose aussi un problème car c’est très limitant comme tu l’as dit Olivier et je suis d’accord. Mais en tout cas c’est une posture rapide qui permet à tout le monde de s’entendre, de parler de la même chose. Je ne fais que des hypothèses, pour moi c’est quand même important et c’est pour ça que j’avais demandé à Philipe de venir travailler avec nous, parce que je m’étais dit, voilà, partir de la question de l’usage, et ce n’est pas n’importe quel usage, ce n’est pas l’usage fonctionnaliste, les paradoxes, ça n’a rien à voir avec les usages tels qu’on a l’habitude de les traiter et de les considérer dans une enquête socio traditionnelle. Je me disais que cela allait peut-être renforcer cette idée de redescendre de Sirius, de sortir des postures d’experts chacun dans sa discipline. Quand on part du niveau de l’individu, de l’être humain, qu’on soit environnementaliste, énergéticien, urbaniste ou boulanger, finalement on arrive à parler tous de la même chose - de ce que c’est un être humain et de ce qui va nous arriver demain, donc de soi-même d’une certaine manière. Ce sont des hypothèses, ça reste des hypothèses.

*Bernard Lamizet :* Sur la marche, il me semble qu’elle est le seul moyen de percevoir l’espace à l’échelle d’une personne, c’est-à-dire que pour comprendre un espace, ce qu’il représente en termes d’échelle, il faut marcher, car les moyens de transports abolissent les distances, neutralisent le rapport qu’on a à la fois à l’espace et au temps dans un certain lieu.

*Olivier Soubeyran :* Sauf si la ville est faite pour les voitures. Ça me rappelle des textes fondateurs en urbanisme où les types disaient justement que la marche n’est précisément pas le bon mode de déplacement. Vous ne comprenez rien de la ville d’aujourd’hui si vous vous déplacez à pieds. Parce qu’on ne perçoit alors que le désordre, alors que l’ordre n’apparaît que si on se déplace dans un espace-temps d’un autre ordre.

*Pascale Simard :* C’est vrai ce que tu dis. On pourrait faire l’expérience aussi en voiture, pourquoi pas. Après reste à savoir si le côté kinesthésique, la mise en mouvement…

*Olivier Soubeyran :* C’est le rapport au corps, c’est le rapport à la matérialité du corps qui est très important.

*Bernard Lamizet :* Je crois qu’effectivement la découverte d’une ville en moyens de transports, voiture ou autre, donne à la ville une autre échelle. Mais je dis qu’il y a des échelles différentes, et il me semble que l’échelle de la personne c’est la marche, parce qu’effectivement c’est le rapport au corps, parce que l’échelle voiture, l’échelle déplacement en moyen de transport, c’est une échelle qui n’est plus celle de la personne.

*Philippe Mallein :* Je ne sais pas mais en tout cas, moi ce que je pense que le fait qu’en marchant en collectif, on ait vécu des expériences et qu’on ait échangé sur des choses très personnelles, on parlait entre nous… « Moi je vois ça, Ah t’a vu juste derrière », etc… En fait c’était ces petits trucs de la quotidienneté qui étaient entre nous, qui faisaient qu’on construisait un peu du sens, et. Et surtout cela nous préparait au travail de créativité du lendemain, c’est là qu’est toute la question. Parce qu’alors, mon interprétation à moi aujourd’hui, elle est sur la chose suivante : c’est que je considère que les forces, la puissance économique d’un pays, se mesurent à la capacité d’intégration des imaginaires et des sensibilités de tous les individus qui y participent, et que les vraies forces productives dans lesquelles nous nous trouvons aujourd’hui, le combat sur les forces productives, il passe plus du tout par les histoires habituelles de la valeur travail, des choses comme ça ou de la force de travail, c’est la capacité à faire fonctionner des imaginaires, des sensibilités, des manières de penser, des façons d’être qui sont la base des forces productives aujourd’hui. Cela veut dire que tout ce qu’on fait là et tout ce qui a été fait pour faire émerger des idées, ça c’est une production économique majeure, fondamentale, essentielle qui va donner de la valeur à tout un tas de choses. On ne sait pas laquelle, mais la création de valeur se fait par-là. Elle se fait à travers les réseaux sociaux par exemple. Qu’est-ce que c’est un réseau social si non que je suis en train de raconter ? Vous savez à combien on évalue la capitalisation boursière de Face book par exemple ? Vous savez quelle est la valeur actuelle ? C’est 25 milliards de dollars.

*Pascale Simard :* Pour moi, c’est la formation à l’expérience collective.

*Philippe Mallein :* Absolument, c’est du collectif qui fonctionne avec de l’individuel, c'est-à-dire qu’il ne faut pas opposer les deux.

*Elodie Levasseur :* En tout cas, il y a du collectif. Pour moi, un individu plus un individu, ça ne fait pas deux. Ça fait un collectif. Ça me fait penser à votre histoire de Montréal. A ces gens qui se sont peut être approprié cet espace avec ce spectacle, cet évènement, ça leur a créé un souvenir commun.

*Olivier Soubeyran :* Je ne veux pas utiliser l’argument d’autorité… mais j’ai vécu à Montréal… Et si justement, je vais l’utiliser. Je suis tout à fait d’accord, mais c’est toujours pour complexifier. Je comprends très bien, mais le problème comme disait un célèbre savant, c’est que l’homme est adaptable quasiment à l’infini. Tu peux trouver de la diversité même dans ce qui, de l’extérieur, t’apparaît comme complètement monotone. J’ai habité les rues dans certains quartiers. T’arrives et tu te dis que c’est chiant, que rien ne se passe. Mais finalement tu vas faire attention à la couleur de certains arbres, à … Enfin je ne veux pas jouer au poète, mais tu vas la trouver la diversité, la surprise, l’étonnement. Mais ce qui est intéressant dans le geste aménagiste, et peut-être dangereux en même temps, c’est de faire percevoir la création d’un manque. C’est-à-dire les types qui habitent Montréal à Verdun par exemple dans ces quartiers pourris. Tu viens de l’extérieur, et tu te dis, mais c’est normal que les femmes soient obèses, que les hommes soient laids, tellement il y a une espèce d’osmose entre l’absence totale de structures, le *no man’s land* total etc. Et si les expériences artistiques s’arrêtent à la création d’un manque, c'est-à-dire le fait de nous faire prendre conscience qu’on vit vraiment dans une ville pourrie, ça suffit pas et effectivement c’est intéressant qu’il y a ait des expériences artistiques qui t’aident à penser que tu peux passer à autre chose, que tu peux vivre autrement etc. Mais cette idée de rupture qui fait apparaître du sens, la création d’un manque, bon il faut que ça soit accompagné après. Parce que tu ne laisses pas les types dans la merde...

*Bernard Lamizet :* Ca, oui, il n’y a pas un problème…Justement, ce que je trouve intéressant, c’est que d’une certaine façon, ça oblige l’accompagnent à sortir des réseaux classiques. Ca oblige l’accompagnement à se donner de nouveaux modes d’interprétation et de regards sur la ville, et c’est ça ce qui est important. Je n’ai pas habité, mais j’ai travaillé pendant cinq ans à Garge les Gonesses, qui est un désastre en matière d’urbanisme et d’aménagement, mais les mômes que j’avais, ils s’étalent appropriés le quartier. Pour eux c’était leur quartier. Donc, il ne s’agissait pas de leur dire que c’était un quatre pourri, mais de leur donner les moyens d’investir le quartier autrement que dans les logiques fonctionnelles dont on a parlé. C’est à ça que servent les artistes. Parce que les artistes ont un autre énorme avantage, un énorme apport, c’est que l’intervention d’un artiste dans un quartier lui donne une légitimité qu’il n’avait pas. Mon quartier c’est dans le bas de la merde, et il y eu des artistes dedans.

*Hervé Vieillard Baron :* C’est différents des enclaves de Garge les Gonesses. Les jeunes des quartiers, ils vivent leur cité comme une enclave un peu fermée, qu’ils se sont approprié, ce n’est pas un lieu artistique et il n’y a pas eu forcément de spectacle artistique.

*Bernard Lamizet* : Non mais je pense qu’il y aurait une intervention artistique dans ces quartiers, ils l’apprécieraient justement pour ça.

*Hervé Vieillard Baron :* Ça pourrait être une ouverture vers autre chose…

*Pascale Simard* : Ce que je trouve intéressant, c’est effectivement cette question des artistes ou pas seulement des artistes, c'est-à-dire que cette approche sensible, elle nous fait, elle nous a fait à quelques-uns au moins toucher du doigt qu’effectivement la ville n’est pas seulement fonctionnelle, qu’il n’y a pas seulement des usagers et qu’il y a une approche probablement symbolique, à développer. C’est Philippe Chaudoir qui propose ce mot-là, symbolique. Voilà on commence à toucher ça du doigt, mais c’est quelque chose de naissant. Ce que je voulais rappeler avant de s’arrêter pour déjeuner, c’est que par rapport aux questions que l’on avait identifiées avec François Dib au vu des entretiens préparatoires, ce groupe-là on a abordé pratiquement tout, c'est-à-dire les articulations entre approche sensible et créativité collective, les synergies, les ouvertures… Souffrance, on n’a pas parlé de souffrance, déviance – on en a peu parlé, on a parlé de la rupture et puis du fait qu’on ne parle que d’une échelle. Ce dernier point il faut l’avoir toujours en mémoire. Je ne sais pas s’il faut chercher à le résoudre, mais au moins l’avoir en mémoire en disant ça ne suffit pas. Par contre on a parlé par mal du rôle de l’approche sensible, mais on n’a pas tellement parlé du rôle de l’approche collective, des deux journées de créativité collective. C’est quoi ? Parce que là aussi il y a eu des controverses pendant les journées, avec les participants…

*Bernard Lamizet :* Des controverses qui portaient sur quoi ? Que c’était nul, que ça ne servait à rien, ou qu’elle n’apparaissait pas ?

*Pascale Simard :* Les trois, selon les personnes… Que ce n’était pas les bonnes méthodes, que faire des post-il ce n’est plus de notre âge, etc…

*Olivier Soubeyran :* Tu veux dire des gens de l’agence ou tu veux dire tout le monde ?

*Pascale Simard :* En fait la résistance était plutôt du côté des chercheurs

*Nadia Arab :* Oui, mais les chercheurs sont forcément mal à l’aise. Je le dis assez facilement parce que je suis Maître de Conférences et donc chercheure, je pense qu’ils vont forcément être au début mal à l’aise, parce que c’est l’antithèse de la démarche scientifique. Voilà, parce que la question de l’incertitude elle s’applique également à la question : comment le chercheur intervient. Il y a là la question des modes de production scientifique du savoir, par rapport à laquelle il faut réfléchir.

*Olivier Soubeyran* : Non, je ne suis pas du tout d’accord, tout dépend de la conception de la démarche scientifique qu’on a. C’est une branche sur un processus de découverte et il y a un tas de bouquins qui ont été écrit là-dessus, tu es plein là-dedans.

*Nadia Arab :* Mais moi personnellement ça ne me gêne pas.

*Bernard Lamizet :* Ce qui moi, me met extrêmement mal à l’aise et particulièrement quand je discute avec les collègues sur la politique ou les collègues travaillant sur la ville, c’est le fait qu’aujourd’hui on ne fait plus gaffe à la parole. La seule chose qui importe c’est l’action, et on oublie de prendre en considération le mot, la parole, dans sa consistance propre. Et je pense que c’est à ça que peuvent servir les post-it. Les post-it, à condition qu’on les lise, si on les prend comme des manifestes d’urbanisme c’est nul, y a pas de problème. Mais si on prend les post-it pour ce qu’ils sont, c’est-à-dire pour l’expression d’une parole, il faut les interroger en tant que parole avec tout ce qu’elle révèle d’inconscient, de regard sur la ville, de contradiction, de tension, alors à ce moment-là ils deviennent important.

*Olivier Soubeyran :* Je pense que c’est un moment de regard réflexif, c’est ça que le truc, c’est un instrument de réflexivité.

*Michel Piccardi :* Juste une chose quand même qu’il faut dire sur la créativité, on aurait peut-être dû passer dix minutes à leur expliquer comment ça marche, qu’il y a deux cerveaux, etc., et puis un certain nombre des gens se seraient calmés par rapport à ça. Parce que quand on explique comment ça fonctionne, qu’à un moment il faut lâcher prise, et qu’après la raison revient et qu’on trie et qu’on évalue, il y a des gens qui disent d’accord je joue le jeu il n’y a pas de problème. Si on ne leur explique pas, il y a du flou artistique.

*Pascale Simard :* Oui en fait je m’y attendais assez à ce que ce type de retour, et ça a été fait de manière très correcte, personne n’a dit « ça marche pas c’est nul votre truc ». Mais effectivement il y en a qui ne se sont pas sentis pas du tout à l’aise et moi je pense que, de la même manière qu’on s’est posée tout à l’heure la question de la légitimité de l’approche sensible, la légitimité de ce type d’approche de créativité collective se pose aussi, dans le monde professionnel, dans le monde universitaire – ça je connais moins bien donc pour moi ça a été plus un étonnement –

*Philippe* *Mallein* : Mais c’est pire dans l’université (acquiescement du groupe).

*Pascale Simard :* Mais ces questions-là et leur légitimité par rapport à des élus, à la maîtrise d’ouvrage, est-ce qu’ils doivent être dedans ou pas, c’est un peu comme tout à l’heure. Et juste pour alimenter, il y avait une question que moi je trouvais intéressante, qui avait émergé au Confluent. Là on avait beaucoup travaillé dans l’imaginaire, il y avait des artistes, et puis après créativité collective. Tac tac tac, une demi- journée, post-il, méta-plan et présentation du projet de chaque groupe. Et là grande frustration de tout le monde, en disant on était pas du tout là-dedans la veille, on était dans l’émotion, l’imaginaire, etc., et le lendemain on nous remet devant un plan.

*Nadia Arab :* Oui et on repart dans nos machins comme d’habitude.

*Pascale Simard :* Oui, et donc là je m’étais dit, le retour des projets, une fois qu’on a pensé, réfléchi tous ensemble les projets et les concepts, les propositions, comment sur la formalisation de ces propositions, on reste dans quelque chose de plus sensible, avec les artistes, par exemple avec la directrice de théâtre qui était là à Confluence. Ça voilà, il y aurait probablement plein de choses à faire là-dessus, mais c’est compliqué.

*Michel Piccardi :* Il y a plein de choses à faire là-dessus. Mimer, dessiner, coller, moi j’ai travaillé en créativité sur des sujets très sérieux où on fait entrer les gens dans le mime, dans le dessin et dans le collage, et il se passe plein de choses très, très riches, plus fortes que les mots et plus intéressantes. Et même, j’ai animé des séances de créativité avec des designers, des dessinateurs qui dessinaient ce que les gens imaginaient, on commençait à le rendre tangible, perceptible. Il y a tous ces champs là qu’on n’a pas explorés. On n’était que dans le registre du mot.

*Bernard Lamizet :* Mais pour dessiner ce que quelqu’un imagine, tu es bien obligé de passer par les mots.

*Michel Piccardi :* Oui, c’est un dialogue, il y a quelqu’un qui dessine ce que le groupe imagine, et le groupe lui répond : tu t’es gouré, c’est plus en bas etc.

*Olivier Soubeyran :* Juste un mot, je pense que ça va être utile juste dans un compte rendu peut-être pour le PIRVE, de se demander finalement quels enjeux différenciés apparaissent lorsque tu fais appel à la méthode imaginaire, sensible de Gwiazdzinski et celle de Philipe Mallein. C’est peut-être pas les mêmes univers, ça n’a peut-être pas la même efficacité, ça ne s’adresse pas du tout au même retour d’expérience, ça provoque pas le même type de réflexivité chez les acteurs, il y a des choses qui sont peut –être mieux partagées sur un semble de gens qui participent, alors que d’autres sont plus spécifiques. Il me semble que ça serait très intéressant de dire, ce n’est pas le sensible en soi, mais on l’approche par deux projecteurs qui ont des spécificités, des économies différentes.

*Philippe Mallein :* Je suis d’accord avec toi, je trouve que les deux, ça s’articulait pas mal. Le fait qu’on ait fait une première journée et ça a bien préparé la démarche de créativité du lendemain.

*Olivier Soubeyran :* C’est plutôt entre la proposition Philippe Mallein « le jeu sur les paradoxes », et d’autre part la proposition Gwiadzinski qui est autre chose, qui est plus sur une autre forme de découpage et de repérage du sensible. C’est ça ce que je veux dire.

*Pascale Simard* : Voilà pourquoi, moi je pense qu’il faut différencier l’expérience Confluent d’un côté et l’expérience Bellecombe de l’autre. Parce que pour Bellecombe on a repris l’idée de la marche, du carnet de route, etc. Mais il y a plus cette pate Gwiadzinski et il n’y avait plus les artistes. On peut plus là, parler tout à fait d’entrée Gwiadzinski. Par contre sur le Confluent, la marche avec Luc a bien fonctionné, mais la séance de créativité animée et coordonnée par Luc Gwiadzinski a moins bien fonctionné.

*Olivier Soubeyran :* Mais provoquer un regard réflexif à partir de paradoxes, ce n’est pas la même chose que provoquer un regard réflexif à partir de la prise en considération d’un regard artistique sur le monde quotidien. C’est ça que je veux dire. Cela doit être exploré.

*Nadia Arab :* Il peut y avoir une analyse comparative des deux méthodes.

*Olivier Soubeyran :* Voilà c’est ce que je veux. C’est simple hein. Mais très difficile à faire par contre.

Après-midi

Pendant le changement du matériel d’enregistrement défectueux, un échange s’est tenu sur la résistance des milieux de l’urbanisme à l’utilisation de méthodes de créativité et d’innovation utilisées dans les domaines de l’industrie et du marketing. Il est souvent évoqué le fait que produire la ville, ce n’est pas comme produire des yaourts ou des voitures…

*Michel Piccardi :* Est-ce que cela ne veut pas dire que dans l’analyse de ce travail de créativité il ne pourrait pas y avoir quelqu’un cahrgé d’extraire les valeurs. Parce qu’elles y sont toutes, mais non formulées en termes de valeurs. Voilà, il pourrait y avoir un vrai décodage, non seulement sur les scénarios, les projets, mais sur les valeurs. Oui, ça peut être les sémiologues, ça peut être les philosophes, les sociologues, il y a de tout ce qu’il faut.

*Olivier Soubeyran  :* Et si on poursuit le truc, on pourrait dire que là où il y une rupture, c’est qu’on avait des tas de mécanismes, des tas de stratagèmes d’immunisation de notre propre pensée en tant que urbanistes qui nous faisaient croire qu’on maitrisait à peu près les conséquences de ce qu’on racontait, alors que maintenant on est peut-être dans des situations où on se rend compte que ces mécanismes d’immunisation ne servent plus. Et c’est les conséquences non-intentionnelles qui deviennent le révélateur du sens finalement de l’action, qui nous échappe quoi.

*Pascale Simard*: Quand on regarde et on approfondit les résultats de ces deux ateliers, mais aussi des travaux faits à différentes échelles (réflexion prospectives à la région urbaine de Lyon, ou d’autres réflexions dans d’autres cas sur des projets plus petits) ; dès qu’on se débride un peu, dès qu’on est soit dans la réflexion prospective, soit comme là dans le cadre de recherches ou de démarches expérimentales, et qu’on se lâche, il semble y avoir deux éléments forts qui ressortent. Il y a deux tendances dans ce qu’on fait et qui sont là ensembles en termes de finalités. Il y a d’un côté une finalité qui tend vers travailler, comment dire, la « reconnaissance » des individus à travers les approches patrimoniales, symboliques, culturelles, l’ancrage des gens, faire en sorte qu’ils se sentent reconnus, en sécurité, valorisés etc. toute cette partie reconnaissance – c’est une finalité des choses qui sont proposées, on la voit. Et de l’autre côté et en même temps – l’autre finalité qui pointe un peu de manière moins explicite mais quand même, qui est l’ouverture, l’émancipation, c’est-à-dire donner aux gens la possibilité de faire leur propre choix, voilà c’est-à-dire augmenter les possibilités de choix des personnes.

*Bernard Lamizet :* De choix, dans quel domaine ?

*Pascale Simard* : Par exemple, il y a un domaine où sa s’exprime énormément de façon explicite, c’est le sujet majeur, mais ça ressort aussi dans d’autres domaines, c’est la mobilité. La mobilité où l’entrée c’est de moins en moins de dire on fait des *infras* de transports, de plus en plus de dire on permet aux gens de choisir leur propre mode de transport. Et donc on commence à parler de système d’information. Ca ne veut pas dire que le fonctionnel disparaît, il ne disparaît pas évidement, mais c’est que la manière de regarder les choses est différente. Il y a encore « l’ancienne manière » qui consiste à dire « il faut pousser les gens à laisser leurs voitures et à prendre les transports en commun ou à marcher à pied », on met des règles, des obligations, des prescriptions, des interdictions, c’est toujours là, mais à côté ce qui émerge c’est qu’on va transmettre aux gens plus d’information sur les choix possibles pour aller d’un point à un autre, savoir ce qui est plus rapide, plus polluant, etc. à un instant t. On va permettre aux gens de mieux comprendre l’impact de leurs propres actions et choix, et on va leur donner plus de choix et plus d’intelligence sur les choix.

*Nadia Arab*: On va jouer sur l’externalisation de la responsabilité

*Pascale Simard* : Voilà, voilà.

*Philippe Mallein* : Mais c’est à peu près la même chose que la reconnaissance ?

*Pascale Simard :* Alors pour moi, pour moi ça, je… ça marche ensemble mais c’est difficile à faire passer. A part pour les sociologues, bon, attachement-détachement, ils connaissent…

*Bernard Lamizet* : Ce que je veux, c’est mettre en bémol, c’est que c’est bien gentil là l’ouverture des choix mais la ville c’est un espace social (*et de pouvoir*) et par conséquent le problème des choix, on est quand même un million et demi ici, donc comment on fait pour que nos choix soient compatibles avec les choix des autres ? Je trouve que ce n’est pas un hasard que l’exemple qui apparaît ici soit sur la mobilité. Parce que c’est sur la mobilité que la question des choix devient tendue, parce que moi je voudrais qu’on interdise les voitures sur la Croix Rousse, qu’on n’en parle plus, qu’on supprime le parking de la place Chardonnet parce que cela n’a pas de sens.

*Pascale Simard* : Moi, je ne sais pas si c’est bien ou si c’est mal, à mon sens cela exprime aussi une chose, c’est que le fait d’interdire aujourd’hui ou de faire *un* choix, ça repose la question posée par Nadia tout à l’heure, c’est la question de la de la responsabilité ; qui décide, qui assume les responsabilités et qui en assume les conséquences.

*Nadia Arab* : C’est l’externalisation de la responsabilité sur la personne individuelle, tu seras responsable de ton machin carbone etc. C’est politiquement justifiable.

*Michel Piccardi* : Et ce qui est intéressant et ce qui fait toute la difficulté, c’est que quand tu vas aborder ce travail par l’angle des valeurs, tu vas te heurter aux décideurs politiques qui ne cherchent pas à comprendre les valeurs que tu projettes à moyen terme. Parce qu’il n’a pas forcément la culture, et ce n’est peut-être pas là-dessus qu’il joue sa carrière et sa vie personnelle, il la joue à deux ans ou à trois ans, le discours entre les valeurs projetées et puis l’imaginaire des élus, c’est pas tout à fait la même chose.

*Nadia Arab* : Oui, cette question des valeurs, moi je crois qu’il ne faut pas l’évacuée, c’est un enjeu important notamment dans l’expression de ce qu’on fait, quand on fait quelque chose, mais alors c’est l’explosion entre le technique et le politique quand même. Parce que si on se place toujours moins du côté du point de vue de la ville, mais du point de vue des gens qui sont en train d’essayer de faire quelque chose, dans le champ urbain, il y a quand même cette relation politique-technique. Et si le technicien - ce qu’il fait en réalité, qu’il le dise ou qu’il ne le dise pas, qu’il en soit conscient ou inconscient - de toute façon le technicien a une dimension politique. D’ailleurs c’est quelque chose que l’on observe en entrant par d’autres entrées dans les questions d’action publique urbaine, cette question de la relation entre le technique et le politique, elle commence un peu à exploser. Et notamment sur la « reconnaissance », au sens où on admet la dimension politique du technicien. Et ce n’est pas facile à gérer cette relation entre le technique et le politique si le technique commence à réfléchir en termes de valeur, parce que c’est censé être la prérogative du politique. Finalement, pour les élus c’est devient très compliqué en tout cas.

*Pascale Simard :* Je crois aussi que pour les techniciens c’est aussi très compliqué.

*Bernard Lamizet :* Le technicien aussi a des valeurs.

*Nadia Arab :* Bien sûr, bien sûr.

*Michel Piccardi :* Moi, je vais vous donner un exemple sur le Confluent. C’était un cabinet d’urbanisme de 500 personnes et de réputation mondiale. Le premier projet avait bourré la presqu’île d’objets architecturaux. Et Herzog et De Meuron arrivent et disent au Maire  « devant le cours de ses deux fleuves, la ville se retire », point. Tout le monde est scotché…Bien évidement, c’était une valeur, priorité à l’environnement, priorité à la majesté du site, la ville ne va pas jusqu’au bout, elle s’arrête avant. C’était fort, et là ils ne se sont pas dégonflés, et c’est pour ça qu’ils ont gagné.

*Nadia Arab* : Ce n’est pas d’eux dont je parle. Moi, je parle de ceux de l’Agence, des DGA des DGS.

*Michel Piccardi :* Mais eux ils font presque le même métier sauf qu’ils ont une dimension de dessein, de vision très fort, qu’ils sont très autoritaires là-dessus.

*Nadia Arab :* Oui eux, ils sont autorisés à l’avoir.

*Michel Piccardi :* Oui, ils sont autorisés à l’avoir,

*Pascale Simard* : On retombe sur la question de la légitimité.

*Michel Piccardi :* C’est là-dessus qu’ils deviennent ce qu’ils sont aussi.

*Bernard Lamizet :* Sauf que ça me paraît quand même grave si l’urbanisme abandonne la légitimité aux techniciens et pas aux politiques.

*Nadia Arab* : Je n’ai pas dit que c’est ce qu’il fallait faire, je dis que c’est la question où on va avoir un problème de culture professionnelle, de culture politique, ça se heurte à des choses très fortes en tout cas dans nos sociétés.

*Pascale Simard* : C’est peut-être aussi une des raisons pour lesquelles ils y a des techniciens qui essayent d’aller voir du côté des habitants, parce que c’est une façon de ne pas faire reposer les choix politiques sur eux en tant que techniciens. Ils peuvent aussi aller parfois chercher un argumentaire qui peut faire contrepoids par rapport au point de vue un peu court du politique. Voilà, moi j’ai vu un certain nombre de techniciens, pas toujours à l’aise parce que parler avec les habitants ce n’était pas leur truc, mais des fois ils y vont un peu pour ces raisons là, parce que cela les allège quelque part.

*Olivier Soubeyran :* Mais par rapport à ce que tu viens de dire, par rapport à la question de la responsabilité que l’on délègue, par rapport à l’enjeu de donner du choix à, ou alors de travailler sur la capacité à bien utiliser le choix que peuvent avoir les usagers. Ce serait assez intéressant de situer l’intervention des méthodes de créativité collective. Au fond, elles interviennent où et elles se substituent à quoi et à qui, à quel type de compétence ?

*Bernard Lamizet :* Mais est-ce qu’il faut qu’elles se substituent. A mon avis elles ne se substituent pas…

*Michel Piccardi :* Elles s’additionnent, elles apportent un plus, elles ne viennent prendre la place de quelque chose.

*Olivier Soubeyran* : Oui, mais il y a quand même un schéma nouveau qui apparaît… enfin peut-être.

*Maël Meralli-Ballou :* C’est ce qu’on disait tout à l’heure, cela ne peut pas remplacer le diagnostic, mais ça apporte des cartes supplémentaires au diagnostic.

*Michel Piccardi :* Ca peut se substituer à la vision inspirée d’un urbaniste génial.

*Nadia Arab* : Ah ça oui

*Olivier Soubeyran :* Enfin il y a une évolution dans le mode de répartition des responsabilités, on le voit bien, il y a des ruptures, il y a des urbanistes qui disent « mais, on croit plus tellement à ce qu’on fait, au fond on ne sait pas très bien ce qu’on fait… ». Ce n’est pas seulement un problème d’empilement, mois je crois qu’il y a une substitution, mais bon…

*Bernard Lamizet* : Il me semble que, avant, le travail des urbanistes était soumis à l’appropriation de leur travail par les habitants. (*Réactions du groupe*). Bon, j’enlève soumis. Se confrontait à. Il me semble que l’introduction des méthodes créatives fait mettre la parole des habitants avant l’intervention des urbanistes.

*Michel Piccardi :* Ca c’est le volet important, et je voulais le renforcer par ce qui se passe aujourd’hui dans l’industrie et le marketing. On voit qu’Internet a donné le pouvoir aux consommateurs qui commencent à co-construire les objets et les marques. Donc les marques perdent du pouvoir face aux consommateurs. Ce que vous exprimez là, c’est la même idée. C’est que quelque part l’urbaniste ou le marketeur - c’est des métiers parallèles- perd le pouvoir face à l’habitant qui se remet en position d’expert à travers la concertation et/ou à travers Internet et/ou à travers des ateliers comme ça. Et là d’un seul coup, il y a une remontée en puissance de l’utilisateur du territoire, de l’habitant, ce qui veut dire que l’urbaniste n’est plus tout puissance, c’est-à-dire qu’il va partager son pouvoir. Ca c’est un vrai enjeu.

*Philippe Mallein* : Je suis complètement d’accord avec ça, c’est typiquement ça

*Michel Piccardi :* Et c’est partout, c’est un phénomène même général, ce n’est pas que dans la ville, c’est partout.

*Philippe Mallein* : C’est le même enjeu que je retrouve avec les ingénieurs. Les ingénieurs qui découvrent, qui sortent des technos très en pointe, ils sont un peu désemparés par rapport aux réactions de la population à leur égard. Bon bien sûr il y a des réactions politiques virulentes anti-techno qui existent.

*Michel Piccardi :* Il y a la polémique autour des nanotechnologies par exemple.

*Philippe Mallein :* Oui, mais il n’y a pas que ça, il y a aussi le fait que ce sont aussi des gens qui ont envie de contribuer à améliorer le mode de vie des utilisateurs de leurs techniques. C'est-à-dire ce ne sont pas des « marchands » particulièrement, et ils sont complètement désemparés par le fait qu’ils n’arrivent pas très bien à comprendre quel sens ça peut avoir pour des habitants ou pour des usagers.

*Michel Piccardi :* Oui on la détourne parfois leur innovation.

*Philippe Mallein :* Oui, bien sûr, complètement, et ils découvrent des choses qu’ils ne comprennent pas et puis c’est très difficile de comprendre. Donc en fait ce jeu consistant à dire « il faut aussi que nous, nous nous mettions aussi en situation de créativité et d’imaginer un certain nombre de choses », c’est d’un certain point de vue essayer de se mettre en position de vivre un peu comme un utilisateur potentiel et de changer nos rôles. C’est un jeu de rôles qu’on fait à ce moment-là. Alors ça rejoint ces questions identitaires dont tu parlais tout à l’heure, c’est à dire cette idée que l’habitant aujourd’hui veut à la fois, avoir une forte reconnaissance ancrée aux lieux, située sur la personne, et en même temps veut une ouverture. Il veut à la fois une identité forte et une identité ouverte. Je pense que tout le monde est dans cette situation-là de tous les côtés et du coup il faut effectivement ouvrir çà des questionnements qui font que « comment je fais pour me mettre à la place de l’autre ou pour être moi-même et ouvert et donc comment on fait ? ». Alors les méthodes de créativité collective, ça fait partie des méthodes, mais après il y en a d’autres. Il y a sûrement d’autres possibilité, mais en tout cas les jeux de rôle… Enfin je pense que les rôles changent.

*Olivier Soubeyran*: Juste une petite remarque, si on part de l’idée que l’action urbanistique n’est plus capable de contrôler les conséquences qu’elle peut avoir sur le tissu social et que cela devient embêtant parce que c’est précisent ces conséquences qui font émerger de nouveaux publics, etc., qui donnent le sens à l’action que l’on veut pourtant avoir, même si on a des raisons d’agir etc. Alors, est-ce que les méthodes de créativités collectives ne sont pas un lieu, comment dire, où on essaye de comprendre le tout à partir de la partie, c'est-à-dire qu’on essaie d’anticiper à partir d’un jeu dont on sait qu’il va être compétemment en billard, ça donne des choses, ça se répercute, il y a de l’impondérable, il y a de l’imprévisible, de l’inconcevable et on essaie de concaténer en deux jours ce qui pourrait advenir à une échelle beaucoup plus vaste, de l’émergence de publics, de choses qu’on n’arrive pas à prévoir, etc., de manière à ce que on se retrouve toujours devant le schéma classique de l’urbaniste qui consiste à essayer de fonder en raison l’anticipation, et d’avoir des gestes sur le territoire qui aient du sens au moment où il le fait , suffisamment puissant pour ne pas être démenti par les faits, surtout que maintenant ce sont les conséquences qui deviennent importantes.

*Pascale Simard :* une sorte de réduction de ce qui pourrait se passer ?

*Olivier Soubeyran :* Voilà, une espèce de réduction…C’est une hypothèse. Pour rester dans le schéma classique du pilotage a priori et pas par les conséquences.

*Pascale Simard* : Cela dit, dans les entretiens de retours qu’on a fait, il y a l’idée justement que ce qui était intéressant c’est que tous les acteurs ont été mis au même niveau. Et c’est toute la différence entre les méthodes type concertation, enquête etc. - qu’on ne pratique pas toujours comme il faudrait, mais que parfois on pratique bien. Il y a de la concertation, il y a des enquêtes socio, il y a du marketing urbain, on va écouter tout le monde, on met en dialogue, et puis il y a toujours un assembleur qui écrit, mais tout ça c’est fait correctement. Sauf que quand on fait ça, celui qu’on va voir et celui qui parle il n’est jamais sûr d’être pris en compte et il ne sait pas comment il va va être pris en compte. Alors que dans les séances de créativité, c’était différent, c’est-à-dire que tout le monde avait la même casquette. Il était là, il avait le droit à la parole, et cette parole était prise en compte comme celle des autres en temps réel. Je pense que c’est le plus qui fait la différence.

*Olivier Soubeyran :* Oui, c’est le bouillonnement créateur comme métaphore, comme raisonnement analogique, la partie pour le tout, sur ce qui pourrait se passer si on faisait une intervention. C’est une contraction dans l’espace et dans le temps, on essaie d’anticiper sur ce que peuvent donner des mises en réseau improbables, des émergences de publics qu’on n’avait pas prévus, c’est ça le bordel en planification ! Si tu fais une action tout à coup tu as un public qui émerge qui n’était pas prévu.

*Philippe Mallein :* Je vais vous proposez une expérience, parce que dans ce que vous dites, ça me rappelle ce que j’ai fait à Grenoble avec la commuté d’agglomération. On avait travaillé avec un groupe de 300 habitants pour faire un travail d’imagination de ce que pourrait être Grenoble en 2020. Et je me souviens, donc on avait fait tout ce travail, on avait présenté ça aux élus avec un grand machin etc. et la réaction des élus m’avait stupéfaite. C’est qu’ils étaient absolument jaloux de ce qu’on avait fait. Ils disaient, « mais comment ça se fait que les habitants ils ont le droit de rêver, mais alors nous, on n’a pas le droit, c’est interdit pour nous», etc. Mais une jalousie improbable, inimaginable, vraiment. (*Pas le maire ?*). Le maire n’était pas là, mais il avait des maires de communes, les maires de toutes les communes de l’agglomération de Grenoble bien sûr, et le maire de Grenoble il n’était pas là ce jour-là, mais ce n’est pas grave. Je n’ai pas compris ça, je pense que cela correspond à des histoires justement de reconnaissance, d’identité ouverte où l’élu il s’aperçoit finalement qu’il ne sait pas trop, j’ai l’impression qu’il est un peu pommé lui aussi.

Echanges pour décider que Michel Piccardi présenterait la synthèse du groupe en plénière.

*Pascale Simard :* Michel je reprends mes notes… on est parti sur la question de l’approche sensible, donc on a commencé en disant que dans un projet ça ne suffisait pas, que peut être il faudrait d’autres approches complémentaires, on en a cité un certain nombre : des approches plus objectives, des enquêtes plus spécifiques sur les habitants et les usagers etc. ; et ce qui nous a amené à poser la question de la légitimité de ce type d’action et je crois que ce qu’on a dit en fait c’est que la marche n’était probablement tant quelque chose qui avait a voir avec l’approfondissement du diagnostic, mais plutôt avec l’évolution, l’interpellation de la posture des individus qui participaient.

*Michel Piccardi :* Je vais retenir aussi autre chose, c’était l’idée que l’approche sensible était complémentaire à l’approche objective de toute façon.

*Pascale Simard*:Tout a fait, mais il pouvait y avoir à côté de cela une démarche artistique, une approche symbolique– tout ça c’est des approches complémentaires intéressantes, mais que le fait de marcher ensemble certainement, un des intérêts c’était d’interpeller la posture du chercheur autant que du professionnel.

*Elodie Mathieu :* Et de créer un collectif

*Nadia Arab :* On avait parlé de réflexivité, décloisonnement des pensées, mode d’émergence des tensions

*Pascale Simard :* Et puis aussi prendre conscience qu’on ne sait pas, c’est-à-dire que de toute façon on ne sait pas et on ne saura pas. Quelque soit la quantité d’information d’enquête et de marche qu’on pourra faire, on ne maitrisera jamais ni le présent de la ville, ni son futur, ni les conséquences. Après, je vais aller très vite car il nous reste peu de temps, on a abordé quelques limites – le fait que le côté Sirius, la posture dans les nuages et la posture « sensible » entre guillemets qui était du côté de l’espace du marcheur, du piéton, de l’espace individuel. Et on a dit que cette méthode nous amène à regarder les choses à l’échelle du piéton qui est intéressante, mais du coup on oublie qu’il faut aller regarder l’autre échelle, celle de la métropole, au-delà du quartier.

*Nadia Arab :* Il y avait des absents aussi – les promoteurs, les décideurs politiques.

*Bernard Lamizet :* La rupture, la création de manque…Et puis on a commencé à parler de la partie créativité, on a dit que les deux fonctionnaient bien ensemble dans le sens où cette marche crée une rupture, à la fois une rupture dans la dimension individuelle, mais aussi une expérience collective qui facilitait la créativité collective du lendemain.

*Pascale Simard :* Et sur la partie créativité on a dit que ces approches de créativité dans le monde de l’urbain étaient assez controversées. Et que néanmoins il faut réfléchir à d’autres modes de production scientifique notamment, mais aussi de production de la ville.

*Elodie Levasseur* : On a parlé aussi souvent d’appropriation. On a dû utiliser ce mot une trentaine de fois. L’appropriation de la démarche de créativité par les experts, l’appropriation des habitants de ce qui est proposé par les urbanistes, la question même de transfert. On a beaucoup parlé d’appropriation de la démarche proposée lors de l’atelier, par les techniciens, par les urbanistes d’ici qui n’ont pas fait partie de l’atelier, et appropriation par les habitants, ou par l’habitant, de ce qui est proposé.

*Bernard Lamizet :* L’appropriation par chacun des acteurs

*Pascale Simard :* On a posé la question de la légitimité de cette approche de créativité aussi, qui, pourquoi, comment ?

*Nadia Arab :* Il faut aussi la place de la créativité, quel rôle elle joue dans la production de sens et de signification, de valeurs…

Pascale Simard : Et puis on s’est dit qu’il fallait situer l’intervention de ces méthodes de création collective, à qui et quoi elles pouvaient se substituer ou s’additionner.

*Olivier Soubeyran* : Il y a aussi quand même la porté de ces méthodes de créativité collective issues de l’entreprise quoi qu’on pense, c’est quelque chose qui va se poser, est-ce que c’est un transfert d’un nouveau mode de rapport de la métaphore du rapport de l’entreprise au territoire ? C’est un nouveau modèle peut-être, mais en tout cas je ne pense pas qu’on puisse évacuer cette discussion.

*Nadia Arab :* Au moins au plan méthodologique, parce que ce sont des connaissances qui ont quand même été fabriquées dans et pour d’autres contextes. Dans quelle mesure, et avec quelle précaution méthodologique ? Peut-être la réponse est très simple c’est « oui, absolument ». Mais on ne peut pas éviter de prendre la question avec sérieux, dans quelles conditions méthodologiques, qu’est-ce qu’on peut en prendre, en pas en prendre, etc.

*Pascale Simard :* On a parlé aussi de l’émergence de ces questions et du rapport à la responsabilité,

*Olivier Soubeyran :* Oui ça c’est intéressant ces questions de transfert de responsabilité, du rôle politique des techniciens.

*Nadia Arab* : A partir de ce moment où on dit « réflexion sur le sens ce qu’on fait », derrière cela veut dire dimension politique de l’action.

*Pascale Simard :* On va s’arrêter, d’autres attendent déjà dans le couloir…

Groupe 3 : L’impact des méthodes utilisées sur les résultats obtenus

**Participants** : François Dib, Natalia Fillod, Philippe Chaudoir, Chloé Vidal, Edith Besson, Corinne Vedrine.

Matinée

*François Dib* : Stagiaire à l’agence depuis 4 mois, j’ai participé à la fabrication des dossiers d’aujourd’hui et à l’expérience sur Bellecombe. J’ai rencontré certaines personnes présentes aujourd’hui dont Philippe et Edith, je connais aussi Natalia qui est dans les mêmes bureaux que moi.

*Natalia Fillod* : J’ai participé à l’expérimentation 2009 sur Confluence (mais pas à la dernière demi-journée de cette expérience en raison d’un comité technique qu’elle ne pouvait pas manquer ce jour-là).

*Philippe Chaudoir* : J’ai participé au premier groupe sur le Confluent et sur Bellecombe, mais dans les deux cas je n’ai participé qu’à la partie immersion sur le territoire en raison de problèmes de temporalité. On trouve ces expériences intéressantes mais on tombe sur des rigidités propres à notre domaine. J’ai continué à suivre ça de manière importante, car j’ai travaillé pendant 5 ans sur une opération qui s’appelait « Mission repérage » qui fait partie des grands classiques de ces méthodes-là, qui était un travail de mise en relation d’un élu et d’un artiste, qui impliquait en termes d’approche sensible des élus (maires ou élus à l’aménagement et l’urbanisme et surtout pas à la culture) dont l’objectif était de produire des croisements de regard assez denses avec un protocole assez proche de celui qu’a élaboré Luc, président du POLAU à Tours, qui s’appuie sur l’artiste Maud Le Floch. On a essayé d’explorer ce cadre expérimental où on met en relation des visions, ici politique et esthétique, sur des territoires bien particuliers, 17 en tout, qui fait l’objet d’un texte disponible dans tous les bons centres de documentation. Je suis intéressé non pas à l’élaboration d’une méthode mais je pense qu’on doit rester davantage dans l’expérience et dans le processus comme l’a rappelé Luc Bousquet ce matin. En gros, pour moi c’est important de ne pas se presser d’aller à la finalité. J’ai pas réagi à quelque chose qu’a dit Luc Bousquet tout à l’heure mais j’ai envie de le dire maintenant : on parle beaucoup de l’intérêt pour des regards esthétiques, artistiques, dans ce type d’approches, et quelque part on ne met pas de mots derrière ça, on produit des effets d’évidence comme s’il y avait une compétence de l’artiste comme ça… Mais en fait on l’explicite assez peu. Et dans quelque chose qu’a dit Luc ce matin, il y a quelque chose à relever, il a parlé du passage aujourd’hui du projet au processus, qui serait une espèce de changement de paradigme en train de se mettre en œuvre. Mais d’un point de vue de la formation peu de choses existaient sur cela. Il y a quelque chose à relever, c’est que les artistes, ça fait 70 ans qui sont engagés là-dedans, ils sont passés d’un art orienté objet à un art processus et après des gens comme Marcel Duchan et toute une série de gens comme ça. C’est théorisé, concrétisé et construit comme un référentiel de l’action que de travailler sur le processus. Or, cette légitimité-là dans d’autres champs comme l’aménagement, le politique - elle n’existe pas du tout - et dans le champ universitaire non plus. Moi, auprès de mes collègues je passe encore pour un doux rigolo en m’intéressant à des choses comme ça. Pour produire des choses comme ça et les rendre valides, il faut produire de la légitimité scientifique en permanence sur d’autres champs, sur du *hard*, sur ce qu’on est censé faire.

*François Dib* : Si on dit qu’il y a un consensus pour dire qu’il faut de l’innovation, où est-ce que ces gens-là, qui sont réticents à ce dont on vient de parler, voient l’innovation ?

*Philippe Chaudoir* : Je dirais dans l’aménagement, on continue à imaginer l’objet, et dans le champ universitaire on ne pense pas innovation c’est clair.

*Natalia Fillod* : Quand chez nous on a commencé à réfléchir sur les processus d’élaboration de la connaissance et pas sur les résultats que cela pouvait produire, on a fait le constat au sein de l’Agence que, finalement, dans le milieu universitaire il y avait les mêmes tensions.

*Philippe Chaudoir* : C’est simple, le milieu universitaire c’est une machine à réglementer et à normer, et elle est fondamentalement non innovante.

*Natalia Fillod* : Quand on a monté le premier atelier, on a rencontré des gens qu’on avait invité un peu en se disant « *on ne sait pas où on va* ». Quand on a vu arriver des plasticiens, des musiciens… on est quand même très loin dans le champ de compétences, est-ce que le frottement va donner quelque chose ? Et en fait on a vu qu’ils étaient beaucoup plus libérés et beaucoup plus à l’aise que nous qui sommes censés être les plus formés au système urbain, et les scientifiques qui finalement réfléchissent sur le même objet avec une autre approche. Et finalement ce sont eux qui sont arrivés avec une aisance qu’on a perdue, je pense. Ça rend les choses encore plus difficiles mais au moins on voit qu’on n’est pas les seuls à marcher avec les mêmes tabous et les mêmes difficultés.

*Edith Besson* : Je n’ai pas participé à l’expérience de 2009 mais j’avais suivi les résultats car j’étais en contact avec Pascale l’année dernière, j’avais pu consulter tous les documents…etc. D’ailleurs, j’avais trouvé ça assez étonnant, notamment la manière dont c’était présenté dans les documents. Pourtant, je m’étais vraiment intéressé au truc, il y a plein de mots clés  - innovation, immersion, mélange, interdisciplinaire – mais j’ai compris l’esprit de la démarche vraiment quand je l’ai fait en 2010, j’ai compris de quoi il s’agissait. Je pense qu’avant j’avais pas vraiment compris, ça me renvoie à la difficulté de faire passer la légitimité d’un truc comme ça, même pour quelqu’un qui était convaincu à la base, j’ai eu du mal à saisir le truc. J’ai participé à tout le processus de l’expérience de 2010, j’avais été contactée en amont par Pascale pour savoir si ça pouvait rentrer dans le cadre d’un appel à projets PIRVE, la réponse était oui, c’était un peu l’occasion de suivre le truc. J’ai été formée par Philippe Mallein pour animer une séance de créativité, c’était une expérience super sympa, donc j’étais là à l’exploration, à la créativité, voilà. La démarche qui m’a fait intéresser à ça, comme je disais tout à l’heure…parce que j’ai un parcours totalement bizarre, en fait je me suis toujours intéressée aux questions d’innovation, si Pascale m’a mis dans ce groupe-là, ce n’est pas étonnant, parce que je me suis toujours intéressée au lien entre l’université et le développement économique des territoires. Ça peut paraître très prosaïque comme questionnement mais je pense qu’il y a un vrai enjeu de transfert des savoirs et d’innovation. Peut-être naïvement je pensais que le monde universitaire était plus innovant que ce qu’il est, ma carrière universitaire en a fait les frais parce que j’ai postulé à plusieurs projets de thèse qui ont, à chaque fois, été refusées, dont un avec Philippe où on a été bien déçus sur ces questions d’articulation avec les universitaires d’un côté et les artistes de l’autre. Enfin, voilà, on était sur des thématiques un peu comme ça et puis malheureusement ça n’a pas fonctionné, mais je cherche toujours des espèces de niches comme ça où il y a des assemblées qui réfléchissent à la ville. Cette question de la légitimité de ce que l’on fait, c’est quelque part se demander si on est tous convaincus de travailler sur les processus… C’est aussi, et c’est peut-être brutal, comment la vendre, comment la diffuser, quels mots trouver pour la diffuser, à qui… Moi, c’est des questions qui m’intéressent de travailler aujourd’hui. Question de la forme : au PIRVE on s’est mis d’accord de valoriser par un article scientifique les rapports finaux. A l’Agence d’Urbanisme, ils attendent sûrement autre chose.

*Philippe Chaudoir* : La question des sphères dans lesquelles cette question de légitimité est pertinente, elle engage des formes de restitution différente. On ne construira pas cette légitimité de la même manière dans le champ de l’université, dans le champ de l’aménagement.

*Edith Besson* : Surtout je pense que les institutions concernées, ou les personnes qui les représentent, viennent ici individuellement ou collectivement avec des attentes très fortes. Ce sont sûrement des institutions qui sont bloquées dans ce qu’elles veulent faire professionnellement, qui butent sur des choses. Donc il y a une réflexion derrière et une volonté d’avancer. Il y a des idées mais pas de matière.

*Chloé Vidal* : Pour ma part, je n’ai participé à aucun des ateliers qui m’auraient bien intéressé, j’ai été contactée récemment par Pascale, qui m’a proposé d’intervenir, avec aussi mon professeur en philosophie et Olivier Frérot. Moi, je suis assez interpelée par la question de l’impact des méthodes utilisées sur les résultats obtenus, je m’interroge aussi sur la façon dont les méthodes sont tributaires sur l’objet, c’est-à-dire la question inverse. Je m’interroge aussi au même titre qu’Edith sur les passerelles qui peuvent exister entre le monde universitaire et le monde professionnel. En étant en CIFRE c’est une question qui se pose d’emblée pour éviter d’aller vers une schizophrénie totale. Il faut essayer de cultiver des passerelles qui soient les plus confortables possibles. Egalement, dans le cadre de mon sujet de thèse c’est une question qui me touche beaucoup en termes de prospective. Je commence à réfléchir à la façon dont les méthodes de prospective jusqu’alors utilisées traduisent beaucoup de notre approche du territoire, de notre approche temporelle. Ces rapports-là m’intéressent particulièrement, et il me semble pour revenir aux passerelles entre monde universitaire et monde professionnel, qu’on est dans des phénomènes d’hybridation qui nécessitent une approche processuelle. On est dans un processus de transformation, on pourrait parler de transdisciplinarité plutôt que d’interdisciplinarité, ce qui traverse et pas simplement ce qui relie.

*François Dib* : Avec la particularité ici, qu’on ne cherche pas, à la différence de certains processus de négociation collective, par exemple de négociation internationale, à aboutir à un consensus opératoire immédiat.

*Chloé Vidal* : Construire les désaccords.

Edith Besson : Sur ce que disait Pascale tout à l’heure, sur la posture de l’Agence par rapport aux élus locaux, il s’agit de dire : « on présente plusieurs scénarios entre lesquels ils choisissent ou est-ce qu’on présente quelque chose dans lequel il y a tout » ? J’ai l’impression qu’on est dans le même questionnement, c’est-à-dire est-ce qu’on produit différents discours et différents types de rendus selon les différents intervenants ou est-ce que quelque part on cherche à produire quelque chose qui transcende tout et parle à tout le monde ?

*François Dub* : Pour nous, la question s’est vraiment posée au moment où on a posé deux analyses différentes d’un même territoire, celle faite à l’Agence et celle faite lors de l’Atelier. Là on avait vu qu’il fallait vraiment identifier vers quoi on allait en termes de production, car on avait deux matières non pas forcément comparables car n’utilisant pas les mêmes outils.

*Edith Besson* : J’ai l’impression que dans le deuxième projet, il y avait une vision un peu plus systémique…

*François Dib* : Ce qui a été fait durant l’Atelier, c’était une série de propositions mais en fait elles interpelaient à leur manière ce qui a été fait dans l’analyse de l’Agence. Quand par exemple tu dis qu’il faut réfléchir à des passages sous voie ferrée ou à des pistes cyclables, en fait on s’est aperçu que ça rentrait dans les deux grands scénarios qu’on a vu émerger après l’Atelier, qui étaient d’un côté d’accompagner le changement du quartier en le faisant évoluer vers plus de densification (conformément aux documents d’urbanisme actuels sur Lyon), ou alors au contraire essayer de stopper ce changement qui est déjà en train de se produire par le jeu du marché avec le rattrapage du marché ancien par de l’habitat plus neuf. Et là on pouvait repositionner les propositions faites par « l’étude Agence » en fonction de ces deux scénarios, parce qu’il est question de voir concrètement comment tu fais la piste cyclable selon que tu choisisses l’un ou l’autre scénario. Après, moi j’ai vu que le problème s’était posé comme ça. Je pense que le problème des acteurs à qui tu présentes le projet existe, mais là en l’occurrence ce n’était pas immédiat dans la réflexion, mais c’est vrai que ça mérite d’être posé.

*Corinne Vedrine* : Alors moi qui n’ai participé à aucun des ateliers, est-ce que c’est possible, comme on nous demande de parler de la méthode, de nous dire sur quels éléments de méthode on peut discuter. C’est difficile de prendre part à votre discussion.

*François Dib* : Natalia peut présenter ce qui a été fait en 2009.

*Natalia Fillod* : A l’exception que j’ai manqué un bout de la créativité. En tout cas, en ce qui concerne le protocole qui avait été imaginé par Luc Gwiazdzinski, il s’agissait de procéder par immersion complète. Par immersion complète pour certains ça voulait dire du vendredi soir…non, ça a commencé du mercredi soir jusqu’au vendredi. Avec une proposition de nuitée qui a mobilisé certains, un groupe a pu procéder à une balade nocturne. Véritable frottement avec le territoire et la population résidente et passante, c’est un lieu de passage assez important, avec nécessité pour chaque groupe d’un cheminement et questionnement spécifique sur le territoire, et chaque mini-groupe devait interroger des espaces. Il fallait prendre à un moment donné le temps de se poser, de regarder autour de soi et de dire ce qui était ressenti en termes d’ambiance, de nuisance sonore, de calme…etc. Noter ces impressions, les photographier pour immortaliser les lieux et procéder à la même interrogation sous un angle un peu plus sociologique où il s’agissait de rentrer en contact avec un passant, une prostituée, des gens qui habitaient où étaient présents sur le territoire, pour leur demander l’image qu’ils en avaient, comment ils se situaient dans l’espace plus vaste de Lyon… Sachant que la liberté qui avait été donnée aux participants, c’était qu’il ne fallait pas être à la base sociologue, il suffisait d’entrer en conversation avec la personne et effectivement de comprendre la perception de l’individu sur le territoire. Et à l’issue de cette journée de balade et d’immersion on a procédé à une restitution individuelle avec rédaction des impressions ressenties, illustrée de la façon voulue par la personne (photo, dessin, partition de musique). On a refait le lendemain matin de l’immersion et l’après-midi il y a eu une mise en commun et un échange créatif sur ces impressions un peu plus cadrés, avec, me semble-t-il et de mon point de vue, de ce que l’on m’en a dit car je n’y ai pas participé, une rupture.

*François Dib* : Ce qu’il faut voir aussi dans la production, c’est de distinguer ce qu’on fait le soir après la balade et le lendemain en créativité. Le premier jour, tu arrives on te donne un carnet et on te dit « vas-y ».

*Corinne Védrine* : Sans informations sur le territoire…

*François Dib* : A Bellecombe, Pascale aurait pu faire un dossier de 50-100 pages à partir du diagnostic Agence très facilement.

*Edith Besson* : Dans le carnet, on avait quand même des éléments de base à partir du diagnostic « Agence », un plan du quartier, le nom des rues, des cartes avec des commerces…

*Natalia Fillod*: L’objectif c’était quand même de se servir de l’étonnement, sinon si on quadrille en amont on perd quand même la découverte.

*Philippe Chaudoir* : Globalement, il y avait beaucoup plus d’informations sur Bellecombe que sur Confluent.

*Natalia Fillod* : Le territoire n’est pas le même aussi.

*Edith Besson* : Ceux qui voulaient des repères pouvaient le faire, ceux qui voulaient partir à vide pouvaient aussi le faire. Voilà c’était plus un soutien qu’une obligation d’étudier le quartier avant d’y aller.

*Chloé Vidal*: Selon vous, ça change beaucoup la phase d’immersion ?

*François Dib* : Ca dépend, mais par exemple Philippe qui connaissait beaucoup le quartier Bellecombe avant d’y aller ça ne changeait pas grand-chose, pour des gens qui ne le connaissaient pas ça pouvait changer, et pour les gens de l’Agence d’urbanisme, ça je l’ai vu en discutant avec eux, aller sur des territoires qu’ils ne connaissent pas parfois ça leur fait du bien. Tu as par exemple un Pôle où des gens sont spécialistes d’un territoire de l’agglomération lyonnaise et certains ça fait 10-15 ans qu’ils bossent dessus, et ils savent qu’il y a tel politique qui les embête, telle personnalité avec laquelle tu n’arrives pas à travailler, et donc tu arrives sur ce territoire avec des dispositions qui ne t’amènent pas vers l’étonnement.

*Philippe Chaudoir* : Derrière, je crois qu’il y a une question sous-jacente à tout ce qui vient d’être dit là, c’est la question du cadre dans lequel se formule où se met en œuvre une méthode. Arriver sur un territoire avec un cadre effectivement, qui est déjà formulé de manière assez structurée, et finalement avec un certain nombre de canons de représentations, avec une lecture de ce territoire, comme c’était le cas à mon sens à Bellecombe plus qu’à Confluent, ça implique déjà une chose. Moi, je m’en suis aperçu car tu disais que je connaissais bien ce territoire ; oui, mais pas en tant que quartier Bellecombe. En gros on m’a présenté un objet qui était déjà construit qui avait une forme, une structure…etc., et je pense que ça participait beaucoup à une recherche d’homogénéité. Alors que sur le terrain les gens ont perçu à quel point ce territoire n’était pas homogène et malgré tout ils essayaient de retrouver de l’homogénéité parce que le cadre le leur avait imposé quelque part. Cette forme de parallélépipède qu’on nous présentait, qui est une forme tellement forte de structure urbaine, avec sa rationalité, son orthogonalité impliquait forcément une espèce de décalque comme ça, de la morphologie spatiale sur la morphologie sociale. Or, la réalité, enfin ce qu’on a perçu sur le territoire, ça n’a pas été ça. Donc, j’ai trouvé ça intéressant et en même temps je m’interroge beaucoup sur la réticence du cadre produit, comment, puisqu’on est là sur la question méthodes et résultats, ça joue au niveau de la méthode ? Et je pense qu’à un autre niveau sur Confluent, on peut se poser la question en termes de cadre et de poids pour des professionnels provenant de l’histoire cumulée du lieu.

*Chloé Vidal* : Ca résonne bien chez moi. Il y a un récit qui donne une identité au territoire.

*Philippe Chaudoir* : Qui ne nécessitait même pas qu’on construise le cadre car il y a un récit partagé.

*Chloé Vidal* : Le lâcher prise et prendre de la distance par rapport au récit, d’autant plus si on a travaillé dessus et qu’on s’est imprégné de l’idéologie territoriale.

*Edith Besson* : Si je comprends bien ce que vous dites, le cadre était déjà trop rigide pour permettre une approche vraiment spontanée.

*Philippe Chaudoiur* : En même temps il faut se poser la question du dépassement, on parle de processus depuis tout à l’heure, il y a un travail à l’œuvre mais dans ce travail-là, il y a effectivement cette nécessité de dépasser l’injonction du cadre pour arriver à un travail de déconstruction important. Mais en même temps je ne crois à l’informalité complète des choses.

*Edith Besson* : Ce cadre qui vous paraît un peu trop rigide et rédhibitoire, il était beaucoup trop souple pour beaucoup de gens qui ont participé à l’expérience, qui étaient complètement pommés et qui se référaient tout le temps à leur carnet. La question est où pose le curseur et comment cela peut évoluer…

*François Dib* : Et pour les gens qui n’y connaissaient pas forcément grand-chose en urbanisme quand on te demande d’essayer de saisir des identités morphologiques…

*Corinne Védrine* : En même temps quand vous parlez d’étonnement, ça rejoint aussi ce qu’on connaît de manière assez classique sur l’approche du quartier sensible, avec le décalage entre quartier institutionnalisé délimité par des frontières et des municipalités d’un côté, et le quartier perçu de l’autre. La perception n’est pas la même d’un quartier à l’autre, ses frontières peuvent varier selon les pratiques habitantes.

*François Dib* : D’ailleurs quand on lit les carnets, on voit bien que pas mal de monde a été déboussolé par le discours des habitants, qui avaient chacun des délimitations différentes du quartier.

*Edith Besson* : Quand on est sorti du quartier et qu’on est allé demander aux habitants dans quel quartier ils habitaient, pour eux ils étaient à Dedieu.

*Philippe Chaudoir* : Bellecombe c’est un quartier qui n’existe pas, c’est une représentation complète, voilà ça y a au moins un résultat par rapport à ça, c’est une magnifique illustration de ce que l’aménagement et l’urbanisme peuvent produire comme représentations.

*François Dib* : Avec une séparation Lyon/ Villeurbanne.

*Philippe Chaudoir* : Ce n’est pas la plus sensible. Le quartier il est traversé par plein de frontières, il est tout sauf homogène.

*Chloé Vidal* : Comment appréhender l’hétérogénéité ? C’est ça qui peut être déstabilisant.

*Philippe Chaudoir* : On parle de frontière alors qu’apparemment c’est un territoire qui fonctionne en tensions, et qui ne fonctionne pas en frontières. Il y a une très grande porosité des choses et plusieurs difficultés à les nommer.

*Corinne Védrine* : Peut-être un point qui serait intéressant dans les carnets à remplir, notamment sur les questions à poser aux habitants, c’est proposer aux habitants ou demander sur une carte de délimiter le quartier. Moi, je travaille en ce moment à Saint-Etienne sur un quartier, et c’est ce que je fais, je demande aux habitants de délimiter les frontières du quartier et elles sont différentes d’un habitant à l’autre. Mais il y a des choses qui reviennent et c’est évidemment lié aux pratiques, notamment entre les personnes âgées et les jeunes, ce n’est pas le même quartier, ce ne sont pas les mêmes habitudes, ni les mêmes pratiques, donc non plus les mêmes frontières. Peut-être que ça vaudrait le coup d’agiter une carte et de demander aux habitants de tracer et d’expliquer leurs frontières. Et du coup ça permet de discuter, est-ce que c’est un quartier ? Un secteur ?

*Edith Besson* : Une espèce de support narratif en fait.

*Natalia Fillod* : Et ce qui me semblait de manière un peu plus générale intéressant pour poursuivre avec ce que disait Philippe, effectivement le cadre que ce soit à Confluent ou pour Bellecombe, le cadre fait peut-être plus référence au projet, c’est-à-dire que c’est quelque chose que tu poses sur la table, que tu figes, parce qu’il faut que tu donnes un fil conducteur, une directive, que tu expliques un minimum. Par contre tout le système de déconstruction, d’étonnement et de dépassement de ce cadre-là ressemble davantage à ce que Luc Gwiazdzinski appelait le processus. C’est ça qui est déstabilisant finalement et qui est l’enjeu des ateliers, l’enjeu du changement de paradigme. Généralement on cherche à construire la connaissance et là on demande aux gens de faire l’inverse, c’est-à-dire qu’on part d’un cadre un peu figé, car un diagnostic, ça tout le monde maîtrise et c’est rassurant. On demande aux gens d’avoir une posture déconstructive, de dépassement de ce cadre et quelque part l’innovation est là et c’est ça qui est déstabilisant pour les gens. C’est de partir de quelque chose qu’on connaît pour aller vers quelque chose qu’on ne connaît pas.

*François Dib* : Moi, je rajouterai aussi la déconstruction de soi, si on dit qu’il faut essayer de ne pas rester dans un imaginaire « projet », ça veut dire ne pas se dire *« bon je n’ai pas un « travail » à faire sur ce territoire, je ne vais pas avoir un supérieur hiérarchique pour m’évaluer sur ça ».* Donc à partir de là ça change des choses car Natalia même si son directeur est là au moment de l’expérience la différence hiérarchique est mise de côté.

*Natalia Fillod* : Non je ne pense pas que ma difficulté soit là, mon problème c’est plutôt de dire à mon responsable de Pôle pourquoi je suis avec mon directeur sur le terrain plutôt que produire. Elle est plutôt là la difficulté.

*François Dib* : Je ne posais pas ça comme difficulté mais comme posture.

*Natalia Fillod* : Cette parenthèse mise à part, je pense que l’enjeu est vraiment là. Sans aller jusqu’à des processus globaux comme ce qui a été mis en place par les ateliers, quand on essaye de mettre ça en place dans nos pratiques beaucoup plus opérationnelles, avec une vraie maîtrise d’ouvrage, quand on aborde ces éléments méthodologiques, on se heurte à une réticence énorme. Moi, j’essaie de monter des ateliers avec des professionnels de l’aménagement, promoteurs, constructeur etc. J’ai une maîtrise d’ouvrage qui est celle de l’Inter SCOT, moi j’ai lancé le challenge de faire une journée de partage où on convie ceux qui construisent la ville car on se rend compte très vite que ce n’est pas nous qui construisons la ville - c’est eux. On leur fait jouer un jeu de rôle en leur disant : *« voilà, vous construisez un projet sur l’urbanisation autour des gares, on vous donne le matériel qu’il faut et vous vous nous donnez vos arbitrages, vos connaissances »*. Et j’ai une maitrise d’ouvrage qui me dit : *« mais on va avoir quoi comme résultats ? Ben on verra »*. Et ça crée de la déstabilisation car on déconstruit la connaissance. On n’est plus dans une posture où les techniques apportent une connaissance descendante, c’est-à-dire je vais vous expliquer comment vous allez faire, mais on donne des éléments que les gens s’approprient ou pas, correctement ou pas, et on attend une remontée de partage d’expérience, de connaissance, de productions. Et là on a une maitrise d’ouvrage… Moi, ça fait trois ans que je mets ça sur la table, ça fait deux ans qu’ils ne me suivent pas, cette année ils ont quand même consenti à se lancer dans le projet mais avec la même réticence et j’ai l’impression qu’en fonction des résultats on va me dire *« Oui, tu vois, il ne fallait pas y aller »* et on est vraiment dans cet apprentissage-là. Moi, je me heurte à des chefs de projets qui sont censés produire des documents de planification pour les 20 ans à venir et qui n’acceptent pas la prise de risques d’une journée de travail et de partage avec des professionnels qui, eux, vont faire des projets, pas dans 20 ans mais demain voire après-demain.

*François Dib* : Et pour dans 20 ans

*Natalia Fillod* : Pour dans 20 ans, enfin qui va marquer le système urbain.

*Philippe Chaudoir* : Enfin, la question de la temporalité est essentielle là-dedans. En t’écoutant je réfléchissais à une chose, je me disais finalement qu’il y a dans les domaines proches de tout ce qu’on fait un champ qui a réussi à se construire une certaine légitimité, c’est celui de la prospective. Je me demande s’il y a pas à aller voir par comparaison ce qu’il se passe dans ce champ là pour voir comment on pourrait finalement combattre l’impératif ou l’injonction de la finalité.

*Corinne Védrine* : Parce que qu’est-ce qu’on vous dit finalement ?

*Philippe Chaudoir* : Parce que ça me rappelle ce que disait tout à l’heure le seul représentant de l’industrie, c’est vrai que quand on regarde dans des champs où pourtant il y a des investissements colossaux avec des enjeux économiques gigantesques, on se donne le droit, l’autorisation finalement dans des cabinets de tendance, de création, d’utiliser des méthodes comme ça, totalement dans la subjectivité et dans l’ouverture du champ des possibles. Dans les domaines où nous, on disposerait d’une temporalité plus forte, où la pression des enjeux financiers n’est pas aussi importante, pourtant… C’est cette question qui est intéressante à creuser finalement.

*Corinne Védrine*: Parce que je me disais que ce qui serait intéressant, voire important, ce serait de déconstruire, ce qui semble traduire le manque de légitimité de cette méthodologie, de comprendre ce discours-là, qu’est-ce qui se dit, comment ça se dit, pour pouvoir le déconstruire, et construire en face une légitimité qui passe peut-être par un autre vocabulaire plus approprié, du commerce ou que sais-je. Mais je pense qu’il ne faut pas se contenter de dire voilà on fait le constat que ce genre d’expérimentations est vu avec méfiance par un certain nombre d’acteurs, je pense qu’il faut vraiment écouter comment cette méfiance s’exprime pour pouvoir s’en servir pour rassurer.

*Natalia Fillod* : La grosse difficulté justement, c’est que la méfiance est structurée par l’absence de visibilité de la finalité. Moi, personnellement, je suis dans l’incapacité de rassurer car je n’ai pas la finalité. Pour l’expérience dont j’ai parlé tout à l’heure j’en suis là. Je pense que j’aurais effectivement toute la légitimité pour le coup d’après, c’est-à-dire qu’effectivement pour une deuxième expérimentation j’aurais la finalité du premier résultat. Le problème c’est que quand on est dans une temporalité de T0, et que la méfiance et la crainte se font par la méconnaissance. Finalement, avec le caractère imprévisible de la finalité, on est dans l’incapacité de rassurer, donc c’est un « coup de poker » dont je pense que le risque est assez faible. Effectivement ça dépend des individus qu’on mélange et sur lequel on s’appuie. Après, quand on travaille avec des gens compétents il y a peu de mauvaises surprises sur la qualité du résultat. Il faut faire passer le message que le résultat n’est pas forcément un résultat attendu mais que le résultat est construit, qu’il peut y en avoir plusieurs, mêmes certains qui ne correspondent pas à l’imaginaire de ce qui avait été prévu par la sphère technique. La difficulté, elle est là. Donc pour l’instant on est dans le cercle vicieux de la crainte générée par l’absence de cadrage de la finalité avec cette incapacité à rassurer en absence de toute finalité.

*Edith Besson* : C’est très intéressant ce que tu as dit sur « *on mise sur l’humain* »

*Natalia Fillod* : C’est un acte de foi quand même.

*Edith Besson* : Bien sûr, je pense que dans un truc comme ça on milite pour faire plus confiance à l’humain qu’à des résultats qui, sous prétexte qu’ils sont écrits, doivent susciter une confiance plus grande que celle en les personnes. C’est quand même ahurissant.

*Natalia Fillod* : Là, ça soulève par contre une deuxième interrogation qui est celle de la crédibilité et de la confiance en l’autre. C’est-à-dire que moi quand j’ai commencé ma thèse ici il y a 10 ans, j’ai dit que je vais aller voir les gens pour aller voir ce qu’ils pensent et on m’a dit *« à quoi ça sert, les gens ils sont contradictoires, ils ne savent pas ce qu’ils veulent, si tu vas voir les vieux ils ne voudront pas la même chose que les jeunes, ça ne sert à rien »*. Bon, il y a eu des progrès en 10 ans, mais au jour d’aujourd’hui il faut quand même faire accepter à des techniciens qui sont généralement des urbanistes, qu’effectivement les, promoteurs ont des logiques de penser qui ne sont pas les nôtres mais qui sont opératoires sur le territoire. Il s’agit de les comprendre, pas de les cautionner aveuglément. Prendre connaissance de ces logiques, voir comment elles fonctionnent et voir comment on peut les infléchir, travailler avec pour les changer. Il ne s’agit pas de donner la parole et *dire « on va les écouter et leur dire on va faire exactement ce que vous voulez en changeant le PLU »*, parce que c’est aussi la crainte qu’il y a derrière, mais il y a un besoin de donner de la légitimité à des gens avec lesquels certains techniciens dont on n’a pas l’habitude de travailler avec, avec « cet autre insignifiant » comme disait tout à l’heure l’industriel qui relatait un discours que moi j’ai entendu et qui disait *« on ne va pas aller voir quelqu’un d’autre pour nous expliquer notre métier, nous on sait ce qu’il faut faire ».* Les choses évoluent, mais elles évoluent lentement et on est encore en train de gérer ce genre de tensions. Je pense qu’effectivement croire en l’autre c’est un acte de foi, on va convier un certain nombre d’individus avec leurs compétences et leurs différences et dire «  i*l va forcément en sortir quelque chose de productif* », mais tout le monde n’y croit pas.

*François Dib* : Ce que tu disais, c’est que ta maîtrise d’ouvrage attend un discours du type « *je sais* »

*Natalia Fillod* : Voilà, il faut les conforter dans leurs croyances.

*Corinne Védrine* : C’est-à-dire que c’est eux qui sont dépositaires de la compétence.

*François Dib* : Ca rebondit sur la question de la temporalité. Parce que pour dire « *je sais* » sur des problèmes d’aujourd’hui, c’est déjà difficile, mais pour dire « je sais » sur des questions qui vont se poser d’ici 15 ou 20 ans, il faut vraiment avoir du cran, voire pire.

*Natalia Fillod* : Sur cet exemple-là, on se heurte à des gens qui écrivent des documents de planification à travers les SCOT pour 2020. Donc effectivement on a le droit d’avoir une position, mais ce qui est écrit dans les SCOT n’est pas ce qui se fait et ne sera pas peut-être ce qui va se faire. On a tous intérêt à concerter un peu.

*Philippe Chaudoir* : On sait très bien que la planification ne sert plus du tout à ça.

*Natalia Fillod* : Alors, c’est toi qui le dis parce que moi je n’ai pas le droit mais on peut s’interroger.

*François Dib* : Après, la difficulté c’est de se dire que si on est là aujourd’hui c’est parce qu’on serait prêt individuellement à se lancer dans un acte de foi. Il faut quand même prendre conscience qu’il y ait des gens qui n’en sont pas encore là.

*Natalia Fillod* : Oui, et c’est pour ça qu’il faut réfléchir sur la méthode pour mettre en évidence des potentiels de transférabilité.

*Chloé Vidal* : Je suis complètement d’accord avec Philippe, je pense que les questions qui se posent ici et en lisant les entretiens qui sont dans les documents, je me dis que c’est les mêmes questions qui se posent aujourd’hui en prospective. On s’interroge sur la liberté qu’on peut avoir quant à la production. Quand je lis *« la méthodologie mise en place lors de l’atelier a fait émerger une certaine liberté quant à la production alors que d’habitude l’urbaniste a des comptes à rendre ; les productions individuelles et collectives n’engagent à rien* » (NDLR : citation extraite des entretiens auprès des personnels Agence), alors le rien me dérange, on est toujours engagé, ça n’engage à rien de défini en tout cas. « *Ce qui dans son esprit comporte des avantages et des inconvénients. La liberté stimule l’imagination mais elle peut aussi signifier une négligence de chacun quant à la qualité de la production* ». Et on est vraiment dans la même difficulté en prospective entre l’imagination et la rigueur, on reproche à la prospective de ne pas être une science, on parle d’indiscipline, on revient à l’exigence de scientificité qui fait la validité d’une production, mais à partir de quel moment ? On parle de démarche gratuite ou libre, c’est le terme, de quelque chose qui n’a pas une finalité définie. Moi, il me semble que c’est parce qu’on appréhende la finalité comme un objet, comme quelque chose que l’on projette face à soi et là j’opère peut-être un glissement fort pour le moment, mais Deleuze parle d’objet du désir ou d’agencement du désir. Il dit que l’objet du désir n’existe pas mais que tout est question d’agencement, là on pourrait presque le transposer en imaginant qu’on vise une forme d’agencement qu’on ne peut pas préconcevoir et non pas un objet en fait qu’on chercherait à définir dont on tracerait les contours.

*François Dib* : Qu’est-ce que tu mets derrière ton « on » ?

*Chloé Vidal* : C’est le « nous » en termes de méthode.

*Philippe Chaudoir* : Oui, là je crois que c’est le point central. Après le terme d’agencement est intéressant, mais je pense qu’il y a un problème du vocabulaire et de la conception de nouveau vocabulaire. C’est vrai que classiquement on oppose un peu des logiques un peu orientées objet comme on disait à une époque, et les logiques processuelles où ce qui a du sens ce n’est pas la finalité matérialisée mais le processus qui fait arriver et qui est dans une logique permanente de construction, de recréation. Le petit débat de 30 sec qu’on a eu sur la planification c’est ça - la planification a longtemps été pensée, réifiée comme un objet définitif, comme si par miracle et par magie, ce qui existait sur le plan allait se transformer dans le réel. Tout le monde sait que d’une part ça s’est jamais passé et puis il y a eu un travail intellectuel qui se fait de plus en plus, qui n’est pas encore complètement abouti, qui fait de la planification aujourd’hui un processus de construction ou de coordination ou de régulation des acteurs. C’est-à-dire que c’est le processus lui-même qui est important plutôt que l’image, même si ça passe par toute une série d’images intermédiaires parce que le mécanisme de la représentation nécessite à un moment donné un rapport plus ou moins figé au réel.

*Edith Besson* : Un support pour échanger, voilà c’est une base de travail.

*François Dib* : Comme on voit que parfois par les mots c’est difficile de partager de l’expérience, l’image a quand même cette vertu-là.

*Edith Besson* : Les vertus de la carte sont très riches.

*Philippe Chaudoir* : Oui, elles sont riches et elles sont dangereuses aussi car elles tendent à rigidifier et à cristalliser une certaine forme, elles vont un peu à rebours de tout ce qui est processuel, mais elles sont indispensables. Il y a une contradiction qu’il faut accepter.

*Edith Besson* : Ça pourrait lancer sur une dynamique pour ensuite mieux déconstruire par la suite, il faut vraiment réussir à trouver des dispositifs qui soient parlants pour tout le monde.

*Chloé Vidal* : Tu as souvent des attentes de traduction opérationnelle qui motivent, des cristallisations à chaque fois. Quand j’avais fait le tour des directions au Conseil Régional pour savoir si une activité prospective existait dans les différents services, le leitmotiv c’était que *« on a le nez sur le guidon et on a besoin de traduction opérationnelle, de représentations, on n’a pas le temps »*. On en revient toujours à cette question-là, on n’a pas le temps de se donner le temps de divaguer, on parle de divagation dès lors qu’on s’éloigne de certaines représentations.

*Edith Besson* : De divagation académique, c’est toujours sympa à entendre. Pour revenir sur le PIRVE, on a un programme qui est cofinancé d’un côté par le CNRS et de l’autre par le Ministère de l’écologie. On est en tension permanente sur ces questions-là. C’est-à-dire, on a d’un côté une certaine ambition académique qui est de produire du savoir sans utilité mais en ayant des contraintes de scientificité très fortes, et de l’autre côté on a des gens qui veulent des résultats opérationnels, c’est-à-dire que tous les projets sont censés produire un rapport de soutien aux politiques publiques, tous les projets sont censés sortir quelque chose d’applicable. Donc là on est dans un truc complètement fou, on va demander aux équipes, y compris pour ce projet là et il y aura aucune difficulté pour ce projet là en l’occurrence, de sortir deux pages en disant aux collectivités locales *« vous pouvez utiliser notre truc comme ci, comme ça* ». En gros, l’ambition est là, il y a plein d’équipes qui vont jouer cette mascarade et produire une-deux pages qui vont servir à rien mais qui auront l’apparence de la technicité et de l’opérationnalité. On est dans des mascarades qui n’ont aucun sens. Moi, j’ai bossé pour des projets de recherche européens où c’étaient des mascarades immenses qui coûtent des millions d’euros et qui ne servent à rien, ni pour la connaissance ni pour l’action car justement on est dans cet entre-deux qui ne veut rien dire.

*Chloé Vidal* : Il y a vraiment deux logiques, exploration - exploitation.

*Edith Besson* : Parce que pour avoir les financements il faut rassurer, pour rassurer il faut montrer qu’on va avoir des résultats, et des résultats utiles en plus, tout de suite. Sur des techniques d’innovation bien entendu, un truc complètement monstrueux.

*Corinne Védrine* : Il y a un effort à faire du point de vue de la diffusion, y compris auprès des personnels de l’Agence d’Urbanisme, je pense.

*Chloé Vidal* : L’usage des travaux après.

*Edith Besson* : Mais c’était intéressant le truc de dire *« on ne peut pas interviewer les gens parce qu’ils sont contradictoires »*. J’ai eu la chance de travailler avec Philippe Mallein sur la séance de créativité qui a été employée sur l’expérience de Bellecombe, et il dit bien que tout repose là-dessus. Il parlait de la sociologie de l’usage, pour savoir si une technologie va fonctionner, c’est savoir si elle va être capable de répondre aux contradictions des gens, c’est-à-dire qu’un ordinateur doit être à la fois rapide et avoir le temps. Il y avait tout une série de paradoxes.

*François Dib* : L’intérêt de ce groupe, c’est de voir comment des personnes qui ont participé aux expériences et des personnes qui n’y ont pas participé peuvent communiquer. Natalia a repris sur comment ça a été fait sur Confluence. Sur Bellecombe, c’est la méthode de Philippe Mallein qui a été employée, avec au troisième jour beaucoup de participants, plusieurs groupes, puis avec une réflexion sur logique associative, la carte sémantique et la carte phonique.

*Edith Besson* : Ca, concrètement ne sert à rien, c’est juste pour déboussoler les gens complètement. Au troisième cercle ça commence à partir en live, « Agence »… « Urbanisme » ; « quartier »… « Résidentiel ». Et puis après au bout d’un moment on se libère.

*Philippe Chaudoir* : Il y a un truc aussi « Périmètre »…  « Echelle »… « Grenouille ». Des trucs comme ça.

*Corinne Védrine* : Donc, de ça vous faites quoi ?

*François Dib* : Alors, ça c’est le matin du deuxième jour, tu as déjà fait l’exploration et rempli ton carnet. Mais ce qui est important c’est que cette créativité est faite en groupe. Donc après, chaque groupe commence à élaborer ce qu’on a appelé des « *étincelles d’idées* ». Et l’après-midi, les gens oublient les groupes du matin ou pas – c’est comme ils veulent en fait - et s’inscrivent dans les idées du matin.

*Corinne Védrine* : Mais qu’est-ce qu’on leur demande ? De faire un projet ?

*Edith Besson*: Voilà, c’est ça qui n’était pas clair. Moi personnellement j’ai trouvé ça perturbant.

*Chloé Vidal* : Moi, quand j’ai lu je n’ai pas compris non plus.

*François Dib* : Je prends un exemple, le groupe *Urbanité* du matin, après les cartes sémantique, phonétique… il aboutit à deux mots.

*Chloé Vidal* : Mais comment sont choisis les mots ?

*François Dib* : C’est aléatoire en fait.

*Edith Besson*: On avait notre carte mentale, et on disait *« on va choisir un mot et on fait le pari que ce mot va nous aider à développer des idées innovantes ».* Donc les gens étaient encouragés à prendre des mots qui les inspiraient, on décidait par groupe, et sur la base de ce mot on faisait un nouveau tour d’idées. Puis, on lançait des idées à partir de ce mot, et après on essayait de regrouper toutes ces idées autour de concepts assez structurés et développés. Et l’après-midi tu repars avec ces idées.

*François Dib* : L’après-midi les gens s’inscrivaient de manière libre dans ces projets du matin, certains d’ailleurs n’ont pas été repris, et là on repart directement avec la méthode de Philippe, avec ses paradoxes, tu en as 10 (énumération des paradoxes).

*Philippe Chaudoir et Corinne Védrine* : Mais ils viennent d’où ces paradoxes ?

*François Dib* : C’est lui qui interprète la modernité comme le passage du *ou/ou* au *et/et*. Un exemple : avant on était de la ville ou de la campagne, alors que maintenant si on leur pose la question aux urbains ou aux périurbains ils diront qu’ils veulent à la fois et les avantages de la ville, et les avantages de la campagne.

*Edith Besson* : C’est des choses qu’il a plutôt utilisé pour le développement technologique, les entreprises. Pour développer des innovations technologiques, il part du principe que les besoins des usagers sont paradoxaux. Il a identifié une dizaine de paradoxes qui servent de base de travail pour enrichir chaque idée qu’on avait, on la passait à la moulinette des paradoxes. Je trouve que ce n’était pas mal, ça a bien fonctionné.

*François Dib* : Ça t’oblige surtout à sortir de tes repères.

*Edith Besson* : A faire sortir les contradictions au sein du groupe, moi je voyais comme ça alors que toi pas du tout…

*Philippe Chaudoir* : On voit bien ce que ça produit mais qu’est-ce que ça cache ?

*François Dib* : Après, avec les paradoxes, tu repasses ton idée à la moulinette des 5 questions : *Qu’est-ce que c’est ? Qu’est-ce que ça apporte ? A qui ça s’adresse ? Où ça se situe ?* La dizaine de projets qui a été développée de cette manière est à comparer avec ce qui est sorti des carnets du premier jour d’exploration, avec tant de personnes qui disent qu’ils pensent que la voiture est trop importante…etc.

*Edith Besson* : il n’y a pas vraiment de lien direct, d’un côté les résultats de l’étonnement, de l’autre les résultats de la créativité ?

*François Dib* : Mais la grosse différence, c’est qu’il y en a un que tu fais tout seul et l’autre que tu fais en groupe.

*Philippe Chaudoir* : Ce qu’on pourrait dire quelque part, c’est que le premier travail pourrait venir alimenter, je dirais, la grille des paradoxes.

*Edith Besson* : Oui, sauf que ça ne procède pas de la même manière. Ou si non il aurait fallu un gros intervalle entre la veille et le lendemain pour pouvoir exploiter les résultats des carnets, les mouliner et en faire quelque chose ; là l’idée c’était juste d’avoir le même groupe de gens qui évoluent deux jours ensemble, il y avait plus le côté séminaire résidentiel dont vous parliez tout à l’heure. C’est-à-dire que le fait que les gens qui se sont rapprochés la veille et ont partagé ensemble, allait avoir un effet sur les conditions psychologiques de création.

*Philippe Chaudoir* : Moi, je comprends bien le statut du projet qui est issu de la démarche de créativité, je ne comprends pas le statut et la valeur de cette première approche là, à l’issue de la première journée d’exploration.

*François Dib* : Mais justement, je pense qu’il y a un intérêt à disposer de deux types de contributions, une à l’issue d’une journée sur le territoire, et l’autre à l’issue de deux journées sur le territoire.

*Edith Besson* : Toi qui a lu l’ensemble des résultats, est-ce que tu as trouvé qu’il y avait des correspondances entre les deux types d’informations, entre ce qui est sorti le premier jour et ce qui est sorti le deuxième jour, et l’hypothèse sur pourquoi…

*Philippe Chaudoir* : Si on parle de méthode, on est obligé de se poser ces questions-là, la question du rapport entre quelque chose qui est quand même une production…

*François Dib* : Justement avec Pascale on s’est aperçus qu’il y avait beaucoup de différences entre les deux types de productions. La première chose c’est qu’à l’issue de la première journée on est totalement dans l’aménagement de projet, dans une approche surplombante, on va dire, qui se retrouve dans le vocabulaire des carnets d’exploration : « créer », « insérer », « mettre en valeur »… C’est une conduite du changement qui s’opère par des acteurs que j’appelle « classiques ». Alors que dans les neuf projets il y a deux choses, beaucoup de politiques intégrées avec beaucoup de choses sur les partenariats public/privé, ça c’est revenu beaucoup de fois…

*Philippe Chaudoir* : Excuse-moi mais je veux revenir en arrière. Une question relativement classique, je dirais, dans tout champ professionnel, c’est le rapport diagnostic-projet. C’est finalement voir comment quelque part il y a une espèce de chaînage plus ou moins continu, voire des ruptures à certains moments, entre des éléments d’acquisition de connaissance et des éléments d’engagement dans l’action. Quelque part, on a là deux postures qui correspondent à deux jours différents. La première posture c’est finalement la posture d’une démarche alternative de diagnostic, ou alternative au diagnostic - c’est celle-là qui serait l’approche sensible - et puis on a une approche qui tente à faire émerger des projets, des logiques –objets. « *Le manège enchanté* », « *le festival de la patate* *mutante* », ce sont des projets. Autrement dit, on peut se poser la question, légitimement et d’autant plus légitimement que tout le monde posera la question, du rapport entre l’un et l’autre : ont-ils un rapport ?

*Edith Besson* : Non ce n’était pas le but, il n’y a pas le temps de se baser sur les résultats de la première journée pour faire la deuxième.

*François Dib* : Ce qu’il faut dire quand même c’est que ce à quoi on a abouti là, est lié aux questions qu’on a posées aux gens.

*Corinne Védrine* : Mais vous n’en avez rien fait de ça ?

*François Dib* : Si, ça donne ça pour les carnets. Les gens répondent aux questions qu’on leur pose à partir des questionnements qu’ils ont eus durant leur balade sur le territoire, et nous on les reprend et ça donne ça.

*Corinne Védrine*: Mais ça après vous en faites quoi ?

*François Dib* : On analyse ce qui en est sorti.

Corinne Védrine : D’accord.

*Philippe Chaudoir* : Donc, le statut finalement de cette logique alternative au diagnostic serait finalement uniquement d’alimenter la créativité.

*François Dib* : Ca j’ai envie de dire que c’est le questionnement du groupe n°2, qui doit réfléchir au lien entre la balade urbaine et la créativité, qui sont quand même deux mondes écartés. Nous, on est dans le groupe n°3, on est plus sur les contenus de la production, mais après quand on va discuter tous ensemble on pourra demander au groupe n°2 : « *alors, quel lien vous voyez entre immersion et créativité* » ?

*Philippe Chaudoir* : Si j’ai bien compris on est dans le groupe « Méthode et résultats ». Moi, la question que je me pose se situe dans ce cadre-là. En gros, comment la méthode alimente le résultat ? Du coup, ça pose essentiellement la question du statut de la première journée.

*Corinne Védrine* : Moi, qui suis extérieure à la démarche, je ne comprends pas le lien entre les deux journées. Si tu passes une journée à faire ça, ça je le comprends bien. L’approche sensible permet de récolter un certain nombre de choses. Le lendemain vous faites une journée qui ne s’appuie pas là-dessus. Pour moi il y a quelque chose qui manque.

*François Dib* : Il faut bien voir que dans l’ordre chronologique l’un suit directement l’autre. Après l’exploration, tu as mangé, tu as dormi, et juste après tu fais la créativité.

*Edith Besson* : J’ai participé aux deux jours, je crois que je suis la seule ici. Je me suis posé la question du rapport entre l’immersion et la créativité pour Bellecombe, pendant la séance de formation de Philippe Mallein parce que je me disais « *alors on se base sur la veille pour faire des concepts* ». Bon et puis après je me suis dit « *allez, j’y vais même si j’ai toujours rien compris on va bien voir ce qui se passe ».* Et en fait j’ai l’impression que c’est une espèce de travail de mise en condition collective, où les gens apprennent à se connaître, où ils expérimentent quelque chose ensemble, où ils remplissent leur carnet sur le même quartier, et où ils arrivent dans une disposition d’esprit le lendemain pour produire des choses. Et le résultat de ces deux jours, c’est effectivement deux choses séparées. Tu as une expérience individuelle et sensible, et une autre collective, de brainstorming et toutes ces informations vont se croiser. On n’est pas dans une démarche « diagnostic-projet ».

*Philippe Chaudoir* : On est d’accord là-dessus mais il faut y mettre des mots, comment on peut refuser de répondre à la question « *à quoi ça sert* ? ».

*Groupe* : On est d’accord.

*Edith Besson* : Mais il faut trouver quelque chose à dire quand même car on ne peut pas se contenter de dire «  *faites-nous confiance*».

*Corinne Védrine* : Mais si tu dis aussi à ceux qui viennent participer à l’expérience « *tu verras bien à quoi ça sert* »…

*Edith Besson* : Je ne pense pas que c’est ça qu’on nous a dit, c’est ça qu’on a entendu, parce que le discours qu’on nous a servi ne résonnait sur rien de connu, et moi, au niveau personnel, je me suis lancée sur cette démarche uniquement par confiance envers les personnes. Par acte de foi dont on parlait tout à l’heure.

*Corinne Védrine* : Moi, je crois qu’on en revient à ce qu’on disait tout à l’heure - à la nécessité de construire un vocabulaire solide.

*Edith Besson* : Une narration de scénarisation, de construction du discours.

*Corinne Védrine*: Il faut que les participants, je pense, sachent bien où ils vont pour ensuite défendre à l’extérieur. Parce que si eux-mêmes ne font que se laisser porter, c’est difficile ensuite de se défendre.

*Edith Besson* : Mais moi j’ai eu ce problème.

*Corinne Védrine* : Même si cette démarche est intéressante, évidemment se laisser porter c’est intéressant.

*Philippe Chaudoir* : Il y a des gens qui travaillent en psycho-sociologie là-dessus, il faudrait peut-être les interroger sur les procédures d’acquisition de la connaissance et réfléchir un petit peu mieux aux modes opératoires, à la manière dont on change de registre cognitif…etc. Il faut chercher le vocabulaire et le trouver là où les gens l’utilisent et l’enrichissent.

*François Dib* : Dans « *solide*», je pense qu’il y a « *adaptable »* à entendre aussi, c’est difficile de le présenter de la même manière à des gens différents.

*Edith Besson*: Oui, mais comme on est dans la transdisciplinarité, tu es obligé d’avoir un truc commun.

*Corinne Védrine*: Oui, solide ce n’est peut-être pas le bon mot, le juste, en tout cas.

*Edith Besson* : Juste pour finir, il y a aussi une question de cohérence, on ne peut pas à la fois défendre une démarche sur ses résultats en voulant vanter ses résultats. Donc il faut trouver une manière convaincante de présenter l’intérêt du processus.

*Corinne Védrine* : Avec un vocabulaire…

Après-midi

(Faute d’un enregistrement complet de l’après-midi pour des raisons techniques, un résumé basé sur la prise de notes lors des échanges est présenté ci-dessous)

Pour l’instant la démarche est du côté de la séduction, elle doit à présent pouvoir être capable de se doter d’arguments solides pour pouvoir devenir légitime. Il faut mettre des mots qui soient compréhensibles pour les éventuels commanditaires de telle façon qu’ils puissent accéder à l’intérêt de ces démarches. Dont la principale préoccupation est à opérer un décalage.

*Groupe* : Il faut donner des évidences, il faut savoir si le processus peut entraîner du consensus, de la banalisation.

*Edith Besson* : Il y a eu un lâchage complet le matin de la créativité en juin 2010, puis une heure avant la fin on est revenu sur ses habitudes. On a voulu faire du projet comme on croit savoir le faire, et on l’a fait dans la précipitation. On ouvre la créativité sur la mise en tension, c’est difficile de l’évacuer sous prétexte qu’il y a une horloge-projet. Il y a une vraie difficulté d’enchainer le brainstorming et les paradoxes avec la formalisation des projets.

*Philippe Chaudoir* : On ne peut pas produire quelque chose de complet et de total, sinon ce n’est pas repérable.

Comment mesurer le degré d’innovation des propositions ? Si on pose cette question, on risque que les désaccords entre les univers différents reprennent le dessus sur l’élan collectif.

*Groupe*: Faire un projet en 2 jours, est-ce une finalité nécessaire ?

*Natalia Fillod* : Il y a une nécessité de mieux cadrer l’enjeu de ces ateliers par la mise en place d’un processus d’analyse et de mobilisation des connaissances. Il faut mieux formaliser les processus méthodologiques afin de garantir leur capitalisation, leur communication et surtout leur transférabilité.

*Philippe Chaudoir* : Le travail sur les paradoxes est très innovant, on n’en a pas l’habitude dans les diagnostics figés qu’on propose la plupart du temps. Comment en produire de l’intelligibilité ?

*Chloé  Vidal* : Ce que proposent les ateliers fait penser au projet FUTURIBLE de Martin Vanier, dans lequel on travaille aussi en groupe, et où on arrive à des projets très différents entre eux, malgré le fait que tous ceux qui y participent viennent à peu près des mêmes horizons.

*Groupe* : On est revenu avec les projets à des démarches maîtrisables, à un territoire maîtrisable. Si on dit que le projet n’est pas la finalité de ces ateliers, comment repenser la transmission de ce qui est fait durant ces ateliers ?

*Corinne Védrine*: Il est important aussi d’éviter de tendre vers de la recherche pure, le frottement (entre praticiens et universitaires…) qu’on apporte risquerait d’être anéanti par une intellectualisation de la méthode et des réflexions qu’elle engage. Tandis que le frottement est justement là pour enrichir les compétences de chacun.

*Chloé Vidal* : On en revient encore une fois à une question de vocabulaire, inconsciemment on cherche du projet alors que quand on y réfléchit on s’aperçoit qu’on en veut plus. L’enjeu est d’arriver à accepter qu’on n’est pas venu chercher un objet mais un processus.

*Groupe* : Il faut réussir à se dire qu’il y a quelque chose entre connaissance et action (diagnostic dynamique pour Philippe, *knowledge brokers[[9]](#footnote-9)*  pour Chloé (à l’image de ce qui se fait dans le domaine de la prospective qu’elle connaît bien).

Groupe 4 : La prise en compte de ces modes de faire dans l’action publique

**Participants** : Olivier Frérot, Luc Bousquet, Bruno Voisin, Hélène Hatzfeld

Matinée

*Luc Bousquet* : La première remarque, c’est peut-être celle de l’intervenant qui travaille dans l’industrie, quand il dit finalement que c’est des choses qui ne sont pas nouvelles, mais faites par ailleurs. Alors, est-ce que dans nos domaines ça a vraiment un caractère de nouveauté ? Alors peut être en France oui. Mais on redécouvre des choses qui sont pratiquées. Ce n’est peut-être pas l’objet de la recherche PIRVE et c’est une question de plus pour l’Agence, mais est-ce que quand vous avez engagé cette recherche, vous vous êtes dit, « *tiens ce qu’on fait là ça a l’air très exploratoire, très expérimental mais est-ce qu’au moins chez nos voisins*  - je pense évidemment comme d’habitude aux scandinaves ou aux allemands ou aux anglais- *est-ce que ce sont des éléments qui sont mis en méthode ? ».*

*Olivier Frérot* : C’est un vrai sujet quand on veut se lancer, on a classiquement à regarder ce qui se passe ailleurs, là on l’a pas fait.

*Luc Bousquet* : Ce n’est pas un reproche à la limite, c’est peut-être comme ça qui faut faire pour le fameux Iinstitut des Mondes Urbains. Là on a commencé à regarder et on s’aperçoit que la London School of Economics fait la même chose et que Science Po a mis sur les rails un truc similaire. Maintenant on s’aperçoit que c’est bien qu’il y en ait d’autres qui le font, et il fallait peut-être surtout qu’on le fasse avant sinon on aurait dit « *ah, ils ont fait comme ça* »…Donc c’est peut-être un des retours d’expérience de dire « *voilà, nous c’est un peu ce qu’on a pu explorer, voilà le type de méthodes, et c’est peut-être maintenant que vous êtes en capacité de voir ou d’aller trouver ceux qui font un peu pareil s’il y en a*». Parce que finalement, par rapport à ce que j’entends ce matin, je suis comme un poisson dans l’eau, je suis d’accord avec cette idée qu’on ne va pas tout changer mais en tout cas il y a des méthodes d’approche différentes et que c’est pas si expérimental que ça finalement.

*Olivier Frérot* : Je partage. Je pense qu’aujourd’hui on peut aller regarder d’autres expériences. Donc c’est un boulot à faire, et on peut s’entraider les uns les autres là-dessus, à partir de ce qu’on connaît, de ce qu’il se passe, dans telle ou telle ville, pays, en France. Mais il faut le faire et maintenant car on en a plus envie qu’hier.

*Bruno Voisin* : Moi, j’avais été très frappé il y a une dizaine d’années de ça, quand Marcus Herdt soutenait sa thèse sur les espaces publics suisses, il avait pris le cas de la gare de Lausanne, et il expliquait qu’en vérité autour de la gare de Lausanne ils n’avaient pas fait grand-chose mais que ce qui était important c’était le processus qui s’était mis en route. Et le fait que les résultats étaient relativement décevants n’était pas très grave, qu’il n’y ait pas eu de transformations d’ampleur, que ce qui était important c’était le processus qui avait été entamé. C’était un processus de dialogue entre les différents acteurs, élus, société civile, monde des taxis, monde des transports… Alors c’est peut-être aussi le contexte suisse qui a joué, où la société civile est beaucoup plus présente, de la même façon qu’il y a pas les mêmes équilibres que chez nous.

*Olivier Frérot* : Et est-ce que dans notre cher pays de France on n’a pas un peu régressé ces dernières années sur ces questions?

*Bruno Voisin* : Moi, je suis très frappé au niveau de l’Agence, contrairement à ce que dit Pascale Simard, c’est qu’on ait eu déjà des ruptures comme ça, l’arrivée de Frérot et la création de l’Agence d’urbanisme ont été des ruptures totales dans les méthodes de l’atelier d’urbanisme, c’est-à-dire qu’avant, sous Delpante( ?), sur n’importe quel quartier, Gilles Bentayou( ?) le décrit très bien, il y avait toujours des enquêtes sociales et des propositions d’intervention. Mais il n’y avait aucun lien entre l’enquête sociale ou la description sociodémographique du quartier et la proposition d’intervention sur le quartier qui était toujours un plan masse…

*Luc Bousquet* : Ça me fait penser que c’est le même processus qui est en train de se passer. Maintenant on te colle un environnementaliste il te sort le crapaud… enfin t’as l’aide de diagnostic environnemental et j’ai l’impression qu’à trente ans d’écart on revit le même processus parce qu’évidemment maintenant *« il faut y penser*». J’ai l’impression que ça percute de la même manière, c’est-à-dire qu’il me semble que la question sociale a percuté il y a 30 ans pour toutes les raisons qu’on connaît, et puis elle a percolé, elle a transformé les écoles d’architecture et un certain nombre de choses en disant : « *la question sociale est une question importante*». Et en fait on s’aperçoit qu’on revit la même histoire, j’ai le sentiment mais moi je l’ai pas vécu et je me trompe peut-être, avec cette idée que « environnement, environnement, environnement » on doit se poser la question « *est-ce que ça modifie sensiblement les choses ou est-ce que ça ne fait que rajouter une couche de complexité supplémentaire avec le risque de devenir un élément de travail comme les autres finalement »*. Mais je me trompe peut-être.

*Olivier Frérot* : On ne revit pas les mêmes choses, cela demanderait un travail un petit peu plus précis. En 2010 on n’est pas comme en 1980, et il me semble qu’on était plus ouverts en 1980. C’est un peu une hypothèse que je lance. Par rapport aux politiques publiques j’entends bien, à l’action publique, et il me semble qu’il y a une objectivisation, une technicisation qui est plus enfermante aujourd’hui qu’hier, et que c’est peut-être difficile. Alors d’autant plus qu’il y a eu des échecs autour des années 80-90, que les tenants de processus, je dirais plus techniques et plus objectivistes, se servent pour dire « *il y a que ça qui marche* ».

*Luc Bousquet* : La professionnalisation est des deux côtés. On a des élus professionnels, et donc finalement qui tournent en boucle, et en face on a des gens qui sont dans une logique de professionnalisation de plus en plus importante, ce qui peut donner de la technicisation.

*Olivier Frérot :* Moi, ce que je critique ce n’est pas le professionnel, c’est le technique. Pour moi le professionnel est large, justement il est toujours en train de créer sa profession. Par contre la technicisation et l’objectivation… C’est pour ça que je veux revenir sur un sujet qui m’interroge énormément, c’est la façon dont aujourd’hui nous vivons ensemble et dont les politiques sont conduites. Il y a une objectivation à outrance, donc une technicisation qui va avec.

*Luc Bousquet* : Oui, mais c’est plus violent. Quand tu parles d’objectivation, ça sous-entend en gros qu’on utilise la technique en disant c’est la méthode la plus objective alors qu’on sait pertinemment que c’est absolument faux.

*Olivier Frérot* : Qui ça « *on* », mon cher Luc ? Moi, je pense que tu as raison, mais le « *on* » il n’est pas bien nombreux et au contraire je crois qu’il y un corpus techniciste qui ne partage pas ce que tu viens dire. On est aujourd’hui devant une difficulté lourde de ce point de vue-là, et trouver des fissures et des ouvertures me paraît peut-être plus difficile aujourd’hui qu’en 1980, où c’était moins technicisé avec plus d’espoir, plus d’ouverture, plus de générosité.

*Bruno Voisin* : Je pense aussi que le rapport de l’Agence au politique était très différent, je veux dire que la montée en puissance de la communauté urbaine a rabattu l’Agence, et chaque fois qu’il y a eu un séisme ou un questionnement sur le positionnement de l’Agence, l’Agence s’est rassurée en intégrant le réglementaire et le spatial. Alors que dans les expérimentations des années 80, les élus étaient très proches des chargés d’étude et par exemple ils allaient faire le POS de Villeurbanne lors de réunions de quartiers aves des élus et des techniciens, en prenant beaucoup de temps d’écoute.

*Olivier Frérot* : Tu illustres ça avec l’ambiance de l’Agence et tu as bien raison, mais moi je pense que c’est l’ambiance générale qui est comme ça. Et donc avant l’Agence se situait aussi dans une ambiance générale plus favorable.

*Luc Bouquet* : Ca peut être un marqueur pour dire pourquoi les élus et les techniciens ne peuvent pas bosser ensemble, ça renvoie la question de l’élu. Ça veut dire qu’aujourd’hui il est censé être sur le terrain parce que c’est celui qui a besoin de faire du terrain sérieusement, au moins une fois tous les six ans pour être élu. Quand on parle de technicisation, il y a aussi l’inflation de la quantité de gens qui viennent lui donner conseil, avec la dernière ingénierie de dernière génération sur la question de marketing territorial qui peut être intéressante pour ça. Et en fait, ça me fait penser, avec notamment ce qui se passe en Suisse, où effectivement les réunions de travail sont indifférenciées, il n’y a pas des réunions d’élus d’un côté et des réunions de techniciens de l’autre. Quand on assiste à des réunions là-bas on se pose la question *« quand est-ce qu’on aura ça chez nous »*. C'est-à-dire que tout le monde travaille et décide ensemble lors d’une même réunion. Le risque c’est qu’il faut en mettre le maximum en disant on a tous travaillé ensemble donc on aura une bonne décision car on a collaboré. C’est pour ça que je pense que ça ne peut pas être techniciste car c’est forcément objectif. Si on travaille en fonction de la décision politique, on est sur des choix, on propose 3 choix et puis c’est lui qui choisit. On n’est pas, nous, dans un rôle de « *on vous ne propose pas de solutions, on n’a pas de choix préférentiel, on vous donne chaque argument et puis vous prendrez celui que vous estimerez le meilleur parce que c’est à vous de décider* », on sait très bien que ce n’est pas comme ça que ça fonctionne parce qu’en fait on propose des choix, le pire c’est toujours les trois scénarios avec celui qui continue, celui qui va être horrible, et puis celui qu’on veut.

*Hélène Hatzfeld* : Là vous êtes partis de l’expérience de l’Agence d’urbanisme, mais moi je vis au niveau du Ministère de la culture et c’est pour ça que je suis dans ce groupe précisément, c’est pour ça que j’ai une réflexion semblable dans le groupe de travail que j’ai initié, qui est un groupe de travail visant à prendre le concept d’inter-culturalité. C’est dans un sens le plus large qu’on peut le prendre – en termes d’intégration de différents points de vue, différentes cultures - pour questionner les pratiques qui existent sur les questions de patrimoine, en animant particulièrement des groupes de travail avec des gens de l’archive, des bibliothèques. Alors qu’est-ce que je vois là ? Premièrement, il y a le fait qu’il faut poser la question « qu’est-ce qu’aujourd’hui les acteurs institutionnels ne savent pas faire ? Sur quoi ils butent ? C’est ce qu’on a dit tout à l’heure un peu sur la question d’urbanisme, qui dit « *moi je sais faire la ville* ». Ça fait un bon moment qu’on se rend compte qu’on ne sait pas si bien faire la ville que ça, sinon on n’aurait pas tous les problèmes qu’on a sur différents plans. Deuxièmement, on est soumis à des injonctions d’ordre différent et qu’on ne sait pas intégrer, sur la question de l’environnement, du développement durable, sur des questions sociales, sur des questions prospective…etc. Cette tendance au repli, facile, tranquillisante, sur un savoir-faire basique du métier qui serait en gros de la technique, qui se retrouve dans les métiers du patrimoine de manière assez semblable, dans les modes de classement, dans les modes de valorisation, est la même que celle des urbaniste. Voilà, c’est une première chose que je voulais dire et du coup ce qui est intéressant et que je mène dans mon groupe de travail qui marche extrêmement bien depuis deux ans, c’est que l’interculturel nous sert d’outil questionnant. Et notamment pour faire sortir ce que l’on appelle les impensés professionnels, des institutionnels, de l’action publique.

*Luc Bousquet* : Les impensés et les implicites.

*Hélène Hatzfeld* : J’ai créé un appel d’air en faisant ça, avec un groupe qui est pluridisciplinaire, avec des chercheurs, des gens d’association…Un peu ce qu’on fait ici, c’est le même esprit, c’est ça qui m’intéresse. Du coup, mais je le redirai tout à l’heure, il y a trois mots qui m’intéressent dans les questions qui sont là que j’aimerai bien qu’on travaille. Qu’est-ce que ça veut dire une approche collaborative, est-ce que les institutions ou l’action publique savent le faire et comment ? Deuxième bonne question qui est posée ici est la question des subjectivités. Ce mot là, j’en ai beaucoup parlé dans mon groupe de travail, j’aimerai qu’on le questionne, c’est le bon mot parce que le débat entre objectif-subjectif revient surtout quand ce mot est ensuite opposé à celui de performance. La question suivante qui me va très bien aussi est celle sur l’action publique orientée usages, besoins, attentes. Nous, dans mon groupe de travail et au Ministère de la culture, nous posons la question de la politique de l’offre (culturelle) et la politique de la demande. La politique de la demande est réprouvée, il ne faut surtout pas s’appuyer sur une demande, il faut faire de l’offre sinon c’est la catastrophe, on va se plier à des demandes de n’importe quel public et vous vous rendez compte où on va, vers un communautarisme. Et puis se pose toute la question de l’intégration : *« dans quelle mesure on peut travailler en intégrant des choses dont on n’a pas l’habitude : du social, du sensible, de l’art* ». Voilà, je trouve les questions excellentes, mais peut-être les reposer un petit peu.

*Luc Bousquet* : Sur la subjectivité, je pense qu’on va vraiment tomber sur des contresens sur ce mot là. Le truc de la subjectivité, c’est quelque chose qu’on reproche ?

*Olivier Frérot* : Moi, je le travaille personnellement. L’objectivation du monde, c’est la mise à distance par un sujet, on va dire un humain, des objets du monde, que ce soient d’autres individus ou des choses. Nous sommes dans un monde aujourd’hui où l’objectivation est forcenée, puisqu’il s’agit même de tout numériser, tout en binômes 0 :1. La numérisation du monde est la pointe avancée de l’objectivisation du monde. Le choix des politiques est de dire « *on est sur l’objet, et c’est là où la science est a priori perçue* », la science objective-t-elle le monde ? La réponse est oui, sauf que « exister » - j’utilise ce mot à dessein - est en contrepoint fondamental avec cela. Pour moi, « exister » vient avec le mot de coprésence, donc on passe d’un sujet objet qu’on pourrait décrire objectivement justement qu’on généraliserait, à la question de l’existence et de la coprésence. Or, nous sommes dans un monde où l’existence et la coprésence sont niées, elles ne sont comprises. Voilà, je voulais juste dire ça car je trouve ça extrêmement présent et extrêmement délicat. Parler de ça dans les politiques publiques, on est à la ramasse (approbation générale). Sauf qu’il y a une telle soif, intrinsèque à l’humain, il y a une perception que ça ne va pas, on ne peut pas être heureux quand on objective, la sensation - c’est pour ça qu’on est sur le sensible - va avec l’existence et la coprésence, elle ne va pas avec l’objectivation. Quand on fait des sciences et des chiffres ça n’a rien à voir avec la sensation et l’affectivité. Quand on est sur le versant sensation/sensible/affectif/présence/existence/humain, et ça en ce début du XXIe siècle dans le champ public, on est complètement sur le versant de l’objectivation, de la numérisation, on y est très fortement. On est sur une faille. J’arrête là mais je suis sur des choses très lourdes.

*Luc Bousquet* : Ça me fait penser à une chose, ce sentiment là, ce qui peut être pensé comme une dérive, je le ressens de la même manière dans la fonction publique hospitalière, où il y a typiquement le même type de réflexions avec des gens qui disent «*on s’occupe plus du malade dans son entier, on gère son bras, son problème de cœur, et après on a tellement technicisé les choses qu’on a des réponses technico-techniques, par exemple on n’aide pas les gens à mourir, on s’occupe d’essayer de les maintenir en vie et là il y a un problème* ». On voit le problème quand il faut gérer un hôpital avec un plan qui va permettre d’obtenir une rentabilité.

*Olivier Frérot* : Rentabilité, résultats, tout ça c’est du côté de l’objectivisation du monde, et cette techno-science est tout autour de nous. Le saut est gigantesque, nous, ce qu’on veut faire c’est qu’on est dans un angle mort des politiques publiques…

*Hélène* *Hatzfeld* : Exactement.

*Olivier Frérot* : Et est-ce qu’on peut sortir de cet angle mort, moi je me pose cette question en tant que directeur de l’Agence d’urbanisme de Lyon. Ce qu’on est en train de faire là, on ne le crie pas sur les toits, on ne se cache pas mais on ne le crie pas sur les toits, et la controverse dont on parlait dans l’Agence elle est bien là, parce que cette question que je pose traverse évidemment les gens de l’Agence. Et on est peu nombreux à penser que c’est très important de changer la vision.

*Luc Bousquet* : En gros ce que tu considères, c’est que tu dois retrouver un rôle politique.

*Olivier Frérot* : D’abord philosophique. On peut passer par le politique tu as raison, on peut passer par différents chemins.

*Hélène Hatzfeld* : Parce que sur la question objet-sujet, je suis d’accord sur le constat que tu fais sur la tendance à l’objectivation aujourd’hui dans le cadre des institutions et de l’action publique. Mais en même temps tu as en grande partie en dehors des institutions, une tendance extrêmement puissante, logée dans les individus et les médias qui consiste à mettre en valeur justement tout ce qui est de l’ordre de l’individu, du singulier, d chacun. C’est l’émotion - il n’y a pas une publicité sans le mot émotion dedans, ce qui est le vécu – qui prime et donc l’institution publique est continuellement confrontée à ça. Mais il y a une forme de schizophrénie en fait entre l’idée qu’à la fois on est capable d’objectiver et de capter, de répondre à cette attente extrêmement profonde qui existe d’expression de l’affectif, de l’émotionnel, de l’événement tout, qui va nous faire sortir justement de ce carcan que d’une certaine manière beaucoup de politiques nous imposent. Et même en tant qu’individu, je veux dire, on est partagés parce que ce n’est pas parce qu’on va être objectif dans telle ou telle partie de notre boulot que par ailleurs un certain nombre ne vont pas avoir d’autres types de comportements. Sur la question du sujet -il a un autre sens qui est justement un sens politique, être sujet, c’est justement être le sujet d’une action, donc un sujet politique, quelqu’un qui pense qui sait, donc qui a une capacité d’intervenir sur le plan de la démocratie telle qu’on la conçoit aujourd’hui. C’est extrêmement important de ne pas être un objet au sens de quelqu’un qui est gouverné, auquel on peut dire ce qu’il fait sans qu’il ait de point de vue par rapport à ça, de dimension critique. Le sujet c’est aussi ça, la dimension critique. C’est extrêmement important quand on parle de la subjectivité du sujet.

*Olivier Frérot* : Nos institutions, dans leur discours institutionnel, essayent de nier l’aspect du sujet politique, de plus en plus. Moi, je partage profondément l’idée que c’est du fond de la société, de la base, que la vie et l’ouverture se trouvent et plus du tout du côté institutionnel. C’est ça qui est extrêmement difficile pour une collectivité car elle est du côté institutionnel, c’est de l’ordre de l’impossibilité aujourd’hui de basculer du côté du subjectif - c’est une hypothèse un peu dure. Une agence d’urbanisme, c’est un peu les échanges que j’ai avec Pascale Simard ou avec Bruno, n’est pas sur une gestion lourde. Donc on peut, dans les angles morts, pour ne pas être trop vus, aller chercher cette sensibilité, cette coprésence dont je parlais tout à l’heure, avec d’autres, en nous-mêmes évidemment, mais on va chercher d’autres et dans la société. Mais je ne sais pas aujourd’hui comment faire pour que ce soit pris dans les modes de faire de l’action publique. D’où ces discussions, d’où ce travail. Alors les élus sont beaucoup plus ouverts que les techniciens des collectivités, donc ce n’est pas avec les élus que l’on a le plus de difficultés, mais au contraire. Quand tu parlais des Suisses Luc tout à l’heure, je pense que les élus, pour un certain nombre d’entre eux, ont envie de se mettre autour d’une table et d’aller discuter. Ils ne vont pas qu’une fois tous les 6 mois vers les gens, ils essaient de faire leur boulot et ils ont envie de ça, et ils le font d’ailleurs. Par contre, la technostructure, celle des fonctionnaires techniciens, c’est là que se trouve culturellement le blocage. Donc, aujourd’hui on bute sur ça et on cherche des alliés. Mais dans nos démarches de nos ateliers, Pascale l’a montré, il y a peu de fonctionnaires du Grand Lyon. On est allé en chercher mais peu sont venus, 2 ou 3 personnes. On cherche des alliés, mais on en trouve peu dans la structure technique.

*Hélène Hatzfeld* : Et c’est pour ça que je pars moi d’une démarche assez fondamentale que j’ai depuis assez longtemps, de dire « essayons de comprendre, vis-à-vis de la personne qui ne nous semble pas être de la même logique que nous, qui nous semble être bloquée, à quels problèmes elle est confrontée et qu’elle n’arrive pas à résoudre ; et lui démontrer à ce moment-là que, en changeant de posture ou en travaillant ensemble elle peut à ce moment-là résoudre ses problèmes ». C’est toute la question de l’inter-culturalité telle que je la porte, et justement on met autour d’une même table, ce qui ne se fait pas au niveau du Ministère et des musées, des gens de musées, des gens d’archives et des gens de bibliothèques. Ils ne se causent jamais ! Il n’y a pas de lieux où ils se rencontrent ! Pour parler de leurs pratiques patrimoniales ou du rapport aux publics.

*Luc Bousquet* : Il y a une piste dans ce que tu dis, c’est que finalement il faut faire la grande différence quand on dit « *on passe du projet au processus* ». C’est quand tu dis à la personne « *je vais essayer de trouver avec vous comment résoudre le problème et vous allez donc pouvoir le résoudre par vous-même une fois qu’on aura débloqué la situation*», donc tu ne lui offres pas le résultat, tu lui offres un processus et effectivement ton boulot, c’est d’arriver à débloquer des situations. En fait ça veut dire que t’es capable de faire le chemin *« bon voilà comment on pourrait à peu près mettre les gens dans une autre situation pour qu’ils finissent à un résultat qu’ils veulent obtenir et donc toi t’es garant de ce que ce résultat s’obtienne mais t’es pas garant de la nature de ce résultat ou de la qualité de ce résultat* ».

*Olivier Frérot* : Mais la technostructure est tellement grosse et puissante, que tu peux toucher une personne, mais elle n’arrive pas toute seule, elle est prise dans une procédure qui est dure et qui est objectivante. Donc tu vas toucher toute la chaîne mais elle ne s’ouvre pas, c’est pour ça que je dis qu’actuellement l’institution elle se tend. C'est-à-dire qu’on ne peut pas convaincre avec des mots et une argumentation rationnelle, il faut que chacun ait expérimentée, donc quand la personne te dit « *je veux bien tenter d’expérimenter* », c’est gagné. On n’y peut pas grand-chose à vrai dire, donc ce qu’on peut faire c’est proposer, et on a des coups de peau mais ces coups de peau ça marche pour une personne sur dix.

*Luc Bousquet* : Donc à la limité si tu es identifié comme quelqu’un qui peut aider à résoudre le problème, non trouver la solution, ensuite effectivement le seul moyen c’est de faire et de dire « nous on sait faire ». Donc ça veut dire que tu es en stratégie d’offre, si les gens comprennent qu’ils ne viennent pas chercher un résultat mais un moyen de transformer leurs façons de faire. C’est vrai que c’est un impensé ou un non-dit, le vadémécum des gens qui font du conseil dans mon domaine depuis des années. Mais en gros il s’agit reformuler la question, de repartir autrement de manière collective. Mais après est-ce qu’on le met en méthode je ne sais pas, en tout cas ça c’est notre vrai professionnalisme. Ce n’est pas de connaître la ville, de savoir faire des cartes, c’est comprendre les mécanismes qui produisent le blocage.

*Hélène Hatzfeld* : Oui, c’est ça et les objectiver.

*Luc Bousquet* : Donc, ça veut dire connaître très bien ces mécanismes dans leur fonctionnement. D’où le fait justement d’avoir peut-être trop d’urbanistes et d’architectes dans une agence, alors qu’il faudrait plus de sociologues, plus de gens qui font de la science politique parce que finalement tu changes de posture quand tu fais ça. Il y en a qui ont la chance d’avoir une agence d’urbanisme et de développement économique, déjà ça change un peu la donne, l’orientation. Mais en fait si on est caricatural normalement c’est censé être un bureau des méthodes et des moyens, pas un bureau de réponses, d’études.

*Olivier Frérot* : Je partage. Donc, je repense à la question *« quelle prise en compte de ces modes de faire ? »,* aujourd’hui la stratégie ou plutôt la tactique, c’est de dire, c’est de se faire petit à petit repérer sans trop le crier sur tous les toits qu’on a envie de faire d’autres méthodes et qu’on est disponibles pour qu’on vienne nous chercher. Ça se fait à peine, ça recommence mais à peine et on sait pas où on va, on ne sait pas si ça va marcher.

*Bruno Voisin* : Moi, je pense que dans le monde professionnel ça sort un peu, notamment à travers des réflexions innovantes sur la participation, à travers Robin des villes par exemple, où il y a cette dimension un peu subjective, cette appréhension sensible, qui parle un peu avec l’institution.

*Hélène Hatzfeld* : En même temps on sait très bien que le rapport de Robin des villes avec les institutions, a évolué et reste en forte tension de parts et d’autres, et que l’image qu’a cette association est contradictoire, contredite. Donc ce n’est pas aussi simple que ce que tu dis, il y a encore beaucoup de réticences. Bon, sur la question de la subjectivité, ce sur quoi on a travaillé dans notre groupe, et c’est pas du tout devenu évident tout de suite, c’est que à l’intérieur de l’institution il y a, et il faut le reconnaître, de la subjectivité. Alors que l’institution aura à tendance à se considérer exclusivement comme « *nous, c’est l’objectif, c’est la technicité et le subjectif n’intervient pas* ». Donc il y a cette dimension dans laquelle on prend le subjectif dans un sens beaucoup plus positif qui est la subjectivité comme capacité de mise en question, de critique, de questionnement.

*Olivier Frérot* : Je t’interroge, pourquoi tu dis l’adjectif « positif », moi je proteste sinon explique-le, j’entends dans ton mot que tu le dis de façon plus rationnelle. C'est-à-dire que chaque individu a une pensée personnelle, c’est ça que tu entends dire ?

*Hélène Hatzfeld*: C'est-à-dire que vis-à-vis de toute une série de gens gorgés de scientificité, dès que tu parles de subjectivité, c’est très problématique.

*Olivier Frérot* : Mais c’est ça qu’il faut absolument contrer. C’est pour ça que je critique cette façon de dire… En chacun d’entre nous il y a un aspect sensation/sensible, il y a un aspect réflexif, on a les deux. Effectivement les institutions ne veulent voir que l’aspect rationnel et en plus elles massifient, elles généralisent. Bon, non seulement elles tuent la sensibilité mais en plus elles tuent l’individualité. Donc on a deux phénomènes négatifs, qui sont très paradoxaux avec l’explosion de l’individualisme. C’est un paradoxe puissant qui met les institutions en grande difficulté par rapport à l’individualisme d’ailleurs. Et ça se sent, je pense que aujourd’hui on peut rentrer beaucoup plus facilement par cette porte là que tu dis Hélène, parce qu’il y a des divergences d’opinion et de réflexion. Ça c’est tellement évident que ce n’est pas niable, même si l’institution lutte contre. Mais moi, je voudrais ouvrir la porte de la sensibilité, parce qu’on ne progresse pas sinon, on a des controverses rationnelles qui n’aboutissent pas à grand-chose et qui ne m’intéressent plus beaucoup. Jeter des arguments un peu dans le débat intellectuel, ça fait pas beaucoup avancer le schmilblick, on est un peu aussi au bout de ces débats là. Pour rouvrir, il faut basculer vraiment dans la sensibilité.

*Hélène Hatzfeld* : Et comment tu perçois qu’on y gagne quelque chose ?

*Olivier Frérot* : On y gagne…Je ne peux pas persuader avec des mots, car avec la sensibilité on n’est pas sur des mots, on est sur du sentir, sur de l’existence, de la présence, c’est d’autres champs de l’humain, donc on ne peut pas convaincre, on ne peut que le proposer à des gens qui sont déjà ouverts et c’est ça qui est très difficile.

*Luc Bousquet* : Oui, ça fait peur.

*Olivier Frerot* : Oui, parce qu’on ne sait pas où on va, mais c’est la vraie vie, et effectivement ce qui gouverne nos actions c’est la peur.

*Luc Bousquet* : Donc je reviens sur ce que j’ai dit qu’il y a d’autres champs du professionnel, d’autres métiers ou d’autres productions. Je pense notamment à toute la révolution technologique, où on voit très bien que les gens chez Google ou chez Apple travaillent d’une manière totalement différente parce qu’ils sont dans des lieux où ils ne séparent plus trop le lieu où ils vivent et le lieu où ils travaillent. Effectivement dans les reportages de TF1 on nous montre des gens qui travaillent dehors, qui peuvent aller à la piscine quand ils veulent, avec le risque qu’au bout d’un moment…Enfin, c’est comme les gens d’IKEA, avec la fameuse ville en Suède où pour faire de la créativité tous les gens vivent ensemble, il n’y a plus de limites entre leur vie parce qu’ils sont là pour agir sur le quotidien des gens, donc ils sont eux-mêmes leur propre objet d’analyse et d’étude. Donc évidemment ça fait peur aux gens parce qu’il y a un rapport institué au travail, c'est-à-dire que quand t’es leur directeur tu les paies, ils viennent délivrer une force de leur travail, après ils rentrent chez eux ils veulent surtout pas que tu viennes t’occuper de comment ils pensent, de qui ils sont vraiment, parce que si tu leur demandes de venir en tant que sujets, tu amènes la possibilité que vous ne soyez pas du tout d’accord, alors qu’il y a un rapport institué au travail avec un rapport à la hiérarchie et aux façons de faire qui va faire que vont émerger des gens qui ont une compétence personnelle. Parce que si on va par là pourquoi ne pas faire le brainstorming avec les femmes de ménage, d’ailleurs pourquoi elle ne viennent pas travailler aux mêmes heures que les autres, parce qu’on peut commencer à dire maintenant *« finalement on peut élargir notre cercle de réflexions »*, donc quelque part tu remets complètement en cause non pas seulement la posture professionnelle, mais la position, et comme on est dans une société à statuts, il y en a qui ont durement gagné le fait d’avoir des concours ou de devenir chef, donc là tu réattaques la compétence : est-ce que vous avez la compétence pour réattaquer cette nouvelle façon de travailler ? Donc, les hiérarchies de valeur vont bouger.

Olivier Frerot : Tu as tout à fait raison, pourquoi on est aujourd’hui face à ce débat, c’est parce que la société à statuts ne marche plus, parce qu’on est dans le mur, parce qu’on a plus les solutions.

*Hélène Hatzfeld* : C’est ça qu’il faut, je crois, réussir à identifier.

*Olivier Frérot* : Cette prise de conscience est insupportable pour les institutions car elles vont en mourir, et les institutions vont effectivement mourir. Et quand tu vois que la mort arrive parce que tes racines ne tiennent plus, ça crispe, on est là dedans. C’est pour ça que c’est dangereux, moi, je n’ai pas non plus le chemin, mais je pense qu’il ne faut pas dire « *voilà une autre façon de fonctionner* » parce que tout d’abord ça n’existe pas, et on a fait ça suffisamment au XXe siècle pour voir vers quoi ça nous a amené. Mais on tente autre chose, sans savoir, par l’intérieur, et je ne sais pas comment on arrive à rentrer dans l’action publique. On est sur un mode révolutionnaire.

*Luc Bousquet* : Quand on parle de révolution, on dit qu’on va changer tout alors que finalement on n’a pas trop le choix, on repasse par l’individu. Je suis en train de lire un bouquin là, d’un journaliste qui a travaillé sur l’industrie de la viande et j’aime beaucoup son introduction où il dit finalement qu’une des grandes libertés qui nous reste c’est de pouvoir changer nos habitudes. Et en fait tu t’aperçois que toi, depuis ta position tu dis qu’il va falloir qu’on change et que ce n’est pas moi qui vais donner le schéma, que ça ne viendra que si vous voulez. Alors là tout le monde se sent sujet et effectivement, le frein a le pied dessus parce que quelque part tu es dans une sorte de logique d’aveu de faiblesse où tu dis « *si vous ne voulez pas changer on n’y arrivera pas* ». Donc il y a ce fameux déclic « *qu’est-ce qu’ils ont à y gagner* ? ». Il y a une chercheure qui en parle très bien, ça fait plusieurs années qu’elle travaille sur les questions liées à la périurbanisation et au pourquoi les gens vont à 70 km de Toulouse pour se retrouver dans des trucs pas possibles, et en fait elle dit *« l’action publique demain ça va être d’être capable de répondre collectivement à de plus en plus de personnes qui veulent qu’on réponde à leurs problèmes ».* Donc on ne peut pas évacuer ça en disant « *on ne peut pas répondre à votre problème à vous personnellement*», on n’a pas le choix on est bien obligés de faire ça, donc en fait il faut qu’on sache comment les gens trouvent à y gagner, ils ne bougeront pas s’ils ne savent pas ce que, eux personnellement, ils y gagnent. Donc au sein de l’action collective on ne s’en remet plus à un problème pour tout le monde, on a besoin que ça avance chacun pour soi, c’est étonnant de voir comment une sorte d’institution qui a toujours eu cette réputation d’avoir été en avance, et aujourd’hui on est presque… Enfin, ils sont aussi en avance là-dessus, effectivement le Grand Lyon ne peut pas aller vers toujours plus d’intégration, on ne peut pas continuer à intégrer toujours plus, ou alors on dit « *on raye de la carte toutes les communes et on passe à un autre mode de faire et voilà* ». Alors que finalement ils sont porteurs de leur propre risque, parce qu’ils ont réinventé leur technostructure que l’Etat a mis du temps à laisser se désagréger. Alors que finalement c’est quelque chose qu’on abat à la hache en ce moment, donc c’est ça qui est étonnant finalement, parce qu’on a que cette matrice là en France, on ne sait pas organiser collectivement l’action publique autrement que sur le seul modèle qu’on a qui est l’Etat. On n’est pas fédéraliste et on n’a pas de diversité administrative en France, finalement ils ne peuvent pas faire autrement car on a tous été formés à la même école. (*Marque un temps d’arrêt*). Je pense que quand on dit *« avantages et limites de l’approche collaborative »*, on peut déceler les avantages, mais finalement ce qui fera avancer c’est l’identification des limites, liées à ce type d’approches là. Car ça fera moins peur aux gens de savoir qu’on peut avancer sur tel et tel point mais qu’on ne va pas dans l’inconnu total. Je pense que c’est ça qui fait le plus peur, si on arrive à identifier les limites des nouvelles actions et des nouveaux modes de faire qu’on veut mener, en disant « *finalement ça me permettra de faire que ça »,* les gens vont le prendre comme quelque chose qu’on peut leur apporter en plus. Alors que si on te montre que les avantages, tu leur demandes d’abandonner ce qu’ils ont déjà aujourd’hui, tu leur demandes de basculer là-dedans parce que ce qu’il y avait avant n’était pas bien donc implicitement tu mets en critique ce qui est avantageux dans la méthode actuelle.

*Olivier Frérot* : Moi, je ne sais pas répondre à la question « *Qu’est-ce qu’on a à y gagner* ? » et je ne pose plus la question comme ça.

*Hélène Hatzfeld* : Il y a au moins à gagner le fait que tu ne vas pas être incapable de répondre à certaines attentes, ou à certaines personnes qui frappent à ta porte. Enfin, c’est une image - des personnes qui entrent dans ton bureau et qui te demandent absolument de répondre à leurs problèmes. Je prends un exemple dans mon domaine, parce que le domaine de l’urbanisme je le connais mais j’y travaille pas directement donc je peux en parler de la même manière. Les archives nationales : de votre point de vue, il n’y a pas plus pire du point de vue de l’institution. C’est l’institution close qui fonctionne, des archives, machin…Bien, et un exposé d’une personne nous explique comment aujourd’hui les archives nationales sont submergées de demandes d’individus qui veulent que l’on trouve les papiers pour prouver qu’ils sont bien Français. Donc ça devient un bureau des pleurs, de personnes parfaitement françaises et parfaitement intégrées, qui demandent à l’institution de trouver les voies et les moyens pour prouver les identités. L’institution ne sait pas recevoir ces personnes. Donc si on identifie le blocage…Si nous on a eu l’exposé qui a été fait, on y voit que ce sont des personnes qui ont été désignées pour former un bureau d’accueil et faire le tampon entre le fin fond de l’institution et son devant, pour répondre à ces demandes avec une formation.

*Olivier Frérot* : Faire tampon ça veut dire noyer le poisson. Ma question c’est que l’institution a une incapacité très lourde, elle n’a pas de réponse. Donc quand on n’a pas de réponse qu’est-ce qu’on fait, on fait de la com’. Peux-tu aller plus loin car je ne connais pas le sujet. On sent bien qu’on ne sait pas, qu’on fait de la com’, mais personne n’est dupe et ça ne marche pas. Donc dans ton exemple les gens sont bloqués, ils ne peuvent pas refaire leurs papiers et on n’a pas la solution.

*Hélène Hatzfeld* : Il y a des gens qui vont se mettre à étudier les dossiers de la personne pour voir de quoi elle relève, si c’est d’un plan juridique, si c’est d’une traduction de papiers…. Pour l’orienter ensuite vers tel ou tel type de recherches.

*Luc Bousquet*: Je suppose qu’on cherche des gens qui connaissent parfaitement le fonctionnement de l’institution et qui sont capables, parce qu’ils sont polis, d’aller requérir ceux qui sont au fin fond comme tu dis, qui disent que leur travail c’est ça et qu’ils n’ont pas à aller rechercher les traces du grand père arrivé en 1917 et que donc ils ne le lâcheront ce truc là. Et finalement il y a des moyens pour faire, sauf que ce n’est pas mis en connexion, et quand tu dis que c’est bloqué, c’est qu’ils ont la ressource normalement, mais finalement elle est devenue inexploitable. Et il y a certainement plein de gens qui seraient parfaitement contents de pouvoir faire autrement et qui disent finalement « *je peux pas parce que ceci parce que machin* ». Donc si on revient sur ce qu’on peut y gagner il y a quand même « *être content d’aller travailler le matin* » et je pense qu’il y en a un paquet qui sont pas contents d’y aller le matin, y compris chez toi d’ailleurs, parce qu’ils auraient bien aimé que ça soit comme sous Delfante ou comme je sais pas quoi, parce que les secrétaires savaient ce qu’elles avaient à faire, alors que maintenant le chef il nous dit *« moi je sais pas, on va dans le mur»,* Là il y a de la crainte, *« qu’est-ce que je fais, ça ne va pas que le chef me dise qu’on va dans le mur »*. En plus t’es un ancien fonctionnaire territorial, fonctionnaire de l’Etat, et puis même Borloo dit qu’on va dans le mur donc tout le monde va dans le mur. On peut pas être tranquilles, on peut pas savoir que dans 3 ans, on aura fait le PLU que le maire sera content. Donc c’est toi aussi qui les met dans une situation de questionnement existentiel, et les ressources sont en eux, mais il faut d’abord, quand Luc parlait de lâcher prise, il faut qu’ils évacuent tout un tas de rancœurs ou d’impossibilités de faire qu’ils ont. Ce n’est pas la tête qui est la mieux qualifiée pour le faire, donc il y une sorte de recours à des tiers. Finalement le blocage de l’institution a besoin d’une médiation, les gens ont besoin de refonder leurs façons de faire. Et si le « *on va refonder* » vient du haut, tu penses, on le voit au Ministère de l’écologie, une fois qu’ils savent comment on fait les tuyaux verts, comment on fait les autoroutes vertes, c’est reparti comme avant, et d’ailleurs c’est déjà reparti comme avant, donc l’A51 va se faire car elle est écologique…Formidable (*ton ironique*) !!

*Hélène Hatzfeld* : C’est très important le mot de tiers que tu viens de prononcer là. Parce que c’est l’idée de recourir à des tiers, pas seulement de recourir à des personnes, mais de s’ouvrir à des espaces tiers. Ce qu’est en train de faire l’Agence avec cet Atelier d’innovation urbaine, c’est bien un espace tiers. Qu’est-ce que c’est qu’un espace tiers ? C’est un espace notamment qui est délivré d’un certain nombre de statuts, de contraintes, de légitimités, au niveau du faire, de la parole… Donc où il y a une forme d’ouverture potentielle qui permet que chacun se repositionne autrement. Et du point de vue des institutions, si on veut répondre à notre question, la constitution d’espaces tiers est fondamentale.

*Bruno Voisin* : Avec l’expérience de la politique de la ville, on va me reprocher de faire l’apologie des années 80’-90’, mais typiquement c’est ça, le fait qu’effectivement la création d’antennes HLM, de dialogues, de gestion adaptée, de lieux d’écoute et d’ouverture, qui chaque fois que des stratégies globales ont été mises en place, ont été gommées. Quand on a fait du renouvellement urbain on a dit « *vos petits trucs dans vos antennes HLM ça ne rime à rien, on passe au renouvellement urbain, c’est ce que veulent les élus, c’est ce que veulent les décideurs, allons-y*». On a revu les grands projets urbains, balancer tout ça du jour au lendemain sur les quartiers, on nous annonce qu’on va démolir 2000 logements dans votre quartier, vous n’avez qu’à vous taire, c’est la bonne solution, on en a ras le bol de ramer au ras des gens. En résumé. Bon et l’OPALE du Rhône c’est pareil, on avait tout un tas de systèmes d’antennes à l’écoute, quand l’OPALE a voulu reprendre sa gestion, c’est les services techniques et financiers qui ont repris le manche et qui ont limité les domaines d’intervention des antennes sous prétexte que c’était effectivement un éclatement de l’institution, que c’était tout simplement impensable et inacceptable.

*Olivier Frérot* : En y réfléchissant, je préférais le mot de lieu tiers qu’à l’espace tiers. Il me parait plus profond.

*Hélène Hatzfeld* : Oui, je vois ce que tu veux dire. Mais c’est parce que l’expression existait.

*Olivier Frérot*: Mais ça nous ramène effectivement toujours à ce qu’on peut proposer nous, c’est proposer des lieux tiers, qu’il faut sans doute travailler davantage : c’est quoi ces lieux ?

*Luc Bousquet* : Je vais y retourner dès ce soir, et demain… c’est un des deux piliers de l’institut des mondes urbains, c’est-à-dire qu’il y a l’atelier qui est en fait un endroit où tout le monde se rejoint et ensuite il y a la résidence, et les deux ont le même objectif. C'est-à-dire que l’atelier est censé faire que tout le monde soit à la table horizontalement, et justement les chercheurs, les décideurs, les financeurs vont pouvoir discuter d’un même problème propre à un sujet. Comme on est dans les champs de l’urbain, on va prendre un territoire et on va dire c’est quoi les problèmes qui sont dessus, et qu’est-ce que vous attendez globalement, parce que c’est un institut de la recherche pour vous accompagner dans la décision. Alors justement ça pose le problème de renouveler la question *« à quoi sert la recherche ? ».* Et pour dépasser la résistance on prend les gens qui soient chercheurs et autres, et on les met dans un endroit sans Internet, sans téléphone où ils peuvent travailler. Car eux-mêmes, ils doivent s’extraire de leur labo, de leur gestion de personnel, parce que même quand on est chercheur, en fait on passe de plus en plus de temps à gérer la recherche, et donc on refonde l’idée qu’il y a un moment où il faut un couvent. Et cette résidence, c’est les doctorants, les post-docs, tous ensemble, autour de la machine à café informellement mais ils sont ensemble. Ils sont là pour une chose - c’est produire de la recherche. Donc ils sont censés être dans un dispositif de production parce qu’ils se sont extraits de leurs propres limites à eux et évidemment il y a l’idée que les moyens financiers et tous les moyens humains mis à disposition pour faire tourner cette boutique-là, ont pour objectif de retrouver une capacité de production en fait. Alors là, cette question du lieu-tiers c’est ça. S’il n’y en a qu’un ce n’est pas possible, on est en Suisse et ça s’appelle la démocratie directe. Là en fait on peut faire à différentes échelles et c’est évident que dans un lieu tiers où tu ne viens pas avec ton statut mais avec ta compétence. Ta compétence à être, « *ce que je peux apporter au débat* ».

*Olivier Frérot* : Donc est-ce qu’on peut officiellement dire, proposer, à nos institutions « *moi je vais proposer le lieu-tiers*» et que ça soit reconnu comme un mode d’action intéressant. Est-ce que vous pensez qu’on peut proposer ça ? Si on est optimiste on dit oui, mais…

*Luc Bousquet* : Oui finalement, notamment tes clients ils pourraient dire « *attendez, vous me proposez de réinventer la concertation*». Non, justement il y a une organisation de la parole dans ces lieux, mais comment elle est donnée, comment elle est reçue ? Donc ça demande de bien délimiter qu’est-ce qui est en jeu quand on dit « *bon, quelle règle on enlève* ? » Quelle contrainte on met de côté ? » Donc on retrouve l’essence même de l’expérimentation, c'est-à-dire un moment où tu enlèves un certain nombre de contraintes et à partir de là tu fais le bilan et tu te dis « *maintenant est-ce que ça permet d’avancer ou au contraire est-ce que ça a raté* ». Derrière l’idée du lieu, ce qu’il y a à garantir c’est qu’on a le droit de rater, parce qu’on a le droit que ça ne marche pas, ce qui est impossible à vendre aujourd’hui parce qu’il faut qu’il y ait un résultat, on a le droit à l’erreur et donc c’est à utiliser dans des situations particulières. Il s’agit de dire « *c’est une des méthodes possibles et elle est plutôt recommandée dans les moments où il y a blocage, et où effectivement d’autres méthodes ont été essayées et n’ont pas donné de résultats »*. Ça peut pas être un *a priori*  au départ en disant « maintenant on va faire ça vous allez voir ça va être vachement mieux et on va y arriver tout le temps ». C’est d’emblée dans des situations où on peut essayer ça, on l’a pas essayé, on n’a rien à perdre parce que de toute façon on n’a déjà beaucoup perdu avec les autres.

*Olivier Frérot* : Je crois que tu présentes bien là Luc. Mais la seule façon c’est que ça soit présentable devant l’institution et il est important de travailler la façon dont tu présentes. Au fond, je crois que si on va plus loin, c’est dire qu’il va se passer quelque chose de totalement inattendu et de non maîtrisable et ça c’est pas entendable par l’institution. C’est quand même ce qui est au fond l’innovation, c’est qu’elle n’est pas maîtrisable, on ne sait pas ce qui va sortir, et ce qui va sortir peut totalement mettre en défaut l’institution. Mais ce que tu dis là, le droit à l’erreur et tout ça, je ne crois pas que ce soit entendable. Mais dans le fonctionnement des lieux-tiers, ouvrir à l’inattendu réel.

*Luc Bousquet* : Là, par exemple les élus ce qu’ils ont à y gagner, si c’est un lieu où chacun y vient avec sa compétence. Les élus ils ont eux-mêmes cette possibilité de répondre à certaines choses sur lesquelles ils ne répondent jamais quand on les interpelle, parce que on les met en critique, on les met en question, on leur reproche un certain nombre de choses et effectivement leur posture en tant qu’élu c’est de savoir gérer les contradictions de tout le monde, de trouver une solution. C’est pour ça que les élus sont si proches des architectes ou des gens qui font du projet, c’est parce que les élus doivent arriver à un compromis à la fin. Et à un moment, dans un lieu comme ça, effectivement c’est très dangereux parce que il y a de l’inattendu, mais ils sont en capacité de répondre coup pour coup, ils peuvent jamais le faire sinon. A un moment c’est aussi pouvoir se permettre de mettre les autres devant leurs contradictions, ceux à qui on ne demande jamais de leur faire. Un citoyen d’habitude n’a pas besoin de dire pourquoi il est contradictoire, sauf que là il a la même règle du jeu qui s’impose à lui et donc il y a une différence énorme. Effectivement après des moments il y a un temps de ressaisie des choses, de reformulation en disant « *bon, là on a sorti ça, ça pose problème, si ça pose vraiment problème on le met de côté, mais on a trouvé une piste et on la suit* » et donc en fait ça demande un travail de régulation qui est pas évident. Donc quand tu dis « *on peut le proposer* », mais faut que les gens aient la garantie que le processus va être maîtrisé, après les résultats ça peut rater mais ça fait partie du processus. Mais par contre ça s’assume comme résultat en disant « voilà ça a planté, ce n’est pas mûr, il n’y avait pas les éléments pour réussir » et on peut décrire pourquoi ça n’a pas marché. Donc être capable de dire *« messieurs les élus, maintenant vous pouvez assumer, là on est bloqué donc on arrête et on ne fait pas, ou on reprend ça autrement».*

*Bruno Voisin* : C’est ce que le bazar urbain a fait à Saint-Etienne où il y avait une demande de programmation d’un espace public, et ils ont dit « non ce n’est pas mûr, il y a trop d’intérêts contradictoires, il vaut mieux reporter ça à plus loin ». Bon il y a peu de gens qui sont capables de le tenir.

*Luc Bousquet* : Alors là, tu retrouves ce que nous on avait vendu dans « Architecture à grande échelle » parce que les gens du bazar urbain je les connais un peu, certains plutôt bien, tu retrouves des gens qui sont dans une figure triadique, à la fois professionnels, à la fois chercheurs et à la fois pédagogues. Et ils mêlent les trois à titre personnel. A partir de là il y a une circulation entre les trois postures qui les amènent effectivement à un moment donné pouvoir jouer sur des modes : à un moment on est très professionnel quand on doit répondre donc on est capable de répondre à un appel d’offres, en même temps on est capable de tester des méthodes innovantes parce que c’est notre savoir-faire de chercheur et c’est un vrai savoir-faire, et en même temps on a tous les matins nos étudiants, soit en archi, soit en urba, et on est capable de déceler quand ils n’écoutent plus, donc on sait quand la séance n’aboutira à rien. Il y a aussi l’idée de faire émerger cette figure professionnelle, faire émerger des figures qui ont plusieurs cordes à leur arc, mais c’est extrêmement mal perçu. On n’aime pas, on est jaloux des gens qui sont à la fois enseignants et professionnels, et en même temps ça veut dire que normalement cette boîte-là, et il n’y a pas beaucoup de boîtes qui savent faire cela, est capable de faire travailler et les gens ont envie de venir travailler car normalement c’est un lieu d’enseignement/ formation/recherche… Normalement, c’est une vocation qu’on peut espérer pour une agence d’urbanisme, de dire qu’on n’est pas qu’un gros bon bureau d’études public. Plus loin, ça veut dire qu’on est le lieu où des professionnels se forment et là ce n’est plus une question de métier. Normalement les gens ici devraient avoir le goût pour aller enseigner, le goût pour aller faire de la recherche, parce que leur expérience professionnelle les amène à dire « *c’est une autre manière de rendre ou de faire fructifier mon expérience professionnelle*» parce qu’ils ont bossé dans un endroit comme ça où ils devaient trouver des solutions avec des élus, des gens de l’économie, donc ils savent le faire.

*Olivier Frérot*: Je partage pas mal ce que tu dis, de la vocation, de la méthode d’une structure comme la nôtre.

*Hélène Hatzfeld* : C’est important ce que tu as dit à la fin - d’apprendre aux gens d’une manière générale qu’ils peuvent adopter différentes postures, parce que la tendance de chacun, ou de beaucoup de gens en tout cas, c’est de s’enfermer sur une posture qu’on pense claire pour les autres et tranquillisante pour soi-même. Et le fait que là par exemple tu dises que tu peux te décaler de ta posture de projeteur pour te mettre dans la posture de chercheur par exemple, ou de formateur, ça c’est extrêmement important. Le formateur, on le sait, il se met en question lui-même dans ce qu’il fait. Moi, j’en ai fait de la formation, c’est vrai que c’est ce qu’on éprouve à chaque fois au contact des gens qu’on forme. Sur les trois figures que tu as donné, c’est extrêmement important, et c’est une façon de répondre à notre question sur la prise en compte.

*Luc Bousquet* : On peut continuer le parallèle et se demander comment un grand territoire urbain peut devenir support d’apprentissage des choses. Donc on veut comprendre dans nos champs qu’est-ce qui est en train de se passer sur ces questions-là. Ils veulent mettre de la recherche pédagogique, ils veulent venir vous observer, donc ils veulent être partenaires aussi car là ils comprennent que nous sommes en train de basculer vers un autre mode de faire, où c’est plus le savoir qui va descendre vers les acteurs, c’est la construction d’un mode d’apprentissage, et évidemment ils sont preneurs.

*Olivier Frérot* : Moi d’apprentissage, c’est le mot important. Faire en sorte que les politiques publiques, l’action publique, intègre dans l’action publique, de l’apprentissage. Après, il faut évidemment qu’on trouve des cheminements pour le proposer. Dans l’action publique il y a notre tiers lieu, notre lieu d’apprentissage, je pense que c’est entendable.

*Luc Bousquet* : Ca ramène aux études de médecine. Techniquement tu dois être, entre guillemets, à moitié sur le terrain et à moitié en train d’apprendre, donc ça veut dire que tes propres troupes doivent comprendre qu’il y a au moins deux… Voilà, ils ne seront pas tout le temps au même endroit, il faut y aller et après on prend le recul et on regarde qu’est-ce qui s’est passé. Et c’est aussi, cette façon de faire des allers-retours entre terrain et enseignement, qui permet d’attirer d’autres techniciens ou élus en disant « *c’est bien cette journée de séminaire, parce qu’aujourd’hui on a revu le truc*». C’est là qu’il y a des mécanismes, des méthodes de travail qui font qu’ils vont avoir le temps de faire les choses et de les expérimenter et en même temps avoir le temps de dire « *qu’est-ce qui s’est passé* ?», de capitaliser et d’être dans l’apprentissage. C’est ça finalement.

*Olivier Frérot* : Il y a quelques mots-clés là oui.

*Bruno Voisin* : Moi, ce qui me frappe dans la troisième question dans nos approches de la ville, c’est que je ne suis pas tellement d’accord avec Olivier sur le fait qu’il y ait des débats violents et qu’ils n’aboutissent pas. J’ai plutôt parfois l’impression qu’il y a une sorte de consensus mou sur l’évolution de la ville, sur les enjeux environnementaux, qui ne fait pas vraiment débat, qui doit correspondre très largement aux valeurs de la classe moyenne dans laquelle recrute l’agence. Voilà il y a plutôt une sorte d’unanimisme mou sur une ville un peu douce, un peu verte, une ville où il y aurait des éléments également de lien social consensuel, de proximité, où on pourrait avoir une gouvernance un peu plus douce. Voilà, tout ça ne fait pas débat, et les jeunes professionnels qui entrent ici participent de cette représentation là. Par contre ce qui est totalement absent c’est les publics, les publics dans leur diversité et que là aussi je suis pas trop d’accord avec le discours du philosophe qui essaie de pointer une posture qui serait la bonne posture ; ces publics participent de l’existence quotidienne à travers leurs valeurs, à travers leur réseau, à travers l’obligation de faire face à des situations parfois plus ou moins difficiles plus ou moins dramatiques, mais aujourd’hui on ne les connait pas, on est totalement dans l’extériorité. Et le discours sur l’environnement, sur la ville douce, sur la présence de la nature en ville, participe de ce non-dit, cette méconnaissance.

*Olivier Frérot* : Je partage cette analyse là, mais par rapport à notre démarche, à notre méthode de l’Atelier d’innovation en urbanisme, qu’est-ce que tu peux dire ?

*Bruno Voisin* : Moi, une des choses qui m’intéressait dans le protocole de Luc, c’est un peu l’aspect phénoménologique, bon je l’avais dit sur le Confluent, c’est-à-dire accepter de regarder le territoire tel qu’il est et d’interroger les éléments de ce territoire, sans le nier. Donc au Confluent, les réseaux de prostitution internationaux ils nous disent quelque chose sur le territoire, ce n’est pas un résidu qu’on va pousser dehors, ça veut dire qu’on est sur un territoire d’échanges, un territoire de circulation, un territoire quelque part métropolitain, et que cette dimension-là est importante. Donc moi, je trouvais que d’aller voir sur le terrain, interroger les éléments, c’est un bon départ ce protocole. Moi je trouve ça super intéressant. Après est-ce qu’on peut aller plus loin ? C’est la question de savoir aussi comment les différentes approches peuvent être plus ou moins intégrées dans une temporalité qui n’est pas toujours celui de la commande. Sur le bassin de Saône, pour en revenir à ça, j’avais fait avec Nicolas Magalon un cahier des charges pour une étude sociologique. En réalité c’était une étude sociologique mais elle a jamais été lancée parce que personne ne voyait l’intérêt. Il m’est arrivé la même chose sur Gerland avec Jean-Pierre Charbeneau - l’équipe de Gerland soulève un certain nombre de questions sur le vécu de la place des pavillons…etc., on me convoque pour faire une étude sociologique, Jean-Pierre Charbeneau commence par dire que c’est super important, que c’est très ouvert, qu’il faut absolument prendre en compte les gens et au bout de dix minutes il nous dit « *en réalité c’est tout simple, il suffit de mettre ça droit, vous faites une rangée d’arbres, vous limitez la voiture et ça suffit* ».

*Hélène Hatzfeld* : Il ne conclut pas toujours comme ça non plus.

*Bruno Voisin* : (*rires*) Non je caricature peut-être un peu. En disant qu’il y a une question d’organisation de l’espace, de visibilité de l’espace qui est première, il est facile d’affirmer qu’il n’y a pas besoin d’aller soulever des questions sur les usages, sur les temporalités et les publics. C’est une question, moi je n’ai pas de réponse à ça.

*Olivier Frérot* : Disons qu’il faut aussi une vigilance, qu’il faut sans doute beaucoup plus forte que ce que l’on a aujourd’hui, même dans nos ateliers d’innovation urbaine.

*Bruno Voisin* : Oui. Un article hier du *Progrès* sur la nouvelle architecture du Confluent disait « *on a fait des belles boites, les grandes pointures mondiales font des belles boites…etc*. », et il y avait un truc intéressant qui était de dire « *ces belles boites, elles sont toutes au carré, elles ont toutes les mêmes fenêtres…etc., que ce soient des hollandais, des suisses…etc., d’où ça vient ?*, *c’est parce que maintenant on est dans le développement durable et il faut au moins 30 cm de matériaux isolants, plus un bardage, donc on fait ça par l’extérieur et c’est l’image de la ville de demain* ». Au lieu d’avoir des tours et des barres on a des tubes empilés et je ne sais pas si l’une est mieux que l’autre mais tout le reste est absent. Donc là aussi on a un discours sur les formes de l’habitat et du bâti, on n’a pas un discours sur ce qu’il y a sous la ville.

*Olivier Frérot* : Reviens aux ateliers d’innovation urbaine si tu veux, pour répondre à la troisième question justement ! Je partage tout à fait l’idée qu’on a une attention de phénoménologue pour interroger les lieux et ses usagers, et puis on peut perdre le fil en cours de route car il faut une grande exigence que nous n’avons pas suffisamment sans doute, mais tu l’expliques aussi, les maîtrises d’ouvrage encore moins. Donc voilà, est-ce qu’il faut du temps ? Parce qu’il faut se remettre en cause, car effectivement quand tu pars faire le travail de phénoménologue ou de sociologue, tu as des réponses auxquelles tu ne t’attendais pas et qui te dérangent. Mais si tu ne les avais pas ces réponses dérangeantes tu ne ferais pas ça, donc ça c’est une limite. D’où à l’échelle des terrains qu’on a fait jusqu’à maintenant, donc le Confluent c’était comment dire, on a quand même choisi ce lieu, pas seulement là je suis pas tellement d’accord avec Pascale sur le fait que c’était un lieu qui allait attirer du monde, c’est que non on avait quand même des choses à dire sur cet espace vide, qu’on souhaitait vide.

*Hélène Hatzfeld* : Ça a été beaucoup présent dans notre groupe, oui.

*Olivier Frérot*: Et je crois que ce qu’on a fait là d’aller sur Bellecombe, c’est qu’on a eu une demande en cours, et qu’on voulait voir concrètement à côté qu’est-ce que ça pouvait donner, avec une pensée sur le long terme… Donc il faut qu’on se cherche des lieux où il y a du moyen-long terme possible, sinon on ne peut pas y arriver.

*Luc Bousquet* : Ça c’est aussi une piste, c’est-à-dire qu’en fait, c’est un moyen de se mettre en état de veille, et en gros tu définis quelques moyens pour le faire, c'est-à-dire tu ne fais pas que répondre à la commande. Tu définis un certain nombre de lieux ou de thèmes de travail sur lesquels t’as un travail récurrent avec peut-être ce type de méthodes là. Donc en gros si t’as une commande qui arrive à un moment, tu ne pars pas avec rien et surtout tu as déjà fait émerger un certain nombre de choses. Finalement, que ce soit celui-là ou l’autre, même si l’autre était vide physiquement, Luc a parlé de la sédimentation, dans l’imaginaire lyonnais c’est un lieu comme l’arrière port à Marseille, il y a tellement de choses qu’on ne peut pas dire qu’on arrive dans rien même si aujourd’hui on fait un EUROMED 2. Il y a eu tellement de choses pas faites comme d’habitude là-bas, et donc finalement c’est la capacité d’auto-commande, c'est-à-dire notamment les méthodes un peu différentes, où t’as pas une demande à laquelle tu réponds donc tu n’es pas en production, donc tu n’as pas un tel un tel un tel à solliciter, tu sens, tu détectes qu’à ces endroits là où sur ces sujets-là, il y a la nécessité d’être en capacité de pouvoir apporter des choses. Donc ça fait partie des objectifs de formation et il peut y avoir des sortes d’Ateliers à blanc où il n’y a pas de demande préalable parce que justement ces Ateliers peuvent te permettre d’éprouver si on est suffisamment bon sur l’économie urbaine locale, est-ce qu’on est capable d’analyser tel type de problématiques sous un tel angle. Enfin, si nous parlons d’écologie par exemple, faisons vraiment le test est-ce qu’on est vraiment capable de sortir autre chose que « *il y a tel crapaud et faisons attention au moment de…* ». Quand on parle d’environnement est-ce qu’on est capable de sortir une analyse, une posture, qui nous permettra d’aborder une question quand on nous la posera d’une autre manière en disant « attendez, monsieur le maire ou monsieur le grand élu, quand vous me dites qu’il faut mettre là plus d’environnement, c’est quoi la question ? Il faut mettre plus d’arbres ?…». Finalement, c’’est cette partie-là de l’auto-commande qui fait objet de formation, et c’est là que les gens se disent « *là j’y vais pour moi ; je réponds pas à l’élu et en fait on fait un truc, ça fait partie de mes jours de formation, donc je travaille sur mon sujet, je suis à Lyon, c’est comme si c’était une commande sauf que j’y suis pas donc la première chose c’est que ça va m’apporter des choses à moi, parce que j’aurai pas un truc à rendre à la fin à un maire*».

*Olivier Frérot* : On va s’arrêter là mais on y reviendra.

Après-midi

*Hélène Hatzfled* : Je voudrais d’abord rebondir sur ce qui s’est dit à table, c’est que l’un des éléments de formation est d’intégrer des produits extérieurs, parce que la formation telle qu’on la conçoit ici ne peut pas être seulement en interne, je veux dire, avec le recyclage de choses internes. Si on veut que la formation telle qu’on la pense, soit productive, innovante, il faut qu’il y ait des points de vue extérieurs, d’une manière ou d’une autre, qui soient apportés. Alors, c’est là que la question par exemple de la place des chercheurs et du travail qui peut être confié, ou en partenariat avec des universités ou des écoles, peut être posée. Par rapport à ce que disait Luc, le fait qu’il y ait des postures de veille qui existent à l’Agence, ça peut être complètement travaillé par des membres en interne mais ça peut être aussi externalisé en partie avec un suivi de la part de l’Agence, des commandes au niveau d’un Master, à telle ou telle université, à tel Institut d’Etudes Politiques ou Ecole d’archi…etc. Du travail sur des mémoires et des projets avec suivi de gens de l’agence et là ça peut être à la fois productif et innovant et en général ça donne des bons résultats.

*Olivier Frérot* : Je suis 100 % d’accord mais j’essaye de le relier avec ce qu’on a dit avant le déjeuner.

*Hélène Hatzfeld* : On était sur le fait que nos groupes dont on parlait, qui étaient des lieux tiers, pouvaient aussi servir de lieux de formation, donc à propos de formation. C’est une formation telle qu’on la conçoit - elle suppose de ne pas simplement recycler ce qui est déjà existant mais elle oblige à décaler leur point de vue, et que l’une des façons de le faire c’est d’aller chercher des compétences ailleurs comme il en existe dans les universités, des partenariats avec des universités là-dessus ça peut être intéressant. De même que la question des CIFRE, on en a discuté rapidement à table parce que j’en fais partie, permet de proposer à des organismes publics de prendre des CIFRE, moins frileux qu’ils le sont beaucoup sur ces questions là. C’est une façon aussi d’avancer sur la question de l’innovation.

*Bruno Voisin* : On le fait déjà.

*Hélène* *Hatzfeld* : Vous oui, mais on parle de l’action publique en général. Comment intégrer du coup la recherche ailleurs, pour travailler avec ?

*Bruno Voisin* : Je ne sais pas mais pour les doctorants il y a des programmes qui ont été ouverts à des prestations pour les collectivités territoriales, et est-ce que ça a pris ça ? C’est la possibilité pour un doctorant d’avoir un an de travail auprès des collectivités locales et de donner du conseil méthodologique pendant sa thèse et d’être payé pour ça au même titre que d’autres sont payés pour donner des cours.

*Hélène* *Hatzfeld* : Non je ne connais pas.

*Bruno Voisin* : C’est sorti il y a deux ans.

*Hélène* *Hatzfeld* : Oui, mais il faut utiliser ces trucs là bien sûr.

*Luc Bousquet* : Ca m’intéresse beaucoup parce que c’est typiquement, comment dire, concret. Finalement ça veut dire que quand on parle de lieux de formation, vous ou d’autres vous êtes typiquement dans des lieux de mise en situation, c’est ça la force que vous avez par rapport à un bureau privé qui, une fois qu’il a fait son truc, s’en va. C’est que vous, vous avez les portes ouvertes, tu vas voir n’importe quelle boîte d’urba ou bureau d’études d’archi, tu rentres t’es Agence et on t’accueille parce que justement tu fais bosser les gens ensemble, t’es là justement pour favoriser la commande et tout. Donc finalement t’es un lieu de mise en situation assez unique et avec cette idée de dire effectivement « *il faut que les autres se payent aussi des CIFRE* » sans que ça passe par toi ou que tu les accompagnes, c'est-à-dire qu’en gros tu les mets en situation dans d’autres contextes mais finalement ils savent que tu peux toujours venir là parce que t’es un lieu de prise de recul par rapport à la mise en situation ». Un doctorant au Grand Lyon qui est entre le milieu professionnel et le milieu universitaire a besoin d’avoir un tiers qui lui dit *« voilà par rapport aux mécanismes que t’es en train de vivre ce que je peux te dire parce que je les connais bien »* mais en même temps après il a son référent scientifique donc bon c’est à la fois un lieu de mise en situation et en même temps un lieu d’observation. Finalement il y a une très grande capacité à analyser le jeu que chacun joue. Ça c’était une nécessité, sinon on n’est pas une Agence mais ça peut devenir une ressource, notamment quand le système se bloque.

*Olivier Frérot*: Autour des thèses, ma stratégie auprès du Grand Lyon c’est qu’on a pas assez d’argent pour les prendre toutes celles qui viennent, ça marche parfois. Là en l’occurrence c’est Sylvie Pissier qui va suivre. Sur les CIFRE, on essaye autour de l’étudiant ou du thésard d’avoir un esprit d’accueil mais d’élargir. Le doctorant est un tiers-lieu en lui-même à condition d’orienter son travail dans ce sens, ce qui est quand même pas si simple et tout le monde n’y arrive pas bien, mais ça me paraît très intéressant donc d’une part en faisant le point sur le travail mais aussi en demandant au thésard, et c’est ce qu’on va demander à Lise, quand elle a un peu de bouteille, c'est-à-dire d’ici un an, d’organiser un séminaire, plutôt costaud.

*Luc Bousquet*: Et en plus, si tu veux il y a une question du lieu encore une fois, moi je réfère à ce que je voyais quand j’étais au CAUE, on avait toujours une saison d’hiver et une saison d’été, et la saison d’été on avait nos stagiaires, généralement on en prenait toujours beaucoup, quatre – cinq, voire plus, il y a eu des années où on doublait l’effectif, on avait autant de stagiaires que de personnels permanents, et on les piochait en urba, en archi en paysage, en environnement, et en fait on avait une sorte de deuxième équipe que l’on faisait travailler ensemble. Généralement l’été on le consacrait à des études longues, pas à du conseil en continu comme on faisait dans l’année, mais on pouvait répondre sur des points précis. Donc ça voulait dire mobiliser les gros moyens pour que ça puisse se faire et réfléchir à l’ensemble du fonctionnement d’une ville, et donc il fallait reprendre tout le plan de circulation, analyser, faire du terrain tout ça. On avait cette logique de deuxième équipe ou à la fois ils étaient en binômes avec leur maître de stage, mais à un moment on les faisait bosser ensemble de façon à ce que eux-mêmes ils commencent à éprouver à génération égale et à état égal puisqu’ils étaient tous étudiants, qu’ils commencent à éprouver ce que c’était la pluridisciplinarité parce qu’on pouvait leur raconter, mais bon il y avait une relation entre un professionnel qui bosse et un stagiaire, alors que là on leur disait «  *mais non, vous avez une partie du travail, on vous le confie, vous vous organisez pour le faire, et après vous nous faites un rendu et on vous dites si c’est acceptable* », et quand ça valait le coup on leur disait « *c’est vous qui le présentez aux élus et pas nous, pour aller au bout* ». Donc finalement l’idée aussi c’est que c’est le lieu que tu peux convoquer ces gens là qui sont mis en situation, ça c’est pareil c’est un truc qui se fait pas, c'est-à-dire qu’il y a partage de compétences entre gens à niveau de compétence égal en fait, et vous vous êtes en situation monopolistique. Il n’y a pas une deuxième agence, donc t’es un lieu unique finalement, c'est-à-dire que si tu le fais pas, personne ne le fait. Nous, on est dans la même situation, il n’y a pas d’autre école qui forme des architectes comme nous. Bon, moi j’étais à Strasbourg il y en avait deux où il y avait émulation. Là si nous on le fait mal le boulot personne ne va le voir puisqu’il n’y a pas d’autre. Et puis c’est des stratégies personnelles d’étudiant qui décident d’aller là ou là, donc clairement on n’est pas en concurrence il n’y a pas photo. Donc tu peux jouer en partie le rôle de tiers lieu. Alors évidemment est-ce que les gens qui te payent pour avoir des locaux pour qu’ils soient chauffés et tout est-ce qu’ils acceptent qu’il y ait une partie qui soit pas orientée production, donc est-ce qu’ils acceptent que dans ton fonctionnement Agence, ce soit écrit noir sur blanc « Une des missions de l’Agence c’est le rôle d’incubation et de recherche ». Si ça ce n’est pas marqué alors ben ils vont constamment te chercher des noises et tu vas devoir le faire en catimini, ou tu vas détourner un peu d’argent.

*Olivier Frérot* : Nous, c’est marqué, on le sait, mais ce qu’il faudrait, c’est qu’il n’y ait pas que nous, après chacun trouve les modalités de contenu de ce tiers-lieu. Pas que ces cellules comme l’Agence d’urbanisme qui sont effectivement assez uniques. Que d’autres puissent se permettre ça, les services notamment, que ça soit soutenu, il en faut plus.

*Luc Bousquet*: J’étais à Nantes au mois de septembre, où il y avait l’Atelier de projet urbain, c’était plus ou moins intéressant mais les visites m’ont ouvert sur une chose, c’est qu’ils ont une chance inouïe. Finalement là j’étais vraiment dépité, au milieu de l’île de Nantes ils sont en train de faire ce fameux quartier de la création, alors au mieux ça a l’air pipeau et com’, sauf qu’effectivement la sauce commence à prendre, effectivement l’école d’archi s’est installée, il y a l’école de design qui est une école privée financée par la chambre de commerce qui va s’installer, il y a l’atelier des machines, il y a plein d’agences nantaises qui viennent s’installer sur place. Donc tu te dis « *là il commence à se passer un truc, physiquement ça commence à prendre forme*». Avec cette proximité là, normalement il y a les conditions pour que ça puisse émerger... Et c’est vrai que on nous dit « *vous êtes loin, si vous étiez plus près…*», mais moi je préfère rester où je suis tant qu’on m’explique pas quel intérêt j’aurais à me déplacer et pour me trouver avec qui.

*Olivier Frérot*: C’est pas assuré, c’est pas la forme qui fait le fond, il faudra suivre ce que font les Nantais, j’espère qu’ils vont bien sur développer des idées intéressantes et nouvelles, mais c’est pas prouvé ça.

*Bruno Voisin* : T’as vu dans le journal, ils ont confié à Patrick (inaudible) l’office du tourisme, ça veut dire que le tourisme vu comme d’habitude comme une question secondaire liée à l’économie, c’est maintenant la culture qui prend le dessus.

*Olivier Frérot* : D’accord, à moins que ce soit le tourisme qui prenne le dessus sur la culture.

*Hélène Hatzfeld* : Si on généralise ce que vient de dire Luc, on pourrait dire que l’une des conditions pour la prise en compte de ces modes de faire dans l’action publique, c’est que il y ait une synergie qui soit créé par un lieu. Lieu pris ici au sens spatial du terme, un lieu de synergie comme Confluent parce que ça fait une image, comme l’île de Nantes…où Carré de Soie. Je ne sais pas, j’essaye d’imaginer, est-ce que dans le mode de raisonnement qu’on a on dit, on écrit que c’est une condition favorable à ça ? Moi je crois que non.

*Olivier Frérot* : Moi je ne crois pas, je crois que c’est ni oui ni non, on ne sait pas.

*Hélène Hatzfeld* : Oui voilà c’est ni oui ni non, faudra pas l’écrire comme une condition *sine qua none* par rapport aux autres qu’on a dites. On généralise ce que tu dis.

*Luc Bousquet* : Oui mais il y a des limites à ça, moi, ce qui m’intéresse c’est les mécanismes, on s’aperçoit qu’il y a des effets induits qui étaient pas du tout prévus. C’était pire que ça c’est que c’était pas du tout planifié ça, et ça a émergé à partir du moment où il y en a quelques-uns qui ont commencé à… De la même manière, un autre exemple tout bête, ils ont collé le tribunal, parce que politiquement c’était important qu’il se mette là, en plus il va être bien vu parce que c’est au bord de la Loire, et en fait effectivement les avocats ont décidé de quitter leur bel hôtel particulier du XIXe siècle en plein milieu de Nantes, et ils sont venus s’installer dans une ancienne halle de machines juste derrière le tribunal, et en gros ils vendent ça comme « *vous voyez, ils ont compris que…*» Fonctionnellement c’est évident que c’est mieux d’être à côté du tribunal quand tu bosses, mais il y a des enjeux symboliques, c'est-à-dire le fait de dire « *les avocats quittent leur bel établissement du centre-ville puis viennent s’installer dans une archi contemporaine faite pour eux* », il y avait une part de symbolique. Je ne dis pas que le lieu existe physiquement, et d’ailleurs il commencerait par exister en étant un moment où les gens se rencontrent, et donc c’est ça qui après déplace les gens, et font qu’à un moment ils sortent de leur institution.

*Oliver Frérot* : Je ne sais pas, moi je ne sais pas s’il faut trop approfondir la question du lieu physique, quand on dit tiers lieu on ne disait pas un lieu physique. Oui c’est plutôt un moment. Dans notre pays comme on est institutionnel, on a la tentation de créer une institution dans un bâtiment et dans un lieu physique. Ça te dédouane de certaines questions. Je pense qu’il faut se penser comme indépendant.

*Luc Bousquet* : Si on continue à pousser c’est que justement, ça devient vraiment intéressant de dire, si on dit le lieu tiers, de bosser sur ce qu’il doit être et ce qu’il doit faire. Parce que le mot est piégeux, qui le fait tourner, comment ça fonctionne ? C’est la question du moment et moi je pense qu’il faut vraiment insister là-dessus. C’est que c’est vraiment des espaces de délibération et de discussion qui sont institués et qui doivent physiquement exister en tant que moments où les choses se disent et qui en sortent quelque chose.

*Olivier Frérot* : Moments, je ne sais pas si c’est des moments institués, mais ce n’est pas des institutions, donc c’est transitoire, c’est une des caractéristiques de ces lieux tiers, c’est d’avoir une fin. Si on reprend la discussion qu’on avait au début sur l’aspect sensible, sensible opposé au rationnel en chaque individu, c’est que ces lieux-tiers doivent accueillir et favoriser la partie sensible. Notre vocabulaire il est piégeux il n’est pas travaillé parce qu’on est mal, sensible/sentir/sensation/affectif, en tout cas sur ce pendant là de l’être humain.

*Luc Bousquet* : Et est-ce que c’est, comme ça a été conçu à Barcelone, avec leur CCC, centre de culture contemporaine, est-ce que ça a un enjeu culturel qui serait déterminant, en disant finalement « *il y a quand même la nécessité de refonder c’est quoi la culture urbaine ici et c’est quoi sa spécificité* » ? Ou est-ce qu’on est hors-champ et anecdotique si on entre par l’entrée culturelle, parce que c’est pareil est-ce que c’est perçu ici, quand tu parles de technicisation, l’Agence c’est un outil, est-ce que c’est un lieu des idées, parce que j’ai bien compris tu veux tirer vers la philosophie, vers le débat ? …

*Hélène Hatzfeld* : Sur cette question de la place de la culture par rapport à ça, moi je me suis posé la question, moi j’aurais tendance à répondre que oui mais à condition de le poser vraiment comme une question et non pas comme une affirmation. Parce qu’aujourd’hui on demande à la culture d’être la seule panacée qui existe à tous les maux, l’artiste on lui demande de régler des problèmes sociaux, urbains, les conflits, de faire en sorte que les projets soient acceptés par les habitants… Donc moi, je suis très prudente sur cette question de la place de la culture comme le pansement universel de tous les maux. En même temps, il y a une question politique derrière. Quand je dis politique, je pèse mes mots, c'est-à-dire de savoir si les questions qu’on pose ne sont pas des questions au fond de projet de société où on repositionne complètement la place des gens de l’ordinaire, la place de l’expert, la place de l’élu dit représentatif qui tire sa légitimité de ça par rapport à d’autres gens qui ne sont pas élus. Il y a toute une série d’éléments qui font un peu projet de société. La culture je la relie aussi à deux autres choses. Il y a toute la question qu’on n’a pas abordée de la société de la connaissance. A Lyon, on en parlait hier dans la préparation de notre programme de recherche territorialisé, qui sera conjoint PUCA et Ministère de la culture, la question de la société de la connaissance - c’est quelque chose d’extrêmement important à prendre en compte. Donc dans cette question aujourd’hui de la façon de prendre en compte ces modes de faire dans l’action publique, est-ce qu’une question sur comment l’action publique produit de la connaissance et comment elle est reconnue n’est pas une vraie question ? Et en parallèle, d’autres milieux ou acteurs de production de la connaissance, qui peuvent être des experts, comme ça peut être des gens avec tout ce qu’Internet permet aujourd’hui ou la démocratie participative, enfin on connait beaucoup d’outils. Premièrement et puis deuxièmement et ça éventuellement on y reviendra, c’est ce que moi j’appelle la question de l’interculturalité, c'est-à-dire pas simplement reconnaître la diversité des positions, sociales, culturelles, générationnelles, de genre… mais que l’enjeu est très profondément qu’on reconnaisse l’intérêt à croiser différentes approches. Donc dans interculturel, c’est le mot « inter » qui est important, on ne peut pas y avoir de prise en compte des modes de faire de l’action publique sans croisement des regards, sans croisement des cultures. La question de la culture, si on la prend au sens fort du terme, c’est une culture du savoir-faire de la ville.

*Luc Bousquet* : Qu’est-ce qu’on fait ? On repart de questions pour essayer de les synthétiser ?

*Hélène Hatzfeld* : En gros on a dit que ce n’était pas exactement comme ça qu’il fallait poser la question, notamment parce qu’on n’est pas dans la répétition et qu’on est encore complètement dans l’expérimentation, et que donc le transfert de ce que l’on fait c’est complètement vital. Ensuite une deuxième donnée qu’on avait abordée c’est sujet-objet autour de la question de l’objectivation et de la technisation. Donc la question du sujet qui va du côté de la coprésence, de l’être au monde, et la question de l’objectivation, de la numérisation et avec la phrase d’Olivier que j’ai beaucoup aimé « *on est sur une faille* ». Le sujet, on a dit que c’était le sujet politique.

*Luc Bousquet* : Non mais de toute façon je pense qu’il ne nous reste plus beaucoup de temps. Le deuxième point c’était celui de la subjectivité, est-ce qu’on peut parler d’outil ou pas ? Si l’outil paraît trop technique est-ce qu’on peut parler de subjectivité comme mode d’approche ? L’idée c’est le point de départ, on est dans une objectivation du monde qui nous enferme tous et qui est même dangereuse, donc à partir de là si on dit qu’on veut dépasser cette question de l’objectivation, c’est l’idée d’irruption de la subjectivité et de l’assumer cette subjectivité comme étant une nécessité dans les choix et les postures qu’on propose.

*Olivier Frérot* : Oui

*Hélène* *Hatzfeld* : Un révélateur. Le révélateur ça permet d’éviter la métaphore du levier, de l’outil, qui sont très techniques.

*Luc Bousquet* : Alors est-ce qu’on pourrait dire que l’objectivation c’est soit un frein, soit un obstacle, soit même ce qui permet de se débarrasser du problème.

*Olivier Frérot*: …de mettre à distance et de se protéger.

*Luc Bousquet* : Donc on pourrait dire « assumer les lectures subjectives »…

*Hélène Hatzfeld* : Qui ne sont pas que celles des individus, mais qui sont aussi celles des professionnelles et des institutions elles-mêmes, cette part du sensible qu’on ne veut pas dire, qu’on ne veut pas reconnaître, à laquelle on ne veut pas souscrire alors qu’elle fait partie de la réflexivité.

*Luc Bousquet* : Lectures subjectives, mises en commun, c’est ce que Luc appelle le lâcher-prise…

*Hélène Hatzfeld* : Oui c’est ça, tout ce qui déborde, qui est hors de, hors du cadre, de la catégorie. Ensuite on a parlé du déblocage de situation, le fait de se mettre dans une posture où on dit « *on va voir avec vous quels problèmes vous vous posez et travailler avec vous à une méthode pour avancer sur la solution ou les solutions à ce problème*». Et c’est là qu’on en est venu à la question du lieu tiers.

*Luc Bousquet* : Alors justement le fait de travailler sur le déplacement des situations bloquées, est-ce qu’on dit qu’en gros le fait que s’engager dans ce type d’approche ou de méthode n’est pas la solution qui va tout régler, mais que c’est une approche supplémentaire qui peut être source d’une évolution pour le reste, qu’on ne va pas mettre ça à la place d’autre chose, c’est juste que t’as une corde de plus à ton arc, et elle doit être prêt à l’emploi dans des situations paroxystiques. Car c’est sur celles là qu’on pourra faire des démonstrations. Depuis que la loi a imposé la concertation obligatoire c’est devenu horrible, c’est ça le problème avec la loi SRU - c’est que comme maintenant c’est obligé ça devient extrêmement compliqué d’expliquer que non on peut pas concerter tout le temps avec tout le monde, ça n’arrive à rien, alors que maintenant qu’on s’est dit « *super, tout le monde concerte ça va être mieux* » et le résultat des courses est que t’aboutis à des bureaux d’étude spécialisés dans la concertation, et on aboutit aux mêmes résultats, c'est-à-dire qu’il fallait pas la rendre obligatoire il fallait dire «  *quels sont les voies et les moyens que vous vous donnez pour que le projet soit accepté*? » et après on peut faire de la concertation ou autre chose, ou s’il est accepté il n’y a pas besoin de passer par cette étape là. Donc il y a cette idée qu’est-ce qu’on peut essayer d’autre et est-ce que ça peut être utile dans un certain nombre de situations ? Ça n’est pas là pour remplacer ce qui existe déjà.

*Olivier Frérot* : Quand tu disais que c’est pour des situations paroxystiques ce n’est pas sûr, ça peut être aussi dans le calme. Nous c’est ce qu’on tente dans Bellecombe, c’est calme.

*Luc Bousquet* : Ça c’est l’autre aspect, c’est faire des choses sans qu’on vienne nous le demander. Ce n’est pas le flot commun, c’est des choses qu’on initie, qui ont un caractère exploratoire, ça c’est la partie formation, faire exister et montrer qu’il y a une autre façon de produire des connaissances, et puis après comment ça peut être utilisé et à quels moments c’est utile. Donc toi t’avais parlé de faire sortir les impensés, les implicites, ça me paraissait bien.

*Hélène Hatzfeld* : Oui, on travaille beaucoup là-dessus dans mon groupe de travail, c’est empirique tu sais, du coup je suis un peu obligée de me formaliser davantage et du coup moi ce que je me disais c’est qu’on interroge un certain nombre de pratiques qui semblent aller de soi, évidentes. Et sur ces pratiques les questionner pour montrer pour quoi ça ne va pas de soi, pourquoi ça bloque, des problèmes rencontrés par les professionnels. Qui peuvent être questionnés de façon avantageuse par des gens d’associations, ou des chercheurs, sur des questionnements qui viennent d’ailleurs, qui sont les plus évidentes comme les pratiques cartographiques, stratégie cartographique, regarder comment une analyse sociologique est faite et qu’est-ce qu’on en fait, des choses comme ça. Il y a des mots aussi, des mots qui peuvent aujourd’hui être quelque fois à la mode, qui sont suffisamment des patates molles comme on avait dit un peu dans notre atelier l’autre fois pour voir qu’il y a plusieurs choses, donc questionner les gens sans qu’ils aient d’avance une pensée toute faite et toute construite et que ce soit immédiatement mis dans une case. Pour nous, on s’est aperçu que le mot inter-culturalité pouvait signifier plein de choses et que du coup ça interroge les gens parce que ce qu’on veut dire par le mot inter-culturalité c’est comment vous prenez en compte la complexité du monde et des sociétés. Un autre mot qui est plus pour l’urbain, c’est la question de la réversibilité, pour lequel il y a eu une grande semaine à Cerisy dont Lise m’a passé le compte-rendu en lecture, j’étais très intéressée, et effectivement sur cette problématique là il y a une question qui peut complètement interpeler les gens qui travaillent sur l’urbain parce que là il n’y a pas de position arrêtée non plus et que c’est un mot ouvert. Donc le mettre au milieu de la table, en disant qu’on va réfléchir ensemble sur ce que ça signifie pour nos pratiques, et qu’est-ce qu’on va en faire. Là il y a possibilité de faire surgir des impensés, des présupposés, des fausses évidences… Oui, moi j’y crois à un travail sur les mots, et quand ça engage les pratiques après, ce n’est pas les mots pour…

*Olivier Frérot* : Ca indique à déceler une convergence de sens, une intersection de sens, pour différentes personnes.

*Hélène Hatzfeld* : Même un mot comme innovation, aujourd’hui c’est un mot qui fait parler, qui fait penser tout le monde, là il y aura aussi un consensus mou pour dire « *oui, il faut de l’innovation, pas de la révolution*», et du coup ça va faire sortir plein d’impensés sur les pratiques, comment on fait, ça fait partie des mots-totems.

*Olivier Frérot* : C'est-à-dire que dans les blocages actuels, il y a des ouvertures possibles à travers des paradoxes parce qu’en fait nos systèmes ne sont pas innovants mais le mot innovation est au sommet de la montagne. Donc effectivement, il y a la capacité d’être assez malin en forçant le mot qui est d’ouvrir des portes qui ne s’ouvrent quand même pas facilement.

*Hélène Hatzfeld* : C’est une habileté qui peut prendre en compte ces modes de faire dans l’action.

*Luc Bousquet* : Donc comme on avait pris l’expression de tiers-lieu, comme un moment de formation, ça veut dire qu’en gros il faut identifier qui peut contribuer à l’existence de ça.

*Hélène Hatzfeld* : Ce n’est pas qu’un lieu de formation, faut d’abord déterminer en quoi il est tiers.

*Olivier Frérot* : l’Agence, elle peut créer des lieux tiers comme chacun. Mais ce que disait Luc tout à l’heure, c’est qu’il y a des compétences à créer et à animer ces lieux-tiers. Qui sont des compétences hybrides, puisqu’il s’agit d’être bon sur plusieurs thématiques à la fois, puisqu’il s’agit de bien faire le boulot et d’être légitime à faire le boulot d’animer un lieu tiers. Et que dans une agence d’urbanisme et dans beaucoup d’autres lieux, ça peut être un choix stratégique d’avoir de telles compétences, de personnes qui sont capables. Ce sont des personnes sécantes comme on dit en management, c’est des personnes précieuses.

*Luc Bousquet* : C’est quoi une personne sécante ?

*Olivier Frérot* : C’est quelqu’un qui passe à travers… c’est le marginal-sécant en management, qui a des compétences dans plusieurs sphères. C’est ce que tu disais tout à l’heure, et là il y a des figures professionnelles qui pourraient…

*Luc Bousquet* : Enfin c’est des choses très concrètes. T’es prof d’archi, c’est un statut en or. T’as le droit d’être architecte libéral, t’as le droit d’enseigner. C’est les seuls. Dans les autres professions t’as jamais le droit de faire ça. Toi t’es fonctionnaire, t’as le droit d’aller gagner la moitié de ton salaire ailleurs, mais seulement en publiant, en faisant de la recherche, en écrivant ou en faisant de l’enseignement, mais concrètement tu ne peux pas faire les trois ou quasiment pas. Donc, ça c’est très concret, c’est qu’effectivement on dit : 1) il faut les payer correctement et 2) faut qu’ils aient le droit de le faire. Ça veut dire que toi tu dis *« moi je suis tout à fait d’accord pour que j’ai un de mes gars un jour par semaine qu’il soit dans une université ou une école »*, et quand le directeur accepte que le gars soit en même temps ailleurs parce que là-bas aussi il a un rôle. Mais enfin, après, je veux dire, c’est toujours embêtant d’avoir dans son personnel des gens qui sont sécants, parce qu’ils ont aussi un magistère sur certaines choses…

*Olivier Frérot* : Ils ne sont pas sous contrôle, ils ne sont pas sous contrôle hiérarchique, donc c’est potentiellement problématique, mais c’est potentiellement génial, mais ça dépend des personnes. C’est intéressant comme perspective concrète.

*Hélène Hatzfeld* : Sur la culture, je disais « *attention* » car aujourd’hui la culture est prise pour la panacée donc prudence sur cette question-là. Je pense que quand même derrière cette question de la culture il y a un vrai choix qui est au fond un projet de société, il faut l’affirmer comme ça car ce dont on parle ici - le passage au processus - est une véritable révolution où les mentalités, la réflexion, les postures changent… Donc un projet de société pour savoir qui est expert, quelle est la place de la personne ordinaire dans ce qui se fait, pour la ville, pour plein d’autres choses… la question de la culture se pose aussi justement en termes de société de la connaissance, et à Lyon particulièrement c’est quelque chose d’extrêmement important et qui peut tout à fait être entendu par les institutions, par l’action publique. Etant donné que Lyon et le Grand Lyon entrent complètement dans ce processus de société de la connaissance et veulent être au premier rang là-dessus, aux premières loges, se pose la question comment chaque institution produit de la connaissance, se légitime pour produire de la connaissance dans le monde d’Internet, par rapport à un monde où il y a aujourd’hui la connaissance augmentée, Internet. Chacun peut intervenir, diffuser du savoir. Donc là c’est très fort pour des institutions qui disent « *oh la la mais nous on est techniques, on vous rend des tableaux* ».

*Luc Bousquet* : Ca veut dire qu’à la limite il faut non seulement dire ce que tu produis et en même temps comment tu le partages avec les autres, parce qu’en fait finalement tout le monde est expert maintenant, y compris l’habitant, donc moi j’ai envie de dire le destin c’est qu’il faut donner à l’expert l’expertise, il faut être capable…

*Hélène Hatzfeld* : En tout cas, dans les modes de prise en compte c’est des choses qu’on peut intégrer dans ces questions, c’est entrer dans ces questions de la société de la connaissance, et donc de la place que chacun peut avoir dans ce processus de production.

*Olivier Frérot* : Encore un autre mot clé paradoxal, ce n’est pas pareil que savoir. Les institutions s’en rendent pas tellement compte de ça, c’est à nous d’enfoncer des portes pour les faire accepter.

*Hélène Hatzfeld* : Et puis pour terminer, pour moi la culture, je la prends toujours comme quelque chose qui est une rencontre, ce n’est pas pur une culture, c’est un échange qu’elle soit anthropologique ou artistique, c’est toujours un mixage, des modes d’interprétation. Ce qui est intéressant dans ce processus culturel c’est justement de travailler sur ce qui se rencontre, sur ce qui est partagé et dans quelles conditions. Ce dont on n’a pas du tout parlé c’est d’intégration, c’est des méthodes à intégrer.

*Olivier Frérot* : On en a quand même parlé

Temps 3 : Mise en commun des réflexions des différents groupes - Relevé des présentations.

Intervention du groupe n°2 :

Est-ce que la démarche sensible est suffisante ? Beaucoup ont considéré qu’il y avait quand même besoin de données plus objectives (nombre d’habitants, les flux…) .

Légitimité de l’approche sensible ? Oui, car elle vient compléter l’approche objective, pratique courante mais qui enferme les urbanistes dans leurs habitudes. Comme on ne saura jamais totalement objectiver le présent de la ville, il nous faut autre chose que l’approche objective, une démarche artistique voire visionnaire, interpeler le professionnel à travers l’interdisciplinarité avec des visions originales, oniriques du territoire.

Une des limites de l’approche sensible est qu’elle est une marche sensible, on a la vision de la ville du marcheur, pas celle de l’agglomération, des transports en commun, pas celle de la voiture. On est dans la micro-perception, mais il ne faut pas oublier la macro-perception. Les deux outils - marche sensible et créativité - sont intéressants dans leur combinaison, la marche sensible crée une expérience collective forte, c’est du *team building*, les gens apprennent à se connaître ce qui facilite la créativité dont on a besoin pour créer de la rupture.

Problème de l’outil de créativité : un outil du monde marchand qui repose la question : est-ce que la ville est un monde marchand ? Si on retient le critère d’attractivité, on peut dire que oui. Il faut que la créativité soit considérée comme sérieuse sur l’objet ville pour qu’elle soit appropriée par les techniciens urbanistes et autres acteurs. D’où peut-être un besoin de vulgarisation, d’explicitation de la méthode de créativité pour qu’elle fasse moins peur. Ce qui pourrait aussi rassurer les gens, c’est qu’à la phase de foisonnement créatif succède une phase de tri sélectif (on n’est pas que dans le rêve).

La créativité est une technique d’éloignement qui permet à des gens d’être dans le politique sans s’en rendre compte, on ne le fait pas d’habitude car c’est la méthode ici qui permet de ne pas se sentir surveillé. On est parti des valeurs dans notre expérience plutôt que par les usages, est-ce que les techniciens se donnent le droit d’avoir ce questionnement sur les valeurs ? Pas toujours (difficile à tenir face au politique) mais en tout cas c’est intéressant de voir que ces techniques nous y amènent. La créativité est une manière pour les usagers de reprendre du pouvoir face aux techniciens. Inviter des non-spécialistes à réfléchir sur la ville donne une vision qui n’est pas celle du pouvoir habituel. Une délégation de pouvoir, donner du pouvoir à. Le quartier est un support de projections, on n’est pas neutres face à l’espace urbain. Ce qui peut paraître sans sens acquiert du sens parfois avec la méthode employée.

Intervention du groupe n°1 :

UN DIMANCHE EN VILLE OU LE PROCESSUS GOURMAND DE TENTATIVE D’ORGANISATION DU HASARD DANS LA VILLE CONTEMPORAINE : Une ville où on se sent bien est une ville où l’on se rencontre, c’est le temps d’un pique-nique. S’inviter chez les habitants pour une cueillette urbaine le matin et un atelier cuisine ensuite. Mise en tourisme avec ethnologues, guides, associations… On éprouve par la cueillette. On se partage le butinage et on participe tous en cuisine. Mettre en appétit. Plat copieux. Puis sieste. Puis discussion collective.

Intervention du groupe n°3 :

Pour l’instant la démarche est du côté de la séduction, elle doit à présent pouvoir être capable de se doter d’arguments, de mots solides pour pouvoir devenir légitime. Le décalage à opérer doit rester la principale préoccupation de la démarche. Il faut donner des évidences, il faut savoir si le processus peut entraîner du consensus, de la banalisation. Les paradoxes, c’est très innovant, on n’en a pas l’habitude dans les diagnostics figés qu’on propose la plupart du temps. Le groupe a eu l’impression d’être revenu avec les projets à des démarches maîtrisables, à un territoire maîtrisable. Si on dit que le projet n’est pas la finalité de ces ateliers, comment repenser la transmission de ce qui est fait durant ces ateliers ? Eviter de tendre vers de la recherche pure, le frottement (entre praticiens et universitaires…) qu’on apporte risquerait d’être anéanti par une intellectualisation de la méthode et des réflexions qu’elle engage. Le frottement est justement là pour enrichir les compétences de chacun. L’enjeu est d’arriver à accepter qu’on n’est pas venu chercher un objet mais un processus. Il faut réussir à se dire qu’il y a quelque chose entre connaissance et action. Aménager un entre-deux qu’on a pour l’instant du mal à atteindre, du mal à valoriser.

Quel impact de la méthode sur les résultats ? Cela concerne la question de la finalité. Il y a un diktat du résultat qui influence la méthode, on doit donc réinterroger la méthode à partir de cette obligation de résultat. L’innovation n’est pas tellement apparue dans les résultats qui ont été décevants, ce qui est innovant c’est le dynamisme qu’impulse le dispositif tout au long de la méthode. C’est l’apparition d’un entre deux : entre connaissance et action : un diagnostic dynamique ? Réintroduire de la tension et des paradoxes dans le diagnostic, tout ce qui peut amener une prospective du présent. L’injonction du résultat correspond à une représentation bien précise.

Intervention du groupe n°4 :

Logiques d’intransférabilité de l’expérience, il faut participer à l’Atelier pour savoir ce qu’il s’y passe. Il ne faut donc pas nécessairement chercher des « amis » à la méthode, nous avons cette liberté de changer nos habitudes qui est le socle sur lequel on agit.

Question de la subjectivité vs. Objectivation scientifique ou technique. Expliquer des blocages à la démarche à l’Agence, le lâcher prise et la part de subjectivité de chacun pour passer du partage de la connaissance au partage de l’expérience. Nécessité d’apporter une part de soi-même sur le terrain du professionnalisme (source de blocage pour beaucoup), or on n’a pas l’habitude d’être évalué professionnellement sur du savoir-être. Travailler sur la question de la subjectivité dans un cadre interculturel, question largement philosophique.

La démarche pour interroger les blocages des institutions. On peut y arriver car on n’a pas le nez dans les problèmes des institutions : faire sortir les impensés et les implicites, accepter de se dire qu’on n’est pas assez professionnel pour voir tout seul ces blocages. Changer les façons de faire ce n’est pas valable tout le temps, ça ne répond pas à une commande, ça doit correspondre à un état de veille, une auto-commande où on se questionne pour conserver cette capacité de faire autrement.

Besoin d’être dans un tiers-lieu pour faire cela, qui est plutôt un moment (et pas un lieu physique). Il y a un début et une fin, des règles dont on s’abstrait. A la fin, on regarde ce qui s’est passé et on essaye de dire ce qu’a apporté le fait de s’abstraire de certaines règles. Grâce à l’expérimentation, on s’autorise un droit de rater. Faire venir des gens d’univers différents mais aussi des marginal sécants, qui par leur position même se figurent ce que peut être l’hybridation. Exemple : être à la fois professionnel (savoir répondre à une commande), chercheur et pédagogue. Un marginal sécant permet aux autres de se dire qu’ils peuvent se déployer sur d’autres compétences.

Enjeu de devenir expert de l’expertise. Savoir produire de la connaissance c’est bien, mais il faut savoir la mettre au service d’un projet et la faire partager (4e pilier du développement durable).

Temps 4 : Suites à donner à l’Atelier d’innovation en urbanisme (Résumé des échanges).

*Philippe Mallein* : Il ne comprend pas le désintérêt pour les productions lors de ce séminaire alors que, selon lui, elles représentent des modes de vie et des structurations de l’espace originales. Sa méthode sert pourtant à produire du concept innovant.

*Pascale Simard* : Elle note qu’il est difficile d’aboutir à un résultat concret dans le cadre d’un atelier de deux jours. Pour passer du concept à la proposition concrète, il y a une barrière à franchir. Envisager soit une analyse approfondie des contenus (dans le cadre d’une approche scientifique). Soit expérimenter la méthode sur un temps plus long ?

*Michel Piccardi* : Il note un danger au milieu du processus de créativité de laisser tomber les contenus. Ailleurs, on fait de la créativité sur les points de blocage pour être en mesure de présenter quelque chose au client. Ça pourrait laisser croire que la créativité ce n’est pas sérieux alors que c’est un outil formidable, sinon il y a le risque que les participants se disent « on peut sortir les contenus qu’on veut ».

*Luc Bousquet* : Il nous invite à ne pas oublier que le défaut de beaucoup de praticiens c’est de ne pas être capable de s’interroger sur les méthodes qu’ils mettent en place. Le besoin d’assise scientifique ça peut être intéressant de la faire passer par une prise de risque, en invitant des professionnels de la créativité pour avoir un retour sur ce qu’on est en train de faire.

*Nadia Arab* : Selon elle, la démarche s’est arrêtée beaucoup trop tôt en termes de créativité. Les processus d’élaboration qu’elle connait organisent la créativité sur un temps beaucoup plus long (cinq ans parfois pour l’insertion dans un programme concret).

*Philippe Mallein* : Il approuve mais relève qu’il faut regarder les sept ou huit concepts. Qu’est-ce qu’on prend ? Qu’est-ce qu’on jette ? Qu’est-ce qui peut faire sens pour les usagers ? Il y a des choix à faire.

*Olivier Frérot*: Il souligne qu’il faut donc continuer.

*Michel Piccardi* : Selon lui, la créativité est plus élaborée. Ça va au bout, c’est difficile de juger les projets en l’état, car un projet, ça a une vocation extrêmement opérationnelle et pragmatique.

*Bernard Lamizet* : Il est d’avis que la rupture est légitime que si elle est réinsérée dans un processus plus long de mise en valeur, d’interprétation, de rationalité, et également de déplacement des objectifs initiaux. Ça ouvre à une nouvelle temporalité.

*Nadia Arab* : Elle note qu’il faut aller au bout dans les concepts pour voir comment on peut les opérationnaliser, sinon on réfléchit à la créativité pour la créativité et c’est dangereux.

*Luc Gwiazdzinski* : Il note qu’il faut éviter de se mettre en tension alors que ce qui a été éprouvé de manière collective reste faible, peu ont vécu les deux expériences, mais on sent qu’il y a de l’intérêt. Démarche sur les propositions qui ont été faites nécessaire par décence pour ce qui se sont impliqués dans la démarche, on peut le faire. Ne pas faire semblant de croire qu’on sait ce que c’est les protocoles qu’on a mis en place, on voit qu’il y a de la connivence. Il peut poser et détailler les protocoles qu’il a proposés. Au niveau de la formation, le master VTD pour les gens des sciences du territoire à Grenoble, peut être une base de recherche autour de ça dès l’année prochaine. La ville comme plateforme d’innovation, idée du partage, avoir des temps en commun sur de la recherche. Colloque régulier en décembre sur la question des territoires (TTT), ça peut être un rendez-vous pour cette thématique, ça nous mettrait en progression et en possibilité de croisement sur l’innovation territoriale. Proposition d’assise sur les programmes de recherche pour poursuivre côté université (avec formation), ce qui signifie des lieux (pôle des arts urbains à Tours), Marseille. On est au début du début de la réflexion, si on commençait dès maintenant, s’arrêter là dans ce qui a été produit équivaudrait à faire semblant. Rendre la démarche plus sexy mais on tient quelque chose car on n’est pas ici dans une production de grilles qui peine à dégager du sens dans l’action. C’est un processus augmenté, on a besoin de protocoles pour tenter de faire un truc hybride.

*Pascale Simard* : Elle veut repartir avec ces protocoles, développer d’autres protocoles… Des choses sont sorties et on a besoin de les saisir mais ce n’est pas facile. Il est, par exemple, difficile de libérer du temps pour les personnels de l’agence. Laisser l’atelier comme il est ou le transformer pour aller au bout de ce qu’on a démarré.

*Luc Bousquet* : Selon lui, le temps coûte de l’argent, si on a fait deux tests à blanc, il faut maintenant essayer d’identifier un ou des maîtres d’ouvrage qui seraient prêt à passer par cette phase-là, tester avec une finalité. La finalité permet de tester concrètement le potentiel de la méthode. Il ne faut pas être tout seul pour le faire, d’autres qui ont envie ou intérêt à rentrer dans ce processus-là.

Pascale Simard : Elle rajoute que plutôt qu’une situation de commande, il peut aussi s’agir d’une vraie recherche.

*Luc Bousquet* : Il dit qu’un des adjoints à la ville de Vaulx-en-Velin a pour métier l’immersion nocturne, ce qui va dans le sens des travaux de Luc Gwiazdzinski. Il s’immerge pour en tirer du diagnostic, qu’il soumet aux élus, sur les questions de violence urbaine. La question c’est de savoir si des commanditaires peuvent être intéressés par une autre manière de faire.

Olivier Frérot : Il rappelle que les sous de l’Agence sur ça ce sont les sous du PIRVE pour l’instant, et que c’est déjà ça.

*Edith Besson* : Elle dit que le PIRVE a sélectionné ce projet sur sa méthode. Elle s’est dit que ce qui nous a rapproché c’est de se mettre ensemble pour mettre sur pied un nouveau processus, pourtant la question de la finalité s’est à chaque fois reposée ; sur Confluence on était déçu de pas être assez loin, sur Bellecombe on est déçus d’être allé trop loin. On n’a pas encore réussi à positionner le curseur.

*Olivier Soubeyran* : Il note que du point de vue du PIRVE, on trouverait intéressant que les critères d’évaluation d’une méthode prennent en considération ses capacités à éprouver des résultats, dans ce que dit Philippe Mallein, ce à quoi on débouche.

*Philippe Mallein* : Il voit deux solutions. Voir dans ce qu’on a déjà ce qu’il y a d’intéressant, on choisit et/ou on reste à ce niveau-là. Philippe est pour ça, car on n’a pas vraiment le temps de faire plus. Dans une démarche d’innovation classique on va plus loin, une fois qu’on a choisi les concepts sur lesquels on veut travailler il y a un travail de scénarisation des concepts d’innovation pour que les concepts puissent être compréhensibles par les usagers, puis un test pour essayer de savoir si ces concepts ont du sens pour les usagers (travail sur l’assimilation et l’appropriation de l’innovation). Même si on ne va pas jusque-là, il y a quelques choix et quelques priorisations à faire. Une journée à prévoir et à préparer.

*Michel Piccardi* : Il note l’idée de vendre une démarche différente demain, il faut pouvoir montrer des démarches et des résultats. Besoin de rapporter la méthode à quelque chose d’économiquement viable.

*Olivier Frérot* : Pas forcément, selon lui, on est aussi payé pour être là et discuter tous ensemble.

*Nadia Arab* : Elle voit qu’il y a eu une réflexion sur ce qu’est un diagnostic. On peut donc dire : d’après des raisons qui ont été évoquées dans les quatre groupes, il y a un enjeu très fort sur l’invention de nouvelles méthodes de travail. Du coup, on peut réinterroger les résultats dans la manière qu’ils ont de questionner les méthodes qui permettent d’aboutir à un diagnostic. Comme on est tous tâtonnants sur le sujet, allons y doucement, élaborons un programme de recherche sur le sujet car on a soulevé des questions extrêmement importantes sur l’approche sensible, sur le bousculement des valeurs, sur le changement des habitudes, on tient déjà là sur des questions méthodologiques essentielles.

*Luc Bousquet* : Il est d’accord avec Olivier Frerot pour dire qu’on est payé pour participer à des réflexions comme celles-ci, une expérimentation ça nous permet de faire mieux ce qu’on fait tous les jours donc il y un intérêt évident à y participer. Le temps qu’on y consacre est à analyser avec ce qu’on y gagne.

*Léa Marchand* : Selon elle, il faut présenter la démarche comme une démarche proposée d’un organisme de formation.

*Claire Revol* : Elle note que les doctorants ont déjà besoin d’un quota d’heures dans des projets comme celui-ci (quatre-vingt et bientôt cent-vingt) : du temps de suivi de formation pour les doctorants, pour l’instant c’est libre (colloques…).

*Pascale Simard* : Elle souhaiterait que l’on trouve légitimement la condition pour que chacun puisse venir en étant reconnu par sa structure.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Il souligne un besoin d’organisation et de calendrier. Prévoir des rendez vous qu’on va inscrire dans un master, dans des scènes recherche, formations apprenantes qui nécessitent un phasage des calendriers, la forme de l’atelier est sympa, le lieu peut varier (Grenoble ?).

*Bernard Lamizet* : Selon lui, l’Etat est obsédé par l’observation régulière des travaux des chercheurs, il est important de pouvoir faire figurer dans les comptes rendus d’activité de recherche le temps que chacun passe dans les ateliers d’innovation en urbanisme. Besoin d’une démarche identifiée (par exemple avec le PIRVE). Eléments de valorisation pour les doctorants et les chercheurs.

*Luc* *Bousquet* : Il dit qu’une maîtrise d’ouvrage peut être intéressée par un volet « recherche » dans le projet, car on peut plus facilement le vendre politiquement. On crée une scène comme dans l’institut des mondes urbains où l’ensemble des acteurs peuvent se réunir. On met en place une scène pour innover dans les pratiques, ça fait de l’Agence un acteur intéressant pour les chercheurs. Les chercheurs sont en veille concernant les appels d’offre qui sont émis.

*Pascale Simard* : Elle note un besoin d’articulation entre les gens de l’agence et les chercheurs. Pour vendre la démarche, besoin que des chercheurs soient associés à la démarche de capitalisation.

*Philippe Mallein* : Il informe qu’il va y avoir un appel d’offre de l’ANR : « société de l’innovation », très ouvert dans lequel il y aura des projets de toutes sortes. Il va sortir l’année prochaine.

*Léa Marchand* : Selon elle, ce qu’on peut produire, c’est peut-être pas seulement du dossier mais aussi de l’événementiel, ce qui veut dire d’autres sources de financement

*Fabienne Duteil Ogata* : Elle remarque que la démarche est très proche des démarches d’ethnographe. Essayer de développer un regard réflexif en demandant aux habitants de commenter eux-mêmes les photo-interviews du territoire.

*Hélène Hatzfeld* : Pour elle, la démarche qu’on a engagée est assez proche de ce qui existe du côté de la recherche-action, avec une grande partie expérimentation, des ateliers, des séminaires, avec peut-être un cercle plus fermé d’experts. Elle veut bien participer à la suite, elle pense que le projet est mur, elle travaille au montage d’un appel d’offres sur la ville sensible avec un volet « interculturalité » (interdisciplinarité, changement de postures et des façons de penser et de faire). Elle est disposée à participer au montage d’un tel appel à projets. Pas de date précise tout est ouvert.

*Vincent Veschambres* : Il a loupé le matin et n’a pas fait les expériences mais ce qui a été dit a interpelé des postures de recherche qui font débat chaque jour pour lui, questionne également des aspects pédagogiques : qu’est-ce qu’on propose comme posture à adopter à des étudiants qu’on amène sur un site de projet. Il y a des possibilités de faire participer à la démarche des masters sur Lyon. La démarche combine enseignement et recherche, ce qui convient bien à l’enseignant chercheur.

*Hervé Vieillard-Baron* : Il y a, à son sens, des problèmes dans l’usage des mots dans un contexte largement interdisciplinaire. Il faut aller vers une interdisciplinarité constructive qui se comprend elle-même, à la fois ouverte, tolérante et exigeante dans son approche : sur les concepts, sur la méthode. N’est-on pas aussi dans une prise de pouvoir sur les habitants, même si notre démarche se veut apolitique et festive ?

*Corinne* *Vedrine* : Garder l’échange entre les universitaires et les praticiens, éviter de transformer les ateliers en une simple recherche universitaire qui serait un copier/coller de ce qui se fait déjà. On peut élargir les praticiens : travailleurs sociaux, associations, qui ne sont pas forcément équipés d’une réflexion universitaire mais qui sont dotés d’une réflexion intéressante sur le territoire et ce qui se passe.

*Bruno* *Voisin* : Il forme les travailleurs sociaux au diagnostic de territoire mais il a du mal à en parler aux gens de l’Agence. Quelle hybridation ? Les CCAS font chaque année une analyse des besoins sociaux. C’est avec ce genre d’acteurs qu’on peut hybrider.

*Natalia* *Fillod* : Elle pose la question : Les ateliers, avec qui et pour quoi faire ? Ne pas tomber dans deux excès, le formalisme du projet et la recherche universitaire pure, inventer autre chose.

*Elodie* *Levasseur* : Son groupe de recherche en psycho-socio peut être très intéressé, surtout dans une démarche de type recherche-action, besoin du contact avec un autre milieu, d’autres praticiens. Intérêt pour des stages de M2 de psycho-socio qui ont besoin de se confronter à d’autres cultures.

*Maël Meralli-Ballou* : Il dit avoir appris plus de choses aujourd’hui que dans certaines journées de formation. Pense que d’autres praticiens autres que ceux de l’Agence peuvent être intéressés.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Il note que si on met en place une plateforme/laboratoire innovante, elle peut être saisie par des élus dans une logique de Haute Qualité Innovante. Une attente peut venir de l’extérieur.

Pascale : Elle signale que Jean-jacques Wunenburger et V. Haas seraient potentiellement intéressés par un autre séminaire.

*Claire Revol* : Elle rappelle qu’il est intéressant de pouvoir dégager du temps si la démarche compte comme de la formation. Il y a un master 2 recherche maitrise du territoire architecture et urbanité dont le directeur (Mr. Wunenburger) serait sans doute intéressé à faire participer les élèves aux ateliers dans une logique de formation.

*Chloé Vidal* : Elle dit être intéressé par la transdisciplinarité, le frottement, les phénomènes d’hybridation processuels, les mondes de l’entreprise et de l’université ont du mal à s’hybrider et les ateliers tentent de mettre en contact des deux mondes. A vu des problématiques similaires dans les discussions à celles de son doctorat, notamment sur les objets à produire en matière d’aménagement dans le futur.

*Olivier Frérot* : Il retient l’idée de Philippe Mallein : pour avancer il faut des programmes de recherche et donc des financements à vouloir aller chercher, et un terrain plus riche pour 2011.

*Luc Bousquet* : il note que son master innovant en architecture (achat de caravane…) veut bien s’intégrer à la démarche, il trouverait bien que d’autres masters le fassent aussi. C’est mieux que de vouloir être innovant chacun dans son coin.

*Pascale Simard* : Elle note un certains nombres de questions restées en suspens : c’est quoi l’approche sensible ? La réflexivité ? La posture personnelle ? Sur ces questions-là, psychologie et philosophie peuvent amener des points de vue intéressants qui sont très méconnus dans les champs de l’urbanisme. Y-a-t-il une fenêtre de tir pour des rencontres au format plus vaste sur le thème approche sensible et philosophie ?

*Bernard Lamizet* : Il note qu’il faudrait prendre contact avec la psycho-clinique de Lyon 2.

*Hélène Hatzfeld* : Selon elle, toutes les propositions sont intéressantes. Il faut les classer dans le temps. Quels genres de gens participent et à quels titres à ces lieux/moments de rencontre ? Que ça soit sous la forme atelier, que ça soit sous la forme conférence, sous la forme de séminaire… pour avoir une vue un peu petit peu globale. Hélène est convaincue qu’on peut ne pas se contenter de se mettre dans la posture de répondre à un appel à projet type ANR mais on peut fabriquer nous-mêmes un appel à projet, c’est la posture que propose Hélène.

*Léa Marchand* : Pour Robin des Villes, ils sont sur le projet « des villes et des rêves» avec de la recherche de la participation habitante sur des sites en bord de Rhône, ça serait intéressant de voir si ça pourrait constituer un terrain pour l’Atelier car il y a plein de points communs

*Pascale Simard* : Elle informe que dans les suites, il aura un dossier à produire. L’agence fait son travail, mais elle attend aussi des aides, des participations, des productions. Eventuellement, il s’agirait aider à analyser des choses que l’Agence n’aurait pas comprise et d’apporter des contributions plus ou moins courtes, l’agence est prête à inclure dix pages/chercheurs.

*Bernard Lamizet* : Il demande à quelle échéance.

*Edith* *Besson* : Elle relève le besoin d’un rapport technique (comment s’est passé le processus ?) mais aussi un article scientifique. C’est une opportunité pour publier quelque chose dans une revue.

*Luc* *Gwiazdzinski* : Il note que c’est un intérêt pour les chercheurs de participer à la démarche

*Pascale Simard* : Selon elle, l’idéal est une co-rédaction, d’un groupe actif. Il faut savoir qui est motivé avant de mettre en place les méthodes pour la rédaction.

*Hélène Hatzfeld* : Il est pour elle nécessaire d’associer les praticiens à l’écriture scientifique, sinon c’est rater en partie.

Reprise des suites à donner en treize points

Sur la base des échanges de fin de journée sur les suites à donner à l’Atelier d’Innovation et au séminaire PIRVE, l’Agence a réalisé une synthèse en 13 points. Cette synthèse a été diffusée le 24 novembre 2011, en même temps que le chapitre précédent.

Elle visait tout d’abord à faciliter une réaction, éventuellement une prise de position rapide de la part des participants. Ce qui fut effectivement le cas : 5 enseignants chercheurs ont indiqué les actions qui les intéressaient le plus par retour de mail.

En identifiant les acteurs concernés sur chacun des points, l’Agence visait également à favoriser le déploiement des impacts et des réflexions dans les sphères d’action de chacun des participants, sans revendication de maîtrise sur le processus.

Cette liste constitue un premier outil de suivi des impacts du séminaire PIRVE dans le temps, au-delà des actions susceptibles d’être développées par l’Agence elle-même.

1. Finaliser l’expérience de Bellecombe et la méthode d’innovation par les paradoxes

Objectif : Dérouler la méthode d’innovation proposée par P. Mallein jusqu’à l’élaboration de propositions opérationnelles et pragmatiques.

Modalités : Une journée de travail avec Philippe et le personnel Agence ayant participé à l’atelier Bellecombe (+ doctorants et universitaires intéressés).

Acteurs : P. Mallein, Agence + ?

Délais : Janvier 2001

* Cette action a été mise en œuvre le 3 février 2011. Philippe Mallein a animé pendant une journée un groupe de travail composé de salariés de l’Agence ayant participé à l’un ou l’autre des Ateliers. Ce groupe a eu pour objectif de traduire les imaginaires produits par l’Atelier d’innovation sur Bellecombe – Dedieu – Charmettes en propositions plus concrètes. Dans la poursuite de sa participation au séminaire PIRVE du 5 novembre, Nadia Arab a également assisté à cette journée de travail.

2. Elaborer un dossier technique sur la base du compte-rendu du séminaire PIRVE

Objectif : Compléter le CR du séminaire d’articles ou entretiens dans un but de publication.

Modalités : L’agence réalise et envoie le CR à l’ensemble des participants qui peuvent y apporter leurs remarques et/ou ajouter un article. Mise en forme globale réalisée à l’Agence.

Acteurs : Agence + contributions : chercheurs, doctorants, professionnels.

Délais : Mars (fin convention PIRVE en mai 2011).

3. Trouver une formalisation de l’AIU pour en assurer la transmission

Objectif : Exprimer plus clairement les finalités de l’AIU, entre connaissance et action, entre recherche pure et production d’étude formelle, pour : 1/ favoriser l’inscription des prochains ateliers dans de vrais processus de construction de projet, 2/ faciliter le déploiement des méthodes ou partie des méthodes expérimentées.

Modalités : Au regard du CR du 5 novembre, une première proposition pourrait élaborée par l’Agence (ou un groupe de travail associant les personnes intéressées), et soumise au participants du séminaire PIRVE (éventuellement de tous les participants aux ateliers ?).

Acteurs : agence + autres participants intéressés.

Délais : Janvier/février ?

4. Inscrire l’AIU 2011 dans un processus de commande

Objectifs: Mobiliser des financements. Approfondir les méthodes expérimentées, tester l’efficience de l’Atelier en tant qu’espace d’innovation ? De formation ?

Modalités : Aboutir le point 3, en engageant parallèlement la recherche des mises en situations possibles.

Acteurs : Agence (Opportunités pressenties dans le cadre du programme de travail Agence mais à vérifier avec équipes et commanditaires) + ENSAL (voir côté Vaux en Velin et Carré de Soie) + autres ?

Délais : reconduire un Atelier en mai 2011 nécessite d’identifier le terrain le plus tôt possible.

5. S’appuyer sur les masters pour approfondir l’expérimentation, l’étude et la formalisation des protocoles ou méthodes testées par l’AIU

Objectif : Intégrer dans les formations un axe innovation méthodologique ? Approfondir la réflexivité des étudiants, enseignants, praticiens sur la question des postures ?

Modalités : Selon acteurs intéressés.

Acteurs : ENSAL, IGA …

Délais : ?

6. Construire un AIU interdisciplinaire en s’appuyant sur différents masters

Objectifs : Construire des mises en situations d’apprentissage et de coopération pour les étudiants. Etablir un premier espace de réflexion entre enseignants et praticiens.

Modalités : Organiser une rencontre entre les enseignants intéressés.

Acteurs : ENSAL ? GrEps ? Faculté de philosophie ?

Délais : ?

7. Construire un AIU comme une scène de formation (par l’expérimentation) à l’attention d’autres acteurs

Objectif : Faciliter la participation d’acteurs multiples aux ateliers (doctorants, partenaires de l’Agence, autres ?).

Modalités : ?

Acteurs : ?

Délais : ?

8. Constituer une plate-forme / laboratoire sur le thème de l’innovation des pratiques territoriales

Objectifs : Améliorer la lisibilité de l’atelier pour permettre notamment aux élus de le mobiliser.

Opportunités : Inscription de ce sujet dans le prochain colloque TTT de PACTE.

Organiser une série de rencontres sur ce sujet (positionnement et lisibilité des partenaires organisateurs). Articuler l’AIU avec l’IMU.

Acteurs : Selon les opportunités saisies.

Délais : 2011

9. Travailler sur des formats évènementiels plus que colloques

Objectifs : Maintenir une approche cognitive expérientielle. Maintenir, éventuellement élargir la diversité des acteurs (sur le plan cognitif plus que quantitatif).

Modalités/ Opportunités : Une rencontre sur le thème des approches sensibles (pour croiser les entrées et méthodes développées par les différentes disciplines + les associations travaillant sur l’entrée nature en ville). Organiser « un dimanche en ville », ou un « processus gourmand » ?

Acteurs : Agence, Fac philo, Fac psycho, Associations … ?

Délais : ?

10. Elargir l’approche en recherchant la participation des habitants

Objectif : Tester plus largement les méthodes collaboratives, investir le champ de l’innovation sociale

Opportunité : Rechercher des synergies possibles avec la démarche « Des Villes et des Rêves » conduite par Robin des Villes

Acteurs : Robin des Villes, Agence,… ?

Délais : ?

11. Poser l’AIU comme un objet, un terrain possible dans des recherches en cours

Objectif : Observer, analyser, consolider l’AIU.

Opportunités : ?

Acteurs : Chercheurs

Délais : ?

12. Répondre à des appels à recherche

Objectif : Mobiliser des financements, légitimer l’objet et la scène de recherche.

Modalités : Identifier les chercheurs intéressés.

Acteurs : Laboratoires de recherche, Agence.

Délais : ?

13. Organiser l’élaboration d’un nouveau programme de recherche-action

Objectif : Ouvrir un champ de recherche, construire un programme susceptible de faciliter la construction de scènes collaboratives.

Modalités : ?

Acteurs : Hélène Hatzfeld ? PIRVE ?

Délais : ?

Deuxième partie : Synthèse thématique

Elaboré en lien avec des laboratoires de recherche lyonnais, stéphanois, grenoblois et parisiens, l’Atelier d’innovation en urbanisme constitue un lieu d’expérimentation, hors relations instituées et hors contraintes de résultats pré formatés. Face aux enjeux parfois contradictoires du développement durable, l’Atelier vise à expérimenter de nouvelles approches de la ville en rassemblant différentes disciplines et différents types d’acteurs (professionnels, associatifs, économiques, etc.). En 2009 et 2010, deux Ateliers conduits sur la pointe-sud du Confluent et sur le quartier Bellecombe-Dedieu-Charmettes ont rassemblé des enseignants-chercheurs de différentes disciplines, des experts, des artistes et des acteurs terrain*[[10]](#footnote-10)*. L’Atelier d’innovation en urbanisme propose ainsi un « lieu tiers » sous la forme d’un séminaire résidentiel de deux jours, dans le but de favoriser le croisement des approches, la créativité collective, l’émergence de visions prospectives hybrides et de modes de faire nouveaux.

A l’issue de ces deux première expériences pratiques, un séminaire de capitalisation a été organisé dans le cadre du programme de recherche « Programme Interdisciplinaire de Recherche Ville et Environnement » piloté par le PUCA. Tenu le 5 novembre 2010, ce séminaire a rassemblé 26 chercheurs et praticiens. Quatre axes de réflexion ont été engagés :

* Les facteurs d’émergence de l’Atelier d’innovation.
* Les conditions de mise en œuvre du processus d’innovation.
* Avantages et limites des méthodologies expérimentées (approche sensible, créativité collective, innovation par les usages).
* Les conditions de légitimation d’un processus innovant.

La présente synthèse reprend les points nodaux des discussions menées au sein des quatre groupes qui ont donné corps au séminaire. Elle offre une articulation des idées qui ont émergé lors des débats. Nous*[[11]](#footnote-11)* proposons d’organiser ces réflexions autour de six grandes « zones » thématiques communicant entre elles. Chacune de ces « zones » (**thèmes en gras**) devient ainsi l’occasion d’une explicitation synthétique basée sur les échanges enregistrés lors du séminaire (développement en italique, « citations des intervenants entre guillemets »), mais aussi de questionnements émergents (**questions à problématiser** **en vert**) perpétuant la dynamique de la réflexion sur les phénomènes urbains.

1. Naissance de l'atelier

* Trois points de blocage essentiels ont été identifiés.

*L’Atelier est né d’une volonté de dépasser des blocages multiples à plusieurs niveaux et de développer des approches adaptées à la complexité et aux incertitudes de l’environnement.*

* L'action est limitée par la rationalité technique, par le fonctionnalisme et par l’inertie des institutions.

*La technique et l’objectivation qu’elle génère, l’exigence fonctionnaliste et l’inertie des institutions sont très limitatives, elles imposent une fermeture vis-à-vis de l’innovation. Certains participants qui approfondissent leur analyse insistent : la « rationalité technique » produit « une objectivation du monde », une « mise à distance par un sujet (…) des objets du monde (…) qui  nient l’existence ». Ainsi, à leur sens, « c’est au fond de la société, de la base, que la vie et l’ouverture se trouvent et plus du tout du côté institutionnel ». L’institution et ses fonctionnaires techniciens bloquent la sensibilité subjective et ne veulent voir que l’aspect rationnel du sujet. Elles massifient, elles généralisent, « tuent la sensibilité », disent certains, associant ainsi la notion de rationalité à la rationalité techniciste. Par ailleurs, l’institution n’accepte pas le droit à l’erreur. C’est néanmoins la source de toute innovation.*

* Les cloisonnements et le poids des statuts bloquent la créativité et l’innovation.

*Les mondes du savoir et du faire sont cloisonnés multiplement. Les savoirs entre eux (absence d’inter-cognitivité) et les disciplines entre-elles sont séparés (absence d’interdisciplinarité). Le poids des statuts de chacun compte énormément. Le statut de l’artiste lui permet de dire critiquement et subjectivement le monde. Le professionnel et le chercheur ne peuvent pas prendre cette posture et « s’autocensurent ».*

* Les conditions de production du savoir dans le monde de l’enseignement, de la recherche universitaire et dans le monde professionnel freinent l’émergence de l’innovation.

*Un participant note que le milieu universitaire est « une machine à réglementer et à normer, et elle est fondamentalement non innovante ». Au nom d’une scientificité et à cause d’un certain académisme, il existe des blocages à la créativité au sein de l’université. Par ailleurs, le monde professionnel attend toujours une traduction opérationnelle, il n’a pas « le temps de divaguer », il est bloqué par une culture du résultat et de l’efficacité immédiate. Il faudrait toujours montrer qu’on va avoir « des résultats, et des résultats utiles, en plus, tout de suite ». L’un comme l’autre sont tributaires de conditions particulières de production du savoir.*

* En conséquence, l’idée de faire autrement émerge. Il faut tester des méthodes, les mettre à l'épreuve, pour chercher des alternatives.

*L’exercice vise avant tout à « tester des méthodes innovantes », méthodes d’approche alternatives à long terme.*

* **S’agit-il de faire de l'innovation pour l'innovation ou bien des valeurs communes sous-tendent-elles la volonté de faire autrement ?**
* **Comment préciser et légitimer la posture du « chercheur-participant » ?**
* Une ligne d'arrivée peut être visée sans être fixée. Il s’agit bien, ultimement, de trouver une nouvelle manière de lire et faire la ville.

*Il existe une visée lointaine qui est la fabrique de la ville. Mais elle n’est pas directement visible au terme de l’Atelier. Il ne faut pourtant pas oublier la visée finale derrière l’innovation méthodologique.*

1. Réflexions sur les conditions de l'expérience

* La rupture avec les habitudes est une condition de l’innovation.

*Dans l’Atelier, les professionnels disent avoir subi une rupture. Il ne faut pas trop vite chercher à remplir le vide. Il faut prendre le temps « d'habiter la rupture » disent certains. Il faut jouer sur les ruptures, pour leur faire produire du sens : « donner du sens à la rupture ». Depuis trop longtemps, l’urbaniste est « obsédé par la question de la fonctionnalité » de l’espace et du temps. Il soude trop vite. Ce qui est important c’est la soudure, mais à condition que la soudure n’ignore pas la rupture et qu’elle lui donne du sens.*

* Il est nécessaire d’évacuer l’exigence d’obtention immédiate de résultats.

*Il faut accepter de n’être pas immédiatement productif. La finalité a été questionnée. Il y a habituellement « un diktat du résultat qui influence la méthode » et que l’Atelier cherche à éviter. L’enjeu du protocole à mettre en place c’est d’arriver à des innovations susceptibles d’avoir à terme un impact concret et opérationnel, en se permettant de travailler sans finalité pratique.*

* **Comment rassurer les parties-prenantes sans définir de finalité ?**
* Il est efficace de réaliser la démarche sur un temps court et condensé.

*L’expérience de l’Atelier est courte et condensée. D’abord, il s’agit de rechercher la coprésence et le travail collaboratif de plusieurs acteurs issus de différents milieux. Ensuite, la démarche tend à favoriser l’hybridation des imaginaires à travers l’intensité spatio-temporelle de l’expérience. Certains participants, à l’issue de leurs travaux récents, ont fait le constat que les résultats obtenus en deux jours sont, si non similaires, au moins très proches de ceux livrés par une étude classique d’architecture, d’urbanisme ou de marketing beaucoup plus longue.*

* **Est-il légitime de** **parler d’une similitude entre les résultats obtenus par l’AIU et les études étalées dans le temps ?**
* **Quel serait le regard que des commanditaires porteraient sur les résultats obtenus sur un temps court ?**
* **Quels acteurs doit-on convier au sein de l’AIU pour stabiliser la légitimité de ses productions ?**
* Il faut favoriser l’interdisciplinarité et l’intercognitivité.

*Il s’agit d’une expérience qui mêle différents savoirs et différents domaines de la pratique. Ce qui est nouveau et par là-même intéressant, c’est de penser une démarche interdisciplinaire, alternative aux expertises professionnelles de chacun.*

* **L’AIU ne cherche-t-il pas à opérer une réduction des publics, de leur diversité et complexité pour mieux anticiper sur les réactions et les conflits émergents ?**
* **Par cette réduction, ne s’enferme-t-on pas de nouveau dans la recherche d’une maîtrise parfaite, et technicienne, de l’environnement ?**
* Pour ce faire, il s’agit de se départir des statuts professionnels en produisant ainsi les conditions d’une égalité d’expression.

*Comme le disait un participant, il s’agit bien au cours de l’atelier, de « proposer un espace commun à des gens qui ont des expertises professionnelles complètement différentes ». Cela « permet justement de sortir des expertises et de proposer de partir, même si ce n’est pas tout à fait vrai, sur un pied d’égalité », face à la ville et à la sensibilité des participants. Cette égalité hors-statut peut être atteinte par quatre moyens :*

*Les* ***outils méthodologiques*** *mis en œuvre apportent une stabilité à la démarche, dans la mesure où ils définissent des conditions et des protocoles identiques pour tous les participants. Ils offrent un point de départ commun. Face au protocole, les statuts s’effacent.*

*La démarche crée les conditions de rupture avec ses attributs statutaires par la* ***convivialité****. C’est elle qui permet de générer la confiance entre les collaborateurs.*

*Le fait de donner un* ***esprit ludique*** *aux activités est une manière efficace de libérer la parole (en incitant à parler de la même chose) et de surmonter les mécanismes d’autocensure.*

*Le recours à la* ***sensibilité*** *est aussi une manière de surmonter les différences entre les acteurs. Face au territoire, on retrouve un fond humain commun.*

* **Cet aplanissement des statuts est-il synonyme d’une perte de pouvoir de l’urbaniste ?**
* **Est-ce une redéfinition des rôles socioprofessionnels ?**
* **Comment créer les conditions d’une rupture bénéfique au changement ?**
* Quelle est la place et l’influence du travail préalable aux ateliers ?

*Dans l’expérience sur le quartier Bellecombe, il y avait un travail préparatoire aux ateliers conçu par l’Agence en amont et transmis au début des expériences. Quel est son effet sur la vision et la créativité des explorateurs ? Ces informations constituent une partie de ce que l’on pourrait comprendre comme le cadre dans lequel se met en œuvre la méthode. Rien que de nommer et de délimiter un quartier, on influence les représentations et on influence l’étonnement.*

* **Est-il nécessaire de présenter un travail préalable ?**
* **Quel est l’impact du récit préalable (diagnostic, cartes) sur le déroulement et les aboutissements du processus ?**

1. L’approche sensible

* Le protocole est rassurant et nécessaire mais on doit savoir l’adapter.

*Le protocole force nécessairement les représentations de chacun mais il est nécessaire. Il doit forcer à « sortir de soi », selon certains, il sert à « fatiguer les corps » et les esprits pour les faire lâcher leurs particularismes professionnels. Il faut des cadres protocolaires qui rassurent. S’ils permettent un minimum d’homogénéité pour pouvoir échanger, notons que les cadres étaient plus forts en 2010 qu’en 2009. Il faut naturellement adapter la méthodologie au contexte et au terrain. « Les protocoles (…) peuvent aussi s’adapter par rapport au terrain » note une participante. N’oublions pas que pour certains, il n’y avait pas assez de cadre, ils ne savaient pas ce qu’on attendait d’eux. Il y a là un équilibre à trouver et à ajuster au contexte et au terrain.*

* L’atelier vise à interroger la subjectivité de chacun des explorateurs et non pas des habitants. Il s’agit de penser un retour à la personne et au ressenti.

*Les explorateurs ne doivent pas chercher à « construire une objectivité », mais à « tester leurs subjectivités par rapport à un lieu et par rapport à celles des autres ». Selon un participant, il s’agit de voir, « en mettant en œuvre ma subjectivité, ce qui fait sens pour moi dans ce quartier ». Le changement passe par l’individu. Un autre affirme que dans « l’action collective on ne s’en remet plus à un problème pour tout le monde, on a besoin que ça avance chacun pour soi ». Il s’agit d’impliquer la part de subjectivité de chacun pour passer du partage de la connaissance au partage de l’expérience. On ne peut pas utiliser une « méthodologie statistique ». « On fait appel à la sensibilité de chacun, plutôt qu’une restitution statistique, chiffrée ou typologique ».*

* **Faut-il creuser la question du rapport aux habitants ?**
* **L’approche symbolique permet-elle de faire un lien entre la sensibilité de chacun et la technique ?**
* L’atelier développe une utilisation de la marche.
* La marche engage un rapport au corps, une épreuve.

*Il faut d’abord faire une expérience du terrain qui soit une sorte de « lâcher-prise ». Il faut réinterroger l’espace en créant du « décalage ». Pour certains, c’est donc d’abord un « truc sauvage, un braconnage », une confrontation dénudée face à la rugosité du territoire. Il faut se confronter au terrain, l’éprouver par tous les sens, s’y fatiguer pour le ressentir.*

* **L’approche par le corps et sa fatigue n’est-elle pas trop limitative ?**
* **La fatigue est-elle le seul outil possible pour lâcher prise ?**
* La marche permet un changement d'échelle, l'immersion, la confrontation. Elle force à descendre de Sirius pour prendre la posture du piéton.

*La marche est « le seul moyen de percevoir l’espace à l’échelle d’une personne ». A l’inverse, « les moyens de transports abolissent les distances, neutralisent le rapport qu’on a à la fois à l’espace et au temps dans un certain lieu ». Il faut s’immerger afin que l’innovation vienne de ce qui est ressenti par les experts temporairement dé-professionnalisés et non qu’elle s’impose depuis un cabinet d’experts en innovation. L’enjeu c’est de faire de l’innovation par le bas, de créer les conditions de possibilité de la venue de la nouveauté. Il s’agit de faire agir un groupe d’experts avec des cultures différentes, non d’une façon rationnelle, avec des plans et des statistiques, mais en vivant le territoire de l’intérieur, en marchant dedans (c’est « plus riche, plus inventif, plus créateur »). Il s’agit de descendre de son nuage surplombant pour prendre la mesure corporelle de l’espace. « Prendre la posture de l’usager, du passant, plus que de l’habitant ». « Pour parler ville et environnement », l’espace piéton et l’échelle de l’individu sont « les seuls endroits, vraiment les seuls, où l’on peut faire de l’interdisciplinaire facilement ».*

*L’approche sensible permet de saisir « l’hétérogénéité » du territoire. Elle rencontre des tensions là où le technicien voit des frontières (selon certains, le quartier devient ici une « espèce de support narratif », ou une « projection de soi »).*

* Néanmoins, la marche engendre une « micro-perception », « la photo d'un instant », un « regard localo-centré ».

*L’approche sensible est évidemment modeste, elle permet juste de donner une « photographie d’un instant t ». Elle place l’individu la tête dans le guidon oubliant certainement le regard sur « la métropole, au-delà du quartier » et l’ensemble cohérent d’un territoire à grande échelle. L’atelier n’a que « la vision de la ville du marcheur, pas celle de l’agglomération, des transports en commun, pas celle de la voiture. Il permet une micro-perception, mais il ne faudrait pas oublier la macro-perception ». C’est un regard très « localo-centré ».*

* L’approche sensible est une forme de jeu (ou de sport ?).

*Ce lâcher-prise est une manière de jeu à condition « de prendre ce dernier au sérieux ». C’est « l’inverse de la pensée rationnelle, planifiée, formalisée ». C’est pour cela aussi que ça coince face aux experts : le « jeu » ne fait pas « sérieux ». Il y a un problème de légitimité. Seulement ici, il ne faut pas oublier notre visée finale qui fixe, au loin, « une ligne d’arrivée » (une nouvelle manière de faire la ville). C’est peut-être plutôt une forme de sport, pas au sens compétitif, mais au sens du dépassement de soi vers un résultat lointain. Un entrainement, une expérience à vivre, sans réelle assurance pour la suite, mais dirigé vers l’espérance de résultats.*

* Elle vise à susciter la réflexivité par des interviews de passants, d’espaces, par le dialogue entre les explorateurs, par la restitution dans le carnet et par la présence interrogatrice des artistes.

*Il faut d’abord se former en se déformant, se défaire de ses habitudes professionnelles en les identifiant, en se questionnant sur ses propres pratiques. On ne cherche pas à construire un travail de participation citoyenne mais un regard professionnel qui assure une certaine réflexivité : avec les habitants mais aussi avec les autres explorateurs. On peut voir l’atelier comme une formation à la réflexivité par la remise en cause des aprioris et le décloisonnement des pensées. C’est une « mise en danger » qui dépasse la simple intégration de nouvelles méthodes. Certains remarquent que la présence d’artistes permet justement une interpellation des subjectivités.*

* **Ce n’est pas un processus de production de connaissance, ni une enquête ethnographique, ni un diagnostic. Alors, qu’est-ce que c’est, comment le définir ?**
* **Le droit d’être subversif revient-il au seul artiste ?**
* **Ne serait-il pas intéressant de faire un travail sociologique ou ethnologique sur les interactions collaboratrices entre les participants à l’atelier ?**

1. L’approche par la créativité collective

* Il y a une différence méthodologique entre les deux deuxièmes journées des ateliers.

*La méthode de Luc Gwiazdzinski et celle de Philippe Mallein amènent des retours d’expérience différents[[12]](#footnote-12). « Le jeu sur les paradoxes » et le « lâcher-prise » par la fatigue ne proposent pas la même créativité.*

* **Comment éviter un « retour aux habitudes » dans les séances de créativité ?**
* **Ne serait-il pas intéressant de faire une étude comparative des deux méthodes ?**
* Quelle articulation possible entre l’approche sensible et la créativité collective ?

*Il y a beaucoup de différences entre les productions de la première journée sur le terrain et celles de la séance de créativité du deuxième jour. L’approche sensible « c’est finalement la posture d’une démarche alternative au diagnostic », l’approche créative tente, elle, de « faire émerger des projets, des logiques–objets ; « le manège enchanté », « le festival de la patate » ce sont des projets ». Comment relier ces deux moments ? Plusieurs participants regrettent ne pas avoir eu le temps de baser la deuxième journée sur les résultats de la première. Quel lien entre immersion et créativité ? En tout cas, ce n’est pas un « rapport diagnostic-projet », c’est plutôt un rapport mise en condition/échange/culture de la sensibilité – création/émergence d’idée/mise en discours. L’approche sensible permet une ouverture à l’autre, et est ainsi la condition d’une créativité collective.*

* Le moment de créativité est une recherche de l’hybridation, un moment de mise en commun, de « cuisine ».

*Dans un deuxième temps, seulement, on met en place une étude en trouvant un terrain commun pour la discussion. On passe du pluridisciplinaire à l’interdisciplinaire par un espace-temps médiateur. Suite à la « cueillette » sensible, il s’agit d’un moment de « cuisine » collective. On crée alors des « passerelles entre le monde universitaire et le monde professionnel », « on est dans des phénomènes d’hybridation ».*

* **Que se passe-t-il lors de ces séances ? Il faudrait un regard sur leur déroulé. Peut-on envisager une étude psychologique ?**
* **Doit-on chercher au-delà de l’interdisciplinarité, une approche transdisciplinaire ? Peut-on parler de ce qui traverse et non simplement de ce qui relie ?**
* Les mots de la séance de créativité sont aussi des porteurs de sens. Peut-on faire une analyse sémiologique ?

*La méthode des méta-plans par post-it sert à s’arrêter un instant sur les mots. Cela n’est pas habituel car on cherche le plus souvent à aller directement vers l’action. Les mots sont les premiers vecteurs de l’imaginaire et les post-it le premier moment du regard réflexif. Ce travail sur les mots tend à faire émerger leur sens latent, sous-jacent, par une analyse sémiologique.*

* **Dans quelle mesure pourrait-on faire une analyse sémiologique des post-it ?**
* Les mots ne sont pas l’unique vecteur d’expression du sensible.

*Est-il nécessaire de formuler les imaginaires avec des mots ? Le vocabulaire n’est jamais neutre. Le recours à des références quelque part incontournables ne bride-t-il pas la sensibilité ? L’expression écrite, la technique syntaxique et grammairienne, ne tendent-elles pas à forcer l’imaginaire ?*

* **Peut-on imaginer d’autres types d’approche, d’autres manière de formuler les imaginaires (dessin, mime, mise en scène…) ?**
* Un problème d’acceptation des méthodes de créativité par le brainstorming a été souligné.

*La créativité collective par brainstorming ne fut pas acceptée par tout le monde d’abord parce qu’elle est « l’antithèse de la démarche scientifique ».*

* **Ne retrouve-t-on pas ici la question des modes de production du savoir ?**
* Les méthodes issues du monde marchand sont-elles acceptables pour une approche de la ville ?

*L’utilisation d’un « outil du monde marchand repose la question : est-ce que la ville est un monde marchand ? »*

* **Il faut donc terminer l’expérience avec la méthode de Philippe Mallein afin de vérifier son efficacité et de convaincre.** 
  + - * + **Ceci a été fait à l’Agence par la suite (3 février 2011).**

1. Résultats et traductions de l'expérience

* L’atelier est un complément aux approches traditionnelles de la ville.

*La démarche de l’atelier n’est suffisante pour aucun projet. Il faut d’autres approches complémentaires (plus objectives, enquêtes plus spécifiques sur les habitants et les usagers). L’atelier est complémentaire à l’approche objective, c’est un « complément au diagnostic d’un territoire ». L’atelier peut accompagner des projets. Sans répondre aux commandes, il construit un processus d’accompagnement de la réponse, par une mise en état de veille des collaborateurs. Il ne s’agit pas tant d’ajouter quelque chose comme l’écologie rajoute des contraintes écologiques, mais il faut construire de nouvelles manières de penser et de se former. Certains soulignent que l’atelier ne peut être « qu’une force de proposition pour ceux qui arbitrent et décident ». Sa démarche peut faire évoluer les arbitrages, les postures et la conscience des décideurs politiques en leur montrant d’autres possibles, mais elle n’a pas les rennes en main.*

* **A qui et à quoi se substitue cette approche complémentaire ?**

* L’atelier forme par l'expérience.

*Il est possible de former par la pratique, par la « mise en situation ». On peut imaginer que les urbanistes qui ont participé à cet atelier ont pu échanger et ont ainsi modifié leurs visions, et certainement, à long terme, leur manière de faire la ville. L’atelier est ainsi formateur pour ses participants. Avec lui, l’agence d’urbanisme forme ses membres et c’est aussi à travers eux que la traduction opérationnelle de l’approche sensible sera la plus efficace. L’Agence est un carrefour interdisciplinaire qui doit être un lieu de formation et de recherche. Pour ce faire, un participant note qu’elle doit marquer « noir sur blanc : une des missions de l’Agence c’est le rôle d’incubation et de recherche ».*

*Mais l’agence est-elle seule à pouvoir assumer ce rôle ? On se situe à la frontière vers une nouvelle manière de concevoir la formation, plus intégrée à l’action et à la dynamique du changement. Cela questionne en arrière-plan la place de l’apprentissage dans l’action publique. Puisque « un grand territoire urbain peut devenir » un terrain « d’apprentissage des choses », et cela pour tous les acteurs impliqués dans la gouvernance urbaine, il faut faire en sorte que les politiques publiques intègrent dans l’action publique, de l’apprentissage.*

* **Quelle efficacité de cette formation de l’atelier pour les autres parties-prenantes ?**
* **Les universitaires viennent-ils eux aussi se former au sein de l’AIU ?**
* **Pourquoi ne pas approfondir les partenariats avec les universités et travailler sur des commandes en commun, avoir « plus de CIFRE » par exemple ?**
* **Ne serait-il pas intéressant de mobiliser les sciences cognitives pour étudier ces mécanismes de l’apprentissage ?**
* Certains enjeux de pouvoir s’ouvrent avec l’explicitation des valeurs de l’urbaniste.

*On voudrait que le politique porte des valeurs et que l’urbaniste les inscrive dans le réel. Or, si la formulation des valeurs ne se fait pas au niveau technique, les techniciens sont pourtant porteurs de valeurs propres, individuelles qui ne sont pas énoncées, explicitées et débattues. L’atelier les fait ressortir. Certains notent que « aborder ce travail par l’angle des valeurs », c’est certainement se « heurter aux décideurs politiques » qui pourraient se sentir destitués de leur pouvoir de décision. L’explicitation des valeurs peut être l’occasion d’une ingérence dans le domaine tenu pour spécifiquement « politique ». Voilà pourquoi il y a actuellement une autocensure de la part des urbanistes et par là même un déficit de réflexivité. L’émergence d’un ensemble de valeurs possibles (par exemple via le cahier des tendances) peut-elle définir un outil alimentant le débat et le dialogue démocratique ?*

* **Avec l’atelier, s’agit-il pour l’urbaniste « tout puissant » de se rendre compte qu’il perd une part de son pouvoir, qu’il doit partager dorénavant ce dernier avec l’usager ?**
* **N’y a-t-il pas l’idée de faire traduire le savoir de l’usager des territoires et ainsi de déconstruire le rapport hiérarchique entre le spécialiste et le profane ?**
* L’atelier fait émerger un lieu-tiers entre connaissance et action.

*L’atelier est un « lieu-tiers ». Il est un lieu-autre et il vaut en tant que tel. Il est « délivré d’un certain nombre de statuts, de contraintes de légitimité, au niveau du faire, de la parole… » note un intervenant. C’est, au sens fort, « une proposition ». Ce lieu est marqué par une volonté de changer. On y mêle la recherche à la pratique professionnelle et à une certaine pédagogie.*

* **Comment les institutions peuvent accepter ces lieux-tiers ?**
* Il faut la présence de personnes plurielles, sécantes.

*Il est nécessaire, pour faire vivre les lieu-tiers, des professionnels qui ont « plusieurs cordes à leur arc ». C’est encore actuellement très « mal perçu » : « on est jaloux des gens qui sont à la fois enseignants et professionnels ». Il faut penser un professionnel pluriel capable de changer de posture. Ces personnes doivent éviter de s’enfermer sur une posture qu’elles pensent claire pour les autres et tranquillisante pour elles-mêmes.*

* **S’agit-il de faire « émerger une nouvelle figure professionnelle » ?**
* L’atelier est une manière de passer du projet au processus.

*La démarche s’intéresse aux regards artistiques et esthétiques. Ce qu’il est intéressant de noter c’est que l’art a depuis bien longtemps fait la transition entre le travail sur un objet et le travail procédural. Il serait opportun de s’en inspirer pour « passer du projet au processus ». L’atelier ne produit pas du projet mais du processus.*

* **Avec quels outils pourrait-on réussir à mettre en évidence le point intermédiaire entre la connaissance et l’action ? Comment aller vers un « diagnostic dynamique » permis par des « *knowledge brokers[[13]](#footnote-13)* » ?**
* L’atelier ne cherche pas le consensus mais la « construction du désaccord »

*L’atelier ne recherche pas le consensus mais la « construction du désaccord ». Ce qui renvoie à un problème de rendu de l’expérience.*

* **Comment formaliser le désaccord ? Peut-il se comparer avec une approche classique ?**
* Il est un processus pour que chacun cherche ses propres solutions (contrairement à la vision descendante classique).

*Il faut offrir des solutions sous la forme de processus afin qu’en dernier terme ce soit toujours un sujet qui, touché par un problème, en trouve la solution. Les solutions viendront ainsi du bas, des subjectivités.*

1. Légitimité à construire

* Pour argumenter, il faut se pencher sur les questions de langage et de vocabulaire.

*Il faudrait comprendre les réticences afin de pouvoir construire en face une légitimité en passant peut-être par un vocabulaire plus approprié. « Il faut vraiment écouter comment cette méfiance s’exprime pour pouvoir s’en servir pour rassurer ». Il faut trouver un vocabulaire pour se légitimer.**« Pour l’instant la démarche est du côté de la séduction, elle doit à présent pouvoir être capable de se doter d’arguments, de mots solides pour pouvoir devenir légitime ». Un participant dit : « Il faut mettre des mots qui soient compréhensibles pour les éventuels commanditaires, de telle façon qu’ils puissent accéder à l’intérêt de ces démarches ». Il faut comprendre clairement les enjeux de l’atelier afin de mieux formaliser les processus méthodologiques et de garantir leur capitalisation, leur communication et surtout leur opérationnalisation.*

* La démarche affronte des représentations du sérieux et du futile face à une absence de résultats prévus et de production de connaissances.

*Le premier problème de légitimité est**une « représentation du sérieux et du futile ». Les ingénieurs et les techniciens « s’autocensurent » dans leurs discours en se calquant sur le modèle formaté : « les urbanistes font des cartes, les architectes des plans ». Mais cette quête de légitimité freine la marche du savoir. Pourtant, la démarche de l’atelier n’est pas évidente. On se demande toujours si cela va fonctionner. On n’est jamais sûr du résultat. Si on essaie de mettre cette démarche sensible en place, on va se heurter à de grosses difficultés. « Dans le cadre d’une vraie commande », on ne peut pas se permettre de lancer un événement sans identification précise des résultats attendus. Du moins, pas encore. Pourtant, on pourrait faire le parallèle avec les missions prospectives des entreprises qui n’ont pas d’impératif de finalité. La méfiance vient en premier lieu de l’absence de lisibilité de la finalité. Comment rassurer sans finalité ?*

* **Comment transformer la peur de l’inconnu en force créative ?**
* **Si l’atelier ne produit en lui-même pas de connaissance, le séminaire PIRVE n’est-il pas une manière de faire avancer nos connaissances dans un temps décalé ?**
* Il est maintenant nécessaire de formaliser le processus et de clarifier les finalités.

*Il faut donc s’expliquer, vulgariser. Il faut expliciter la méthode de créativité pour faire moins peur. Une des manières de construire notre légitimité c’est de ne pas abandonner l’idée de finalité mais de la transformer. Ici, il ne s’agit pas de viser un objet. La finalité de la démarche est la démarche elle-même, le processus. N’est-ce pas plus réaliste que la planification qui fait toujours comme si ce qui est sur le plan allait se transférer naturellement au terrain ? Il faut un processus pour lui-même, comme support pour échanger, qui ne tende pas à rigidifier et à cristalliser une certaine forme.*

* **L’absence d’intention de finalité n’est-elle pas la condition d’un processus de créativité ? Que faudrait-il pour assurer une clarification progressive et critique des finalités de la démarche engagée ?**
* Il faut traduire et opérationnaliser pour convaincre. Il s’agit de montrer les implications sur un projet, sur une étude classique en opérant notamment un tri sélectif des résultats.

*Pour rassurer il faut montrer qu’on va avoir des résultats sur le long terme, mais pour ce faire, il faut produire les processus et les rendre valides. Un participant stipule qu’il faut produire « de la légitimité scientifique en permanence sur d’autres champs, sur du hard, sur ce qu’on est censé faire ». Ce qui pourrait rassurer les gens, « c’est qu’à la phase de foisonnement créatif succède une phase de tri sélectif (on n’est pas que dans le rêve) ».*

* Au même titre que l’atelier vise à sensibiliser l’expérience, il faut « érotiser la communication ».

*Il faudra réussir à dire les ressentis dans une forme agréable. Pour transmettre les expériences de l’atelier à l’Agence, il faudrait une communication léchée. C’est en enjeu au moins aussi important que celui du lâcher-prise et du protocole. Pourrait-on faire une communication qui rend aussi le ressenti ? « Des films ? » propose une participante. Certains se demandent à quelles conditions on pourrait « érotiser nos pratiques professionnelles ? ». Personne n’aime lire les rapports classiques et c’est peut-être ainsi que, dès lors, le sentir ne peut pas se transmettre aux opérations urbanistiques.*

* Il faut être modeste et expliciter les limites de l’atelier.

*« Qu’est-ce qu’on peut prétendre savoir en deux jours ? » Comment peut-on prétendre tout connaître en quelques jours ? Il faut une certaine modestie. Et si on commençait par admettre qu’on ne peut pas tout savoir d’un territoire, ni en deux jours, ni en vingt ans ? Il faut identifier les limites de l’atelier pour plus de crédibilité****.*** *Il ne faut pas parler que des avantages.*

* Il est intéressant de valoriser le temps du partage et de la sensibilité.

*Ce qui semble important de valoriser dans la démarche de l’atelier, c’est de dire qu’on ne va pas forcer le territoire mais tâcher de l’interroger tel qu’il est. Il faut prendre le temps de ces questions sans se précipiter dans l’action. C’est une exigence très grande que l’atelier n’a fait qu’esquisser et qu’il faut légitimer.*

* **Ce questionnement du territoire n’est-il pas une forme de phénoménologie ?**

* La multiplication des points de vue dans un cadre méthodologique commun est un argument de légitimité.

*Comment peut-on être sûr de ne pas se tromper ? Il faut multiplier « les entrées, les angles de vue », c’est la pluridisciplinarité qui légitime. « C’est la confrontation des points de vue qui fait qu’on arrive à quelque chose de plus rassurant ». C’est aussi l’unicité de la méthode (une même méthode pour tous) qui légitime les résultats.*

* **Quels acteurs doit-on convier pour légitimer l’expérience ?**

* Il est nécessaire de continuer les expériences pour convaincre.

*L’expérience est intransférable. L’enjeu pour l’instant c’est de faire expérimenter pour convaincre. Il faut tester cette démarche et l’éprouver in situ pour défendre sa légitimité. La technostructure n’est pas prête à accepter ce type de changement, il faut donc proposer des expériences afin que chacun puisse vivre par lui-même d’autres manières de faire. On ne pourra convaincre de la pertinence de l’approche sensible qu’en proposant les conditions de possibilité de son expérimentation par tous, les convaincus et les sceptiques. L’atelier est une expérience au sens fort car il consiste à mettre de côté des approches pour en tester empiriquement une et voir ce que ça apporte et ce que ça manque.*

* **Ne faut-il pas évaluer l’atelier ? En suivre les effets induits ?**
* **Ce processus d’évaluation n’a-t-il pas été amorcé par ce présent séminaire PIRVE ?**

Troisième partie : Approfondissements

« L’approche sensible de l’Atelier d’innovation en urbanisme. Une compréhension phénoménologique du territoire » par *Pascal Ferren*

Que se passe-t-il lors des premières journées de cet Atelier d’innovation en urbanisme (AIU) ? Quelle est la méthode de ce que nous avons appelée « approche sensible » ? Que permet-elle de faire advenir ? Nous soutiendrons ici qu’il ne s’agit pas d’une tentative de captation de ce que les géographes et urbanistes appellent les ambiances urbaines. En effet, il n’est pas question d’appréhender quelque chose comme le sensible, mais de saisir la ville d’une manière sensible[[14]](#footnote-14). Ce n’est pas une approche du sensible en ville, mais une approche elle-même sensible de la ville. En ce sens, elle ne saurait être scientifique (elle ne cherche pas à produire de la connaissance sur un objet), et nous proposons de la penser avec les outils de la philosophie. C’est une méthode d’appréhension du réel qui pourrait, selon nous, trouver son fondement dans la tradition phénoménologique. Elle permet d’ouvrir des possibles pour la connaissance dans un original type de rationalité.

# Trois constats à l’origine de l’Atelier *La constitution d’exigences pour une méthode non-scientifique*

Retournons aux **premiers constats** qui ont donné naissance aux Ateliers d’innovation. Les divers participants au séminaire du 5 novembre 2010 ont pointé une certaine sclérose de l’urbanisme face à des bouleversements de son environnement de travail. Dans un monde où règne l’incertitude, où il faut assumer la vulnérabilité des structures, la fabrique de la ville est en crise et ses piliers vacillent :

* (1) **La prédominance de l’action technique est remise en cause**. Il ne semble plus possible de faire avec le hiatus existant entre l’expertise technique et la décision politique. Le schéma du projet faisant suivre une décision politique sereine et réfléchie à une expertise technique neutre semble obsolète. Il faut penser des formes de médiations pour la technique, en pluralisant les modes d’utilisation de la rationalité. Il s’agit d’intégrer de nouveau le temps de rationalisation technicienne au sein d’un processus global, d’un concert des enjeux, et de définir son statut. L’AIU a voulu, nous semble-t-il, interroger la place de la science et de la technique dans la fabrique de la ville en en explorant des alternatives.
* (2) Les institutions tendent à rigidifier une action publique qui a plus que jamais besoin de souplesse. Elles engendrent un mode de faire bureaucratisé où l’individu tend à perdre sa spécificité au profit d’une mécanisation de l’humain. Les lourds processus de fonctionnement des institutions sont structurellement inaptes à faire face aux enjeux de la ville de demain. L’urbanisme a radicalement besoin d’**assumer les subjectivités** sous les institutions pour repenser des modèles plus adaptables. Il a besoin de se recentrer sur l’humain et ses ressentis.
* (3**) Le primat d’une méthode fonctionnaliste en urbanisme n’est plus adapté**. À force de privilégier la fonctionnalité, l’urbanisme a fini par évacuer le sens et les valeurs présents dans tout territoire (entrelacs d’espaces, d’acteurs, de temps et de liens entre eux trois). L’avènement du développement durable tend à montrer de plus en plus une attente de sens sous les fonctions. L’urbaniste semble techniquement incapable de les appréhender et met ainsi en danger son œuvre, alors en décalage avec les espérances de l’époque.

Ces constats plus ou moins partagés constituent le cahier des charges de la méthode à adopter : ils forment trois exigences. L’approche sensible et l’AIU dans son ensemble proposent une porte de sortie pour avancer en les prenant en compte. Il s’agit de :

1. **penser un processus** qui ne soit pas uniquement technique et **qui relie la rationalité technicienne à la sensibilité**, à l’imaginaire, au symbolique.
2. **d’insister sur le pouvoir des subjectivités** dans l’action urbanistique.
3. de penser une méthode pour **explorer le sens des espaces**.

Nous soutenons que ces trois contraintes imposent **une méthode qui ne peut pas être « scientifique ».** Expliquons-nous. La science se caractérise par la visée idéale d’une étude d’un objet ou d’un système d’objets qui, guidée par une quête du vrai, cherche des causes ou des lois. Elle cherche à produire de la connaissance « toujours encore » vérifiable par l’expérience. Les sciences dites « humaines » ou « sociales » ne sont pas différentes. Elles ont pour ambition de former un savoir qui soit toujours vérifiable de nouveau par une expérience (aussi compliquée soit-elle). De son côté, la philosophie n’étudie pas un domaine objectif particulier, elle ne cherche pas à dire la vérité de quelque chose, elle ne cherche ni cause, ni loi, ni vérification par l’expérience, elle ne produit pas, à proprement parler, de connaissance. La philosophie est un outil pour toute science, mais n’est pas une science en elle-même. Le discours qu’elle produit n’est pas vérifiable, ni même réfutable par l’expérience, il est « infalsifiable » et donc non-scientifique dirait Karl Popper[[15]](#footnote-15). La philosophie est une méthode pour penser. Elle explore les conditions rationnelles de la possibilité du discours, ce que l’on appelle depuis la Grèce antique « la logique ». Elle éclaircit ce qui est, elle cherche à produire, non pas de la connaissance, mais une meilleure compréhension de celle-ci. En ceci, certainement, la discipline du savoir la plus proche de la philosophie pourrait bien être la mathématique. La philosophie n’apporte pas de réponse mais une meilleure manière de poser les questions[[16]](#footnote-16).

Terminons cette distinction entre la science et la philosophie en précisant qu’il s’agit bien ici de deux définitions idéales et grossières qui sont, selon nous, visées et non nécessairement atteintes. Ce sont deux types-idéaux[[17]](#footnote-17). Bien des scientifiques sont conscients des limites de leurs disciplines et de l’idéalisme de leurs objectifs[[18]](#footnote-18). D’autres encore pratiquent une quotidienne infusion entre science et philosophie se déplaçant dans l’entre-deux de notre typologie-idéale[[19]](#footnote-19). Il est seulement important de comprendre cette distinction idéaltypique afin de saisir le sens d’un déploiement philosophique (et non scientifique) de l’approche sensible.

L’AIU vise à penser de nouvelles « approches » du territoire et non pas le territoire lui-même. Ce sont les acteurs explorateurs des Ateliers qui forment sensiblement et en discussion, un dessin particulier du territoire. L’approche sensible n’est que le moyen de cette fin. C’est l’outil en formation pour une ville vue différemment, (1) non techniquement, (3) non fonctionnellement mais bien (2) subjectivement. L’approche sensible doit donc se penser comme une philosophie, c'est-à-dire comme une méthode clarifiée et clarifiante d’approche du réel et ne doit pas viser directement de production de connaissance.

# Un détour philosophique *Le mouvement phénoménologique*

Au cours de son histoire, la philosophie a voulu, à partir de principes essentiels (non-contradiction, rationalité…), redéfinir ses spécificités méthodologiques. Forçons un peu l’histoire et disons qu’une tradition particulière a consisté en l’élaboration **d’une approche spécifique du monde qui s’appelle la « phénoménologie »**. Le terme est trompeur, car il définit un mouvement philosophique précis, initié au tournant du vingtième siècle par Edmond Husserl, mais qu’il fut pourtant utilisé bien plus tôt par Hegel dans un sens très différent et que certains auteurs encore plus anciens faisaient certainement, à la manière de Monsieur Jourdain, de la phénoménologie sans le savoir (nous pensons notamment aux « rêveries » de Rousseau[[20]](#footnote-20)). La phénoménologie n’a eu de cesse de se redéfinir, de se chercher et de faire le lien entre ses présupposés métaphysiques et son application pratique. Derrière cette toile de la diversité, et l’ombre surreprésentée de Husserl, nous pouvons fixer certaines idées transversales qui, de Jean-Jacques Rousseau à aujourd’hui, tissent une manière de **définition consensuelle**. Il ne s’agit pas ici de décrire une chapelle philosophique mais une méthode particulière d’appréhension du monde qui propose une alternative à la rationalité technicienne d’inspiration cartésienne. La phénoménologie est une méthode, un chemin, ce sont des étapes procédurales, à suivre temporairement et contextuellement, pour approcher le réel avec une rationalité non-conventionnelle. Toute méthode engendre une rationalité spécifique. La méthode cartésienne (décomposition du complexe, séparation des plans, quantification ou mathématisation du réel…) implique une rationalité que l’on a nommée ici, imparfaitement certainement, "technicienne". Mais la phénoménologie dont nous allons parler est une autre méthode (réduction, description, dialogue…) qui forge une rationalité alternative. Il s’agira finalement de multiplier les types de rationalité afin d'approcher ce « quelque chose » qu'on appelle le territoire. Les trois blocages identifiés plus haut se retrouvent finalement en un seul : l’absence d’alternative et l’imposition partout et tout le temps, dans les pensées et les pratiques, à l’université comme dans les bureaux d’études, d’un seul type de rationalité[[21]](#footnote-21). Ici, la phénoménologie est simplement **un outil pour penser une autre appréhension possible du réel.**

La phénoménologie propose une expérience. Elle se fixe des buts méthodologiques inatteignables, destinés, non pas à être atteints, mais à diriger l’expérience subjective. Elle est bien une philosophie et pas une science. Elle ne cherche pas à dire quelque chose sur le monde mais à proposer une manière d’y arriver. Elle déploie une attitude méthodologique que nous nous proposons maintenant d’expliciter.

La phénoménologie propose d’ambitionner une appréhension du monde défaite de toute présupposition. Celle-ci ne se veut pas savante, elle est plutôt naïve. Il s’agit de se fier en premier lieu à « l’impression » que les choses du monde font en nous, sans chercher à douter de celle-ci pour quelconque motif. La phénoménologie cherche à dire le « phénomène », c'est-à-dire l’apparition du monde en elle-même. Elle veut dépouiller le regard sur le réel des surdéterminations dont l’esprit l’affuble. La phénoménologie postule une conscience qui se rapporte aux objets du monde le plus originellement possible, dans la plus pure perception[[22]](#footnote-22). Il s’agit donc dans un premier temps protocolaire de suspendre le jugement sur le monde, les connaissances et d’oublier jusqu’à son existence pour s’attacher uniquement à son apparition. Husserl appelait ce premier moment la **« réduction phénoménologique ».** Elle réduit, méthodologiquement et non pas essentiellement, le réel à sa toute première immédiateté. La phénoménologie propose de faire l’hypothèse selon laquelle l’être des choses est ce qui s’impose à la conscience intentionnelle de l’observateur. Le phénomène est quelque chose qui se vit en propre, entre une conscience et le monde. On ne cherche pas tant à dire la vérité cachée des choses (comme dans la science) : ce vers quoi pointe l’apparition phénoménale. Au contraire, on veut simplement **dire « l’apparaître » lui-même**, en tant que fait vécu. On postule alors que l’être d’une chose n’est pas une essence extérieure à l’homme mais qu’il se joue entre l’homme et la chose, dans l’acte d’apparaitre de la seconde au premier.

Le processus phénoménologique ne vise pas à produire de la connaissance, mais plutôt quelque chose comme de la **« description compréhensive ».** Pour dire l’apparaître, il faut tâcher d’être le plus descriptif possible pour ne pas projeter sur le réel nos propres désirs et représentations conscientes ou inconscientes. La connaissance est un second moment de la démarche humaine, propre à la science, et qui a besoin de postuler un objet extérieur à la conscience, face au sujet. La connaissance est donc une opération secondaire tributaire de ce que Heidegger appelait un « comprendre »[[23]](#footnote-23) préalable. Heidegger dirait que cette proto-compréhension originelle, viscérale, est reliée au propre de toute situation dans ce qu’elle aura de presque musicale. Être en situation, c’est ressentir une certaine « tonalité affective » due au simple fait d’être là, au milieu du monde. La posture phénoménologique appelle à écouter de tout son être la musique de la présence des choses.

Enfin, notons que la phénoménologie invoque un **sujet humain « présubjectif »** qui ne sépare pas encore son corps de son esprit et même du monde. La phénoménologie de Merleau-Ponty est ainsi profondément ancrée dans une pensée du corps et de la sensibilité. La première rencontre du réel est autant intellectuelle que corporelle (elle précède cette distinction de la connaissance), elle est **sensible** dans une acception large. Elle concerne l’existence vécue en propre à la première personne dans son entièreté consciente (si on tente de dépouiller notre expérience du monde de nos présupposés, on a affaire à une expérience entière, vivante, qui ne sépare rien) pré-sensible autant que pré-intellectuelle.

Toute expérience vécue à la première personne est une précompréhension sensible de l’apparaitre des choses que l’on peut certainement prendre au sérieux. Voilà le postulat de la phénoménologie que nous proposons de mobiliser.

Ce détour philosophique ne vise pas tant à donner une définition « vraie » de la phénoménologie qu’à en proposer une caractérisation possible et qui permettra, nous l’espérons, de qualifier et de mieux comprendre l’approche sensible développée par l’AIU. Il ne s’agit absolument pas d’enseigner ici la phénoménologie mais de lui **emprunter son appareillage conceptuel afin de mieux penser l’approche sensible**. Dans ce sens, nous ne défendons pas tel ou tel clocher du mouvement phénoménologique et cherchons, par la suite, à dépasser cette définition dans une acception plus large. Il s’agira surtout de fondre cette tradition dans ce que l’Atelier cherche à penser comme « approche sensible ».

# Une hypothèse de travail *L’approche sensible est une phénoménologie*

Les trois contraintes définies plus haut permettent de comprendre pourquoi l’Atelier s’est naturellement dirigé vers une méthode d’approche sensible de type phénoménologique. La phénoménologie propose (1) une approche qui précède la rationalité technoscientifique et qui prétend en débusquer les fondements. Travailler sur les vécus compréhensifs, c’est réfléchir aux racines de l’action technique. Avant d’agir techniquement et isolément, dans une rationalité héritée de la théorie cartésienne de la connaissance, le technicien est face à sa précompréhension du territoire. Ce dernier apparaît à l’homme, sous des manifestations diverses et éclatées, avant que d’être pensé par l’urbaniste, sous un modèle unifié et géométrique. C’est vers ce premier contact entre l’homme et la ville que l’approche sensible entend se diriger. En cela, elle est conforme à l’ambition fondamentale de la réduction phénoménologique. Il s’agit de faire « lâcher » aux urbanistes et aux chercheurs leurs connaissances particulières afin de revenir à la première compréhension de la ville issue de la rencontre sensible. Puis, l’approche sensible développée par l’AIU entend insister sur (2) les capacités des individus à construire, par leur expérience sensible, leur vision de la ville. Comme en phénoménologie, il s’agit de revenir, en deçà de structures institutionnalisées, au sujet et à son expérience vécue à la première personne. Ce contenu subjectif expérimental vaut par lui-même et pour lui-même, il est ce qui est manifestement, à première vue. Enfin, il apparait clairement que la phénoménologie cherche à explorer (3) le sens de la ville. Il s’agit de la laisser être elle-même pour entendre le plus passivement possible ce qu’elle a à dire. Il n’est pas question de la forcer à parler. Pour ce faire, on insiste sur les capacités empathiques naturelles, précognitives, propres à l’être humain dans son milieu de vie. C’est par une sensibilité dénudée et naturelle que le « sens sensible » de la ville peut se donner sous l’ombre de sa fonctionnalité. L’AIU veut dire la ville, par une description compréhensive, telle qu’elle se présente à nous originellement et simplement dans la rencontre sensible.

De cette manière, l’approche sensible ici développée doit pouvoir se saisir de l’appareil conceptuel développé par la phénoménologie pour s’expliquer elle-même. On comprend qu’il y a un sens pour une expérience précognitive et que celle-ci n’appartient à aucune profession, à aucun expert. Elle est propre au vécu subjectif du réel. Elle s’attache à la compréhension d’une expérience sensible du monde ni caractérisé, ni spatialisé, ni temporalisé. Elle place l’homme face à un sens épuré qui se dit lui-même dans la sensibilité. Elle envoie l’homme face à ce qui est manifestement. Pour cela, il faut laisser être le territoire et apprendre à l’écouter. Le protocole utilisé vise à placer l’être humain face à la racine de sa rencontre du réel, il est en ce sens toujours dans une dynamique négative, il veut produire de la déprise, il veut parvenir à une contemplation qui laisse être les choses. Martin Heidegger appelait à une attitude humaine envers le monde qui soit un laisser-être[[24]](#footnote-24). C’est ce que cherche à effleurer l’atelier afin que, en retour, tout l’édifice de la connaissance soit mis, « sensiblement », en question. Ce moment réclame une passivité de la rationalité technicienne pour activer une sensibilité et une affectivité. Autrement dit, il y a une activité qui possibilise le laisser-être. Il s’agit bien d’un travail sur soi-même pour laisser apparaitre le territoire de manière sensible et s’attacher à cette apparition. L’atelier vise ainsi à mettre l’explorateur humain face au substrat du projet urbain à venir, face à la première graine de toute connaissance possible du territoire. Le moment de passivité qu’il propose est la marche originelle d’un processus à venir. Afin de s’y intégrer, l’approche sensible doit aussi permettre de produire du discours.

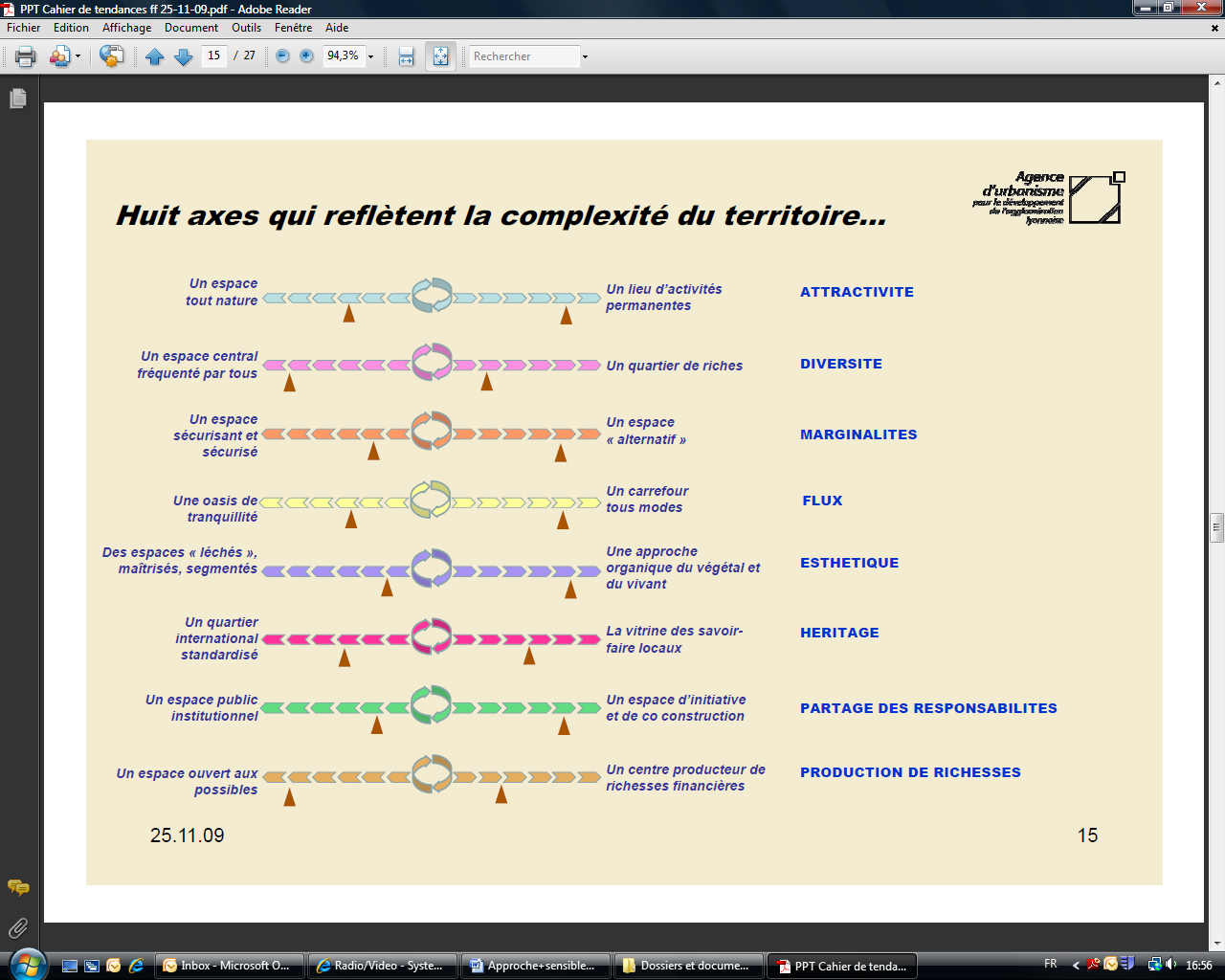
# Vers une rationalité alternative *Le discours phénoménologique depuis l’approche sensible*

L’AIU entend dépasser cette première rencontre sensible, dans une collaboration pluridisciplinaire afin de produire depuis ce matériau originel les bases d’une nouvelle manière de faire la ville. Pour ce faire, il doit pouvoir dire la sensibilité subjective, dans une expression collective. Il ne s’agit plus alors d’opérer une réduction phénoménologique du monde dans une sensibilité première, mais de **produire un discours rationnel sur cette sensibilité**. Insistons : la première rencontre du réel, celle que l’on a dite première, compréhensive, précognitive, est indicible. C’est l’expérience de l’ineffable. Le sens qui nous apparait, celui qu’on a capté en laissant être les choses, n’est pas une parole. Tout discours est donc dénaturant[[25]](#footnote-25). Et pourtant, nous cherchons à traduire notre rencontre sensible pour la partager et, pourquoi pas, la transmettre à l’activité fabricante de la ville. Il faut donc mettre en place un discours médiateur depuis l’apparaître, un logos du phénomène : une phénoménologie. En quoi consiste-t-il ?

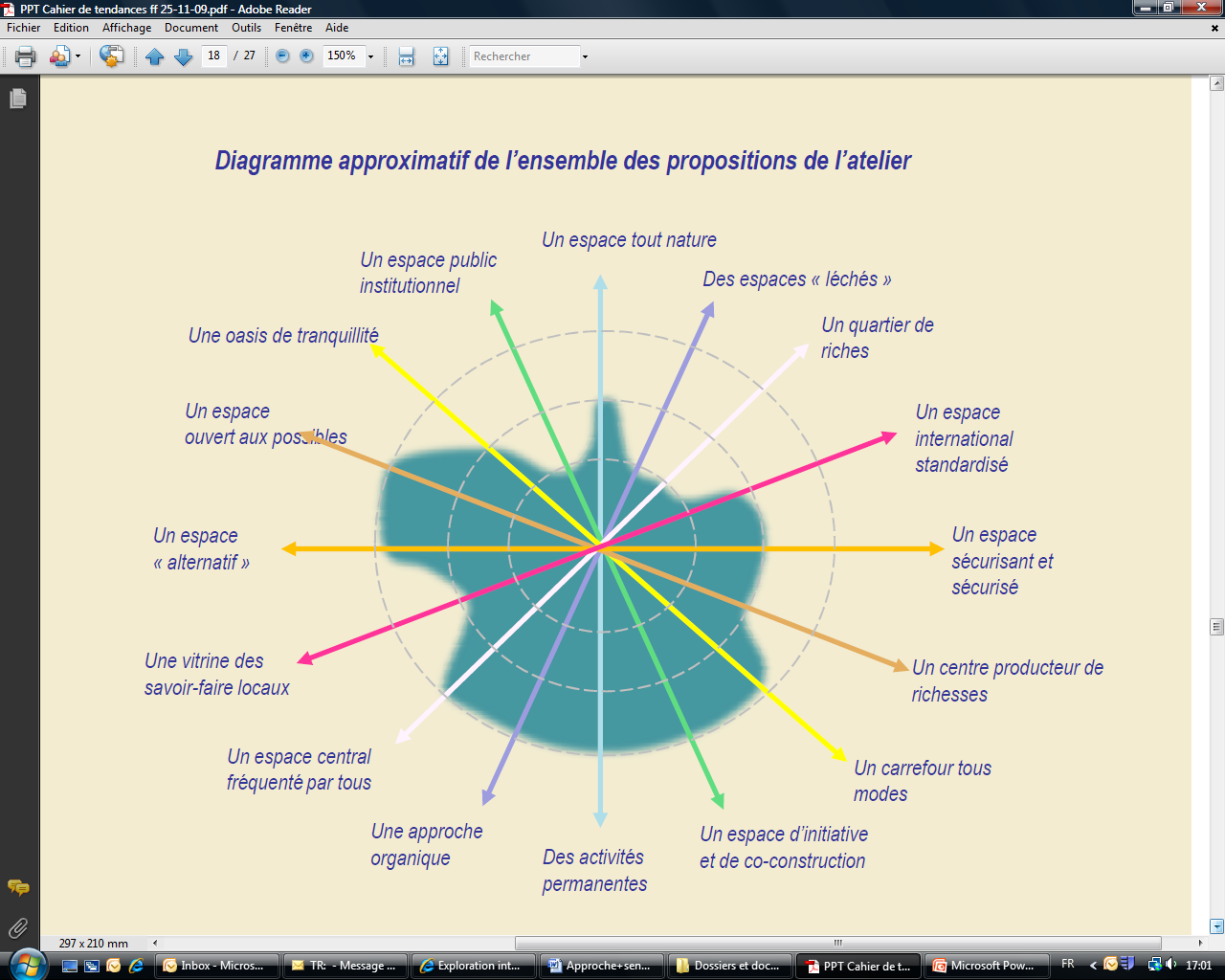
Il s’agit, premièrement, de produire un discours le moins prédéterminé possible et, deuxièmement, d’activer un dialogue avec d’autres explorateurs sensibles. Dans les faits, nous allons chercher à **dépouiller notre discours de déterminations extérieures** pour dire la compréhension. Nous n’allons certainement pas vouloir expliquer, mais nous décrirons. C’est un travail sur les mots, qui pèse chacun d’entre eux et ne les multiplie pas, qui tourne autour, qui les éprouve dans le dialogue avec les autres. La tradition phénoménologique conseille de multiplier les points de vue sur ce que l’on cherche à dire. Pour parler d’un territoire, et tenter de dire quelque chose comme son sens, il faut en faire le tour, le partager avec d’autres. **Une chose,** disent les phénoménologues, **est « véritablement » la somme infinie des points de vue sur elle-même qu’un nombre infini de sujets peut expérimenter**. On ne peut que chercher à s’en approcher. C’est pour cette raison que l’AUI cherche à diversifier les expertises particulières pour formuler, le plus authentiquement possible, par un dialogue constant et unifié par le terrain[[26]](#footnote-26), un panel de sens et de visions pour le territoire. Ce **moment d’échange et de dialogue** répond activement et créativement à l’apparente passivité de la rencontre sensible du territoire.

Il est question de dialoguer entre expérimentateurs d’un même phénomène pour dire l’ineffable de la rencontre et le projeter dans des visions. Ce travail, s’il était individuel et n’avait pour horizon la conception de ce que pourrait être la ville, serait esthétique. Il s’agirait de construire des artefacts pour dire sensiblement le sensible (films ou poèmes sur la ville). La démarche artistique suppose que pour dire la rencontre sensible, il faut passer par le sensible. Or, la phénoménologie propose de passer par le discours. Si elle trouve sa base dans l’affection originelle de toute rencontre, elle est **tendue vers le dépassement de l’irréductiblement personnel du sensible**, par le truchement de la collectivité des êtres sentants et les échanges que ceux-ci peuvent activer. Si le phénomène est d’abord esthétique, la phénoménologie est toujours discursive et rationnelle. Si elle est d’abord passive et dans un laisser-être méthodologique, l’approche sensible de l’AIU se veut ensuite immédiatement tendue vers l’activité discursive (qui est pourtant complètement autre). Il faut dire du sens à partir du sensible. Le moment esthétique doit être dépassé dans une intersubjectivité à construire. Ce second moment, d’échange et de discussion, est le véritable temps logique de l’approche sensible. Il y fait suite, de tout près, car, sans lui, la rencontre sensible reste enfermée dans les tréfonds de la subjectivité. Il tente de faire dire quelque chose au groupe pour permettre à chacun de dire son expérience du phénomène, et inversement.

L’échange entre l’image discursive du territoire que forment le groupe et la compréhension subjective entame un aller-retour créatif[[27]](#footnote-27). Ce qui est alors produit est le fruit d’un nouveau type de rationalité en dialogue où le groupe et le sujet entrent en symbiose, s’entre-nécessitent. L’approche phénoménologique place les participants face à leur perception sensible du territoire. Tous possèdent le matériau brut que nous présentons comme « ce qui est manifestement » du territoire. L’échange permet alors d’hybrider ces visions nécessairement toutes différentes pour constituer quelque chose comme un **dessin phénoménologique du territoire**. Le processus sensible est le moyen qui crée un terrain de discussion. Il est la condition de possibilité d’une interaction créatrice et innovante. Le travail n’est plus un débat d’experts sectorisés mais une expertise commune depuis des expériences pleines et irréductiblement subjectives qui ont possibilisées un espace de discussion. Le dessin ainsi advenu vient du territoire et de ce qu’il a sensiblement imprimé chez les explorateurs, mais il est aussi le fruit d’une collaboration des imaginaires et des résonances de chacun. **Ce dessin est aussi un dessein**. Il présente une nébuleuse des visions possibles dans une rationalité non-technicienne et parascientifique qui se questionne sur les fins possibles sans réfléchir d’abord aux moyens. Il s’agit bien de coucher schématiquement un éventail des horizons possibles pour un territoire. Nous reproduisions ici deux schémas produits par l’atelier 2009 sur le quartier de la Confluence à Lyon. On y observe les tensions ressenties, les valeurs exprimées, la venue d’un dialogue de perspectives sensibles différentes vers des scénarios prospectifs.



**Production du cahier des tendances de l’atelier 2009 sur La Confluence**



**Production du cahier des tendances de l’atelier 2009 sur La Confluence**

# Un exemple *L’approche sensible phénoménologique en action*

Prenons maintenant **un exemple**. Si nous devions appréhender **le phénomène du tag**en milieu urbain, comment pourrions-nous procéder ? Disons schématiquement[[28]](#footnote-28) qu’il y a trois types d’approches (il y en aurait en fait une infinité) :

Une **approche technicienne** irait immédiatement étudier les possibilités d’action pour encadrer le tag, le rendre possible sur certaines aires définies et impossible sur d’autres zones.

Une **approche scientifique de type « sciences humaines et sociales »** en chercherait les dimensions historiques ou sociopolitiques sous-jacentes. La question posée serait : pourquoi ce tag est-il advenu ? Analyse historique, sociologique, économique, tout se mettrait en branle en finissant par montrer que ce phénomène fait signe vers une situation objectivée : vingtième siècle et mort de l’art, contre-culture, classes sociales exclues, pauvreté… Le tag est alors vu comme le signe d’autre chose. Il y a un sens caché que l’on peut débusquer sous ce phénomène[[29]](#footnote-29).

Une **approche phénoménologique** inviterait à aller vers la manifestation physique du tag. Elle amènera à exprimer ce qui se joue sensiblement et compréhensivement entre moi-même et ce dessin sur ce mur.

En fin de compte, la question est la suivante : est-ce que le tagueur cherche à ce que l'on débusque les déterminations sociopolitiques de son geste ou bien veut-il susciter cette proto-compréhension viscérale et sensible que la phénoménologie entend dégager ? Le tag est un signe ou un phénomène ? Sans répondre à cette question disons **qu’aucune approche n’est entièrement satisfaisante** **mais qu’il n’y pas de raison objective pour qu’une d’entre-elles soit privilégiée**. L’analyse des sciences humaines et sociales est intéressante mais elle n'est en rien, à notre sens, plus légitime, que l'approche toujours d'abord subjective, de la phénoménologie. Le tag est au moins autant l’expression d’une intention consciente que l’effet de causes socio-historiques. Quelle est cette étrange posture dans laquelle on cherche à sortir de soi-même pour voir de haut nos camarades de l'expérience humaine ? N’est-ce pas au moins aussi efficace d’entrer en soi-même plutôt que de croire en sortir ? Si le corps est une prison de l'âme, comme disait Platon[[30]](#footnote-30), mieux vaut peut-être l'accepter que de s'illusionner en croyant en faire abstraction.

Ainsi, pour suivre notre exemple, **« l’approche sensible phénoménologique »** (risquons-nous à la concaténation des termes) propose d’aller à la rencontre du tag, de chercher à l’observer naïvement en oubliant temporairement jusqu’à son existence-même. Avant d’analyser les causes de sa présence sur ce mur d’autoroute ou de cette école, avant de chercher les solutions techno-organisationnelles qui permettront de l’effacer ou de l’utiliser, l’approche sensible propose d’y faire corporellement face. Il s’agit alors de laisser être un instant un espace d’échange irrémédiablement subjectif et contextuel entre moi-même et ce dessin ou cette signature. Ce moment sensible, échangé avec d’autres points de vue provenant d’autres explorateurs, permet de construire un discours sur le tag incarnant nos ressentis et imaginaires. Ceci rendra possible un projet depuis des visions qui prennent en compte, par la persistance de la sensibilité individuelle du chercheur ou de l’urbaniste, la particularité sensible du phénomène. C’est l’ambition de l’AIU : transformer par l’échange le sensible vécu en sens pour le territoire.

**Le tag n’est pas que l’expression de quelque chose, il est aussi quelque chose qui se manifeste.** Voilà ce que permet de penser la phénoménologie en arrêtant un instant la rationalité scientifique qui pense les choses comme des signes et les phénomènes comme des vecteurs. Appliquée à un phénomène aussi vaste et complexe qu’un territoire, l’approche phénoménologique devient l’appréhension d’un sens existant, manifesté, et non pas caché[[31]](#footnote-31). Par ombre chinoise, en négatif, elle montre ce qui n’est pas donné par l’expérience et qui provient d’une projection de soi-même sur le territoire. L’étude de ce négatif, elle, est une démarche scientifique. Mais elle est rendue possible, à notre sens, par l’expérience première de la nudité sensible. Autrement dit, c’est l’approche sensible phénoménologique qui permet les sciences humaines et sociales**[[32]](#footnote-32). La rationalité mise en œuvre dans l’Atelier ne produit pas directement de la connaissance mais elle la rend possible**. Elle est ainsi, au moins par analogie, pleinement philosophique.

# En guise de conclusion *Une expérience précise et précisément limitée, vers une nouvelle rationalité*

Comme l’ont souligné plusieurs participants aux Ateliers, l’approche sensible phénoménologique est limitée. Nous dirions même qu’il est nécessaire, pour bien la comprendre, d’accepter sa propre limite. Elle n’est pas objectivante et **ne peut donc prétendre à « l’objectivité ».** Le discours produit, s’il vise l’absence de déterminations projetées par le sujet et son milieu, ne peut pourtant pas se dire « objectif ». Nous croyons qu’il est nécessaire d’assumer cette irréductible subjectivité de la sensibilité qui répond à la deuxième exigence initiale. La phénoménologie de l’AIU est d’abord attachée à une exigence de travail avec les subjectivités des chercheurs et des techniciens. C’est justement (2) cette volonté de descendre depuis l’objectivisation du réel jusqu’au fond du sujet sensible qui signe la possibilité d’une (1) réflexion sur les bases de la rationalité technicienne et d’une (3) exploration pré-fonctionnelle du territoire toujours déjà là[[33]](#footnote-33). Il faut donc assumer la non-objectivité de la démarche de l’Atelier et l’absence de production directe de connaissance. Cette dernière viendra dans un second temps. Il s’agira alors d’utiliser les résultats toujours subjectifs de l’Atelier pour produire une connaissance avertie : dans la fabrique de la ville, dans la réflexion universitaire sur la ville, dans les réflexions sur les méthodes d’approche de la ville. Néanmoins, insistons sur le **caractère secondaire de cette production de connaissance**. Il faut prendre le temps de la rencontre de l’ineffable pour pouvoir imaginer un territoire d’une autre manière, moins technicienne, moins sclérosée par l’institution, moins fonctionnaliste. « Expérimenter mieux pour concevoir mieux », telle pourrait être le credo de la rationalité de l’AIU. Que serait une physique sans une bonne mathématique ? Que serait une pratique du monde sans une rencontre du monde ? Une éthique sans esthétique ?

L’approche sensible doit construire **une légitimité alternative** à celle, bien reconnue, de la science. Elle doit se valoriser en marquant notablement le sens de sa démarche et en identifiant les bornes de ses possibilités. Pour ce faire, nous espérons avoir montré que la philosophie, et plus particulièrement le mouvement phénoménologique, était un bon outil. Mais cet **outil est nécessairement non-suffisant**. Il propose une mise en condition première, une mise à nu du phénomène territorial, qui doit ensuite être travaillé par une rationalité complète en dialogue avec les méthodes historiques de l’urbanisme et de la recherche. Cette phénoménologie ne voit pas plus le territoire qu’une autre approche, elle le voit simplement différemment et le dit avec un protocole qui permet d’extraire une sensibilité constitutive de ce que sera par la suite, le projet urbain. Elle constitue un autre possible qu’il faut encore éclairer.

Finissons ainsi en notant de nouveau qu’il s’agit surement d’entrevoir une **rationalité alternative.** Quelles en sont les caractéristiques ? On peut dire que la rationalité est la conformité de l’action par rapport à des fins. Une rationalité est alors une des manières de concevoir cette conformité. Par extension, on appelle souvent « rationalité » une des rationalités possibles qui nous est hérité de la tradition cartésienne et que nous avons ici nommé « technicienne », Max Weber la dirait « instrumentale ». Dans Economies et société[[34]](#footnote-34), Weber distingue quatre types d’action :

* L’agir de la rationalité instrumentale (*Zweckrationalität*) dans lequel l’agent choisit de manière optimale et fonctionnelle des moyens pour atteindre ses fins (selon un principe d’économicité). C’est la raison que Heidegger appelait calculante. Nous pouvons la relier à une survalorisation du rôle de la technique dans l’action et au processus scientifique cartésien (décomposition, analyse des parties). C’est de cette forme de rationalité dont l’atelier cherche à s’extirper (au moins temporairement).
* L’agir de la rationalité des valeurs (*Wertrationalität*) est au service d’une valeur sans prise en compte des conséquences de l’action, sans calcul. La fin prend alors plus d’importance que le moyen.
* L’agir affectif, non rationnel, sous l’emprise de l’émotion (Achille refusant le combat dans l’Iliade).
* L’agir traditionnel, non rationnel, impensé, où l’acteur obéit par conformité à des lois, par routine.

Nous pouvons formuler l’hypothèse que l’Atelier d’innovation en urbanisme vise à **inventer une forme hybride de rationalité entre l’agir de valeurs et l’agir affectif**. Il s’agit bien de conformer finalement l’action en suivant des fins dessinées par la co-sensibilité d’un panel d’explorateurs. Notre nouvelle rationalité se profile dans une création de sens et de valeurs (constitués comme fins) à partir de la sensibilité (exploration, rencontre totalisante, affection, imagination, subjectivité). Le changement principal induit par l’Atelier est en ce sens **l’acceptation de la sensibilité subjective comme une composante possible de la rationalité**. Nous articulons d’une nouvelle manière la fin et les moyens. Là où l’urbanisme traditionnel effectue son travail dans une étude des moyens optimaux pour la réalisation de fins non maitrisées, l’urbanisme sensible vers lequel nous nous dirigeons s’intéresse d’abord aux fins et à la manière dont on peut les penser, dynamiquement, dans leur diversité, et sensiblement dans leurs particularismes locaux. En une phrase, la rationalité sensible construit une nébuleuse de visions téléologiques à partir d’une dialectique entre la rencontre subjective du monde manifesté et la construction commune de valeurs hétérogènes. Pour jouer sur les mots, disons qu’elle cherche à faire advenir des sens en donnant du sens au sensible.

Ce qu’il reste encore à étudier, c’est **les moyens de cette rationalité sensible**, la manière dont l’industrie qui fabrique la ville peut s’en saisir et s’y placer pour penser l’opérationnalisation des résultats actuels. Pour ce faire, l’atelier doit surement continuer à explorer ses propres possibilités en les déployant dans des contextes de plus en plus pratiques, jusqu’à l’inscription physique des productions sensibles dans le territoire. C’est à notre sens autant question de « changement des mentalités », comme dit l’adage, que d’efficacité des méthodes innovantes proposées. Autrement dit, si la phénoménologie permet certainement de comprendre l’approche sensible de l’AIU, elle n’est plus suffisante pour décrire le processus global qu’elle initie. Il faut maintenant étudier en pratique les outils de représentation des valeurs territoriales et les manières de les accepter afin de cerner complètement ce que pourrait être cette rationalité sensible que l’on entrevoit[[35]](#footnote-35).

« La ville des autres » par *Konstantin* *Gruev*

L’atelier d’innovation urbaine semble s’inscrire originellement au sein de la mission qui a donné sens à la création historique des agences d’Urbanisme en France. Elles étaient conçues à travers un « désir »[[36]](#footnote-36) local et restent quelque part le construit actuel de ce même désir de nouveauté. Le profil original et singulier, « né sous le signe de l’incertitude »[[37]](#footnote-37), qu’est aussi et surtout celui de l’agence lyonnaise, incarne de façon exemplaire la dynamique d’innovation, tant organisationnelle que méthodologique, qui est la sienne. Plus que jamais, la situation actuelle relève d’une incertitude radicale qui déstabilise le statut même du savoir et son rôle dans la prise de décision. La légitimité des experts et plus particulièrement de ceux élaborant les études territoriales à impact différé est aujourd’hui radicalement remise en cause. Les connaissances qu’ils produisent en matière prospective sont dorénavant présentées et saisies comme discutables. Ce n’est plus leur stabilité (signe de la maîtrise capacitaire cartésienne), mais leur construction « sismique » par la mise en tension, en opposition, en agonistique des compétences et des connaissances qu’il s’agit d’organiser. C’est un nouveau défi.

*« S’il est vrai que nous nous engageons personnellement pour négocier tel ou tel aspect de l’ordre dans lequel nous vivons, il n’en demeure pas moins que, une fois que nous y sommes parvenus, nos activités se déroulent mécaniquement, comme si cet ordre avait toujours existé. Par ailleurs, il arrive que nous soyons obligés d’attendre qu’une affaire s’achève pour découvrir ce qui s’est passé et il arrive aussi que nous soyons engagés dans une activité et que nous retardions le plus possible le moment de nous prononcer sur sa nature exacte. Et ce ne sont pas là sans doute les seuls principes d’organisation de la vie sociale*».

Erving Goffman

Dans ce contexte, les ateliers d’innovation urbaine menés en 2009 et en 2010, aussi que celui en voie de conceptualisation et de mise en place (2011) impliquent un « retour sur expérience ». Ce dernier s’inscrit dans une logique d’amélioration, de production et de diffusion des connaissances co-construites au sein de **situations** particulières **interactives**. C’est à elles que je propose de nous intéresser dans la suite du présent document.

L’approche sensible des territoires développée au sein des ateliers d’innovation est en train d’émerger comme un nouveau mode complémentaire d’appréhension de la réalité complexe et multiple du fait urbain. Ce dernier étant le résultat, le témoin et l’acteur, donc le meilleur analyseur, de la recomposition des systèmes politiques, sociétaux, culturels et symboliques. Plus généralement, c’est d’un mouvement d’évolution de la réflexivité, de la puissance de la société d’agir sur elle-même qu’il s’agit de traiter. Mais cette problématique lourde de conséquences va demeurer plutôt en arrière-fond, comme la conscience des processus reste quelque part mue par ce que nous nous remémorons aussi sans le faire. Un regard plutôt pragmatique nous invite à nous placer au cœur de l’interaction, à l’interstice des détails, des banalités et des gestes, des traits les plus infimes. Sans pour autant oublier que ces micro-actions s’intègrent dans un tableau général plus vaste qui est porteur de « matrices normatives et cognitives » qui contribuent à le nuancer et à le transformer. Une tension singulière entre la forme et la force, la règle et la volonté semble s’établir. En ce sens, nous proposons de poursuivre les voies d’articulation de l’approche sensible avec la phase de créativité collective à travers deux concepts de la sociologie interactionniste – **les cadres de l’expérience** et **la définition de la situation (I).** Considérés comme déploiements particuliers au sein de l’AIU[[38]](#footnote-38), mais qui ne disent pas leur nom, ces deux étapes de l’approche novatrice des territoires pourraient ouvrir la réflexion et la voie des préconisations d’un type de pratiques professionnelles renouvelées et intégrées par les principes de **l’expertise interactionnelle extensive (II)**.

Il est nécessaire de penser le sensible, comme nous ressentons notre pensée dans sa force ou sa faiblesse, dans ses certitudes et ses remises en question. Si nous laissons une coupure rigide, mais nécessaire à la classification, à la distinction et à la maîtrise[[39]](#footnote-39), entre le sentir et le « dire ce sentir », nous revenons à la dichotomisation fondamentale de la tradition chrétienne occidentale qui a pensé les absolus tout en radicalisant leurs oppositions. Au contraire, c’est plus par la relation comme tension et comme compréhension que nous proposons d’aborder le « climat interactionnel » que présentent les séquences d’atelier d’innovation urbaine. Quel est le sens de l’interaction qu’établissent des personnes relevant des milieux disciplinaires et organisationnels variés et différenciés au niveau des connaissances, au niveau des méthodes ?

S’il ne s’agit plus de prendre le sensible en soi et de l’essentialiser encore une fois pour l’opposer radicalement au rationnel, de quoi est-il question ? Réfléchir sur les implications entre ces deux composantes dynamiques de l’activité peut-être proprement humaine peut-il contribuer à voir et à donner à voir ce qui se passe au sein de l’AIU? Je propose d’approcher la situation (ou le fragment, la scène au sens dramaturgique du terme) que forme l’ensemble des activités déployées au sein de l’AUI (dans ses expériences différenciées en 2009 et 2010) à travers le processus de sortie d’un cadre d’expérience ordinaire, routinisé, inertiel qu’est celui du travail de tous les jours de l’urbaniste, sa rupture-ouverture à d’autres univers cognitifs, à d’autres cadres. En quoi cette situation transcende les cadres ordinaires de l’expérience professionnelle de la ville ? Par ou pour quelles expériences personnelles de la ville ? Les protocoles méthodologiques sont ceux de l’agence extra muros. Quid de cette prétention de sortie de chez soi, et probablement de soi ? Comment cette découverte mutualisée du territoire est rendue possible dans la mesure où les producteurs de la ville (comme objet ou comme discours sur un objet) sont livrés à un choc de cadrage des expériences individuelles par l’expérience collective qu’ils font du territoire ?

Dans un second temps il est nécessaire de ne pas essentialiser l’homme faisant l’expérience de ces ateliers en créant un nouvel idéaltype (un urbaniste idéal, un chercheur idéal etc. ; finalement l’idée d’hybridation telle qu’elle est transposée du domaine biologique a toujours visé à accéder à un organisme nouveau si non optimal, au moins plus performant, résistant aux aléas de l’environnement), mais surtout d’essayer d’entrevoir quels pourraient être les mécanismes à l’œuvre dans la définition de la situation comme interprétation, communication et interaction. Nous pouvons réfléchir cette expérience certes originale, mais jamais exempte de prérequis (explorer les cadres ordinaires tout en les impliquant, pour essayer de les dépasser) à la lumière du processus créatif qu’elle déclenche. La définition de la situation comme discours sur le vécu, comme traduction de l’émotivité dans la discursivité est un premier filtre de l’expérience. Qui dit traduction, dit réduction. Comment se tisse la définition de la situation que l’atelier met en place ? Quelles sont les interprétations que chacun développe en cours de l’expérience et qui lui donnent du sens, de la direction et de la signification en même temps ? Cet « habit » est-il commun ? Comment le déconstruire pour comprendre ces implications, comment le découdre (à l’exemple de Jacques Derrida) ?

Je fais l’hypothèse que l’approche sensible du territoire (le premier jour de l’atelier) n’est pas privée de rationalisation. Celle-ci se développe à un « degré faible d’intensité d’intellectualisation » (Clifford Geertz dit cela pour le travail de terrain en socio-anthropologie où le chercheur se laisse imprégner par les logiques habitantes et informantes de son terrain d’étude sans se précipiter de les classifier et les catégoriser pour immobiliser la réalité et lui ôter sa dynamique réelle). C’est le second jour de créativité collective qui se caractérise par une intensité de mise en discours et de rationalisation beaucoup plus forte. Ces deux échelles se complètent et se nourrissent l’une l’autre, sans que nous postulions à leur égard la nécessité d’un équilibre parfait possible, d’une homéostasie à l’exemple de l’idéaltype corporel que posent comme principe les sciences du vivant. C’est la fragilité de l’expérience et la vulnérabilité des vieilles certitudes institutionnelles et techniques, fonctionnelles et définies comme rationnelles, qui prennent ainsi le dessus et deviennent structurantes. Nous parlerons en termes de réflexivité augmentée comme un vrai potentiel de l’atelier d’innovation en urbanisme. L’ « expertise interactionnelle » ainsi entamée peut-elle représenter une solution inter-cognitive et co-construite à la complexité sociale réduite par des approches cloisonnées et cloisonnantes ?

**Les cadres de l’expérience et la définition de la situation. L’activité hors cadre de l’approche sensible et l’efficacité symbolique de la créativité collective.**

1. **Les cadres de l’expérience**

S’il est vrai que la sociologie naît autour de la volonté positiviste de produire une vision arrêtée sur de grandes régularités par des outils quantitatifs, elle n’a jamais complètement évacué la place de l’individu et de son autonomie dans la détermination des phénomènes sociaux. La preuve en est notamment le développement d’une socio-anthropologie attentive aux qualifications discursives et gestuelles que les acteurs sociaux produisent et usent afin de construire leur place sur l’ensemble des scènes où ils interagissent les uns avec les autres.

Dans cet état d’esprit, il s’agit de porter un regard à visée socio-anthropologique sur le déroulement des phases et sur l’étendue des strates que comporte l’AIU. Il paraît intéressant et pertinent de s’inscrire dans un univers conceptuel issu de la sociologie interactionniste goffmanienne. Cette réflexion préserve sa particularité malgré tout effort d’inscription au sein d’un courant paradigmatique de la sociologie contemporaine. C’est cet appareillage qui pourrait servir à une meilleure compréhension de la situation de l’AIU, telle qu’elle a été modélisée par la volonté de tester et d’appliquer de nouvelles méthodes d’approche et de conceptualisation de l’organisation spatiale urbaine. Nous faisons ainsi l’hypothèse que le concept de « cadres de l’expérience »[[40]](#footnote-40) représente un outil descriptif et un analyseur adapté aux activités que propose l’atelier.

Au sein de la métaphore cinématographique de Goffman les cadres représentent des ensembles qui orientent les perceptions et les représentations des individus et influencent leurs engagements et leurs conduites en :

* fixant la représentation de la réalité ;
* donnant à l’individu l’impression que cette réalité est effective ;
* permettant à la personne d’ajuster son degré d’engagement et d’adopter des comportements jugés adéquats.

Ce modèle théorique ne referme pas la réalité sociale dans un schéma linéaire et univoque, mais laisse la place à la multiplicité de sa construction par l’interprétation et l’intuition subjectives. Ces deux variables d’ajustement des comportements semblent être très prégnantes lors du contact physique, à l’échelle corporelle individuelle de l’espace urbain, mais influencent aussi et surtout les dimensions symboliques du vivre-ensemble.

L’expérience de son côté est à prendre dans toute sa richesse sémantique. Elle est :

* le fait d’éprouver qui élargit et/ou enrichit les connaissances, le savoir, les aptitudes (les sensations par exemple) ;
* l’évènement (l’atelier d’innovation) vécu par une personne ;
* une pratique prolongée de quelque chose (la pratique professionnelle) ;
* une provocation d’un phénomène (le lâcher prise).

Nous pouvons ainsi adopter une définition hybride de ce que peut être l’expérience en la désignant comme la connaissance de la vie acquise par les situations vécues dans toute leur diversité dont les contenus sont immédiats et cumulatifs, subjectifs et collectifs, qualitatifs mais non toujours qualifiables. Finalement, nous pouvons, comme Goffman lui-même le fait, emprunter une définition assez originale à Gregory Bateson : « l’expérience est quelque chose de très étonnant, car **toute activité sérieuse peut servir de modèle à différentes versions non sérieuses, de sorte qu’il sera impossible, dans certaines circonstances de distinguer la situation réelle de sa version ludique** ». Par conséquent, seul l’évitement d’une confusion des cadrages permettrait d’être en clair par rapport au statut de la situation que l’expérience renferme. Mais cette confusion, ce décalage des cadres et des codes peut être utilisé comme plateforme de créativité, d’expression des subjectivités sous un autre angle, sous l’éclairage de nouvelles lumières.

En empruntant cette conception à la sociologie interactionniste, il s’agit de voir que l’expérience de l’AIU revoie à une dynamique de multiplication des cadres et de rupture des cadres établis par les personnes participant en interaction. C’est cette interférence de cadres qui oriente les perceptions de la situation ainsi que les comportements que les acteurs adoptent par rapport à elle.

L’expérience de l’AIU revêt un paradoxe créateur de l’inédit, du subversif. Elle présente un potentiel d’« implosion méthodologique », de « création destructrice » comme Schumpeter présenta le modèle de l’innovation. Elle repose sur un cadrage social pris comme ordinaire pour les professions de l’urbanisme – celui de l’atelier (une activité sérieuse inscrite dans une pratique professionnelle prolongée). Rappelons que l’acquisition des fondamentaux de la carrière via cette forme de socialisation – leur autorisation d’exercer et leur mission (licence and mandante)[[41]](#footnote-41) – fait une référence très forte dans l’univers cognitif des professionnels de la ville. On apprend à être urbaniste, à intégrer un rôle professionnel dans ce format de construction, de transmission et de présentations des connaissances et des savoirs. Appelons cette manière de nommer, de normer et donc de comprendre la réalité **un cadre d’expérience primaire**. Les cadres primaires permettent dans une situation donnée d’accorder un sens à tel ou tel de ses aspects, lesquels autrement seraient dépourvus de significations. Ils contiennent l’ensemble des règles, des régulations et des régulateurs de l’expérience collective vécue selon des modalités personnelles et subjectives. Ces cadres peuvent être naturels et/ou sociaux (résultant des intentions et des actions humaines). La confrontation physique et symbolique au territoire urbain comme objet et activités délimités par l’expérience de l’approche sensible met en tension au moins deux cadres ainsi superposés – le cadre naturel et le cadre social.

Les personnes participantes à l’AIU ne laissent pas de côté leurs expériences antérieures lors de cette démarche extra muros. Leur travail ordinaire n’est pas attaché à l’endroit où leurs compétences s’exercent, mais à des schèmes de penser, sentir, agir qui construisent tout en actualisant leurs perceptions et leurs conduites. En acceptant l’hypothèse que la socialisation professionnelle (comme dernière et actuelle dans notre cas[[42]](#footnote-42)) est la plus structurante pour l’appréhension du monde des individus et des groupes qu’ils forment, nous voyons que le cadre primaire d’expérience, qui devient habituel et évident, est celui de l’exercice professionnel prioritairement au sein de l’organisation située qu’est l’Agence d’urbanisme. Parallèlement, la sortie sur le terrain d’étude est le second élément qui est déjà approprié par les urbanistes – c’est leur mode habituel d’entrée sur un territoire pour élaborer une étude de diagnostic ou de prospective. De même, la présentation initiale du territoire, les cartes avec les parcours, l’appareil photo, le carnet de notes sont des instruments banalisés de l’activité d’étude. Jusqu’ici l’univers cognitif familier de travail ne se trouve en rien bouleversé. Cette rassurance de l’esprit que les éléments mis en pratique sont connus déjà par et dans la pratique est nécessaire pour accepter l’entrée en l’interaction, son enjeu (avoir des attentes et penser pouvoir satisfaire les attentes réciproques) la mise en scène de son savoir augmenté par son savoir être ensemble. Les préalables contextuels de cette mise en expérience, en épreuve relèvent d’un cadre connu et facilement assimilable qui ne demande pas une dispense significative « d’énergie cognitive ». Mais ce qui change significativement, c’est notamment la manière d’interagir avec son objet d’étude et de le prendre du point de vue du/des sujet/s étudiants. C’est une interaction par des interfaces sensibles enchevêtrées, qui reposent sur des influences réciproques tout au long du processus en s’ajustant, en s’opposant, en allant dans des directions sans point de convergence nécessaire que le modèle de la rationalité et du consensus politique qui en résulte ont toujours tenté d’imposer.

Tous les participants à l’expérience sont porteurs de cadres primaires variés, voire opposés au niveau des modes d’appréhension du territoire urbain. C’est en ce sens qu’ils apprennent à savoir ignorer. Ils voient des enjeux qui ont des points aveugles, des zones d’ombre les uns par rapport aux autres parce que leur regards ne sont pas socialement et professionnellement conditionnés et produits selon les mêmes schèmes cognitifs. Leurs attentes par rapport à la situation de l’atelier sont pré-formatées par la norme et la forme de l’interaction qui sont les leurs. Ainsi, comme l’évoque le sociologue allemand Luhmann, il y a un « pluralisme des dogmatismes » qui crée dans les sociétés contemporaines des frontières très étanches entre les sous-systèmes sociaux, ici les corps professionnels de fabrication de la ville. L’autonomie revendiquée et l’intégration produite des sous-systèmes encouragent une autoréférence et un renforcement interne pour traiter de manière « spécialisée » des dimensions complexes de la réalité. En ce sens, la division du travail et cette rationalisation des tâches résulte d’une volonté de réduction et de traitement appropriés de la complexité sociale. Mais un constat commun est que ce modèle cloisonné, surtout dans le monde de l‘urbanisme et face aux défis du développement durable, triplement porteur au niveau écologique, social et économique, ne peut plus donner de résultats satisfaisants. Il y a une nécessité de dépasser les limites méthodologiques de la monographie d’observation simple qui présuppose réels des contenus constatés, mais très auto-centrés (étho-centré) sans les partager et les laisser se « co-construire » dans leur contradiction et itération incontournables.

C’est face à ce blocage que l’AIU propose de se mettre à l’épreuve du territoire, d’en faire l’expérience dans un autre cadre, **un cadre secondaire** dont la superposition progressive avec le cadre habituel (primaire) crée une confusion, produit une tension et génère **les conditions d’une rupture de cadre**. Plus que de fatigue physique, cinesthésique qui a été explorée à plusieurs reprises au sein des « approches piétonnes » de la ville, nous pouvons parler en termes d’une « dépense » cognitive simultanée, d’une dissonance temporaire au sein des subjectivités et des groupes participant à l’atelier comme condition de la cohérence réelle des idées[[43]](#footnote-43). Comment cela se déroule exactement ?

C’est l’entrée en interaction avec des participants appartenant à des univers sociocognitifs divers, au sein d’un continuum de profils qui se rapprochent significativement (enseignants-chercheurs en urbanisme) aux profils qui s’en distinguent radicalement (artistes), qui crée un nouveau modèle de référence. L’AIU décale alors ces cadres primaires respectifs (celui des urbanistes praticiens, des enseignants-chercheurs, des décideurs politiques, des artistes et créatifs, tous des figures de l’altérité pour l’autre) évoluant de manière relativement automne en créant un **artifice de cadrage très original**. Le nouveau cadre comprend, fait interagir et cherche à dépasser les cadres primaires. Commet cela est-il possible ? L’AUI propose un autre cadre, cette fois unifié par les protocoles d’approche utilisés (mais non spécialement créant des impressions et des expressions uniformes, loin de là, il est le prétexte d’une ouverture et d’une interconnexion des imaginaires). Ce cadre secondaire ou « transformé » présente certaines ressemblances avec ce qui se déroule normalement dans le cadre primaire, mais acquiert une signification différente, nous dit Goffman. Cela par deux mécanismes que nous retenons comme co-opérants dans l’atelier :

**la modalisation** comme transformation de cadres qui se réalise au su et au vu de tous. Une transformation qui ne se cache pas est ainsi produite – les acteurs de l’atelier connaissent tous à des degrés différents les mécanismes de production de leur situation. C’est une première dimension.

**la fabrication**, de son côté, relève d’efforts délibérés collectifs pour désorienter l’activité d’un individu ou d’un groupe qui peuvent aller jusqu’à fausser les convictions sur le cours des choses. Il est important de souligner qu’au niveau de la fabrication il y a au moins trois catégories d’acteurs différentes : ceux qui ont conçu les méthodes, ceux qui optent pour leur transposition et ceux qui les appliquent, testent sans maîtriser obligatoirement leur code. Ainsi la présence d’un minimum de hiérarchie nécessaire dans la maîtrise de la situation est persistante malgré toute idée d’horizontalisation des rapports et l’effacement des statuts.

Cette multiplication de cadres semble créer une tension des appartenances et des références, tout en permettant une défaillance momentanée du cadrage de l’expérience individuelle et collective. Cette défaillance issue de la vulnérabilité des expériences résume de la meilleure façon l’intuition que l’on a de l’incertitude. L’interférence des cadres en situation repose sur la co-production dans la même temporalité, elle est le résultat permanent et inachevé de la tension interactionnelle, de la coprésence. Voilà pourquoi l’expérience elle-même est perçue comme une activité de construction et de transformation des cadres qui confèrent sens et conformité à l’action. La pratique extra-institutionnelle insère les parties prenantes dans une dynamique nouvelle des relations de travail, des schèmes cognitifs, affectifs et évaluatifs (composants la culture professionnelle, l’accompagnement de leur évolution traduit un besoin de redéfinition des cadres ordinaires de construction des identités professionnelles). Sachant que la profession entre aussi dans une dramaturgie sociale, de la mise en scène quotidienne, le déplacement de l’espace et du contenu de cette théâtralisation permet d’aller vers une nouvelle ritualité et adopter un nouveau scénario de l’action et de la conception.

La défaillance du cadrage de l’expérience a beaucoup à voir avec la réflexivité et l’exploration des limites des schémas de pensées habituels, notamment par les ambivalences et les ambiguïtés dont elle est la source. Cette défaillance est créatrice d’un doute par rapport à la situation et quant aux comportements qu’il faut adopter à son égard. La seule source à laquelle on se fie semble être de ressort subjectif, introspectif parfois. La rupture de cadre a lieu quand l’individu se trouve pendant un temps dépourvu d’indications quant à la manière dont il doit interpréter une situation et se conduire par rapport à elle : « dans telles circonstances, c’est la nature même de nos croyances et engagements qui se trouvent bouleversée ». C’est ainsi que la réflexivité est stimulée et le désir de la nouveauté jusqu’ici non-décodable irrigue les schèmes de penser, sentir et agir.

Sans réduire l’approche sensible à sa présente acceptation qui n’est certainement que la moins adéquate (parce que la moins poétique ou sensible), il s’agit d’enrichir le point de vue phénoménologique qui semble permettre une des appréhensions les plus abouties par l’attention aux dimensions pragmatiques des interactions physiques et symboliques, réelles et imaginées. Cette interférence des cadres de l’expérience, leur dépassement et leur rupture dans tout ce qu’ils ont d’ordinaire et d’habituel (spatialement, physiquement, cognitivement), incarne une nouvelle manière de cerner le territoire et les faits urbains. La sensibilité en exercice semble être permise et incitée par un « lâcher prise » qui n’est pas uniquement fondé sur la fatigue des corps, mais de manière simultanée sur la tension des esprits, étant donné que les cadres de l’expérience impliquent des schémas actifs et mentaux. Par conséquent, la première phase de l’AIU est une première confrontation aux limites des certitudes établies dans deux corps – celui de l’individu comme subjectivité et celui du collectif comme profession. Face à des formats codés et cadrés, la nouveauté cherche à advenir par et pour l’approche sensible qui propose un modèle d’interaction « hors cadre ». Elle se révèle plutôt comme un événement interactionnel qui déborde le codage-cadrage « ordinaire-parce-que-socialisé » par l’équipe professionnelle de l’agence, mais aussi par tous les participants à l’atelier. Une approche dynamique et auto-organisationnelle d’apprentissage de l’incertitude et de l’autonomie semble être ainsi déclenchée.

L’activité de cadrage dans et par l’interaction semble se dérouler plutôt de manière si non inconsciente, au moins non-verbalisée au sein d’un discours construit pour être entendu. C’est la seconde étape de l’AIU qui offre la possibilité de construction d’arènes discursives et imaginatives propices, révélatrices des capacités créatives.

1. **La définition de la situation : la place de l’interprétation comme facteur de création. La définition de la situation et ses conséquences pour la créativité collective.**

La seconde phase de l’atelier est celle de la créativité collective. C’est là que l’itération verbale intervient de manière plus construite. Nous espérons pouvoir éclairer une partie de ses enjeux à travers l’idée selon laquelle les participants à cette étape d’émulation des visions réalisent **une définition de la situation vécue** par des outils langagiers, des paradigmes (au sens de réservoirs linguistiques qui servent à désigner la réalité) qui s’inter-influencent, se métissent et s’enrichissent mutuellement. Initialement, ce sont des concepts où prédomine un certain degré ludique, mais très analogique, « associatif », où un recadrage s’opère avec le glissement vers une concrétisation de propositions spatiales faiblement formalisées.

Le concept de définition de la situation que nous reprenons à notre compte a pour source la sociologie de W.I. Thomas. Il est résumé par sa célèbre formule (connue sous le nom de théorème de Thomas) : «  si les hommes définissent leurs situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences ». Cette idée désigne un arrangement collectif sur les caractéristiques d’une situation et des manières appropriées de réagir pour s’y adapter. Ainsi, la définition latente construite dans l’interaction permet l’acceptabilité des comportements par rapport au contexte, aux attentes et aux identités des acteurs. Nous pouvons voir ainsi le processus de créativité collective comme une explicitation du contenu latent qui accompagne l’approche sensible des territoires. Cette phase de l’AIU contient au moins deux dimensions :

1. *C’est un effort de (re)-cadrage commun de l’expérience – il s’agit d’une stabilisation temporaire de la situation afin de remplir le vide produit, de donner sens à la rupture du cadre par l’interaction.*

# Activités de conceptions créatives et la force de l’analogie

# La créativité consiste souvent à créer dans le créé. Elle n’est jamais exempte de préalables, elle n’est jamais exemple parfait de la nouveauté absolue. La créativité a souvent pour source très opportune l’association analogique de plusieurs dimensions de notre activité. C’est dans cette logique que nous jugeons performante l’utilisation des post-it et des méta-plans qui stimulent l’extension et l’approfondissement de l’intelligence collective.

# Reprenons la parabole de Gutenberg. Un jour le célèbre inventeur de l’imprimerie assistait à une démonstration de pressoir de vin et il a pu observer simultanément le mécanisme de pressoir et les chevalières (bagues avec des lettres gravées) que portaient certaines personnes. La combinaison de traits issus de ces deux types d’objets lui a permis d’avoir l’idée de concevoir une presse à imprimer comportant de nombreux petits blocs de bois, chacun avec un caractère, comme c’était le cas pour les chevalières. Grâce à cette exploitation de connaissances n’ayant apriori pas de lien avec le domaine de l’imprimerie Gutenberg a permis l’impression de documents dont le texte était composé rapidement à partir de blocs comportant des caractères isolés.

Nous servant de cette parabole, nous pouvons voir dans la phase de créativité une projection des impressions subjectives sur des supports investis de sens très personnel. Ce jeu des analogies de ce qui est vu et su sur les territoires en immersion et ensuite en émersion, n’est pas exempt de l’implication personnelle des acteurs dans la phase qui donne contenu à la conceptualisation ultérieure.

La procédure de définition, de désignation de la situation est rendue possible grâce à la première journée que nous pensons comme passant sous le signe d’une activité d’apprentissage de l’« hors cadre  habituel» ou de l’exercice au sein d’un **nouveau cadre** de l’expérience **hybride**. A une première activité de définition situationnelle et d’attribution de sens qui permettent l’action, succède un effort d’exposition, de conceptualisation, de mise en mots. S’agit-il de composer un récit qui cherche à épouser au mieux les contours de la réalité territoriale ressentie ?

La définition de la situation prend forme dans un discours, mais qui n’est pas parlé de la même manière et/ou qui n’a pas pour origine les mêmes sources cognitives, ni le même équipement mental. Cette réduction de l’expérience vécue par le langage est certes limitative, mais nécessaire pour donner à voir, à entendre les impressions à travers des expressions. Le dedans se verbalise et une partie de sa complexité, de son caractère « nodal » se perd indispensablement dans la linéarité des formulations. Le dénouement est une première perte du nœud lui-même. Alors, comment approcher le phénomène d’inter-influence et de canalisation des expériences par l’inscription dans un système d’attentes réciproques entre les participants ? Nous prenons ainsi l’idée de définition de la situation dans sa composante verbale, d’objectivation de la situation vécue. Il s’agit de voir un **inter « agir communicationnel »*[[44]](#footnote-44)*** qui crée des objets de mots, des concepts, des visions, des projections éthiques. Ces dernières naissent de manière incrémentale et agonistique[[45]](#footnote-45), non consensuelle, mais co-sensuelle.

1. *C’est une projection des subjectivités sur un territoire duquel on est physiquement détaché[[46]](#footnote-46). Elle se réalise tout en étant renforcée par la pensée analogique.*

La mise en discours des impressions subjectives se réalise selon le modèle de la projection des interprétations qui ont la vocation de devenir « le réel lui-même » pour les projectants. C’est exactement dans ce sens que nous reprenons la définition des « activités de conception créative » : «  la capacité à générer une idée, une solution ou une production qui soit à la fois nouvelle et adaptée à la situation et, dans certains cas, considérée comme ayant une certaine utilité ou valeur »[[47]](#footnote-47). Parallèlement, si la capacité créative est celle de quelqu’un qui voit ce que les autres ne voient pas, accompagnée d’un style de pensée divergent, la mise en dialogue des capacités imaginantes des différents professionnels offre un dispositif de créativité augmentée. Elle a le mérite de chercher de manière propice des solutions opérationnelles et interactionnelles à la « compréhension mythique » de la nouveauté qui viendrait par un sujet très inspiré, voire marginal par rapport au groupe. Au contraire, elle permet à tout le monde de créer, d’être un acteur et non un contemplateur subissant le don des « illuminés ».

Dans ce sens, nous proposons de voir la phase de créativité collective comme un « précipité de mouvements » en tension entre le soi, les symboles et le territoire (la ville). Le territoire est pris, grâce à sa découverte sensorielle par le corps et sensuelle par les symboles, non plus comme un objet d’étude face auquel les subjectivités s’effacent, mais comme une situation, un fragment en perpétuelle recomposition tant physique qu’imaginaire, fonctionnelle qu’interactionnelle. C’est ce foisonnement qu’il s’agit de mettre en forme, en lui donnant non plus un sens certain (prospective linéaire à long terme et à grand impact sociétal), mais un certain sens (prospective situationnelle et interactionnelle). L’interaction étant toujours le produit dynamique et incertain, inattendu de la rencontre.

Ce n‘est plus par la destruction, mais par l’incitation des divergences, des ambivalences et des paradoxes que les concepts innovants peuvent naître – c’est en quoi l’émergence et l’explicitation, l’habillage discursif des préconceptions spatiales peuvent devenir de réels concepts d’organisation de l’espace urbain[[48]](#footnote-48). Ces deux dimensions essentielles de l’impression management soulignent la nécessité d’un travail sémiologique sur les dénotations et la richesse de leurs connotations proposées par les participants, parce que c’est dans le pli des discours que nous pourrions reconstituer l’ensemble des systèmes de représentations et des imaginaires résonnants.

Nous retenons alors d’ici que la créativité collective permise par le dédouanement des cadres de l’expérience, s’enrichit grâce à la confrontation des interprétations subjectives de la situation qui s’inscrivent dans des trajectoires discursives non-nécessairement convergentes, mais qui ont toutes droit de cité, de « di-cité ». Mais si nous avons pris la peine d’essayer de comprendre les interactions et leur implication pour le changement de « rôles » que l’AUI permet, nous ne devons pas limiter notre réflexion à ce stade descriptif. Cela parce que l’interaction ne se réduit jamais à elle-même.

**Vers une expertise interactionnelle extensive et enrichissante pour la réflexivité**

L’interaction a une visée, des résultats. Comment expliciter le passage de l’interaction des expertises à l’expertise interactionnelle ? Dans les conditions d’un épuisent des outils classiques de l’expertise territoriale il semble pertinent d’essayer de dépasser le modèle de l’étiquetage et de son efficacité symbolique – « un expert sur les experts ne peut se satisfaire d’un point de vue réaliste consistant à considérer comme experts ceux qui sont désignés et reconnus [seulement socialement] comme tels »[[49]](#footnote-49). Ce détour réflexif par les conditions de formation, d’exercice et de redéfinition des savoirs et des pouvoirs permettrait d’esquisser une forme de restauration de la confiance dans l’expertise.

La complexité sociale en constante augmentation (et découverte) a été abordée, au sein de la conception taylorienne par le cloisonnement nécessaire des domaines et des spécialités, par leur mono-fonction jugée indispensable au rendement de la productivité. Cela a été censé permettre de déboucher sur des solutions optimales, rapides et efficaces. Ce modèle n’est plus d’actualité. On serait passé de la chaîne de production au réseau, de la ligne de production aux flux d’informations. Mais l’ère post-industrielle, apprenant les limites de ce modèle de division et de fragmentation des sociétés, semble rendre compte de la nécessité de trouver de nouveaux points de cohérence, de synergie et de construction de l’action collective, de nouvelles « plateformes » fondées sur la créativité et l’intelligence collective. Dans ce cadre général, le statut hérité de l’essor industriel des expertises techniques devient de moins en moins accepté parce que les conditions de son existence et de son exercice ont du mal à être reconduites, « à faire socialement sens ». En ce sens, le modèle d’aménagement des territoires ne peut plus s’en abstraire de celui du ménagement (au sens de la conduite, du soin, de l’attention, de la précaution à prendre). La conception statutaire institutionnelle qui favorisait jadis un « référentiel modernisateur » comme incarnation absolue de la puissance sociale de l’ingénieur et consacrait sa capacité à mettre en forme la réalité, est confrontée aujourd’hui, et cela de manière radicale, à l’évolution des systèmes socio-politiques, à leur ouverture.

La remise en cause actuelle de l’expertise pose le problème de la décision et de l’indécision, de l’action et du blocage pour les institutions. Le degré d’ouverture de l’expertise influe directement et indirectement sur l’aboutissement de la décision comme conception, moment créateur et mise en application. Donc, l’aide à la décision portant sur la ville, son accompagnement et l’explicitation des scénarios urbains envisageables, sont pris dans ce contexte d’incertitude et de méfiance. C’est la mission même de l’Agence d’urbanisme qui s’en trouve affectée, dans la mesure où elle se définit comme une force de proposition et d’harmonisation des politiques urbaines et périurbaines. Se pose légitimement la question comment hybrider les expertises territoriales, c’est-à-dire les connaissances et les savoirs issus de chaque spécialité, comment établir des « zones de contact capacitaires » transversales, des « carrefours », des échanges permettant l’accompagnement d’un processus itératif ?

Le phénomène d’institutionnalisation du savoir et du pouvoir dans les sociétés occidentales est de plus en plus critiqué tant par le discours que par l’action civile. Cela prouve la nécessité de rechercher de nouvelles manières de concevoir et de fonder en légitimité la décision. L’action publique qui cherche à capter cette force créatrice et à la cristalliser (procédure de concertation, d’expertise profane) pour construire une nouvelle légitimité ne semble pas satisfaire aux exigences et aux résistances des individus et/ou des organisations qui acquièrent de plus en plus d’informations et de connaissances dans des domaines croisés. C’est à l’expertise elle-même donc de faire l’effort de s’enrichir et de revoir ses fondements qui, hier, faisaient son efficacité et sont aujourd’hui, une des causes de son dysfonctionnement.

L’expertise est un objet flou par excellence, parce que les travaux qui portent sur elle ne tentent pas à distinguer toutes ses épaisseurs. L’expertise peut être prise comme un continuum de **formation,** de **mobilisation** des savoirs spécialisés, de leur contexte et conditions de **(ré)-actualisation** (formation continue, reformulation), des **motivations** sociales d’exercice.

Nous inspirant des concepts et typologies d’Evans et Collins[[50]](#footnote-50), et les prenant pour point de départ nécessaire à la réflexion, nous allons essayer de voir comment peuvent être qualifiés les processus, en termes de réflexivité et de conscientisation des altérités, que permet l’espace interactif et discursif de l’AIU. Le travail urbanistique « habituel » s’inscrit dans le cadre de l’expertise spécialisée de nature contributive. Elle revêt l’ensemble des acquisitions pour exercer une activité avec compétence dans un domaine spécialisé. Elle est une réponse complexe à une question qui l’est en elle-même – qu’est-ce qui contribue et contribuera à long terme au développement des phénomènes urbains de plus en plus imbriqués ? Parallèlement, L’AIU, par sa démarche fondée méthodologiquement et stabilisée dans le temps, semble permettre la mise en résonance de différents regards imprégnés d’une socialisation professionnelle et d’un « aiguisement » du regard approfondi et focalisé sur des domaines qui ne sont pas a priori entendus comme identiques, parfois comme radicalement et irréductiblement différents. L’atelier devient un point d’expression non seulement des contenus implicites (qui sont considérés comme sui generis par leurs détenteurs), mais une possibilité d’échanges informels **de connaissances tacites. Ce sont notamment elles qui**  **permettent la compréhension « empathique » que l’on peut acquérir d’un groupe social à travers la fréquentation prolongée et la pratique de son langage** (c’est un processus de socialisation et d’indentification professionnelle et personnelle qui est indissociable de l’expérience). « Savoir de quoi on parle repose sur un **encastrement réussi** à l’intérieur de groupes sociaux variés » nous disent Evans et Collins. Ce que l’AIU nous semble favoriser et ce sur quoi il met l’accent représente donc un certain type **d’expertise interactionnelle enrichie, étendue, d’un encastrement réciproque des domaines de compétences et de pertinence des autres**. Il s’agit de voir dans la mise en situation interactionnelle non seulement les gestes de co-construction des contenus et des comportements, mais une production dynamique qui crée « un pays d’altérité » qui n’est ni celui des urbanistes, ni celui des acteurs politiques, ni celui des universitaires, ni celui des créatifs. Il n’est pas le choix d’une alternative, mais le nœud créateur d’alternatives. Il est autre. C’est un territoire de métissage disciplinaire d’un nouveau type qui laisse la place à l’expression des divergences, des désaccords, des spectres de la pensée et de l’imagination.

L’expertise interactionnelle[[51]](#footnote-51) se réalise dans et par le langage. Au départ, elle concerne la maîtrise du langage d’une communauté scientifique, mais nous proposons ici d’élargir son spectre à l’observation de la formation d’une « communauté épistémique », d’un réseau de savoirs qui fonctionne selon le modèle didactique de la spécialisation linguistique créatrice de différences dans l’ordre du discours[[52]](#footnote-52).

Par conséquent, nous prenons le terme d’hybridation dans un sens linguistique – elle est une possibilité émergente de la mixité et de la contingence, de la réversibilité et de la souplesse que permettent les mots (et non seulement proprement en génétique des espèces). Le croisement des langages spécialisés dans des **domaines spécifiques rend possible l’émergence de ce que nous proposons d’appeler expertise interactionnelle. Elle est appuyée sur la formation en situation d’univers langagiers inédits, mais à partir de contenus et paradigmes existants et parfaitement connus dans et par l’expérience. C’est exactement ce retournement que l’interaction entre cadres cognitifs et actifs, leur vulnérabilité réciproque et leur rupture temporelle (en terme d’ouverture ces imaginaires et de leur expression) semble être le mécanisme majeur de l’AIU. Cette dimension de production cognitive se réalise lors des phases et des formats concrets orientés et orientant la nouveauté par la**  **capacité de discuter** de choses hautement spécialisées, sans avoir la capacité immédiate de les faire. Dans cet état d’esprit nous proposons de penser le processus de l’atelier comme une acquisition progressive de compétences d’interaction par l’interaction elle-même. Cela semble incarner le principe même des réseaux contemporains qui forment le cœur de l’échange des informations – la matière première du travail urbanistique, politique, sociologique.

Supposons ainsi que l’AIU essaie de raccourcir et de dynamiser le circuit de cet échange par la multiplication des échelles et des sensibilités, c’est-à-dire par l’ébranlement des prédispositions à voir comme similaires des réalités fortement contextualisées et ancrées dans des rythmes particuliers. Nous proposons de voir le potentiel de l’atelier comme une condition du décloisonnement des domaines d’expertise territoriale. Dans ce sens, les urbanistes qui font l’atelier ne sont pas les seuls « bénéficiaires » de la présence des autres : chercheurs, décideurs, créatifs – mais participent d’un réseau dont l’approfondissement et l’extension parallèle devient l’enjeu de la diffusion de la nouveauté. Les urbanistes ne « profitent » pas des autres acteurs desquels ils prendraient de bonnes pratiques ou intégreraient des visions décalées comme prétextes de créativité, mais ils prennent part d’une réelle hybridation des expériences dont le vecteur majeur est le langage. Ce dernier peut être considéré comme un réservoir inachevé de formulation - formalisation des connaissances tacites.

La thèse que nous soutenons ici concerne plutôt le déplacement des frontières de l’expertise urbaine que une dissolution totale des connaissances et des compétences où le monde du savoir perdrait sa pertinence face au « tout expert », face à la banalisation des outils de production et de transmission des connaissances que l’époque informatique tend à perpétuer et approfondir. Il s’agit, très loin du fait de postuler un dédouanement des savoirs et des pouvoirs, de voir pragmatiquement dans l’AUI un apprentissage aux situations de « pluralisme des dogmatismes », d’identifier de manière très décalée, détachée de son univers pratique et physique (bureaux) habituel (ce que nous avons appelé cadre professionnel d’expérience) « les signaux faibles de la ville » pour cerner le dysfonctionnement des inerties professionnelles par la prise de conscience de l’implication et la projection individuelle dans chaque objet de travail. Ainsi, un inversement de l’ordre des prédicats se produit : ce ne sont plus les sujets-urbanistes qui mettent à distance leur propre expérience par des outils, méthodes, techniques et tactiques (ce que nous pouvons appeler « objectiver », cette séparation, ce « dépassionnement » de l’étude qui consisterait à créer des choses sans âme, des structures quantifiables et quantifiées), mais c’est notamment l’application d’une méthodologie alternative qui devient le prétexte et qui circonscrit le contexte de l’engagement dans un processus d’expression des impressions, des interprétations.

Il s’agit de revendiquer dorénavant une approche relationnelle de l’expertise qui nous amène à nous poser non pas la question « que croire ? » mais « qui croire ? ». On est conscient que l’information ne peut pas être idéale, parfaite comme le postule le mythe rationaliste poussé jusqu’au bout de ses conséquences. Le rôle de l’expert devient de plus en plus celui d’un médiateur, qui réalise une mise en forme normative et cognitive de l’action publique qu’il fonde[[53]](#footnote-53). Dans cet état d’esprit, l’AIU n’est plus uniquement une expérience « décalée », mais sa portée s’inscrit dans le processus de construction de frontières poreuses entre savoirs et pratiques. Ce sont ainsi ces frontières et les relations qui s’établissent tout en se déplaçant qui deviennent les nouveaux repères nécessaires à la pensée et à l’action. Etant donné qu’il y a toujours une différence à souligner entre ceux qui savent de quoi ils parlent et les autres (mais les problèmes de légitimations et d’extension posent la nécessité d’ouverture), nous retrouvons la puissance du langage comme vecteur de contenu, mais aussi comme levier de décloisonnement et d’enrichissement des regards.

Dans des espaces et des situations d’expertise de plus en plus insécurisés, remis en question, attaqués par des revendications extraprofessionnelles, la réhabilitation et la revalorisation des experts passe pas la figure de l’expert interactionnel, autorisé à contribuer par regard et un avis professionnel, mais dont la crédibilité peut être construite et rendue acceptable par la capacité de discuter des résultats et des méthodes scientifiques à l’extérieur de ses limites professionnelles, de faire communiquer des contenus à statut épistémologique différent au sein d’une communauté épistémique potentielle qui établirait l’interdépendance de ses membres et la synergie de leurs compétences variées. Il est donc nécessaire de voir dans les experts interactionnels des médiateurs, des passeurs de l’innovation et de la traduction en opérationnalité.

**Conclusion**

Nous avons essayé de développer ici une pensée relationnelle pour aboutir à la conclusion que l’approche développée par l’AIU est un modèle d’intelligence de l’objet ville autre, mais complémentaire aux méthodes de travail stabilisés au sein du paradigme actuel. Il s’agit donc de voir un enrichissement paradigmatique – nous ne parlerons pas en termes de rupture épistémologique, ni paradigmatique d’ailleurs, sachant que derrière toute rhétorique du changement repose des éléments incontournables du chemin historiquement emprunté. C’est une trajectoire de l’action urbanistique qui s’enrichit et non qui imposent de nouveaux passages obligés.

L’AUI propose une nouvelle approximation des problématiques territoriales, de leur encadrement. Car, semble-t-il, c’est par la multiplication des approximations que l’on peut espérer tendre vers leur disparition.

Quatrième partie : L’Atelier d’innovation en urbanisme 2011 (impacts du séminaire PIRVE)

La capitalisation des Ateliers passés autant que le séminaire du 5 novembre ont permis d’affiner un vocabulaire et une argumentation afin de promouvoir les méthodes de l’Atelier d’innovation en urbanisme. Au début de l’année 2011, Monsieur le Sénateur-Maire d’Oullins, commune de l’agglomération lyonnaise, sollicite l’Agence pour la mise en place d’un Atelier dans sa ville. Ses constats, demandes et intérêts sont éclairés à la lumière de ce dossier et montrent de quelle manière les inflexions de la commande politique ici décrites se matérialisent dans un cas concret.



Lors d’une réunion de lancement de cet Atelier 2011, le 12 mai 2011, Monsieur le Maire s’exprimait ainsi :

*« J’ai parfois le sentiment, en ce qui me concerne, d’avoir une vision de la ville « très aménagement, travaux, développement ». Je suis très attaché à essayer d’améliorer l’esthétique, la qualité, mais j’ai un regard très « travaux, aménagement ». […] Ce qui me manque toujours, c’est l’approche sociologique, l’approche plus humaine de la ville. Je ne dis pas que je ne sens pas les choses, mais il y a besoin de la conceptualiser, de lui donner du sens. […] J’ai besoin de ce regard. Je suis trop dans le quotidien et j’ai besoin de ce recul, de cet éclairage externe, d’autres lumières qui me permettent de reconsidérer ma positon, de l’ajuster ».*

L’Atelier répond à une demande d’éclairage afin de « reconsidérer des positions ». Monsieur le Maire est particulièrement sensible à la dimension d’expertise associée à l’Atelier. Ce panel d’experts en interaction est pour lui une manière de légitimer ses choix et de mieux comprendre ses priorités. En confirmant des intuitions déjà présentes, en saisissant des voies d’entrées dans la ville alternatives aux grands projets urbains et à la disponibilité foncière, en imaginant de nouvelles pistes pour l’avenir, l’Atelier permet à l’élu d’assoir autant que de revoir et de prolonger ses orientations stratégiques territoriales.

Mais avant cela, notons la prise de conscience d’une « crise de l’urbanisme » trop fonctionnaliste et aménagiste. C’est cette vision trop « travaux, aménagement » qui demande une prise de recul et des regards porteurs de sens. Le décideur exprime le carcan aménagiste dans lequel il a coulé sa vision de la ville. Il est particulièrement clair à la lumière du séminaire et de ce nouvel Atelier que l’urbanisme traditionnel engendre une pensée régionalisée dans un « fonctionnalisme spatial » auquel il manque plusieurs scènes essentielles de la vie urbaine et territoriale autour du politique et de l’éthique. La fabrique de la ville est une opération réduite à sa dimension technique, sans valeur ni visée, qui tend à perdre son sens, y compris pour ceux qui la dirigent !

L’Atelier 2011 : un travail sur le sens et les valeurs inscrites dans le territoire et ceux qui le font

Bien sûr, l’urbanisme est une activité technique et l’urbaniste est un technicien. La présence de la technique dans la fabrique de la ville semble une nécessité légitime. La ville est une technologie en elle-même, conglomérat de domaines techniques multiples qui mêle tous les secteurs de l’ingénierie pour constituer différents réseaux (viaire, ferroviaire, eau potable, électricité, égouts). Néanmoins, ces activités véhiculent des valeurs. Le travail des ingénieurs et techniciens n’est jamais neutre. Tous les métiers et disciplines sont porteurs d’éthiques, et toutes semblent différentes. La fabrique de la ville est donc une opération large, impliquant de multiples acteurs aux positionnements éthiques divers, qui manifeste, dans ses choix, des valeurs.



De plus, la ville est, au-delà d’un complexe technologique, le lieu de développement de la vie sociale et morale des êtres humains qui y manifestent leur existence (et pas seulement leurs fonctions et besoins économiques, biologiques). L’Atelier 2011 a manifesté une lecture de la ville plus sociétale et éthique que géographique et technique. Le regard n’est plus porté sur un « objet », une substance figée, mais sur un phénomène en mouvement, traversé par son histoire, son environnement, et les êtres qui l’animent. La ville est vue non plus comme une substance solide, un état de contrainte qui produit des effets, mais comme un champ de tensions, d’entrelacements, de relations entre les élans expressifs qui la traversent et les valeurs qui la portent. La compréhension sensible de cette dimension de l’urbain en train de vivre engage une réflexion sur les valeurs du territoire et les manières de les prolonger.

La particularité de l’Atelier 2011 a consisté à tenter de faire apparaitre sous les projets spatiaux d’aménagements, les intentions sociales et éthiques des acteurs et leur résonance avec la ville sensiblement éprouvée. Le territoire rencontré autant que chaque acteur mis en interaction portent des valeurs qui peuvent alimenter les visées éthiques de la fabrique urbaine. Il faut pouvoir les exprimer et les projeter vers l’avenir. L’Atelier est allé chercher sur le territoire et dans l’échange ces visées collectives constituant la ville comme espace d’interaction entre des êtres humains (techniciens et élus, habitants, artistes…) et leur environnement. Il n’est pas une expertise du projet urbain, mais une démarche préalable, visant à détacher un paysage imaginaire sous la forme de lignes d’intention, de futurs possibles, d’imaginaires incarnés et de valeurs existantes à développer.

Les avancées théoriques de l’innovation méthodologique de l’Atelier, qui doivent beaucoup au PIRVE (idée du tiers-lieu, travail sur les valeurs…), permettent de comprendre la place de cet espace créatif. L’Atelier 2011 a créé un espace-temps propre, où l’on débusque les valeurs et les intentions du territoire et des acteurs qui constituent, dans l’ombre, la colonne vertébrale de la cité et de la communauté qui l’habite. Il était ainsi important de convier un large panel d’acteurs. Pour sa troisième édition, l’Atelier d’innovation s’est constitué en lien constant avec l’élu référent et, sur demande de ce-dernier, plusieurs techniciens de la mairie furent invités. Sept directeurs de services et deux élus ont pu rencontrer des avis de scientifiques, des imaginaires d’artistes, pour dessiner ensemble les possibilités variées qui constituent l’horizon éthique de la ville.

Quelle est la « production » de l’Atelier 2011 ?

Aujourd’hui, nous comprenons mieux ce que le nouvel Atelier permet : ce qu’il fait, ce qu’il produit. On pourra juger de la distance parcourue depuis l’introduction du séminaire, le 5 novembre, jusqu’ici et au rendu de l’Atelier d’Oullins où fut élaboré, depuis l’analyse des attentes de Monsieur le Maire, une structure de production.

La « production » de l’Atelier s’entend de deux manières. L’Atelier n’a pas affaire au projet urbain et il n’est pas, en lui-même, un projet. Comme cela fut soulevé à plusieurs reprises pendant le séminaire, la démarche relève bien plus du « processus » de découverte et de création. A la manière de l’art du vingtième siècle qui, peu à peu, s’est défait des objets d’arts pour s’intéresser à leur création en tant que telle, l’Atelier d’innovation délaisse le projet urbain pour se focaliser sur les étapes et la méthode déployée pour une saisie d’un territoire. On retrouve ici les origines grecques de la *ποίησις* ou *poiêsis*, qui signifie pour nous aussi bien « poétique », c'est-à-dire processus de création en train de se faire et de se vivre que « production », c'est-à-dire objet produit. De cette manière, la *poiêsis* de l’Atelier 2011 est autant constitué par une poétique de la ville[[54]](#footnote-54), par ce qui arrive chemin faisant, par un déroulement que part une production synthétique finale, par un dénouement.

« Oyez oyez braves gens…

Nous allons vous compter l’histoire d’une dérivation urbaine, celle de la ville qui remonte vers le nord. Oullins c’est d’abord la possibilité d’un cheminement, le frêle piéton cherche à se frayer un chemin parmi les lieux gris. Qui marche longtemps conserve en lui des lieux épars et s’imprègne de la beauté bizarre et paradoxale de la ville. Un festival des arrière-cours rassemblera les hommes et les quartiers par-delà les fleuves et derrières les façades. La pulsation lente du temps immobile augmentera à mesure qu’on s’approchera de l’eau, l’importance d’un ailleurs aquatique où l’on part vers le grand large. » (Histoire racontée à mi-chemin de la séance de créativité du 1er juillet 2011 par un groupe de travail – Extrait du Carnet de Tendance Oullins 2011)

La production du déroulement

Ce qui devient intéressant, dans une poétique de la ville, dans un Atelier qui se fait dynamiquement par des échanges, des juxtapositions d’horizons différents (techniciens, praticiens, élus, chercheurs, professionnels confirmés, professionnels débutants, artistes…) ce sont les pistes imaginaires (voir ci-contre), les confrontations des vues et les rencontres d’acteurs qui ouvrent des possibles sans rien déterminer. Le déroulement de l’Atelier est une mine de possibilités non maitrisés, d’impacts secondaires, en ricochet. Fruit d’un échange et d’une créativité travaillée avec des professionnels compétents, les histoires racontées, les idées évoquées, les manières de penser Oullins dans sa trajectoire temporelle, sont autant de matériaux féconds, dormant, que chacun peut réveiller ici ou là.

Monsieur le Maire et le Directeur du Théâtre d’Oullins envisagent la création de pièces itinérantes qui raconteraient leur ville aux oullinois, en bas de chez eux. L’Atelier 2011 leur a permis de se rencontrer, d’imaginer un tel projet sensiblement, au contact des différents quartiers de la ville. Il est ainsi notable que dans une ville où le débat public n’est pas traditionnel, une telle démarche vers la population puisse, si ce n’est voir le jour, au moins être échafaudée. Et tout ceci dans une originalité vivante, nourrie de ce qui a éclos pendant les séances de travail. En effet, l’idée d’une pièce itinérante a frayé son chemin dans le groupe de l’artiste dès l’approche sensible du premier jour avant de trouver une incarnation dans la présentation sous forme d’improvisation théâtrale que le groupe de créativité autour de Monsieur le Maire et du Directeur a mise en place le deuxième jour[[55]](#footnote-55). Le projet envisagé est donc l’émanation du processus créatif de l’Atelier, sans en être directement un objet produit. C’est de cette manière que l’Agence invite tous les participants et les personnes intéressées par l’expérience à se saisir des brèches entrouvertes pour les faire fructifier.



La production du dénouement

Ce n’est qu’en sur-ajout à ce processus d’ouverture des possibles que l’Atelier est capitalisé par l’Agence en un carnet de tendances revu en 2011. L’insistance est donnée sur la mise à jour des intentions sociales et des visées d’avenir possibles pour le territoire sur la base de l’existant. Le carnet les présente ainsi :

*Sont ici présentées les valeurs potentielles que l’Atelier a permis de dégager pour le territoire d’Oullins. Elles sont des projections possibles du bien local associées à des idées de projet. Elles constituent les intentions sociales et les visées éthiques dont l’action publique peut se saisir pour imaginer le futur d’Oullins et des Oullinois. Issues de la réflexion collective de trente experts pendant deux jours, elles n’ont pas de prétention à l’objectivité ni à l’exhaustivité, sont diverses, parfois paradoxales, et a-consensuelles.* (Extrait du Carnet de Tendance Oullins 2011)

Ces lignes d’intentions sont construites à partir du processus global, des enregistrements audio bien sûr, des notes des participants évidemment, des idées et histoire racontées c’est entendu, mais aussi de la manière dont l’Atelier 2011, dans son expression locale a approché la ville. D’une manière étonnement dynamique, réaliste, sans remise en cause de l’existant, en l’acceptant avec les faiblesses dont il regorge. Et en essayant toujours d’imaginer un esprit attaché à la situation rencontrée. Peu de remise en cause de la circulation et des flux, une commune toujours pensée dans sa totalité, et non par quartiers, une ville de relations entre des espaces hétérogènes. Il s’agissait d’offrir une urbanité du lien. Nous notons ainsi que l’Atelier porte à lire une ville organique et vivante et non géographique et morphologique. La sensibilité développée amène à développer des visions sociales ancrées dans les particularités du territoire et à constituer en 2011 un carnet de tendance en forme de **diagnostic des potentiels sensibles et éthiques**. Voici comment se présente la production, illustrée à la manière d’un puzzle, où chaque projection possible est assortie d’images, d’évocations, d’histoires, de notes :

Permettre le ressourcement et la contemplation (Extrait du Carnet de Tendance Oullins 2011)



Nous l’avons dit, Oullins est une ville de flux, d’activités, où le bruit, la pollution et la circulation génèrent une tension palpable. Mais c’est aussi un patrimoine naturel remarquable, tout en creux et en bosses, socle de méditation et de réflexion. Nous souhaiterions légitimer la possibilité du repos, et de la contemplation. Oullins peut offrir aux habitants et aux touristes un ressourcement en phase avec sa vie circulante et commerçante.

* Ménager des belvédères, et ouvrir des cônes de vues.



* Faire entrer l’eau dans la ville (apaisement et tranquillité).

« Quel regret d’être au pied de hauts murs qui vous gâchent la vue ! »



« Il se met en pause et se souvient de ses cours en nanohydrolique. Ca l’interpelle car depuis quelques années l’eau est une composante majeure de la ville : des cascades de Montmein en passant par les canaux du centre-ville désormais tout le monde profite de la baignade parmi les poissons libérés de l’aquarium dont les plus dociles sont des moyens de locomotion. Après l’arrêt-flexion, il se remet en marche et décide que dans la journée il marchera sur l’eau et crée un processus qui le permettra. A Oullins, il sera une fois, l’Eaumme »

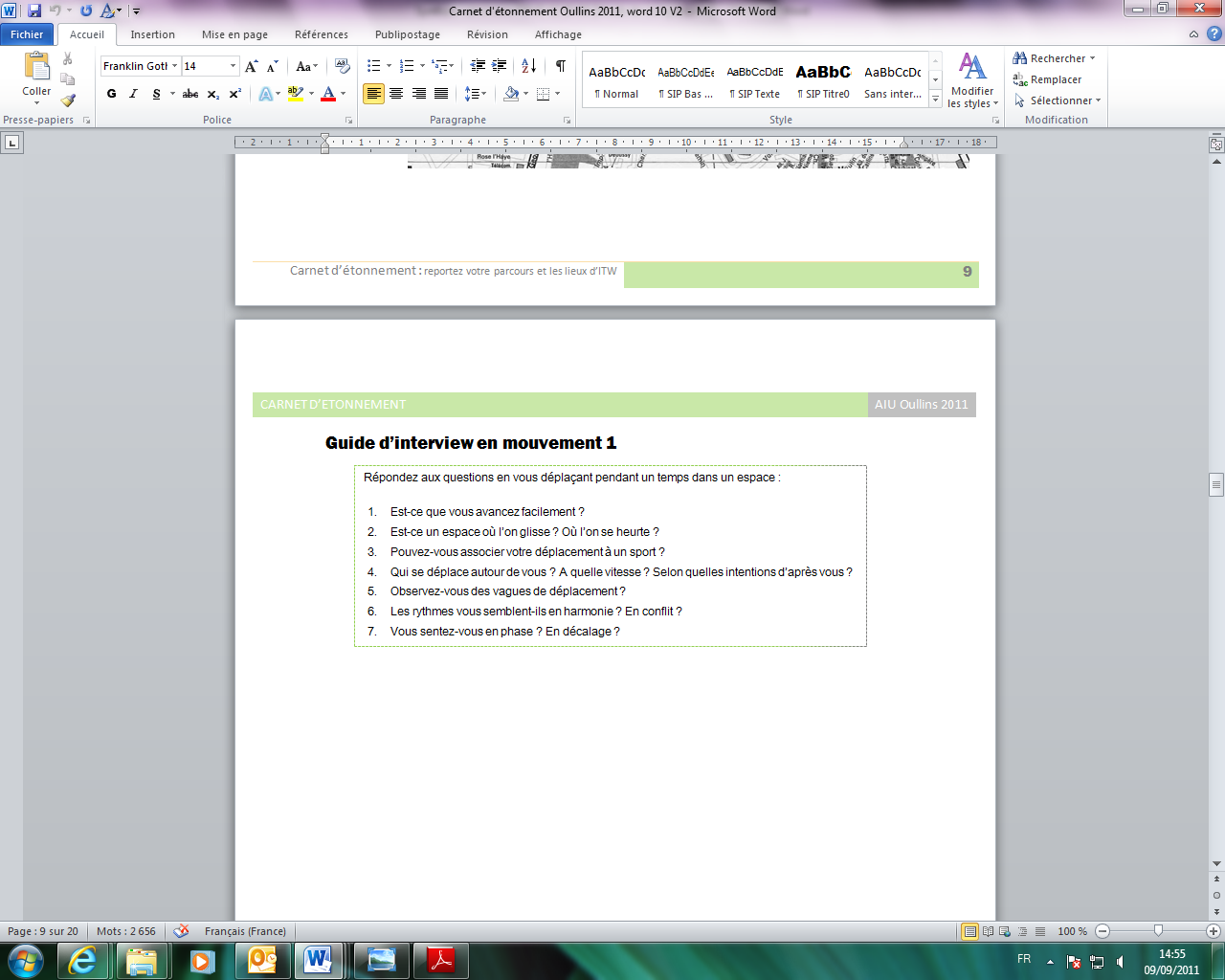
Les méthodes en travail

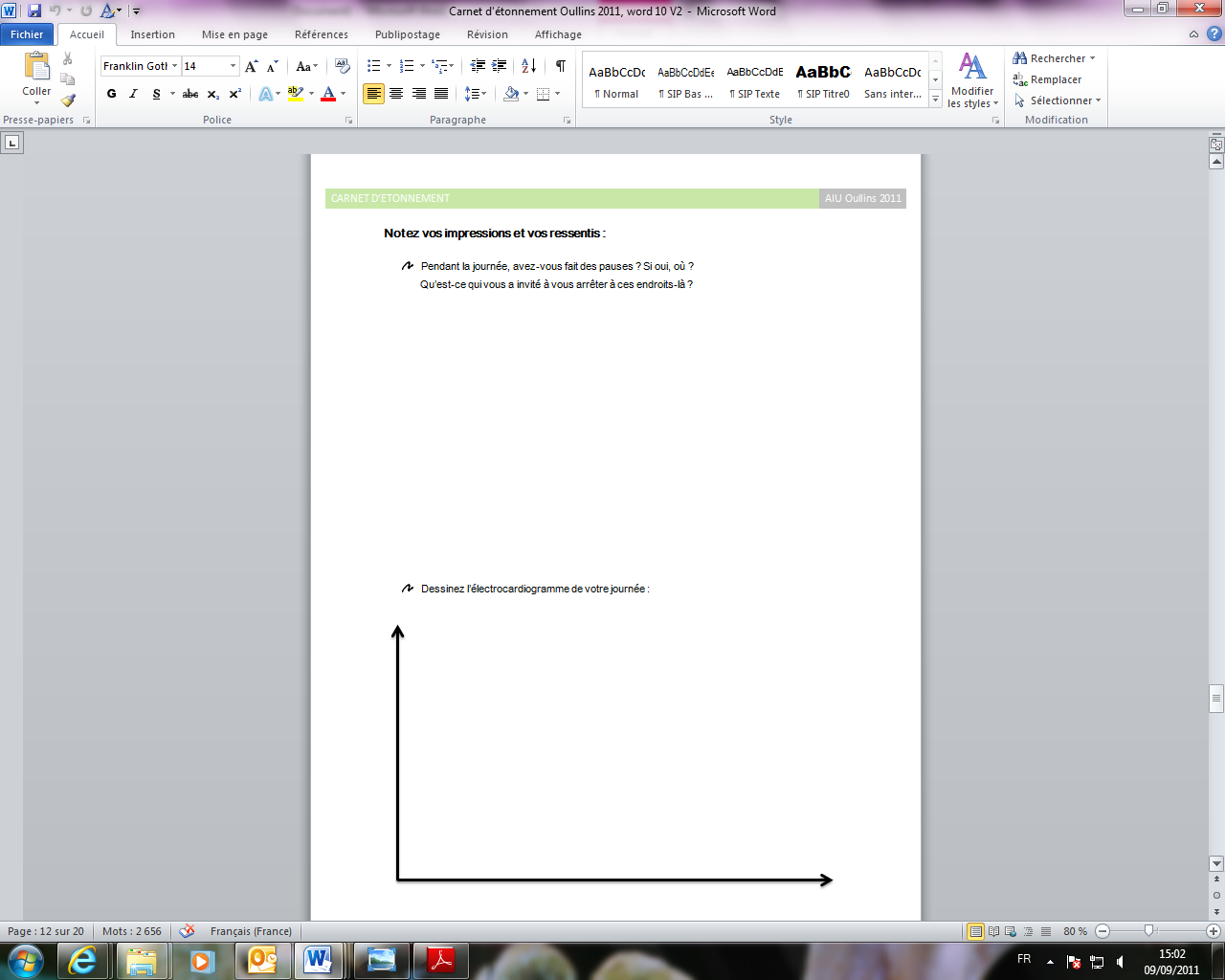
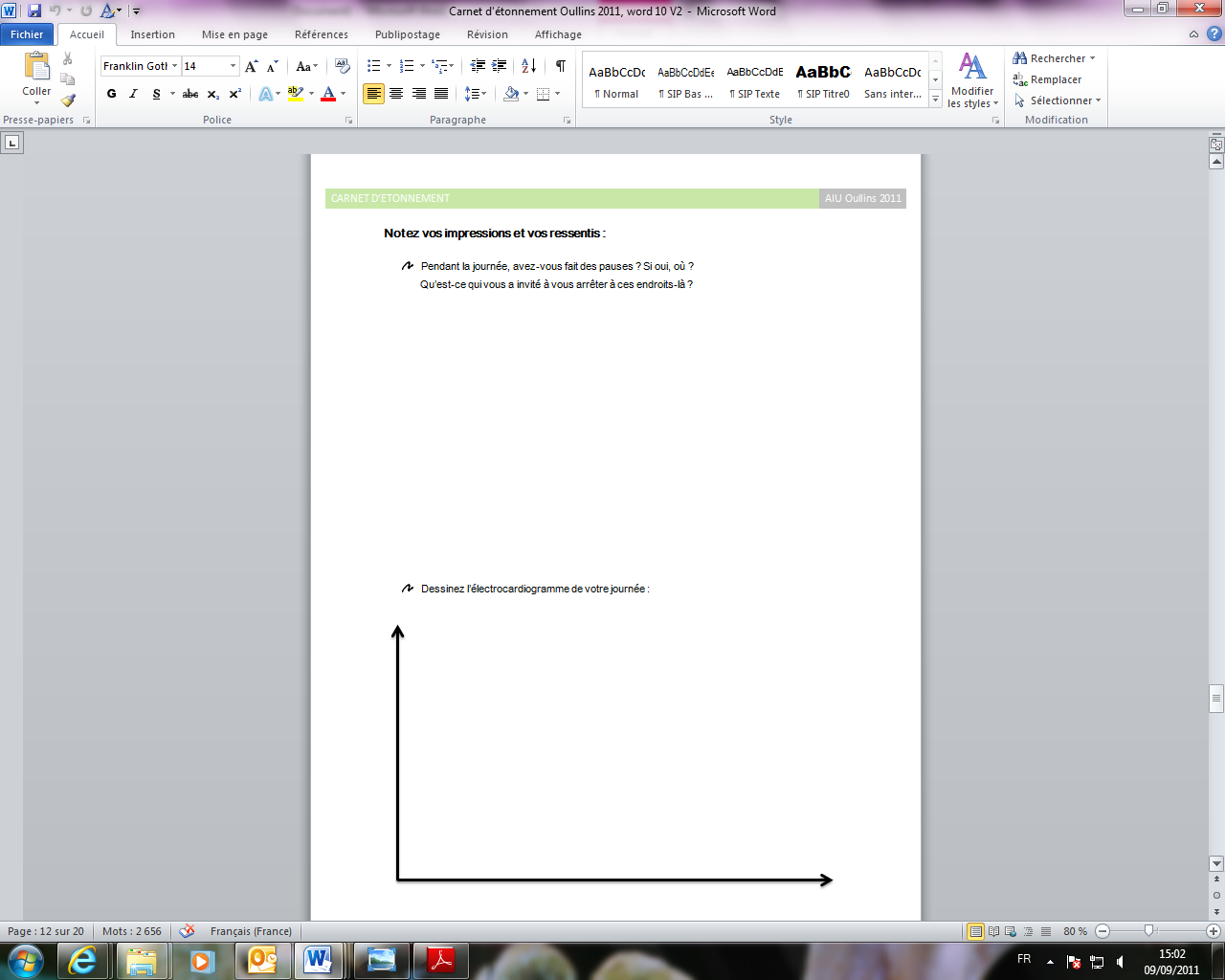
L’approche sensible renouvelée et perfectionnée

Comme le suggère aussi le carnet de tendance et comme l’a montré à plusieurs reprises le séminaire PIRVE, ces manières d’approcher l’urbain sont intimement liées aux méthodologies mises en place et imposées aux explorateurs. Des 2009, Luc Gwiazdzinski avait proposé un carnet d’étonnement basé sur l’ouverture sensible de l’explorateur. En 2011, le carnet de route fut enrichi par les collaborations de Hélène Hatzfeld et Claire Revol, participantes au séminaire du 5 novembre. Il fut décidé d’introduire une dimension rythmique aux exercices proposés. Afin certainement d’éviter la focalisation de l’attention sur la statique, le projet urbain, l’architecture ou l’histoire, l’approche sensible de l’Atelier a expérimenté l’utilisation de la notion de rythme. Les conclusions du séminaire PIRVE nous y invitaient.

Entre une « pensée du sensible » et une « pure sensibilité », il y a une « pensée sensible ». Les approches rythmiques s’en rapprochent grandement. L’atelier cherche à susciter une intelligence sensible en explicitant dans le discours collectif le rythme du territoire. Comme on peut le noter, les interviews extraites du carnet d’étonnement (ci-dessous[[56]](#footnote-56)) montrent une volonté d’interroger la sensation la plus personnelle de l’explorateur, dans sa dimension corporelle, face au territoire.







Mais le carnet demande aussi aux participants de s’interroger sur leurs propres parcours et de développer ainsi une réflexivité qui est la première pierre de l’édifice de mise en commun des impressions. Il ne s’agit pas tant de capitaliser ces impressions que de les faire interagir entre-elles avec les différents savoirs en présence (urbanistes, artistes, politiciens…) pour imaginer l’avenir, et penser avec d’autres cadres que ceux du fonctionnalisme spatial.

Cette méthode rythmique, mettant le doigt sur la composante sensible de toute lecture territoriale, permet à la séance de créativité de disposer d’un matériau riche et dense. Mais il s’agit alors encore d’éviter la rechute du groupe dans des considérations d’aménagements territoriaux. Tout est mis en place pour éviter les réponses évidentes et saisir, aux entournures, de nouvelles créations.

La créativité collective animée

Parallèlement à cela, la journée de créativité s’est vue retravaillée tout autant. Depuis 2008, Philippe Mallein, spécialiste des méthodes d’innovation dans l’industrie des technologies numériques enrichies par la sociologie des usages, fait évoluer sa méthode en accompagnant les avancées de l’Atelier. Il adapte son travail pour correspondre à la recherche d’un transfert du sensible et du subjectif à la co-production d’imaginaires et de visées sociales pour un territoire. Travaillant en 2011 avec Jean Mochon, spécialiste de la créativité collective, l’Atelier s’est permis une animation de séance effectuée par des professionnels sachant tenir les débats et lâcher la bride pour laisser sourdre l’innovation. Basée sur des enchainements de construction et de déconstruction de groupe, la méthode emprunte à la psychologie de la créativité[[57]](#footnote-57) ses techniques et procédés.

Philippe Mallein confronte les impressions et imaginaires développées par les participants aux valeurs de la société contemporaine avec le postulat selon lequel la « post-modernité » que nous vivons se caractérise par la co-habitation synchronique de désirs paradoxaux. Selon lui, la norme sociale du comportement individuelle a évolué vers une injonction à « réussir sa vie ». Cette réussite se traduit par la volonté d’être à la fois autonome et conforme dans une « injonction contradictoire », un « double bind », caractéristique de la société post-moderne complexe. Là où la modernité aurait été caractérisée par le choix, l’un ou l’autre, le « ou bien, ou bien » de Kierkegaard[[58]](#footnote-58), l’époque actuelle est celle du et/et où l’individu entend être à la fois lui-même et un collectif. Philippe Mallein identifie une dizaine de paradoxes (montré/caché, intime/public, lent/rapide, réel/virtuel…) qui se relie à la subjectivité contemporaine et qui sont typiquement à l’œuvre dans l’usage des technologies de l’information et de la communication (TIC)[[59]](#footnote-59).

Jean-Pierre Lebrun, psychiatre et psychanalyste, écrit ainsi : « L’apparition de cette structure grégaire, de troupeau, de masse plus que de foule (…) a pour effet de pousser l’individu-sujet à éviter sa division subjective, à troquer son trajet de subjectivation contre une appartenance à la masse : une individuatuion plutôt qu’une individualisation, une manière d’exiger de pouvoir se compter un dans le troupeau »[[60]](#footnote-60). La créativité que l’Atelier porte confronte l’imaginaire d’un groupe hétérogène à cette actualité de l’individuation sans préjugé ni dévalorisation. Il s’agit d’accepter les paradoxes pour concevoir des innovations ambivalentes en phase avec ces changements de norme sociale, et de « régimes de savoir ».

La méthode de Philippe Mallein a ici donné naissance, en 2011, à un diagnostic des potentiels. Notons qu’il est aussi possible, et c’est ce qui avait été privilégié sur Bellecombe-Dedieu-Charmettes en 2010, d’intégrer la démarche de conception d’idées, de scénarisation d’usages et d’étude d’acceptabilité sociale. L’expérience du sociologue nous permet de disposer d’une palette de méthodes que nous n’utilisons pas toujours dans son ensemble et qui va du diagnostic à l’innovation en passant par le filtre des paradoxes d’usages. Le projet PIRVE a d’ailleurs permis d’approfondir avec Philippe Mallein et un autre chercheur, l’application des méthodes d’innovations au territoire. Une journée fut organisée à l’Agence d’urbanisme pour approfondir les résultats de l’Atelier 2010 grâce à ces méthodes.

Bilan : les impacts du PIRVE

L’Atelier 2011 sur Oullins n’a pas été le seul bénéficiaire du séminaire. Les méthodes ont pu globalement être améliorées grâce au PIRVE. L’Agence tente aujourd’hui un usage ramifié de son questionnement dans les études traditionnelles. En 2011, c’est au cœur de l’élaboration d’un schéma de référence territoriale que l’approche par les valeurs s’est imposée au travers de chargés d’études qui participent aux Ateliers. L’évolution de la démarche et son assise scientifique sérieuse, en font progresser la légitimité, donnant envie aux praticiens de tester à leur tour, dans leur quotidien, les méthodes nouvelles ici discutées. La chaine de l’innovation est en marche…

Soulignons une nouvelle fois l’intérêt pour l’Agence du partenariat avec le monde universitaire. Au-delà de l’affinement du vocabulaire et la meilleure compréhension des processus de travail, la notoriété d’un label de recherche et d’une équipe de chercheurs permet d’assoir une légitimité et de convaincre du sérieux de l’entreprise. Monsieur le Maire d’Oullins fut particulièrement sensible à cette dimension scientifique et collaboratrice.

Ce que l’Agence construit dans le cadre de son activité de développement de nouvelles méthodes est une **recherche appliquée collaborative et partagée**. Si la sphère universitaire et la sphère de la pratique éprouvent des difficultés à s’infuser, c’est certainement parce qu’elles ne parlent pas le même langage et qu’il est nécessaire de penser une traduction. La recherche appliquée de l’Atelier, dans son application processuelle collaborative est le lieu de l’adaptation des savoirs en savoir-faire, c’est ici que les praticiens peuvent tordre la connaissance en pratiques. Cet espace de transition n’est pas un couloir entre un amphithéâtre et une salle de réunion, c’est un lieu de travail en tant que tel, où la production partagée de connaissances trouve une légitimité et une utilité.

Soulignons une nouvelle fois, l’importance déjà mentionnée dans le séminaire, des marginaux sécants, de ceux qui peuvent faire le pont entre la réflexion et la pratique, de ceux-ci qui habitent le couloir pour en faire une salle de travail. Il nous semble aujourd’hui nécessaire de constater que cet espace intermédiaire entre l’université et le monde qui bavarde et construit est dépositaire d’une structure épistémique propre qui n’est ni celle de la connaissance (universitaire), ni celle de l’art et de la technique. Peut-être ne s’agit-il pas seulement de penser un personnage hybride - une jambe de technicien et une jambe de chercheur - mais de construire des protocoles de recherche spécifiques, particulièrement appliqués, en groupe, en collaboration et en partage, dans lesquels la traduction et l’adaptation ne seraient plus des bricolages mais des processus créatifs, ouverts, diversifiés et fertiles ?

Bibliographie

* AGENCE D’URBANISME POUR LE DEVELOPPEMENT DE L’AGGLOMERATION LYONNAISE, 2009.
  + L’atelier d’innovation urbaine : L’Agence hors les murs, le cas de Lyon Confluence. http://www.urbalyon.org/sip6Internet/AfficheDocument.aspx?nomFichier=AICU\_Confluent\_09\_06.pdf&numFiche=4443
  + L’atelier d’innovation urbaine : L’Agence hors les murs, le cas de Lyon Confluence. Cahier de tendances.http://www.urbalyon.org/sip6Internet/AfficheDocument.aspx?nomFichier=PPTTendancesDesirs220909PDF.pdf&numFiche=4601
  + L’atelier d’innovation urbaine : L’Agence hors les murs, le cas de Lyon Confluence. Capitalisation des productions. <http://www.urbalyon.org/sip6Internet/FindDoc.aspx?Trouve=atelier+d'innovation>
  + Atelier d'innovation en urbanisme : Cahier d'étonnement de l'atelier 2011 sur Oullins. <http://www.urbalyon.org/Document/Atelier_dinnovation_en_urbanisme__le_cas_Oullins-3070>

\*\*\*

* CADORET Anne, BEURET Jean-Eude, Gérer ensemble les territoires : vers une démocratie coopérative, Charles Léopold Mayer, 2010.
* CASTORIADIS Cornelius, *L’institution imaginaire de la société*, Seuil, 1975.
* CORCUFF Philippe, ION Jacques, DE SINGLY (François), *Politiques de l’individualisme - Entre sociologie et philosophie*, Textuel, 2005.
* DESCOMBES Vincent, « Individuation et individualisation », *Revue européenne des sciences sociales*, tome XLI, n°127, 2003.
* EHRENBERG Alain, *L’individu incertain*, Calmann-Levy, 1995.
* GWIAZDZINSKI Luc, « Chemins de traverse, la ville dans tous les sens », in Maud LE FLOC’H (avec le Conseil Scientifique de Philippe CHAUDOIR), *Mission repérage. Un élu un artiste,* L’Entretemps, 2006.
* LAHIRE Bernard, *L’homme pluriel - Les ressorts de l’action*, Nathan, 1998.
* LATOUR Bruno, *Changer de société, refaire de la sociologie*, La Découverte, 2007.
* LEBRUN Jean-Pierre*, La perversion ordinaire, Vivre ensemble sans autrui*, Denoël, 2007.
* LUBART Todd, *Psychologie de la créativité*, Paris, Armand Colin, 2004.
* MALLEIN Philippe, *Usage des TIC et signaux faibles du changement social*, mai 2007 : http://www.ensmp.net/pdf/2008/TIC%20et%20Paradoxes%20philippe%20Mallein.pdf
* MALLEIN Philippe, *CAUTIC : Conception Assistée par l’Usage pour les Technologies, l’Innovation et le Changement* : <http://www.ad-valor.com/fr/advalor/cautic.php>
* PINSON Gilles, *Gouverner la ville par projet,* Sciences Po Les Presses, 2009.
* RANCIERE Jacques, *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000.
* SANSOT Pierre, *Poétique de la ville*, Klincksieck, 1973.
* SIMARD Pascale, *Développement durable, transformation sociale et réseaux d’innovation. Le cas des Dialogues en humanité*, Agence d’urbanisme pour le développement de l’agglomération lyonnaise, 2009 : <http://www.urbalyon.org/sip6Internet/AfficheDocument.aspx?nomFichier=DH_Master_diffusion_Simard.pdf&numFiche=4140>.
* SINGLY François de, *L’individualisme est un humanisme*, éd. de l’Aube, 2005.
* TAYLOR Charles, *Les sources du moi - La formation de l’identité moderne* (1ère éd. : 1989), trad. franç., Seuil, 1998.
* THIBAUD Jean-Paul, *Regards en Action. Ethnométhodologie des espaces publics*, A la Croisée, 2002.
* TOURAINE Alain, *Un nouveau paradigme. Pour comprendre le monde d’aujourd’hui,* Fayard, 2005.
* TREPOS Jean-Yves, La sociologie de l’expertise, Que sais-je ?, PUF, 1996.
* VIEILLARD-BARON Hervé, *Les banlieues : des singularités françaises aux réalités mondiales,* Carré « Géographie », Hachette Supérieur, 2001.
* VIEILLARD-BARON Hervé (en collaboration avec A. Anderson), *La politique de la ville*, Editions ASH, deuxième édition revue et corrigée, 2003.
* VULBEAU Alain, « L’approche sensible des quartiers « sensibles » », *Une posture de proximité*, in *Informations sociales*, n°141, 2007-5.



18 rue du lac - BP 3129 - 69402 Lyon Cedex 03

Tél. 04 78 63 43 70 - Télécopie 04 78 63 40 83

**www.urbalyon.org**

Communauté urbaine de Lyon, Sepal, Etat, Conseil Général, Conseil Régional, Villes de Lyon, Villeurbanne, Vaulx-en-Velin, Bourgoin-Jallieu, Tarare, Communauté d’agglomération du Pays Viennois, Porte de l’Isère, Communautés de communes du Pays de l’Arbresle, des Vallons du Lyonnais, de la Vallée du Garon, du Pays Mornantais, Syndicats Mixtes du Beaujolais, de l’Ouest Lyonnais, des Rives du Rhône, du Scot des Monts du Lyonnais, du Scot Sud Loire, du Scot Val de Saône-Dombes, Symalim, CCI de Lyon, Chambre de Métiers, Sytral, Epora, Ademe, VNF, Caisse des Dépôts et Consignations, Opac du Rhône

Référents: **Pascale Simard,** [**p.simard@urbalyon.org**](mailto:p.simard@urbalyon.org)

**Pascal Ferren,** [**p.ferren@urbalyon.org**](mailto:p.ferren@urbalyon.org)

1. - Centre de Ressource du Développement Durable, ou les notes d’Etd par exemple. [↑](#footnote-ref-1)
2. - Conception Assistée par l’Usage pour les Technologies, l’Innovation et le Changement. [↑](#footnote-ref-2)
3. - Programme Interdisciplinaire de Recherche Ville et Environnement. [↑](#footnote-ref-3)
4. - Le situationnisme est un mouvement contestataire philosophique, esthétique et politique incarné par l'Internationale situationniste, "plate-forme collective", fondée par huit artistes en 1957, lors de la conférence de Cosio d'Arroscia. Dans son document fondateur, "Rapport sur la construction de situations...", [Guy Debord](http://www.toupie.org/Biographies/Debord.htm) (1931-1994) exprime l'exigence de "changer le monde" et envisage le dépassement de toutes les formes artistiques par "un emploi unitaire de tous les moyens de bouleversement de la vie quotidienne". Au début, le situationnisme se veut une tentative de dépassement des mouvements artistiques révolutionnaires d'avant-garde du XXe siècle comme le dadaïsme, le surréalisme et le lettrisme. Mais le mouvement situationniste, héritier du [marxisme](http://www.toupie.org/Dictionnaire/Marxisme.htm) et du surréalisme, s'oriente rapidement vers une critique de la société du spectacle. [↑](#footnote-ref-4)
5. - Des maquettes de Master se proposent de plus en plus de faire faire à des étudiants de l’immersion, de la participation aux cadres de l’expérience quotidienne des habitants, afin de « *capter les choses dans l’air du temps* », d’identifier des tendances sans se censurer même si *a priori* ces dernières apparaissent comme contradictoires. [↑](#footnote-ref-5)
6. - Par exemple on ne peut pas trouver aujourd’hui un seul universitaire à Lyon représentant cette dimension environnementale, cette compétence est plutôt développée dans le secteur associatif par un chercheur à la retraite. [↑](#footnote-ref-6)
7. - On peut la définir comme un mélange des savoirs. Elle repose sur l’objectif d’atteindre une empathie dans l’interprétation des pratiques des acteurs ordinaires, d’un partage du sens de leur action. L’intercognitivité se fonde sur la capacité du terrain, c’est-à-dire des acteurs sociaux qui ont une connaissance vécue de la réalité les concernant, d’objecter aux propositions théoriques. Elle peut être relevée par l’usage de disciplines contradictoires et/ou par des controverses et le partage de l’expertise. Ce concept est porteur de l’idée d’une « politique des formes » (Nathalie Blanc) qui cherche à articuler les connaissances environnementales savantes et les savoirs ordinaires de l’environnement. L’intercongnitivité pose la question, plus qu’elle en fournit des éléments de réponse, de l’objectivation de l’expérience sensible « implicite et imaginative » des habitants et des conditions de possibilité d’une production « collaborative et conflictuelle des milieux de vie ». [↑](#footnote-ref-7)
8. - Dans le domaine de l’[intelligence économique](http://fr.wikipedia.org/wiki/Intelligence_%C3%A9conomique), les signaux faibles sont les éléments de [perception de l'environnement](http://fr.wikipedia.org/wiki/Perception_de_l%27environnement), [opportunités ou menaces](http://fr.wikipedia.org/wiki/SWOT), qui doivent faire l'objet d’une anticipation, détection. Le but principal de cette veille est de participer à l'élaboration de choix prospectifs en vue d'établir une [stratégie](http://fr.wikipedia.org/wiki/Strat%C3%A9gie), et de réduire l'incertitude. [↑](#footnote-ref-8)
9. - Le ***knowledge* *broker*** est un intermédiaire (une personne ou une institution) qui fournit des liens, des sources de connaissance, et dans certaines circonstances son propre savoir, destinés aux collaborateurs connectés au sein de son réseau professionnel et personnel (ex. transfert de *know*-*how*). Il facilite le transfert de savoir « des endroits où il est abondant vers des endroits où il est nécessaire », en améliorant ainsi la capacité d’innovation au sein du réseau organisationnel. En conséquence, il devient un facilitateur de l’innovation. Les quatre fonctions principales du *knowledge* *broker* sont :

   - Etablir des **accès aux connaissances** et au savoir ;

   - Permettre **l’apprentissage en internalisant une variété d’expériences** ;

   - Etablir le **lien entre différents dispositifs de savoir** (veille sur la recherche etc.)

   - Implanter le savoir en l’intégrant dans de nouveaux cadres, en le présentant d’une nouvelle manière par la **combinaison de connaissances existantes, mais dispersées**. [↑](#footnote-ref-9)
10. - Tous les documents issus de ces expériences sont disponibles sur le site internet de l’Agence : <http://www.urbalyon.org/Menu/Atelier-d-innovation-urbaine-369> [↑](#footnote-ref-10)
11. - Cette synthèse a été co-rédigée par Pascale SIMARD, directrice stratégie et méthodes de l’Agence d’urbanisme, Konstantin GRUEV, stagiaire étudiant en Master 1 de Sciences Politiques à l’université Lyon 2, et Pascal FERREN, stagiaire étudiant en Master Ethique et Développement Durable de la faculté de philosophie de l’université Lyon 3. [↑](#footnote-ref-11)
12. Deux quatre pages présentent ces deux expériences :

    <http://www.urbalyon.org/PDF/3000>

    <http://www.urbalyon.org/PDF/2706> [↑](#footnote-ref-12)
13. Le *Knowledge broker* est une personne ou une organisation qui facilite la création, le partage et l’usage du savoir en créant des bases de données codifiées, organisées. Il sait lier ces informations à trois types de savoir pour en faire des connaissances : le *Know-why* (motivations*)*, le *Know-how* (savoir-faire) et le *Know-who* (réseaux associés). [↑](#footnote-ref-13)
14. - De cette manière, nous nous intéressons surement plus au rythme qu’à l’ambiance. Dans le sens où « le rythme n’est pas un objet qui se tiendrait là devant moi, et que je n’aurais plus qu’à saisir, en le nommant ; le rythme surgit dans la création, s’impose à la perception, qui le reconstitue, s’exclamant alors : « Voilà le rythme ! » ou mieux : « Voilà *du* rythme ! » » (Sauvanet, Pierre, « « Le » Rythme : encore une définition ! », in *Les rythmes, lectures et théories*, sous la dir. de Jean-Jacques Wunenburger, Paris, L’Harmattan, 1992, p. 236). Philosophiquement, le rythme, comme le sensible, est d’abord un adjectif (« vécu rythmique », ou « approche sensible »). Nous ne poursuivrons pas ici cette piste de l’analyse du rythme pourtant certainement très féconde. [↑](#footnote-ref-14)
15. - “A theory which is not refutable by any conceivable event is nonscientific” Popper, Karl, *Conjectures and Refutations: The Growth of Scientific Knowledge,* I, (4), 1953. [↑](#footnote-ref-15)
16. - Parmi les différentes définitions que la philosophie donne d’elle-même, nous utilisons celle que le dictionnaire d’André Lalande explicite en C. 1. (Lalande, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 2002, p. 775). [↑](#footnote-ref-16)
17. - « On obtient un idéaltype en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés isolément, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement, pour former un tableau de pensée homogène [*einheitlich*]. On ne trouvera nulle part empiriquement un pareil tableau dans sa pureté conceptuelle : il est une utopie» (Weber, Max, *Essai sur la théorie de la science*, Premier essai : “L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales ” (1904), traduction de l’Allemand par Julien Freund, Les classiques des sciences sociales, p. 141). [↑](#footnote-ref-17)
18. - Pensons ici aux travaux de François Laplantine. Son argumentaire pour une anthropologie modale (Laplantine, François, *Le social et le sensible.* *Introduction à une anthropologie modale*, Paris, Téraèdre, 2005) devrait, dans notre dichotomie idéaltypique classée celle-ci du côté de la philosophie. [↑](#footnote-ref-18)
19. - De nombreuses mutations de l’anthropologie semblent aller dans ce sens. Nathalie Depraz parlait il y a déjà vingt ans du « déplacement du regard qui a commencé de s’opérer chez certains ethnologues s’ignorant sans doute eux-mêmes comme phénoménologues ». Cf. DEPRAZ Nathalie, « L’ethnologue, un phénoménologue qui s’ignore ? L’apport de la phénoménologie aux sciences sociales », in *Genèses*, 10, 1993, pp. 108-123. [↑](#footnote-ref-19)
20. - Rousseau n’utilise pas, à notre connaissance, le terme « phénoménologie ». [↑](#footnote-ref-20)
21. - Nous reviendrons sur cette question de la rationalité pour conclure le présent article. [↑](#footnote-ref-21)
22. - Comprenons bien ici que la « plus pure perception » est aussi la plus simple et banale. [↑](#footnote-ref-22)
23. *- Das Verstehen*. Le terme est très compliqué à traduire : le comprendre, ou la précompréhension, ou la compréhension première, pourrait-on écrire. Cf, Heidegger, Martin, *Sein und Zeit*, Tübingen, 1927, §§ 31 et 32. [↑](#footnote-ref-23)
24. - Cf. Heidegger, Martin, *Gelassenheit*, Günther Neske, Pfullingen 1959. [↑](#footnote-ref-24)
25. - Comme le note Guillaume Faburel, il l’est en premier lieu puisqu’il « va d’emblée poser une distinction entre le monde et moi qui n’existe pas dans l’expérience même du sensible » (Faburel, Guillaume, « Comment faire entrer le sensible en action : sens et essence des sens », Intervention aux Journées annuelles du groupe Immobilier Brémond, 14 juin, 2007, p. 21). Faburel et son équipe proposent des approches de la ville similaires à celle de l’AIU. A la différence près qu’ils ont tendance, nous semble-t-il, à objectiver le sensible comme « objet d’étude » (Faburel G. et Manola Th. (coord.), 2007, Le sensible en action. Le vécu de l’environnement comme objet d’aide à la décision. Tome 1 Sensible, ambiance, bien-être, gêne et leur évaluation, Rapport final du CRETEIL pour l’Observatoire Départemental de l’Environnement Sonore du Val-de-Marne, 2007). Leurs travaux notent, en reprenant Jean-François Augoyard, que « le sentir est à la fois [1] expérience vécue dans l’immédiateté et [2] expérience acquise, capitalisée dans le temps ». L’AIU met phénoménologiquement l’accent sur (1) là où, nous semble-t-il, l’approche « à visée scientifique » de Faburel et ses collègues met l’accent sur (2). Il faudrait creuser cette différence afin de mieux cerner l’approche éprouvée par l’AIU. [↑](#footnote-ref-25)
26. - Le terrain joue, dans l’approche sensible de l’AIU, le rôle d’unificateur des perspectives, il est le support qu’on cherche à faire parler et qui, par son unicité, oblige les professionnels à l’échange. Parce qu’il y a « toujours quelque chose qui est support, ce dont provient ce qui provient » (Aristote, Physique, I, 7, 190b4 : *aei gar esti ti ho hupokeitai, ex hou ginetai to gignomenon*). Il faudra donc toujours le définir préalablement, le circonscrire, le borner. Ceci est, Aristote en était persuadé, une condition de possibilité de toute expérience. Pour paraphraser une célèbre expression de Husserl disons que « toute expérience est expérience de quelque chose ». [↑](#footnote-ref-26)
27. - On pourrait parler d’une « dialectique ». [↑](#footnote-ref-27)
28. - Entendons bien ici qu’il ne s’agit pas de faire un classement essentialiste des disciplines mais une typologie méthodologique et heuristique des approches. [↑](#footnote-ref-28)
29. - C’est ce que Nathalie Depraz appelle un « écueil d’ordre herméneutique », elle en appelle ensuite à la phénoménologie pour le « percer à jour ». Notons néanmoins que Depraz mobilise une définition classique – husserlienne - de la phénoménologie qui n’est pas celle de notre article. Elle intégrerait parfaitement la phénoménologie comme source des SHS, et ceci en premier lieu parce qu’elle postule, à la manière de Husserl, une « philosophie comme science rigoureuse ». Cf. DEPRAZ Nathalie, *op. cit*. [↑](#footnote-ref-29)
30. - Cf. Platon, *Cratyle*, 400c ou Platon, *Phédon*, 62b. [↑](#footnote-ref-30)
31. - Ce sens caché que prétendent débusquer les scientifiques n’est-il finalement pas plus tributaire des projections des chercheurs que le sens manifeste que les phénomènes nous objectent dans l’approche sensible ? [↑](#footnote-ref-31)
32. - Plusieurs chercheurs en sciences humaines et sociales ont d’ailleurs manifesté leur volonté de produire de la connaissance depuis le matériau de l’atelier. [↑](#footnote-ref-32)
33. - Notons que les villes ont une forte inertie : on dit habituellement que 70% du bâti qui existera en 2050 est déjà construit aujourd’hui. [↑](#footnote-ref-33)
34. - Weber, Max, *Economies et société*, Plon, 1922. [↑](#footnote-ref-34)
35. - Il faudrait certainement une recherche nettement plus poussée que celle-ci pour poursuivre cette réflexion sur la rationalité sensible. Considérons ici que nous n’avons fait qu’ouvrir et esquisser une piste possible. [↑](#footnote-ref-35)
36. Métropoles 2008, n°3, revue en ligne. [↑](#footnote-ref-36)
37. Ibid. [↑](#footnote-ref-37)
38. Atelier d’Innovation en urbanisme, pour la facilité de la lecture, j’utiliserais ce sigle. Cela peut être accessoirement une manière de labéliser la démarche. [↑](#footnote-ref-38)
39. La société humaine est fondée sur des classifications langagières séparant des expériences, classifiant les possibles et les impossibles, postulant les permissions et les interdictions. [↑](#footnote-ref-39)
40. GOFFMAN Erving, Les cadres de l’expérience, édition de minuit, collection le Sens commun, Paris, 1991. [↑](#footnote-ref-40)
41. DUBAR Claude et TRIPIER Pierre, Sociologie des professions, éd. Arman Colin, Paris, 2005. [↑](#footnote-ref-41)
42. Nous nous référons ici principalement à Jean Piaget pour qui la dernière des socialisations est la plus prégnante au niveau des schèmes comportementaux et mentaux des individus. [↑](#footnote-ref-42)
43. Nous entendons le sens du mot « cohérence », tel que Olivier Frérot l’a présenté dans son discours tenu à l’Hôtel de ville de Lyon pour l’ouverture de la semaine du développement durable, le 1 avril 2011. Il s’agit non plus d’un consensus où des points de vue, des regards sur la société seraient agrégées jusqu’à dénaturer, mais d’un phénomène qui permet et rassemble des positions opposées dans toute leur richesse, qui co-hèrent sans être obligatoirement les unes au détriment des autres. Pour schématiser nous aurions tendance à dire que la cohérence n’est pas une symbiose au sens biochimique du terme. [↑](#footnote-ref-43)
44. Dans le sens de Jurgen Habermas comme résultat re-actualisable de l’échange sur les mondes vécus. [↑](#footnote-ref-44)
45. L’épreuve se fait à partir de quelque chose, l’esprit étant déjà équipé, armé par des concepts, une mémoire, une culture personnelle et professionnelle. [↑](#footnote-ref-45)
46. Phase en salle. [↑](#footnote-ref-46)
47. In N. Bonnardel *« Le travail humain »,* Activités de conception et créativité : de l’analyse des facteurs cognitifs à l’assistance aux activités de conceptions créatives, 2009/1 – Vol. 72, p.8 [↑](#footnote-ref-47)
48. Comme le démontre la phase finale de la méthode développée par Philippe Mallein à partir de la sociologie des usages. [↑](#footnote-ref-48)
49. Evans et Collins. [↑](#footnote-ref-49)
50. COLLINS Harry and EVANS Robert, *Rethinkig expertise,* The Uiversity of Chicago Press, Chicago and London, 2007. [↑](#footnote-ref-50)
51. Telle que l’exposent les deux auteurs, elle se définit par la maîtrise du langage d’un domaine spécialisé en l’absence de compétence pratique, c’est une capacité à discuter de choses hautement spécialisées, sans avoir la capacité de les faire (peut-on penser le processus d’interaction comme acquisition progressive de compétences). Par exemple le sociologue des sciences n’est pas à proprement parler spécialisé dans le domaine scientifique de la physique, mais par ses approches de terrain, il se forme en situation et peut avoir un discours hautement développé sur ce domaine, sans jamais avoir pratiqué. [↑](#footnote-ref-51)
52. Nous devons établir une différence entre la rupture épistémologique et la rupture paradigmatique, dans le sens où l’AUI est plutôt dans une phase de préparation de de l’enrichissement par l’ouverture des domaines paradigmatiques à un nouveau mode d’appréhension de la réalité sociale. Ainsi, nous gardons la précaution de ne pas nous précipiter à sur-interpréter, de faire voir déjà ce qu’on aimerait voir ou avoir vu. [↑](#footnote-ref-52)
53. Pierre Muller et Bruno Jobert, polistes français, sont notamment les auteurs qui ont élaboré et continuent à alimenter une approche des politiques publiques spécifiquement françaises, fondée sur l’attention particulière aux idées et aux valeurs impliquées dans l’action publique. [↑](#footnote-ref-53)
54. - Cf. SANSOT, Pierre, Poétique de la ville, Klincksieck, 1973. [↑](#footnote-ref-54)
55. - Cette piécette à multiples voix sur le thème de la métropolisation et de la peur qu’elle suscite, non prévue dans le programme de travail, présenté dans la salle du conseil de l’hôtel de ville d’Oullins met en scène un temps anachronique où se côtoie de grands personnage de la commune autour de l’annonce de son annexion par la ville de Lyon. [↑](#footnote-ref-55)
56. - Voir l’intégralité du carnet sur le site de l’Agence d’urbanisme : http://www.urbalyon.org/Document/Atelier\_dinnovation\_en\_urbanisme\_\_le\_cas\_Oullins-3070 [↑](#footnote-ref-56)
57. - Cf. LUBART Todd, Psychologie de la créativité, Paris, Armand Colin, 2004. [↑](#footnote-ref-57)
58. - KIERKEGAARD, Soren, Ou bien… Ou bien…, Tel Gallimard, 1984 (ré-édition française) [↑](#footnote-ref-58)
59. - MALLEIN Philippe*, Usage des TIC et signaux faibles du changement social*, mai 2007 : http://www.ensmp.net/pdf/2008/TIC%20et%20Paradoxes%20philippe%20Mallein.pdf [↑](#footnote-ref-59)
60. - LEBRUN, Jean-Pierre, La perversion ordinaire, Vivre ensemble sans autrui, Denoël, 2007, p. 49. [↑](#footnote-ref-60)